

A movie poster for the film 'Démon Intérieur' featuring Jenna Black. The background is a dark, foggy street at night with yellow streetlights. In the foreground, a woman with red hair in a bun, wearing a black halter top and a studded belt, is seen from the back. In the background, a man in a dark jacket and light shirt stands in the fog. The title 'JENNA BLACK' is at the top, and 'DÉMON INTÉRIEUR' is in large letters at the bottom. At the very bottom, it says 'MORGANE KINGSLEY - I' and has a logo with the letter 'M'.

JENNA
BLACK

DÉMON
INTÉRIEUR

MORGANE KINGSLEY - I



JENNA BLACK

Démon Intérieur

Morgane Kingsley – 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aurélie Troncher*



Milady

À ma mère, avec tout mon amour, Carol Arnold Bellak,
Qui a toujours soutenu à 100 % mes rêves de devenir écrivain.

Chapitre premier

Topeka, Kansas. La capitale mondiale du démon. Non !

Les démons, du moins les illégaux, apprécient les plus grandes villes. Plus d'anonymat. Plus de proies. Mais de temps à autre, l'un d'eux surgit dans l'endroit le plus improbable. Comme Topeka.

Je pris l'avion jusqu'à Kansas City, Missouri, puis louai une voiture pour couvrir le trajet de quatre-vingt-dix minutes jusqu'à Topeka. Je vis en banlieue mais, au fond, je suis une fille de la grande ville. Conduire pendant une heure et demie sur des routes à péage au milieu de nulle part, voilà mon idée de l'Enfer. Mais attendez, il y a pire : comme personne ne s'était chargé d'avertir le Kansas qu'on était au printemps, il neigeait.

Je peux compter sur les doigts d'une main les fois où j'ai conduit par temps de neige. Si je n'avais pas su qu'une petite fille de onze ans risquait d'être brûlée vive au cas où je ne venais pas, j'aurais attendu que ça passe à Kansas City.

La vitesse était limitée à 110 kilomètres à l'heure mais je roulais approximativement à cinquante, en gardant les yeux plissés pour voir au travers du pare-brise, espérant qu'aucune vache ne broutait sur le bas-côté à l'abri de la tempête de neige. OK, ce n'était peut-être pas une tempête de neige d'après les standards du Midwest, mais c'est une question de point de vue.

Le Kansas est un des dix États – mon État natal inclus, la Pennsylvanie – qui autorisent l'exécution des êtres humains hébergeant des démons illégaux. À l'aéroport, je passai un coup de fil pour prévenir que j'allais être en retard. Je faillis m'étouffer en constatant que le code postal de Topeka était 666. Appréciez l'ironie. Par chance, ceux qui m'attendaient n'étaient pas pressés de brûler une mignonne petite fille, même s'il était possible qu'elle soit possédée par un démon ayant tué au moins trois personnes. Ils acceptèrent donc de m'attendre.

Il y avait plus de gardes armés dans le centre de confinement des démons, qui occupait le sous-sol du palais de justice et qui comprenait la chambre d'exécution, que dans la plupart des prisons de haute sécurité. Que ces abrutis utilisent des légions de gardes dépassait mon entendement. Que comptaient-ils faire ? abattre l'hôte au cas où le démon s'échapperait ? Ouais, cela résoudrait aussitôt le problème et laisserait le démon sans corps à posséder mais, s'il trouvait un nouvel hôte, on pouvait parier que sa vengeance serait le premier de ses objectifs. Il n'existe que deux façons de tuer un démon : l'exorciser ou bien brûler son hôte vif. Sympa, non ?

J'avais parcouru le dossier de la petite Lisa Walker dans l'avion. Elle avait visité New York avec ses parents. En sortant d'un spectacle sur Broadway, Lisa avait été bousculée par un voyou poursuivi par les flics. Les parents avaient probablement trouvé la situation excitante. Sans blague, des trucs comme ça n'arrivent jamais à Topeka !

C'est à leur retour chez eux qu'ils avaient remarqué que quelque chose clochait. Lisa n'avait pas fait un numéro à la Linda Blair ni craché sa soupe, mais elle n'était définitivement plus elle-même. De petits détails avaient attiré l'attention de ses parents : un vocabulaire subitement plus sophistiqué, une attitude un rien plus affectée et, de temps à autre, dans ses yeux, une expression trop mûre pour son âge. Ils avaient fait venir un prêtre qui avait aussitôt déclaré qu'elle était possédée.

Pour ma part, j'étais sceptique. Les démons préfèrent habituellement posséder les corps forts des adultes, pas ceux délicats des petites filles de onze ans. Et peu importe ce qu'ils prétendent, les prêtres ne sont pas habilités à déclarer qu'une personne est possédée. D'accord, certains sont assez sensibles pour distinguer les auras, mais ce n'est pas une condition requise pour leur boulot, comme ça l'est pour un exorciste.

Pourquoi alors avais-je pris l'avion jusqu'au trou du cul du monde, dans le Kansas, afin de procéder à un exorcisme si je pensais que la gamine n'était pas possédée ? Parce que le tribunal avait délivré un ordre et que les parents l'avaient approuvé ; et si la gamine était réellement possédée, elle allait être grillée à moins qu'un exorciste chasse le démon de son

corps. Les parents avaient voulu ce qu'il y avait de mieux, et ils pouvaient se payer mes services, alors voilà pourquoi je me gelais le cul près de Maïs City, USA.

Je dus passer deux postes de contrôle avant ne serait-ce qu'approcher du centre de confinement. J'aurais gagné du temps en m'habillant selon ma fonction. Mais, si j'avais voulu porter des tailleurs, j'aurais fait l'école de commerce. Mon uniforme consistait en un jean serré et taille basse, un pull moulant et une paire de bottines à bouts pointus.

Le directeur de l'unité de confinement de Topeka s'appelait Frank Jenkins. C'était un petit type grassouillet qui avait l'air inoffensif de premier abord. Il surgit de derrière une porte armée de barres d'acier, affichant un sourire qui se transforma en moue désapprobatrice quand il eut un bon aperçu de ma personne. Cette moue n'avait rien d'inoffensif.

Je tendis la main en arborant mon plus beau sourire, familial à l'excès.

— Morgane Kingsley, dis-je d'une voix presque guillerette. Vous devez être M. Jenkins.

Il me serra la main en acquiesçant, mais tout cela n'avait pas l'air de le réjouir.

— Je suppose que vous êtes venue directement au palais de justice sans passer par votre hôtel, dit Jenkins, la moue toujours fermement en place.

C'était vrai. Mais je ne me serais pas changée même si j'étais passée par ma chambre.

— J'ai pensé qu'il valait mieux pour tout le monde qu'on en finisse rapidement, répondis-je.

Ce qui était également vrai. Difficile d'imaginer ce que les parents devaient endurer. Sans parler de Lisa, prisonnière d'un corps qu'elle ne pouvait plus contrôler, une passagère impuissante pendant que le démon se déchaînait.

En théorie, le voyou de New York hébergeait un démon illégal en fuite recherché pour trois meurtres. Quand il avait percuté Lisa, le démon avait pensé qu'il avait trouvé le moyen idéal de s'échapper : faire du stop dans le corps d'une adorable petite fille pour sortir de New York et espérer trouver un hôte

plus approprié par la suite. La police avait finalement coincé le type en fuite pour découvrir que son cerveau était grillé.

— Eh bien, allons-y, dit Jenkins en faisant toujours la moue.

Malgré son mètre soixante-quinze, je le dépassais encore d'environ huit centimètres et j'avais l'impression qu'il n'appréciait pas vraiment cela. En fait, j'avais l'intuition qu'il n'aimait pas grand-chose chez moi. Peut-être étais-je un peu trop « femme de la grande ville » à son goût.

Sans ajouter un mot, il me fit passer les portes blindées et nous pénétrâmes au cœur du centre de confinement.

On pourrait se demander pour quelle raison une bourgade de troisième ordre comme Topeka, qui n'a pas vu plus de deux ou trois démons illégaux au cours des cinq dernières années, a besoin de son propre centre de confinement. Parce que le Kansas n'apprécie pas vraiment les démons, qu'ils soient légaux ou non. Cet État compte suffisamment de citoyens considérant, d'après la vision biblique, les démons comme des sous-fifres de Satan pour autoriser les exécutions.

Ils veulent être prêts dans l'éventualité où ils auraient une chance de débarrasser le monde d'un mal de plus.

Qu'est-ce que cela signifiait pour moi ? En gros, que, bien que tout le personnel ait été formé au boulot, il avait peu voire aucune expérience pratique. Et j'en voyais des preuves à chaque pas tandis que nous nous dirigeons vers la chambre d'exécution.

— Monsieur Jenkins, dis-je quand nous nous arrê tâmes devant la porte de la chambre afin qu'il compose le code, pourquoi les gens de votre équipe ne portent-ils pas de gants alors que vous détenez un démon illégal reconnu ?

Un démon incorporel a besoin d'une invitation pour posséder un corps humain, mais celui qui est déjà hébergé par un hôte peut passer d'un corps à un autre par simple contact de la peau. Personne dans un périmètre de cent mètres autour d'un démon ne devrait dévoiler plus de peau qu'il n'est absolument nécessaire.

Jenkins me regarda fixement, ayant l'air de m'apprécier encore moins.

— Je peux vous assurer, mademoiselle Kingsley, que le démon est maîtrisé.

Je me mordis la langue pour m'empêcher de lui relater quelques incidents de démons maîtrisés qui s'étaient échappés et avaient causé des ravages. Il ne me semblait pas être un homme ouvert à la critique constructive.

Le mécanisme de la porte produisit quelques cliquetis. Quand Jenkins l'ouvrit en grand, elle émit un soupir comme si la pièce avait été fermée sous vide.

J'avais considéré que ce n'était pas professionnel de la part du personnel du centre de confinement de ne pas porter de gants. Bon sang, je ne savais pas à quel point ils n'étaient pas professionnels avant d'entrer dans cette pièce.

Lisa Walker était attachée sur une table coulissante en acier dont une extrémité était tournée vers deux lourdes portes en métal ouvrant sur le four. La fillette était positionnée les pieds dirigés vers les portes, afin que ses yeux écarquillés de petite fille puissent regarder le four où elle serait brûlée vive si je ne parvenais pas à exorciser le démon.

Les larmes avaient collé ses cils et les fins cheveux blonds qui encadraient son visage. Tout son corps tremblait de terreur, et je fus submergée par un tel sentiment de pitié que je dus lutter pour ne pas porter la main à ma poitrine. Il pouvait tout aussi bien s'agir d'une performance digne d'un Oscar jouée par le démon, mais la pitié ne m'abandonna pas pour autant.

Si l'enfant n'était pas possédée, il était probable qu'elle ne se remette jamais de ce traumatisme. Si elle l'était en effet, alors c'était là une nouvelle bassesse de démon.

Le petit corps pitoyable de Lisa Walker ne fut pourtant pas ce qui m'horrifia le plus. Non, ce qui m'horrifia le plus, ce fut la vision de ses parents, serrés l'un contre l'autre, sur un banc à l'autre bout de la pièce. Les paupières de Mme Walker étaient gonflées à force de pleurer, et le visage de son mari était pâle et tendu.

Je me retournai brusquement vers Jenkins.

— Vous autorisez les parents à être présents ? Vous êtes cinglé ?

Les exorcismes ne sont jamais des spectacles agréables. Il y a habituellement beaucoup de cris et d'injures. De la part du démon, pas de moi. Et environ 75 à 80 % des hôtes de démons

finissent morts ou bien en état de catatonie quand le démon est chassé. Jusqu'à présent, personne n'a trouvé de méthode fiable pour prévoir quels hôtes allaient survivre sans dommage.

— C'est leur fille, répondit Jenkins en s'étirant de toute sa taille pas si impressionnante. Si vous échouez, ils devront signer l'autorisation d'exécution.

Je regardai Lisa Walker, et une boule très désagréable se forma dans ma gorge. Je hais les démons avec passion. Et je n'aime pas plus les démons légaux que les illégaux. Mais même moi, je n'étais pas certaine d'être capable de signer l'ordre de brûler vive une fillette de onze ans pour détruire un démon. Surtout si l'enfant se trouvait être la mienne !

— Vous auriez pu leur faire signer l'autorisation à l'avance, marmonnai-je, détestant à présent Jenkins autant qu'il me détestait.

— Ils voudront lui dire « au revoir ».

Je jetai un coup d'œil aux parents, qui ne m'avaient pas adressé un mot. Ils ne supportaient même pas de poser les yeux sur moi. Je ne pouvais pas leur en vouloir. Finalement, j'aurais préféré porter un tailleur strict. Je ne pense pas que mon jean et mon pull leur donnaient confiance en mes compétences.

Mais la pire chose que je pouvais leur infliger désormais était de les faire attendre et s'inquiéter plus longtemps, aussi je posai mon sac sur le sol et me débarrassai de mon long manteau de cuir. Je cherchai en vain autour de moi un endroit où le suspendre ; il n'y avait rien, et Jenkins ne me proposa pas de m'en soulager. Il se comportait comme un gamin, mais il était vrai que j'avais plus d'une fois critiqué son centre. À sa place, je me serais peut-être aussi comportée comme une gamine.

Je déposai soigneusement mon manteau sur le sol de carrelage blanc immaculé, puis j'ouvris mon sac. Un sanglot étouffé de Mme Walker me fit voûter les épaules. Au cours de ma carrière, je n'avais été confrontée que trois fois à des démons que je n'avais pu chasser. Mais aucun de ces trois démons ne s'était trouvé dans un état autorisant l'exécution, et aucun d'eux n'avait habité le corps d'une adorable fillette. Si j'échouais, ce serait une cata à tous les niveaux...

La chambre d'exécution était si dépouillée et stérile qu'il n'y avait nulle part où installer mes bougies, sauf par terre. J'aurais pu demander à Jenkins de me fournir deux tables, mais peu importait où les bougies étaient placées. Sans compter que j'étais prête à parier que nous voulions tous nous mettre au travail.

Chaque exorciste a un rituel qu'il ou elle pratique pour se mettre en état de transe. Certains, assez élaborés, comprennent des chants, des vêtements spéciaux et de l'encens : tout le tremblement. Le mien est d'une simplicité désarmante. Je positionne des bougies parfumées à la vanille tout autour de la pièce avant d'éteindre toutes les lumières. Puis je me tiens au-dessus du corps possédé par le démon, les mains placées à environ quinze centimètres de lui, et je me contente de fermer les yeux.

En général, je glisse déjà dans la transe dès ma première profonde inspiration. Ce jour-là, j'avais plus de mal. Jenkins tripotait son badge et le bruit produit, bien que léger, était agaçant. Je percevais également les reniflements persistants de Mme Walker. J'imaginai la table glisser dans le four avec la petite Lisa Walker. J'imaginai entendre ses cris.

Je pris une nouvelle profonde inspiration parfumée à la vanille et me rappelai qu'en ce siècle de lumières elle serait anesthésiée avant d'être expédiée dans le four : il n'y aurait pas de cris. Mais l'image n'en était pas plus supportable pour autant.

Je n'avais jamais ressenti une telle pression. Une sensation proche de la panique bouillonnait en moi.

Puis Lisa Walker parla.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle d'une voix tremblante de petite fille. Maman ?

Cela fit voler en éclat mon peu de concentration, et j'ouvris les paupières d'un coup. Je rencontrai le regard de deux yeux bleuets cernés de rouge. Une innocence totale. Mais ses mots et sa voix étaient si pathétiques, si manipulateurs qu'ils me firent hésiter. Je regardai donc de plus près : quelque chose s'agitait derrière ces yeux. Quelque chose qui n'était pas si innocent. Alors je sus qu'ils avaient raison, que cette petite fille était

possédée par un démon. Un démon qui n'avait aucun scrupule à utiliser le corps d'une enfant comme un gobelet jetable. Quand il trouverait un hôte plus approprié, il se glisserait hors de son corps, sans se soucier de la laisser morte ou avec le cerveau endommagé.

J'adressai un méchant sourire au démon.

— Erreur fatale, chuchotai-je en espérant que les parents n'aient pas entendu. Tu aurais dû te taire.

Le sourire en arc de Cupidon s'élargit. Je fermai les yeux et fus aussitôt prise par la transe nourrie par ma colère. Au loin, je perçus la voix de la petite fille qui produisait des bruits pathétiques, me suppliant, suppliant sa mère, mais j'étais trop loin pour distinguer ses paroles.

Dans ma transe, je vois avec mes yeux détachés du monde. Tout paraît différent. Plus simple. Je ne vois pas des choses. Tout ce que je vois, ce sont les êtres vivants que je ne perçois qu'en taches de couleurs primaires. Les gens apparaissent en bleu avec ces yeux-là. Jenkins était d'un bleu foncé solide, comme une personne au repos. S'il éprouvait une quelconque émotion forte concernant cette procédure, j'étais incapable de le sentir. Les parents, quant à eux, étaient un véritable fouillis. Leur aura bouillonnait de toutes les nuances de bleu imaginables.

Mais, sur la table, sous mes mains, l'aura brillait d'un rouge sang. Une aura de démon, qui écrasait toute trace d'un bleu humain. L'aura se tortilla et je compris que le corps luttait contre les liens. Le démon, sentant sa destruction proche, faisait un ultime effort pour s'échapper. J'espérais qu'ils n'avaient pas lésiné quand ils avaient entravé l'enfant. La force surnaturelle de certains démons suffit à plier l'acier, même une personne inexpérimentée est censée le savoir.

Le bruit particulier du métal qui gémit me parvint. Un frisson d'angoisse parcourut mon dos. Ce démon était fort. Et désespéré. Derrière moi, il y eut un cri. La teinte jaune de la peur se mélangea au bleu des auras, rendant les humains presque verts.

Tout comme chaque exorciste pratique un rituel personnel pour se mettre en transe, chacun de nous possède une image

mentale qu'il utilise comme une métaphore pour expulser le démon. La mienne, c'est le vent.

J'imaginai une bourrasque de la force d'un ouragan frappant l'aura rouge. Si j'avais eu affaire au démon moyen ordinaire, ce coup unique aurait suffi. Mais ce salopard était fort. L'aura ne broncha pas et l'écho d'un rire éclata dans mes oreilles.

Les humains poussèrent de nouveaux cris de détresse et le métal gémit encore une fois pendant que le démon luttait. Mon cœur battait dans ma gorge. La peur balaya presque ma concentration.

Aucun des trois démons que j'avais échoué à exorciser n'avait été sur le point de s'échapper, bien heureusement. J'étais peut-être le fléau des démons, mais je ne tenais absolument pas à me retrouver coincée dans une pièce avec l'un d'entre eux en colère, en liberté et à la recherche d'un nouvel hôte.

La peur qui irradiait de Jenkins et des Walker pilonnait ma concentration, plus encore que ma propre peur, parce qu'ils étaient trois à alimenter leurs paniques respectives. Je priai pour que Jenkins ne commette rien de stupide, comme ouvrir la porte pour échapper au danger.

Pourtant, ce fut exactement ce qui se produisit. Ma concentration se brisa tout à fait et je sortis de la transe à temps pour voir Jenkins pousser les Walker par la porte ouverte avant de se précipiter à leur suite.

Au moins, il eut le bon sens de refermer la porte derrière lui. Je n'avais aucune envie de voir ce qui arriverait si le démon était lâché dans les couloirs du centre de confinement où traînaient tous ces gardes armés sans expérience.

Bien sûr, je n'avais aucune envie non plus de rester coincée seule avec un démon puissant et énervé.

Je baissai les yeux sur la table et mon cœur tressauta.

Des entraves d'acier vissées à la table maintenaient les jambes et les bras minces de Lisa tandis qu'une autre enserrait sa taille. La fillette avait tellement tiré dessus que la table s'était déformée, bien que, jusqu'à présent, elle ne soit pas parvenue à se libérer. Ses poignets et ses chevilles saignaient : le démon se fichait bien de ce qui pouvait advenir de ce pauvre petit corps. Il

voulait juste en sortir. Les lèvres de Lisa étaient retroussées en un rictus forcené. Le métal se remit à gémir.

Merde.

Prenant une profonde et tremblante inspiration, je me forçai à fermer les yeux. Si je lui laissais assez de temps, cette chose réussirait à se libérer. Et moi, je deviendrais l'hôte non consentant d'un démon illégal.

Pas de pression.

La sueur ruisselait jusqu'au creux de mes reins. Je m'efforçai de me calmer. Ma vie en dépendait.

Je glissai dans la transe plus facilement que je m'y étais attendue. Étonnant ce que le désespoir permet. Je frappai le démon d'une nouvelle explosion de vent. Il vacilla un moment avant de reprendre fermement sa place.

Le métal ne grinçait plus, il criait. J'étais tellement tentée d'ouvrir les yeux pour voir de quelle manière la chose progressait que c'en était presque insupportable, mais je résistai.

Une petite main délicate se referma sur mon bras, me le serrant à m'en broyer les os. Mais la main de la fillette était sur mon pull, pas en contact avec ma peau.

J'étouffai un cri et lançai une nouvelle bourrasque sur l'aura. Je ne sus comment je réussis à rester en transe alors que le démon me serrait le bras avec une telle violence que j'en garderais les marques pendant des jours, même s'il ne me cassait rien.

Mon souffle brûlait mes poumons et mon cœur cognait dans ma poitrine. Ma peur était telle que je pouvais en sentir le goût. Si je laissais la panique l'emporter, j'étais de la pâtée à démon.

Je rassemblai toutes mes forces, m'appliquant à en attirer chaque once en mon centre pour un dernier assaut. Il y eut un nouveau hurlement de métal torturé, et une autre main m'agrippa.

Je paniquai et manquai de lâcher ma dernière attaque à ce moment-là, mais je savais qu'il ne me restait plus qu'une chance. Si je ne lançais pas assez de force contre ce démon, j'étais grillée. Je résistai donc à mes instincts et me retins quelques secondes de plus.

Les doigts du démon déchiraient mon pull, permettant à la petite main démoniaque de se coller à la peau de mon avant-bras.

Je n'avais jamais crié si fort de toute ma vie. J'étais submergée par la terreur, l'horreur, l'écœurement. Le pire de mes cauchemars devenait réalité. Un démon forçait son chemin en moi, prenait possession de moi, détruisait tout ce que j'étais sans vraiment me tuer...

Je poussai vers lui toute la force que j'avais rassemblée tout en sachant que c'était déjà trop tard : les démons peuvent passer d'un hôte à l'autre quasi instantanément. À la seconde où il m'avait touchée, j'étais finie.

Excepté que ce ne fut pas le cas.

L'aura d'un rouge si rouge qui rampait le long de mon bras depuis la main du démon se retira une demi-seconde avant d'être frappée par ma force.

J'avais mis tout ce que j'avais dans cette attaque. L'aura explosa en un million de minuscules têtes d'épingle de couleurs. Puis elle disparut.

J'ouvris les yeux. J'avais du mal à croire à ma chance. J'avais du mal à croire que j'étais toujours moi-même.

Je vacillai, le sol se déforma sous mes pieds et je me sentis tomber au ralenti sans pouvoir amortir ma chute avec mes mains. Ma tête percuta le carrelage froid et je perdis connaissance.

Chapitre 2

Je me réveillai les yeux rivés à un plafond blanc. Mon crâne me faisait un mal de tous les diables. Mon bras me lançait là où le démon l'avait serré et je me sentais si faible que le simple fait de respirer m'épuisait.

Je clignai des yeux, heureuse d'être en vie et moi-même, regrettant juste qu'un camion m'ait roulé dessus, mais c'était juste une impression. Mon corps protesta quand je me hissai en position assise.

Je me trouvais toujours dans la chambre d'exécution, assise sur le carrelage blanc. Mais la pièce était complètement vide. Mes bougies avaient disparu, ainsi que mon sac, mon manteau, Lisa Walker et la table dorénavant détruite. Même le banc sur lequel les parents étaient assis avait disparu.

Bon sang mais qu'est-ce que... ?

Je me levai, tremblante et dans les vapes. Mon estomac fit la cabriole et je faillis rendre mon déjeuner. Agrippant mon ventre à deux mains, j'y sentis quelque chose qui n'avait rien à y faire. Quand la nausée fut passée, je soulevai mon pull pour constater que j'étais équipée d'une ceinture paralysante.

Et je compris soudain ce qui s'était passé.

Levant les yeux vers le plafond, je repérai ce qui était sans aucun doute une caméra de surveillance. On avait observé ma petite performance et vu que Lisa Walker m'avait touchée. Ce qui expliquait mon tout nouvel accessoire de mode. Quelqu'un pensait que j'étais possédée.

Seule l'électricité a un quelconque effet sur un démon déchaîné car elle perturbe leur capacité à contrôler le corps. Je supposai que ce serait une mauvaise idée d'essayer de me débarrasser de cette ceinture.

Cette journée commençait à ressembler à un conte de fées.

— Coucou ? criai-je. Vous m'entendez ? Y a quelqu'un ? (Comme personne ne répondit, j'essayai encore :) Hé ! Je ne

suis pas possédée. J'ai expulsé le démon. Vous pouvez me laisser sortir, maintenant.

Toujours aucune réponse. On ne peut pas dire que cela m'étonnait. Après ce qu'ils avaient vu, il était légitime que le personnel soit un peu paranoïaque. Ils allaient me traiter avec les mêmes précautions qu'ils prendraient avec Satan en personne.

— Pouvez-vous au moins me dire comment va Lisa ?

J'entendis le « clic » d'un micro.

— Elle est en vie, me répondit une voix désincarnée, Jenkins, d'après moi, même si la voix semblait plus fluette.

— Est-elle blessée ?

Les corps humains ne sont tout simplement pas faits pour arracher des entraves en acier. Si je n'avais pas senti ces petites mains s'enfoncer dans ma chair, j'aurais pensé que les bras auraient cédé avant l'acier.

Un autre « clic ».

— Elle guérira. Physiquement, du moins.

Eh bien, merde. Cela voulait dire qu'elle avait perdu l'esprit. Non pas que je ne m'y sois pas attendue, mais ça craignait quand même. Les chances étaient très faibles que son esprit s'en remette un jour. Il était plus probable qu'elle reste un légume jusqu'à la fin de son existence.

Je voulus dire que j'étais désolée, mais j'avais le sentiment que Jenkins prendrait cela comme une sorte de confession. Comme si j'hébergeais un démon à la conscience coupable.

— Je ne suis pas vraiment possédée, vous savez, dis-je.

— Le démon vous a touchée.

— Ouais, et je l'ai senti me toucher. Mais il ne m'a pas eue. Peut-être qu'il ne m'a pas trouvée à son goût.

Je ne comprenais pas pourquoi le démon avait décidé de ne pas se transférer en moi alors que j'étais sa seule issue. Quoi qu'il en soit, il ne l'avait pas fait.

— C'est censé être une plaisanterie, mademoiselle Kingsley ?

Le haut-parleur pouvait produire un son métallique, mais cela ne m'empêcha pas de percevoir son ton désapprobateur.

Je levai les yeux vers la caméra. J'avais, pour ma part, de quoi être passablement irritée.

— Et c'était censé être une plaisanterie quand vous m'avez enfermée là-dedans avec un démon qui n'était apparemment pas aussi bien maîtrisé que vous l'affirmiez ?

Je n'avais pas encore eu l'occasion de m'en offusquer, mais qu'il me laisse une minute et j'allais piquer une crise de première classe.

— Vous m'avez affublée d'une ceinture paralysante. Pourquoi ne lui en aviez-vous pas mis une ?

Je connaissais la réponse : ils avaient pensé qu'elle ne parviendrait pas à se libérer de ses entraves. Bon sang, moi aussi, j'avais cru la même chose ! Sans quoi je m'en serais plainte en entrant dans la pièce.

— C'était un oubli malencontreux, répondit Jenkins de son ton le plus bureaucratique.

Cela n'améliora pas mon humeur.

— Et je vous remercie de m'avoir aidée à me sortir de là quand vous avez vu que j'avais des ennuis ! lançai-je avec hargne.

Il perdit sa voix de petit bureaucrate et prit soudain un ton misérable.

— Je suis sincèrement désolé, mademoiselle Kingsley. Il fallait que j'évacue les civils.

Ouais, et tu devais les suivre, pendant que tu y étais.

Je la fermai. Sans doute parce que, au fond de moi, je sentais qu'il avait fait ce qu'il fallait. Seul un abruti aurait affronté un démon seul à seul. Jenkins était un bureaucrate, pas un fantassin. Il avait probablement quitté la pièce pour rassembler une petite armée de gardes munis de Taser et de fusils.

— Nous avons demandé au Père Ben de venir examiner votre aura, continua Jenkins. Si vous n'êtes pas possédée, mademoiselle Kingsley, alors je vous présente mes excuses pour ces désagréments.

Je soupirai. La dernière chose que je désirais, c'était être l'hôte d'un démon dans un État autorisant l'exécution et voir mon destin reposer entre les mains d'un prêtre qui serait ou non capable de lire mon aura. D'autant que les prêtres croyaient tous que les démons étaient des créatures de l'enfer, envoyées pour tourmenter l'humanité. Je n'appréciais pas tellement les

démons, mais je ne croyais pas pour autant qu'ils étaient l'incarnation du mal.

— Dites au Père Ben de rester chez lui, dis-je. Appelez Valerie March et demandez-lui de venir établir un diagnostic.

Val est ma meilleure amie depuis le lycée, une des rares personnes en qui j'aie entière confiance quand ma vie est en jeu. Malheureusement, elle vit à Philadelphie, si bien qu'elle ne pourrait arriver que le lendemain pour m'aider à me faire la belle. Je préférerais une journée de plus dans ce charmant établissement à un rencard avec le four.

— Le Père Ben peut être là dans à peine plus de une heure, dit Jenkins. Est-ce que cette Valerie March habite dans les environs ?

Je secouai la tête.

— Non, mais c'est une exorciste expérimentée.

— Je vous assure que le Père Ben...

— Appelez-la, monsieur Jenkins. Je vais vous donner son numéro.

Le silence s'éternisa et je crus qu'il avait décidé de ne pas tenir compte de ma requête. J'imaginai soudain un prêtre superstitieux me condamnant en tant que démon et je me vis réduite à une masse tremblotante de gelée à force de coups de Taser avant d'être attachée à une table flambant neuve. Il ne me manquerait plus qu'une pomme dans la bouche, et je serais prête pour la rôtissoire. Parce que s'ils pensaient que le démon de Lisa Walker s'était emparé de moi, alors ils pensaient également que moi, l'exorciste la plus expérimentée du marché, je n'étais pas capable de l'expulser. Ce qui voulait dire que cela ne servirait à rien d'essayer un nouvel exorcisme. On passerait directement au chapitre où on me brûlait vive.

Prise d'un frisson, je serrai les bras autour de mon buste.

— Très bien, mademoiselle Kingsley. Donnez-moi son numéro.

Je fus si soulagée que je faillis m'évanouir. Mais je lui donnai le numéro. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était attendre.

En voyant Valerie March, personne n'aurait pu imaginer qu'elle pouvait être amie avec une fille comme moi. Nous

sommes aux antipodes l'une de l'autre. Je suis grande, bien charpentée – et pas grosse – et j'aime porter mes cheveux roux courts. Je m'habille de façon excentrique et mon oreille gauche est percée en cinq endroits différents. La droite ne comporte que deux trous. J'ai aussi un petit tatouage de bon goût au creux des reins représentant une épée à la poignée décorée d'un motif celte et dont la lame pointe directement vers la raie de mes fesses. Quand je porte un jean taille basse, la poignée de l'épée est visible.

Je me la suis fait tatouer à quinze ans, uniquement parce que j'avais vu ce tatouage sur une femme à la télévision. J'ai demandé la permission à mes parents, qui ont évidemment déclaré que c'était grossier pour une femme d'être tatouée. Ils auraient dû s'en douter, j'étais chez le tatoueur le jour suivant. Je fus privée de sorties pendant un mois, mais je faisais le mur deux à trois fois par semaine.

Val est une fille respectueuse des règles. Cette femme ne traverserait même pas la chaussée en dehors des clous ! Elle désapprouve au moins les deux tiers des décisions que je prends, mais elle m'aime comme ça. Nous partageons une véritable amitié.

Quand elle arriva au palais de justice, j'étais enfermée depuis un peu plus de vingt-quatre heures. Et pas les meilleures vingt-quatre heures de ma vie.

J'étais restée dans cette pièce sans meubles pendant tout ce temps. Cela ne m'avait pas dérangée de dormir recroquevillée sur le carrelage blanc. En fait, si, ça m'avait dérangée, mais pas autant que ce qui concernait les toilettes. En gros, je n'y avais pas accès.

Je dus demander la permission de faire une petite commission. Une armée de six ou sept gardes se présenta à la porte, le doigt sur la détente de leur Taser, comme si la ceinture paralysante ne suffisait pas en matière de dissuasion. Ils m'accompagnèrent aux toilettes. Pis, je ne pus même pas m'isoler dans une cabine pour plus d'intimité. Je dus faire mon affaire entourée de ces gardes qui pointaient leur Taser sur moi, à un doigt de me tirer dessus.

Bien sûr, si j'hébergeais un démon, me perdre de vue aurait été une très, très mauvaise idée. N'importe quel démon digne de ce nom est capable d'arracher une cuvette de toilette du sol. Et croyez-moi, si un démon vous assène un coup de cuvette sur la tête, vous ne vous relevez pas de sitôt.

Je me retins autant que je pus, mais je ne pouvais pas me retenir plus de vingt-quatre heures. Je prévoyais de leur en garder rancune jusqu'à la fin de mes jours.

Quand Val entra dans la chambre d'exécution, elle était accompagnée de la brigade d'idiots qui se positionnèrent en demi-cercle. J'étais assise dos au mur. Je me serais bien levée pour accueillir mon amie si je n'avais été certaine que les gardes me tireraient dessus au moindre geste.

Val portait le tailleur classique que j'avais moi-même refusé de revêtir, il irradiait d'elle une aura de compétence. Pas une aura au sens littéral, on se comprend. La compétence n'apparaît pas dans l'aura, sinon cela simplifierait la vie. Elle avait coiffé ses cheveux blonds en une tresse et mis des lunettes à monture métallique. Quand elle ne travaillait pas, elle portait des lentilles de contact, mais les lunettes lui donnaient un air plus sérieux et professionnel.

Elle me sourit en secouant la tête.

— Morgane toutes les personnes que je connais, tu es celle qui a la vie la plus chaotique, dit-elle.

Je lui souris, toujours sans me lever. Les gardes s'étaient peu détendus, mais pas assez pour relâcher la pression du doigt sur la détente.

— Tu m'étonnes, répondis-je. Tu peux me faire sortir d'ici, s'il te plaît ?

— Je vais faire de mon mieux.

Un autre garde portant la mallette de Val entra dans la pièce. Comme je l'ai expliqué, certains exorcistes ont des rituels plus recherchés que d'autres. Val fait partie de ceux-là. Non pas parce qu'elle a besoin de toutes les fioritures mais parce qu'elle est convaincue que cela impressionne le client.

Qu'est-ce que j'ai à redire à ça ?

Là, pourtant j'aurais souhaité qu'elle choisisse une prestation un peu plus discrète. Je voulais vite sortir de là. Mais

Val est une fille qui s'en tient aux règles, alors elle allait nous le faire grand numéro, même si je soupçonnais qu'elle savait déjà que je n'étais pas possédée. Les démons ont un accès total à nos souvenirs et peuvent être très doués pour imiter ceux qu'ils possèdent, mais cela demande normalement un peu de temps et d'expérience. Quand une personne est possédée, les gens qui la connaissent bien s'en rendent habituellement compte. Savoir s'ils ont conscience de ce qu'ils voient est une tout autre question.

Je voulais demander à Val d'accélérer les choses – j'avais encore envie de faire pipi et tenais vraiment cette fois à le faire sans jury –, mais je me gardai bien de le lui dire. Elle était déterminée à sortir le grand jeu, et j'allais devoir attendre. Serrant les cuisses, je priai pour ne pas faire pipi dans ma culotte avant qu'elle ait fini.

Le rituel de Val impliquait de la musique, des bougies et même un cercle de pouvoir tracé au sel. Les gardes semblaient impressionnés au point qu'ils me quittaient des yeux par moments pour observer ce qu'elle faisait. Si j'avais vraiment hébergé un démon, ils auraient été morts.

Finalement, Val sortit de sa transe et me déclara innocente. Son rituel avait été assez convaincant pour que les gardes abaissent immédiatement leurs Taser, et j'en profitai pour me précipiter aux toilettes.

À mon retour, Jenkins était là. Je m'attendais qu'il s'excuse pour le désagrément, mais je n'étais pas vraiment d'humeur à l'entendre. Val, postée près de lui, le lut sur mon visage. Posant une main sur mon bras – là où le démon avait broyé mes muscles –, elle sourit à Jenkins.

— Permettez-moi de vous donner un conseil, monsieur Jenkins, dit-elle. Morgane est comme ma sœur, mais si vous lui dites quoi que ce soit maintenant, je serai obligée de vous séparer.

Son sourire était aussi doux que du sucre filé, mais son ton était tout à fait convaincant. Jenkins eut l'air déstabilisé, et j'eus presque pitié de lui. Si tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre, j'aurais peut-être déclaré qu'il n'y était pour rien. Mais c'était à

moi que c'était arrivé, et le pardon n'est pas un de mes points forts. Posez donc la question à ma famille.

Jenkins l'écouta et lui adressa un brusque hochement de tête avant de déverrouiller ma ceinture paralysante sans m'adresser un mot. Je serrai les mâchoires pour éviter de commencer une querelle, puis je laissai Val me sortir de là aussi vite que mes jambes le permirent.

Bien entendu, je m'étais garée sur un emplacement où le stationnement était limité à deux heures, et ma voiture se trouvait désormais à la fourrière. Val m'y conduisit pour que je la récupère, ainsi que mes bagages, et je pus enfin prendre la direction de l'hôtel. La bonne nouvelle, c'était que la neige avait cessé de tomber pendant la nuit et que les routes étaient dégagées. Val voulait qu'on parle, mais j'insistai pour prendre une douche et me changer avant.

Une heure plus tard, je la retrouvai au mignon petit bar de l'hôtel. Elle avait quitté son tailleur et passé un pantalon gris en laine et un col roulé bleu nuit. C'était son idée d'une tenue décontractée. Moi, je me sentais plutôt méchante, alors j'avais enfilé un pantalon en cuir noir taille basse et un pull en cachemire vert émeraude décolleté. Le pull avait tendance à remonter et dévoiler mon tatouage. Il n'y avait que quatre clients dans le bar, des hommes en costume, et je sentis sur moi leurs regards appréciateurs...

Je ne suis pas de ces femmes qui prétendent qu'elles ne savent pas qu'elles sont attirantes. Mon style peut paraître un peu agressif pour une femme, mais il va bien avec ma taille et ma silhouette et j'ai l'habitude qu'on me regarde. J'apprécie, même... bien que Brian, mon petit ami, déteste ça. Il ne cesse de me demander de modérer mes tenues quand nous sortons. Cela fait un peu plus d'un an que nous sortons ensemble et il y a assez d'alchimie entre nous pour mettre le feu au lit, mais il ne me connaît pas encore assez pour éviter de me faire ce genre de demandes. Je porte toujours mes tenues les plus sexy quand nous sortons. C'est bizarre comme on finit souvent par rester à la maison.

Val m'avait déjà commandé ma boisson préférée, une piña colada. Ouais, je sais que c'est drôle pour une femme dans mon genre, avec les oreilles percées sept fois et un pantalon en cuir noir qui découvre mon tatouage, de boire un cocktail aussi « froufrou ». Mais je déteste le goût de l'alcool. Il faut que son goût soit caché, ou bien ça ne passe pas.

Val se moqua de moi quand je me laissai tomber sur la chaise près d'elle et avalai avec bonheur une longue gorgée de mon cocktail.

— Puis-je te demander pourquoi tu as emporté un pantalon en cuir noir pour un déplacement professionnel à Topeka ? demanda-t-elle en souriant toujours.

Je lui rendis son sourire.

— De la prémonition, peut-être.

En fait, je l'avais emporté parce que je me sens féminine et attirante quand je le porte. Ouais, je sais que les gens ne considèrent pas le cuir noir comme une tenue féminine mais, à la façon dont les types me regardent quand je le porte, permettez-moi de ne pas être du même avis.

Le sourire de Val s'effaça derrière un air inquiet et elle pencha la tête.

— Tu me racontes ce qui s'est passé ?

Je lui racontai. Je ne pris aucun plaisir à revivre cette affaire, mais mon amie avait sauté dans un avion jusqu'ici pour sauver mes fesses, je lui devais bien un compte-rendu détaillé.

À la fin de mon histoire, elle faisait la moue et son verre de martini était vide. Elle en commanda un autre pendant que je touillais le reste fondu de mon cocktail.

— Pourquoi ne t'a-t-il pas possédée ? murmura Val en se mordant la lèvre.

— Je ne sais pas, Val, soupirai-je. Je ne comprends pas.

J'avais passé les dernières vingt-quatre heures à considérer cette question sous tous les angles sans parvenir à aucune réponse.

Elle but une gorgée de son second verre. Une ride d'inquiétude barrait son front.

— Il y a sans doute une raison pour qu'il ait été si lent. Peut-être n'a-t-il pas eu le temps de te posséder avant que tu le frappes ?

J'aurais bien voulu y croire.

Il a battu en retraite avant que je frappe.

Je secouai la tête en résistant à l'envie de serrer les bras autour de mon buste. Jamais je n'avais été aussi troublée. Et quand on sait comment je gagne ma vie, c'est dire. Je me forçai à sourire.

— Regarde-nous, sinistres et perturbées parce qu'un démon a décidé de ne pas me posséder.

Val éclata de rire, mais c'était un rire tendu.

— Ouais. C'est bizarre.

Elle leva son verre en s'efforçant d'avoir l'air moins inquiet.

— On s'en fiche de savoir pourquoi. Buvons au fait que tu sois en vie et entière !

— Je bois à ça !

Nous trinquâmes avant de passer à des sujets de conversation plus légers. Mais j'étais toujours perturbée.

Après avoir fini nos verres, nous nous rendîmes à un fabuleux restaurant de style Midwest. En dépit de mon manque d'appétit, je fis de mon mieux pour apprécier ce que j'avais dans mon assiette. Nous rentrâmes à l'hôtel après le dîner et j'appelai Brian pour lui dire que tout allait bien.

Comme je ne tenais pas à tout raconter encore une fois, je ne lui laissai pas le temps de me demander des détails de mon supplice.

— Je pense à un chiffre entre 1 et 100. Tu devines ?

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne. Soit son esprit n'était pas aussi mal tourné que le mien, soit il réfléchissait pour savoir s'il allait se laisser distraire ainsi. Je pariais plutôt pour la dernière option.

— Hum... 10 ? dit-il.

D'après le mélange de rire et de désir qui teintait sa voix, je compris qu'il savait exactement quel chiffre j'avais en tête.

— Premier essai.

Soupir dramatique.

— Voyons voir... et 35 ?

Je vous jure, je crois que j'ai gloussé. Et je ne suis vraiment pas le genre de fille à glousser.

— Deuxième essai.

— Hum. C'est dur.

— Hé ! Ce n'est pas moi qui dis ça d'habitude ?

Il ne tint pas compte de ma protestation.

— Est-ce que ce chiffre ne serait pas 69, par hasard ?

J'étais heureuse de constater que nous étions tous deux sur la même longueur d'onde. Je me mis immédiatement à saliver au souvenir de son goût.

Bravo, joli coup !

C'est dommage que le bon coup soit à Topeka.

— Ouais, fis-je. Je suppose qu'on va devoir improviser.

Le combiné coincé contre mon épaule, je tirai le dessus-de-lit et fis gonfler les oreillers avant de m'installer.

— Ça me va, répondit Brian d'une voix basse et rauque. Tu es en train de t'installer ?

Je me blottis dans mes oreillers.

— Oui. Et toi ?

— Oh oui, répondit-il.

Je perçus le grincement distinct d'une fermeture éclair qu'on descend et fermai les yeux pour mieux visualiser ce qui se cachait derrière. Frottant mes cuisses l'une contre l'autre, j'appréciai cette image mentale et regrettai de ne pas être là pour voir la chose en vrai.

— Tu te branles déjà ? demandai-je d'un ton faussement désapprobateur alors que j'ouvrais mon pantalon, mes doigts jouant sur la bande de dentelle entre mes jambes. Je pensais que tu avais plus d'endurance.

J'imaginai que mes doigts étaient la langue de Brian, et mon souffle s'accéléra.

Il émit un bruit à mi-chemin entre le gloussement et le râle.

— Pas quand j' imagine ta bouche sur ma queue. Et je peux te demander ce que fait ta main en ce moment ?

J'éclatai de rire. Prise la main dans le pot à confiture, littéralement. Je me débarrassai maladroitement de mon pantalon et de mes sous-vêtements tout en tenant le téléphone.

— Où j'aimerais que se trouve ta langue, répondis-je à bout de souffle.

Il grogna et je crus même l'entendre passer sa langue sur ses lèvres, mais il se peut que cela ait été le fruit de mon imagination.

Brian possède la langue la plus étonnante de l'histoire de l'humanité. De loin supérieure à n'importe quel autre spécimen que j'aie pu rencontrer. Je me tortillai. Le contact de mes doigts était presque déplacé en comparaison.

— Qu'est-ce que tu fais ? haletai-je.

— Qu'est-ce que tu crois ? me demanda-t-il en guise de réponse.

Un autre son reconnaissable lui échappa. Mon esprit s'emplit de la vision de son poing enserrant sa queue, et mon excitation atteignit de nouveaux sommets. Le regarder se caresser me rend toujours folle.

Alors que je commençais à me mettre dans tous mes états, les bruits et les commentaires cessèrent, remplacés par une respiration haletante. Je savais qu'il n'avait pas encore joui : il n'était pas du genre à être discret dans ces cas-là. Bataillant contre la frustration, j'immobilisai ma main entre mes jambes.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je.

— Non, répondit-il entre deux halètements. C'est juste que tu rentres demain, et je préférerais attendre de le faire en vrai.

Je grognai et Brian éclata de rire.

— Tu n'es pas obligée d'attendre, toi.

La patience n'a jamais été une de mes qualités, mais ses paroles sonnaient presque comme un défi, et je déteste ne pas relever un défi.

— J'attendrai, répondis-je, les mâchoires serrées.

— Ce ne sera pas long, m'assura-t-il. Je viendrai te chercher à l'aéroport.

Je secouai la tête, même s'il ne pouvait me voir.

— Non. Je vais avoir besoin de temps pour décompresser après toute cette histoire. Je ne serai pas de bonne compagnie.

Du sexe rapide au téléphone, je pouvais assurer, mais je doutais d'être capable d'un rapport sexuel avec lui sans pouvoir

lui parler de mon charmant voyage à Topeka. Et j'avais besoin d'un peu de recul avant d'y parvenir.

— Ce n'est pas de bonne compagnie dont j'ai besoin, me rassura-t-il.

Une vague d'agacement me parcourut. Brian ne savait pas me laisser tranquille et c'était exactement ce dont j'avais besoin : de tranquillité.

— Je t'appellerai en arrivant chez moi, dis-je fermement.

Il hésita, comme s'il était sur le point de discuter, mais ne le fit pas.

— Je ne t'aurais pas cru aussi allumeuse, ronchonna-t-il.

Mes épaules s'affaissèrent un peu. D'habitude il ne me facilitait pas la tâche. Peut-être commençait-il à me comprendre un peu. Mais si je le laissais sur sa faim, il risquait de changer d'avis le lendemain soir et de se pointer à l'aéroport.

Ma main se remit en mouvement et je ne fis rien pour étouffer le râle bas qui monta de ma gorge. Brian pouvait très bien s'abstenir jusqu'au moment de me retrouver en personne, mais j'étais prête à parier que son *self-control* avait ses limites.

— Tu as changé d'avis ? Tu ne veux plus attendre ? demanda-t-il.

Sa voix s'était muée en un grognement bas qui me donna la chair de poule.

— Mm-hmm.

En tendant l'oreille, je pus percevoir que son souffle se faisait plus rapide. Les yeux fermés, j'imaginai encore sa main caresser la peau douce et soyeuse que j'aimais tant toucher. La sensation, douloureusement réelle, embrasa mon âme.

— Tu me tues.

Mon rire bas venait de la gorge.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Rien du tout, répondit-il, mais je sentais bien qu'il serrait les dents.

— Je suis tellement mouillée, lui murmurai-je de ma plus belle voix de chienne. Tu n'aimerais pas me toucher pour vérifier par toi-même ?

— Tu es une femme très, très méchante.

— Ouais, mais c'est amusant d'être méchante.

La chaleur se concentrait en mon centre et je dus ralentir la cadence. Je devais lui faire dépasser le point de non-retour avant de me laisser basculer dans le précipice.

— Est-ce que toi aussi tu es méchante en ce moment, Brian ?

— Je suis un ange, haleta-t-il, mais cela sonnait faux.

— Je ne crois pas que ce soit ton nez qui soit en train de grandir, Pinocchio.

Son éclat de rire fut presque désespéré. Les paupières closes, je visualisai la sueur brillant sur sa peau, la rougeur de son visage, la gouttelette salée de rosée au méat de son sexe. Je me mordis la langue, fort, prête à perdre contrôle.

— Tu me sens en train de te serrer fort à chaque caresse ? demandai-je, étonnée de pouvoir encore prononcer des paroles cohérentes.

— Ne fais pas ça, protesta-t-il, le souffle encore plus rapide.

Son esprit rationnel pouvait avoir envie que j'arrête, mais son corps réclamait le contraire.

— Tu me sens ? demandai-je encore une fois.

Une autre protestation étouffée m'apprit tout ce que je voulais savoir. Incapable de me maîtriser davantage, je basculai en criant de plaisir.

Brian laissa échapper un grognement étouffé en cessant de batailler contre un orgasme qu'il savait très bien vouloir.

Pendant les minutes qui suivirent, nous restâmes tous les deux silencieux, à l'exception de nos halètements.

— Je t'aime, dit Brian quand il put de nouveau respirer.

Je soupirai de contentement.

— Je t'aime, moi aussi.

— Appelle-moi dès que tu es chez toi.

— Je le ferai, promis-je en croisant les doigts comme une gamine de dix ans.

Je l'appellerai quand je serai prête à l'appeler et il le savait. Mais je me fis la promesse de ne pas le laisser – ou moi-même, d'ailleurs – attendre trop longtemps. Aussi douce que cette délivrance avait pu être, elle ne pouvait être comparable à la sensation d'avoir l'homme que j'aimais en moi au moment de jouir.

J'avais l'intention en raccrochant de me déshabiller et de me préparer à dormir. Mais mes membres étaient tellement languissants, mon corps si mou, que je décidai de fermer les yeux juste quelques minutes.

Je me réveillai le lendemain, vraiment sonnée, à bâiller toutes les cinq secondes. C'était étrange parce que, d'après mon réveil, j'avais dormi dix bonnes heures. J'aurais dû me sentir fraîche comme une fleur. Je mâchonnai ma lèvre en me dirigeant vers la salle de bains pour prendre une douche.

Avais-je eu une crise de somnambulisme ? Cela m'était arrivé ces deux derniers mois et je m'étais sentie dans le même état les matins suivants. Bien sûr, les autres fois, je l'avais su parce que je m'étais réveillée en beau milieu des crises. Je peux vous assurer que c'est déstabilisant de se réveiller en train d'errer dans son salon à pas d'heure.

Pour autant que je sache, je ne m'étais pas promenée la nuit dernière. Pourtant, je me sentais vraiment mal. Peut-être n'était-ce que le stress et le traumatisme des deux derniers jours. Ouais, ce devait être ça.

Mais en préparant mes sacs avant d'aller prendre mon avion pour Philadelphie, je découvris une feuille gribouillée de mon écriture, sur le bureau près du téléphone.

« Le démon ne s'est pas emparé de toi parce que tu es déjà possédée. »

Bon sang, je suppose que j'avais finalement dû me promener la nuit passée. J'arrachai le mot du bloc de papier à lettres de l'hôtel avant de le chiffonner et de le jeter à la poubelle. Ma peau était froide et moite.

C'était mon inconscient qui œuvrait, je le savais. En tant qu'exorciste, je ne pouvais réfléchir à la raison pour laquelle le démon ne s'était pas emparé de moi. De toute évidence, mon inconscient en était arrivé à la conclusion la plus alarmante possible avant de me laisser ce petit message d'amour au cours de ma crise de somnambulisme.

Pas de quoi s'inquiéter. Je veux dire, si j'étais vraiment possédée, alors le démon contrôlerait totalement mon corps.

On ne peut pas être possédé et ne pas le savoir. De plus, Val avait inspecté mon aura et m'avait déclarée sortie d'affaire.

Pourtant, être possédée par un démon demeure mon pire cauchemar, d'où mon choix de carrière. Et la pensée rationnelle ne pèse rien devant la peur irrationnelle, si bien que ce mot stupide me fichait la trouille en dépit de ce que je pouvais faire pour me raisonner.

Si la ville de Topeka avait encore besoin d'un exorciste, vous pouvez parier que je n'allais pas me porter volontaire.

Chapitre 3

Devinez qui m'attendait à l'aéroport en dépit de mes instructions ? J'aurais dû me douter qu'il ne lâcherait pas l'affaire si facilement. Brian est aussi disposé que moi à obéir aux ordres. Quand je le vis qui m'attendait près du carrousel à bagages, je ne sus si j'étais agacée ou contente qu'il soit là.

— C'est une perle rare, me dit Val en coin.

Je lui adressai un regard mauvais. Elle m'envoya un clin d'œil puis s'éloigna vite, afin de laisser les tourtereaux ensemble.

Val pense que j'aurais déjà dû épouser Brian et elle manque rarement une occasion de me le dire. Il n'a pas encore demandé ma main, mais il a sous-entendu – en gros – que nous devrions nous installer ensemble. Parfois je pense que Val et lui font équipe dans ce jeu d'entremetteurs. Heureusement, je vois clair dans leur manigance.

Quand il s'approcha de moi, je le pris dans mes bras sans me fondre exactement dans son étreinte.

— Je pensais t'avoir dit de ne pas me retrouver ici, lui murmurai-je à l'oreille avant de m'écarter.

Brian m'adressa un de ses sourires de jeune Américain : le genre de sourire qui me désamorce presque toujours. Il est parfois bien plus simple de me baigner dans la chaleur de ce sourire que de me battre contre lui.

Je soupirai, encore un peu en rogne, mais ce fichu sourire m'avait calmée.

— Tu es vraiment pénible, tu le sais ?

Il ricana.

— Si c'est pas l'hôpital qui se fiche de la charité...

Il se pencha pour prendre ma valise et je secouai la tête, vaincue.

— Si je suis aussi pénible que ça, pourquoi es-tu là ? lui demandai-je en le suivant sur le parking.

Je restai quelques pas derrière lui, non pas parce que je ne pouvais marcher à son allure mais parce que j'étais agacée.

— Parce que tu sucés merveilleusement bien, me lança-t-il par-dessus son épaule, assez fort pour qu'on puisse l'entendre dans un rayon de cent mètres.

Mon visage devint rouge et je gardai les yeux rivés à sa nuque pour ne pas voir combien de personnes me lançaient des regards scrutateurs. Brian aime bien m'embarrasser. Il pense que c'est marrant de faire rougir cette dure à cuire avec ses boucles d'oreilles multiples et son tatouage. Quand je suis de bonne humeur, je trouve ça marrant aussi, mais je n'étais pas de bonne humeur.

J'avais pris le train de Bryn Mawr, et ma voiture n'était pas à l'aéroport. Brian allait me raccompagner jusque chez moi puis rentrerait chez lui dans le centre-ville. Si j'avais été une bonne petite amie, je lui aurais demandé de passer la nuit à la maison pour lui éviter un trajet supplémentaire. Je doutais que j'allais lui faire une telle proposition : pas ce soir-là.

Nous ne nous adressâmes pas la parole en entrant dans la voiture. Il souriait encore un peu en se réjouissant de ma gêne persistante. Je me drapai dans ma mauvaise humeur comme dans une couverture de survie.

Après avoir payé le ticket de parking exorbitant et avoir engagé la voiture sur l'I-95, il ouvrit la bouche pour parler mais je le coupai aussitôt.

— Si tu as l'intention de faire un autre commentaire sur mes pipes, tu en seras privé pendant au moins trois ans.

Il savait bien qu'il m'était impossible d'être rancunière aussi longtemps.

Il éclata de rire en posant sa main sur ma cuisse. J'étais assez agacée pour le repousser mais, comme je l'ai mentionné, une sorte d'alchimie est à l'œuvre entre nous. Le contact de sa main sur ma cuisse fit instamment accélérer les battements de mon cœur. Et quand sa main se reposa presque aussitôt, je la laissai.

— Il n'y a que deux façons de te faire oublier ta mauvaise humeur, dit-il en regardant la route plutôt que moi. Taquinerie et sexe. Tu avais l'air d'être d'assez mauvaise humeur pour avoir besoin d'un peu des deux.

Je fus sur le point de protester, mais ses doigts escaladèrent ma cuisse jusqu'à ma fermeture Éclair. Quand il commença à la descendre, je repris suffisamment mes esprits pour lui attraper le poignet.

— Tu ne devrais pas te concentrer sur la conduite ? demandai-je, un rien à bout de souffle.

Il y a toujours beaucoup de circulation sur l'I-95 et, d'un point de vue pratique, il aurait dû garder ses deux mains sur le volant.

— Je me concentre bien assez. Qu'est-ce que tu as sous ton jean ?

Mon visage s'embrasa. Je ne tenais vraiment pas à être tirée de ma mauvaise humeur, mais il était difficile de rester agacée en me tortillant de désir. J'essayai quand même.

— Une culotte de grand-mère en coton blanc.

Un taxi se rabattit devant nous et Brian dut freiner violemment pour éviter de percuter l'arrière du véhicule.

Cette expérience de mort imminente ne le démontra pas.

— Tu n'as pas de culotte de grand-mère en coton blanc.

En effet, Brian connaît très bien tous mes sous-vêtements.

— Je n'ai pas pris assez de culottes pour un séjour prolongé, alors j'ai dû en acheter à Topeka.

— Comme ça ? dit-il en m'adressant un regard narquois du coin de l'œil. Montre-moi.

Je fis la grimace.

— Laisse tomber, Brian. Je ne suis pas d'humeur.

Il me sourit.

— J'ai remarqué. Et je fais de mon mieux pour changer tout ça.

Comment se fait-il que je n'aie jamais le dessus quand nous nous disputons ? Peut-être parce qu'il est avocat. Ça ne m'empêche pas d'essayer.

— C'est pour ça que tu es venu me chercher ? demandai-je. Parce que tu voulais baiser.

— Non, répondit-il lentement, patiemment. Je suis venu te chercher parce que tu viens de passer des moments pénibles et que tu as besoin de compagnie ce soir.

Je croisai les bras et me recroquevillai dans mon siège.

— Ce n'est pas à toi de prendre cette décision.

— Tu aurais pu me dire de dégager. Mais tu ne l'as pas fait.

Je grognai en secouant la tête. Ce type avait tout du petit chien jappeur qui vous plante les dents dans le pantalon et refuse de lâcher. Ce qui explique pourquoi il a toujours le dessus dans nos disputes : des personnes plus susceptibles détaleraient quand je suis de cette humeur de chien, mais pas lui.

— Alors tu vas me la montrer, cette nouvelle culotte de grand-mère en coton blanc ? continua-t-il.

Yap, yap, yap. Grr. Grr.

— Je t'ai déjà dit que tu étais pénible ?

— Oui, répondit-il joyeusement.

Et, bon sang, je ne pus m'empêcher de sourire.

— D'accord, tu as gagné. Je ne porte pas de culotte. Voilà. Tu es content ?

J'essayai d'avoir l'air bougon, mais cela ne marcha pas.

— Extatique ! dit-il en tendant la main vers ma fermeture Éclair.

Je giflai sa main.

— S'il te plaît, est-ce que les préliminaires peuvent attendre que l'on quitte la voie rapide ?

Ceux qui la connaissent et qui l'aiment appellent la voie express Schuylkill « la voie express qui tue », parce que vous risquez réellement votre vie chaque fois que vous l'empruntez, et je préférerais que Brian tienne ma vie dans ses deux mains plutôt que dans une seule.

Même s'il était chaud comme la braise, il n'avait aucun désir de mourir. Il garda les yeux sur la route et les mains sur le volant jusqu'à ce que nous ayons dépassé la Main Line et pris la direction de la banlieue. Le badinage et les commentaires reprurent alors de plus belle. Et, oui, il réussit à me convaincre de lui montrer ma petite culotte invisible. On eut de la chance qu'il ne percute pas un arbre en l'examinant.

Quand nous arrivâmes dans ma rue, mon jean était trempé, son pantalon kaki était sur le point d'exploser et j'envisageais sérieusement de passer à l'acte dans la voiture.

Jusqu'à ce que nous nous garions dans mon allée, en fait, car alors je vis qu'une certaine voiture pas vraiment bienvenue y était déjà stationnée.

Je marmonnai au moins vingt-trois jurons. Les épaules de Brian s'affaissèrent et il grogna de frustration. Rien ne pouvait mieux tuer l'ambiance qu'une visite de mon grand frère, Andrew.

Andrew sortit de sa voiture et attendit, appuyé contre la portière côté conducteur.

Brian secoua la tête.

— Je suppose que ça veut dire qu'on ne baise pas ce soir ?

— Apparemment pas.

La poisse.

Un rire m'échappa et je me tournai vers lui en défaisant ma ceinture de sécurité. Je lui touchai le visage.

— Merci d'être venu me chercher, dis-je.

C'était une mauvaise habitude de le remercier d'avoir fait quelque chose que je lui avais demandé de ne pas faire, mais je ne pouvais nier que je me sentais mieux qu'au moment où j'étais descendue de l'avion.

— Je t'en prie, murmura-t-il en tournant la tête pour planter un baiser sur ma paume.

Son baiser me fit l'effet d'une brûlure et je compris qu'il me faudrait une douche très, très froide avant d'aller me coucher ce soir-là.

J'éloignai avec réticence ma main de son visage. Alors que je m'apprêtais à ouvrir la portière, il toucha mon bras et je haussai un sourcil.

— Ta fermeture Éclair, me rappela-t-il avec un sourire vicieux.

Je la remontai en grommelant un juron.

— Je t'aime, me dit Brian alors que je sortais de la voiture.

— Je t'aime aussi, répondis-je automatiquement avant de prendre mes bagages sur la banquette arrière. Sois prudent au volant.

— Chez toi ou chez moi, demain soir ? Nous avons quelque chose à finir.

Il m'adressa un regard concupiscent que je dus certainement lui retourner.

— Chez moi, répondis-je.

Il acquiesça.

Je pris une lente et apaisante inspiration pendant qu'il reculait dans l'allée. Puis je me tournai et me dirigeai vers ma porte d'entrée sans adresser un regard à Andrew.

Je sentis qu'il me suivait, mais je ne me retournai pas avant d'avoir ouvert ma porte et allumé les lumières.

— Attends là, lui lançai-je par-dessus mon épaule avant de lui claquer la porte au nez.

Je laissai tomber mes sacs près de la porte puis sortis mon laser de ma penderie. Je ne le porte pas souvent sur moi : quand on m'appelle pour que je m'occupe d'un démon illégal, il est déjà emprisonné et maîtrisé. Mais parfois cela me rassure de porter la seule arme qui peut mettre un démon à genoux.

Je vérifiai la batterie – ça irait – avant de déverrouiller la sécurité. Puis j'ouvris la porte et pointai le Taser directement sur la poitrine d'Andrew.

Je sais que c'est une drôle de façon d'accueillir un frère mais, la dernière fois qu'il m'avait rendu visite, nous nous étions sacrément disputés et le salopard m'avait donné un coup de poing. Quand j'étais revenue à moi, j'avais sérieusement envisagé de porter plainte contre lui. Sachant que rien n'en découlerait, j'avais finalement décidé que ça n'en valait pas le coup. Oui, techniquement, une agression était considérée comme un crime violent et l'État aurait pu lui coller le maximum. Mais bien qu'il m'ait mise KO, il ne m'avait frappée qu'avec sa force humaine. S'il avait utilisé toute sa force, je serais morte.

Oh, est-ce que j'ai Oublié de mentionner que mon frère est l'hôte d'un démon ? Depuis ses vingt et un ans, l'âge légal. Je ne le lui ai jamais pardonné.

Enfants, nous étions assez proches. Enfin, proches comme peuvent l'être un frère et une sœur ayant trois ans d'écart. Jusqu'à mes dix ans, je le vénérais. Mais au début de la puberté, sous l'influence du lavage de cerveau imposé par la Société de

l'esprit, il a sérieusement envisagé de devenir un hôte de démon et il a changé.

Il a toujours été plus impliqué dans la Société que moi – sans aucun doute la raison pour laquelle il était le préféré dans la famille – mais, quand il a commencé à penser devenir un hôte, son implication est quasiment devenue du fanatisme. Mes parents étaient tellement fiers de lui. Moi, je savais que cela signifiait que j'allais perdre mon grand frère et je détestais ça.

Andrew regarda le Taser et haussa les sourcils.

— C'est de l'autodéfense ou de la vengeance ? demanda-t-il d'une voix douce.

J'y réfléchis un instant. Je ne pensais pas qu'il allait me frapper de nouveau. J'avais vraiment dû le pousser à bout pour qu'il s'énerve, la fois d'avant. Maintenant que je savais que cette apparence calme dissimulait un sacré tempérament, je ne tenais pas vraiment à le faire remonter à la surface.

— De la vengeance, je suppose, dis-je avant de tirer sur lui.

Les sondes s'accrochèrent à sa veste en cuir et il fut percuté par 50.000 volts.

Il hurla et s'écroula sur le seuil en position fœtale.

Une des conditions lors du passage du permis de port du Taser est de se faire tirer dessus, juste pour avoir une idée très claire du pouvoir que l'on a entre les mains. J'ai vu des machos de cent kilos brailler comme des fillettes. J'aimerais dire que j'ai reçu ma décharge stoïquement, mais j'ai crié aussi fort que les autres. Je n'ai jamais ressenti quelque chose comme ça et je ne tiens pas à connaître de nouveau cette sensation.

— Désolée, Andy, dis-je doucement en m'adressant à mon vrai frère, celui qui était emprisonné quelque part dans ce corps.

On ne savait pas précisément si l'hôte pouvait ressentir la douleur du démon mais, juste au cas où il la ressentait en effet, j'éprouvai le besoin de m'excuser.

Le démon mit plus de temps qu'un humain à se remettre de la décharge. L'électricité bousille vraiment leur contrôle du système nerveux. Il resta là, recroquevillé, haletant pendant un moment avant de se déplier et de se mettre à genoux. Il leva le regard vers moi derrière une boucle de cheveux blond vénitien qui était tombée sur ses yeux.

— Ça vaut le coup que je me relève ? demanda-t-il. Ou bien tu vas me tirer encore dessus, juste pour le fun ?

C'était exaspérant, il était si calme que cela me donna encore envie de le mettre à plat. Mais il ne m'avait frappée qu'une seule fois. Soyons équitables. Ce qui ne voulait pas dire que j'allais ranger le Taser, mais j'éjectai la cartouche et lui laissai détacher les sondes de sa veste.

— Rappelle-toi, l'avertis-je, je peux toujours m'en servir comme fusil paralysant sans recharger.

Il éclata de rire et repoussa les cheveux de ses yeux, puis il se releva lentement en gardant un œil sur le Taser.

— Je vais m'en souvenir.

— Alors quoi, la douleur ne te fait rien ? Tu rigoles ?

Il haussa les épaules.

— Bien sûr que ça me fait quelque chose. Mais gérer la douleur fait partie de mon travail. Si je m'écroulais en vrac chaque fois que j'ai mal, je ne servais à rien.

Andrew est pompier. Presque tous les démons légaux sont des membres ultra-utiles de la société. Ils utilisent leur pouvoir pour le bien, la justice, etc. Ils savent qu'ils doivent multiplier les bonnes actions pour faire oublier les mauvais démons occasionnels, comme celui que j'avais rencontré à Topeka. Parce que les démons sont capables de soigner les corps de leurs hôtes, ils ont souvent des boulots très dangereux. Andrew sauve chaque jour des gens prisonniers d'immeubles en flammes. C'est un fichu héros.

D'accord, alors peut-être que ce n'est pas juste d'être en colère contre lui simplement parce que c'est un héros. Mais, voyez-vous, je ne suis pas une héroïne, et je n'en serai jamais une. Parfois je me sens petite et égoïste comparée à lui. Je suis d'accord en ce qui concerne les bonnes actions. Mais pas au prix payé par Andy.

— Qu'est-ce que tu veux, Andrew ? Je viens de passer deux jours de merde et je ne tiens vraiment pas à un petit drame familial.

Il se passa la main dans les cheveux. Un geste très humain ; d'ailleurs, si vous le rencontriez dans la rue, vous ne vous douteriez pas qu'il n'est pas humain.

— Notre euh... problème remonte à deux mois. J'ai pensé qu'il était peut-être temps qu'on enterre la hache de guerre.

Ouais, c'est ça. C'était bien le genre de conversation que j'avais envie d'avoir en ce moment. Personnellement, j'aurais été très heureuse de ne plus avoir à lui adresser la parole.

— Andrew...

— Morgane, on fait partie de la même famille, que tu le veuilles ou non.

Cela ressemblait un peu à la conversation que nous avions eue la dernière fois. Je me demandai s'il ne valait pas mieux que je lui claque la porte au nez tout de suite.

— Andy est de ma famille ! Tu n'es qu'un parasite qui utilise son corps comme une grosse tique mortelle pour lui sucer la vie.

Il grimaça.

— Belle image. Tu as toujours su manier les mots.

Je me décidai pour le claquage de porte, mais il la retint. J'étais suffisamment énervée pour utiliser le Taser comme fusil paralysant, mais il me vit venir et éjecta l'arme de ma main. Il aurait pu me briser quelques os au passage, pourtant il réussit à frapper exactement à l'endroit qui me fit desserrer les doigts sans me faire mal.

Je ramenai ma main contre mon corps malgré tout. Je le haïssais, je regrettais qu'il soit illégal d'exorciser un démon d'un hôte consentant. Mais c'est considéré comme un meurtre et, peu importait mon ressentiment à l'égard du démon d'Andrew, je ne tenais pas à aller en prison ni à risquer l'exécution.

Andrew entra chez moi et ferma la porte derrière lui. La colère scintillait dans ses yeux et ses mâchoires semblaient d'acier, des expressions qu'Andy aurait été incapable d'avoir.

— La violence n'est pas la réponse à tout, dit-il d'un air dégoûté. Cesse donc de te comporter comme une gamine de deux ans en pleine crise !

Je le regardai fixement.

— Ce n'est pas moi qui ai donné un coup de poing la dernière fois que nous nous sommes disputés.

Il abandonna un peu son air indigné et moralisateur. Ses lèvres se retroussèrent comme s'il venait de goûter quelque chose d'aigre.

— Je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé, Morgane. La dernière fois que j'ai traversé la Plaine des mortels, mon hôte était un homme de nature violente, un guerrier. Nous pouvons peut-être supprimer les personnalités de nos hôtes, mais une partie s'infiltrer en nous, et passer toute une vie dans un corps peut affecter notre comportement. Je suis... embarrassé d'avoir permis que cela arrive. Cela ne se reproduira plus.

Je levai les yeux vers lui.

— Alors tu es en train de me dire que ce n'est pas vraiment toi qui m'as frappée ? que c'est un reste de ton ancien hôte ?

En tant qu'exorciste, je suis techniquement experte en démons. Et ayant été élevée dans une famille appartenant à la Société de l'esprit, j'ai tiré des connaissances supplémentaires de mon expérience personnelle. Cependant, même nous, les « experts », ne savons pas grand-chose des démons. Nous savons seulement ce qu'ils veulent bien nous dire, et je mettrais ma main à couper qu'ils ne nous disent pas tout. Ça me fiche une trouille de tous les diables. Qu'est-ce qu'ils nous cachent ? et pourquoi ?

Andrew interpréta ma question comme un signe que j'étais prête à une gentille discussion à cœur ouvert et il s'invita dans mon salon.

Ma maison ne me correspond pas du tout. Je ressemble à une femme qui vivrait dans un appartement ultramoderne aux lignes pures et au mobilier inconfortable. Au lieu de quoi, j'habite dans un petit cottage qui aurait pu être arraché de la campagne anglaise, tout complet avec ses haies de rosiers et son chemin en pavés. Mon salon héberge un canapé rembourré en chintz et une causeuse jaune beurre capable d'avaler un adulte de taille moyenne.

Andrew n'est pas de taille moyenne, sans être un géant non plus. Il fait pile 1,80 m pour cent kilos de pur muscle. S'il n'était pas mon frère – enfin presque –, je le trouverais assez attirant. Il s'enfonça dans la causeuse sans y être englouti.

M'apprêtant à affronter l'inévitable, je m'assis sur le canapé en serrant un coussin contre ma poitrine. Mon cauchemar à Topeka m'avait laissé les nerfs à vif. Je ne me sentais pas de

prendre sur moi et je n'étais pas d'humeur à avoir une grande conversation avec cette créature que je méprisais.

Andrew regardait intensément ses mains serrées entre ses genoux.

— Je suis totalement responsable de ce qui s'est passé, Morgane. Je ne suis plus un Viking et j'aurais dû mieux me contrôler. Oui, Einar a affecté ma personnalité, mais cela fait dix ans que je suis avec Andrew. J'aurais dû me corriger depuis. (Il leva les yeux sur moi et ses lèvres se tordirent en une amorce de sourire.) Bien que tu sois capable de faire sortir n'importe qui de ses gonds.

J'éclatai de rire, bien qu'à contrecœur. Puis, oubliant cet instant de relâchement, je le toisai de mon regard le plus dur.

— Comme je te l'ai déjà dit, je viens de vivre deux jours vraiment difficiles. J'aimerais juste prendre un bain chaud et aller me coucher. Tu peux abréger ?

Son haussement de sourcil me fit rougir parce que, bien entendu, il m'avait vue arriver avec Brian et il savait que ce n'était pas ce genre de relaxation que j'avais en tête.

Heureusement pour nous deux, il s'abstint de me taquiner à ce sujet.

— Tout ce que je veux, c'est que ça se passe bien entre nous. Ou, en tout cas, du mieux possible. Que dois-je faire pour que tu pardonnes mon comportement épouvantable ?

Ma première impulsion fut de lui rétorquer qu'il se carre ses excuses là où le soleil ne brillait jamais. Mais je dois avoir mûri, car je parvins à retenir cette première impulsion. Les choses ne se passeraient jamais bien entre nous tant qu'il posséderait le corps de mon frère. Mais puisqu'il m'offrait quelque chose...

— Tu peux me dire ton nom, dis-je, retenant presque mon souffle et me demandant s'il allait le faire.

Les démons adoptent les noms de leurs hôtes quand ils traversent la Plaine des mortels. Pourtant ils ont leurs propres noms. Les noms ont un pouvoir pour les démons, mais je ne saurais dire lequel. Un autre de leurs fichus mystères.

Il m'adressa un long regard scrutateur.

— Si je te donne mon nom, il faudra que tu me promettes de ne pas m'appeler par ce nom en public ni de le dire à qui que ce soit.

— Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais enfer, dis-je avec désinvolture.

Il réfléchit encore un moment avant d'acquiescer.

— Je m'appelle Raphaël, déclara-t-il.

Je dus faire un effort considérable pour empêcher ma mâchoire de se décrocher.

Il m'avait crue ? Je ne l'aurais pas fait à sa place.

Bon sang. S'il m'accordait vraiment sa confiance, j'aurais dû me sentir tenue par l'honneur et garder le secret.

— Je veux être ton ami, si tu le veux bien, continua-t-il.

— Il gèlera en enfer avant que ça arrive.

Sans doute était-ce méchant de ma part après cette belle proposition de paix, mais je tiens par-dessus tout à être honnête. Je n'allais pas faire comme si nous étions les meilleurs amis du monde.

Mes paroles l'attristèrent visiblement, et je me fis l'effet d'être une garce. Pourtant je, ne comptais pas revenir sur ce que j'avais dit. Il se leva en soupirant.

— Qu'il en soit ainsi. Je suis toujours là si tu as besoin, Morgane. (Il m'adressa un sourire triste.) Je crois que ton Taser a atterri sous le canapé.

— Merci, dis-je en le raccompagnant à la porte.

Il fit un pas dehors et je me surpris à l'attraper par le bras. Je le lâchai aussitôt, étonnée par mon geste.

Il se tourna vers moi pour me regarder, attendant que je lui parle. Je m'éclaircis la voix et regrettai de ne pas m'être contentée de le laisser partir.

Je suis peut-être beaucoup de choses mais pas lâche, du moins pas tout le temps. Alors, la tête haute, j'affrontai ses yeux marron.

— Je veux juste que tu saches que cela n'a rien de personnel, dis-je. Tu as l'air d'être un type bien, pour un démon. Mais mon frère est mort à cause de toi et ce n'est pas quelque chose que je suis capable de pardonner.

— Il n'est pas mort, dit Raphaël d'une voix douce.

— Mais ça revient au même.

En ce qui me concernait, Andy était bien pire que mort. Il était prisonnier, son esprit vivait dans un corps qu'il ne pouvait contrôler. Il ne pouvait parler à personne, toucher personne, ni avoir une quelconque interaction avec un humain. Et je ne comprendrais jamais comment on pouvait se soumettre volontairement à ce type d'invasion, peu importaient les bonnes actions héroïques dont on était ensuite capable. Peut-être cette pensée faisait-elle de moi quelqu'un de superficiel et d'égoïste – c'était sans doute ce que pensait ma famille –, mais je ne peux pas changer ce que je suis.

Raphaël parut vouloir ajouter quelque chose mais s'en garda bien. Il secoua brièvement la tête puis se détourna et se dirigea vers sa voiture.

Chapitre 4

Je me réveillai pour découvrir que j'étais assise à mon bureau. Je clignai des yeux, sonnée, désorientée.

La pièce était sombre, à l'exception du clair de lune qui se déversait par les rideaux ouverts d'une des fenêtres. L'horloge perchée au sommet de la bibliothèque en face de moi affichait une heure et demie.

Je grognai. *Pas encore !* Ces foutues crises de somnambulisme commençaient à me taper sur les nerfs. En m'écartant de mon bureau, je remarquai que je tenais un stylo à la main. Puis je vis la feuille de papier. Je voyais bien qu'il y avait quelque chose d'écrit dessus, mais il faisait trop noir pour que je puisse le lire.

D'un coup, je n'eus plus sommeil. Mon pouls s'accéléra et ma bouche s'assécha. Peut-être devrais-je tout simplement déchirer cette feuille et la jeter sans même lire ce qui y était inscrit.

Ouais, voilà ce que je devais faire. Je ne voulais plus avoir à affronter les peurs de mon inconscient. Mais, au lieu de suivre mon conseil, j'allumai la lampe du bureau, fermant les yeux sous l'effet du soudain éblouissement.

Je pris une longue et profonde inspiration avant de les rouvrir pour lire ce que j'avais écrit dans mon sommeil :

« Morgane, ce n'est pas ton inconscient. Tu es vraiment possédée, mais tu es si puissante que je n'ai aucune prise excepté quand tu baisses ta garde, comme dans ton sommeil. Je ne veux pas te faire de mal, je tiens aussi peu à te posséder que toi à être mon hôte, mais »

C'était tout. Tout ce qu'il avait écrit. Non, tout ce que j'avais écrit, parce qu'en aucune manière je ne pouvais être possédée. Impossible !

J'étais tellement bouleversée que j'en tremblais. Je croisai les bras sur ma poitrine et m'étreignis.

— Calme-toi, Morgane, me dis-je. Tu sais bien que tu n'es pas possédée. Val l'aurait vu à ton aura à Topeka.

Ça ne me rassura pas plus que ça.

Cette fois encore, j'arrachai la page du bloc et la chiffonnai en boule. Pourtant, je n'allais pas me contenter de la jeter à la poubelle. Je refusais tout simplement que ces mots couchés sur le papier existent.

J'emportai la boule de papier au salon et la brûlai dans la cheminée. Je retournai ensuite me pelotonner confortablement sous les couvertures mais rien n'y fit, je ne fermai pas l'œil du reste de la nuit.

Brian arriva à 19 heures le soir suivant. Pour le dîner et le sexe, pas nécessairement dans cet ordre. J'avais souffert toute la journée du manque de sommeil et de l'angoisse. Il estima très justement qu'il s'agissait d'un soir où le dîner viendrait en premier. Et il fit la cuisine. Comme dit Val : « C'est une perle. »

Cette pensée ne fit rien pour me remonter le moral. Brian était peut-être une perle, mais il ne pouvait me garder indéfiniment. Bien sûr, il parlait qu'on emménage ensemble, mais il fallait être réaliste. C'est un chic type, très « maman et confitures » sur toute la ligne. Qu'est-ce qu'il fichait avec moi, en fait ? Il aurait dû être avec une fille douce, ordinaire. Pas une nana exorciste bourrue avec un problème de comportement.

Ouais, j'étais de cette humeur-là. Et j'avoue franchement que je me faisais pitié. Un autre de mes traits de caractère pas très attrayants. Parfois je jalouse secrètement Brian et sa vie normale. Pas de fanatiques dans sa famille. Tout le monde s'entend comme on est supposé s'entendre dans une famille. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se disputent pas de temps en temps, mais ce sont des disputes saines, si vous voyez ce que je veux dire. Il a un bon boulot, stable et sûr – il est avocat, du genre ennuyeux, pas du genre louche –, et il pense que les gens sont fondamentalement bons. Ce qu'il voit en moi est un mystère complet.

Même un type ordinaire pas observateur pour un sou aurait remarqué mon humeur, aussi je ne fus pas surprise quand, la table à peine débarrassée, Brian me prit dans ses bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Je soupirai en me pelotonnant dans la chaleur de son corps.

— Rien. C'est juste que j'ai mal dormi la nuit dernière.

Il m'écarta doucement de lui pour soulever mon menton afin que je le regarde. Il y avait une lueur d'inquiétude dans ses yeux brun whisky.

— Tes crises de somnambulisme ?

Je luttai contre un début de panique en repensant au moment où je m'étais réveillée avec ce fichu bout de papier en face de moi. J'acquiesçai, pas certaine de pouvoir me fier à ma voix.

Brian me caressa les cheveux.

— Tu devrais consulter un médecin.

Je ne savais trop s'il faisait référence à un généraliste ou à un psy, mais peu importait.

— Pas de médecin, dis-je d'une voix plus dure que prévue.

Je hais les médecins. Presque autant que les dentistes. Je n'aime pas les gens qui me font sentir vulnérable.

— Morgane, commença Brian – et je pus entendre sa voix passer en mode « avocat persuasif ».

— Non, Brian. N'insiste pas.

Il leva les mains en signe d'abandon et je crus être sortie d'affaire. Puis il passa un bras autour de mes épaules et me guida vers la chambre. Je le suivis bien que mon esprit ne soit pas vraiment branché sexe en cet instant. Ce qui en disait long sur mon état, parce que je ne pense qu'au sexe quand Brian est dans les parages.

Nous nous embrassâmes, passé le seuil de la chambre. Fondant contre son corps, je lui ouvris mes lèvres pour caresser sa langue avec la mienne, pourtant le cœur n'y était pas. Je pensais assez bien simuler mais, une fois allongés sur le lit, Brian s'écarta un peu de moi.

Au-dessus de moi, une jambe passée sur la mienne, son visage me dominant de quelques centimètres, il posa sa main sur ma joue, me caressant distraitemment du pouce.

— C'est plus qu'une mauvaise nuit, murmura-t-il. Allez, Morgane. Dis-moi ce qui ne va pas.

Je le maudis intérieurement d'être un mâle sensible moderne. Un homme de Neandertal aviné m'aurait mieux convenu en la circonstance. On aurait pu s'adonner à du sexe fougueux, j'aurais simulé un orgasme, puis il serait reparti content en me laissant à mes sinistres pensées.

Je plongeai ma main dans ses cheveux et essayai d'attirer son visage vers le mien pour, l'embrasser, mais il refusait de se laisser distraire. Il s'écarta un peu plus.

— Parle-moi, insista-t-il.

— Il n'y a rien, Brian. Je suis juste fatiguée, c'est pour ça que je ne suis pas vraiment moi-même.

Ses yeux s'étrécirent. Ce n'était pas un regard méchant, mais pas vraiment joyeux non plus.

— Tu me racontes des conneries et tu le sais. Pourquoi ne me dis-tu pas ce qui ne va pas ?

Je me tortillai pour me délivrer de sa jambe et m'assis. Je lui adressai à mon tour un regard mauvais. Je suis meilleure que lui en la matière.

— Parce qu'il n'y a rien à dire ! déclarai-je d'un ton brusque.

D'accord, je mentais, mais je n'avais aucune envie de partager mes soucis avec lui. Il ne comprendrait tout simplement pas.

Il s'assit à son tour. Presque un mètre nous séparait désormais sur le lit : une jolie métaphore pour le gouffre émotionnel qui s'ouvrait entre nous.

— Je ne suis pas stupide, dit-il.

Il essayait de garder une voix douce, mais la colère s'y immisçait malgré lui. Brian ne se sent pas à l'aise avec la colère, ce qui explique pourquoi il ne provoque jamais les disputes.

La colère et moi, nous sommes les meilleures amies du monde. Moi, je suis à l'aise.

— Tu vas le devenir si tu ne laisses pas tomber.

— Bon sang, Morgane ! (Oh oui, maintenant il se sentait beaucoup plus à l'aise avec sa colère.) Je t'aime. (Cela résonna comme une malédiction.) Tu peux me parler. Tu peux partager avec moi. C'est ce que font les gens qui s'aiment.

— Je ne suis pas une chochette qui a besoin d'une épaule pour pleurer. Et je n'ai jamais prétendu en être une.

— Ce n'est pas être une chochette que de me répondre quand je te demande ce qui ne va pas ! Pour l'amour de Dieu, en voilà une question simple ! Tout ce que je te demande, c'est de partager une infime partie de toi avec moi. Est-ce que c'est trop te demander ?

Je me passai la main dans les cheveux en essayant d'étouffer ma colère. Il avait raison. Mais moi aussi. Si je lui parlais des notes, de ce qui me préoccupait, cela nous mènerait à une longue et sincère discussion. Et peu importe ce que je dirais, il ne comprendrait pas.

Il fait de son mieux, vraiment. Mais il n'a jamais été un obsédé du contrôle comme je peux l'être. Il n'a jamais compris pourquoi j'étais si fanatiquement antidémon. Et il ne comprendrait jamais pourquoi la possibilité d'être possédée – même si je savais que cette pensée n'était que le produit de mon imagination hyperactive – pouvait me mettre dans un tel état de nerfs.

— Je suis désolée, Brian, dis-je. Je sais que tu penses que je suis une garce sans cœur, mais je ne peux m'empêcher d'être ce que je suis. Et je ne suis pas le genre de femme à m'ouvrir une veine pour me vider de mon sang sur mon petit ami. S'il s'agissait d'une chose pour laquelle tu pourrais m'être d'une quelconque aide, je t'en parlerais.

Je n'étais pas certaine que ce soit vrai, mais ça aurait pu l'être. Il faudrait que j'attende d'être confrontée à un problème qu'il pourrait m'aider à résoudre pour le savoir.

Il descendit du lit en secouant la tête. Sa colère s'était apaisée. Il avait seulement l'air blessé désormais.

— Je ne te demande pas de t'ouvrir une veine, dit-il doucement sans me regarder. Je me contenterais d'une miette infime mais, même ça, tu ne veux pas me le donner.

Je retins mon souffle. Voilà, on y était, le moment que j'avais redouté : le moment où il estimait que je lui procurais plus de peine que de bien-être.

Comme d'habitude, je l'avais sous-estimé.

— Je rentre chez moi avant qu'on se fasse vraiment du mal, dit-il. Mais je ne laisse pas tomber, Morgane. Je t'aime, et je

finirai bien par trouver un moyen pour que tu aies assez confiance en moi pour me parler. Je t'appelle demain.

Je restai assise sur le lit pendant qu'il sortait de la chambre. Il ne claqua même pas la porte d'entrée. J'inspirai plusieurs fois profondément en essuyant mes paumes moites sur mon pantalon.

Aussi douloureuse que puisse être la pensée de le perdre, je savais que le mieux à faire pour nous deux était de rompre maintenant, avant que je lui fasse trop de mal. Parce que, s'il restait avec moi dans l'espoir de me changer, notre relation était vouée à l'échec. Si j'étais une fille bien, quelqu'un de bon, je lui éviterais une peine de cœur et le libérerais de cette histoire.

Je suppose que je ne suis ni une fille bien ni quelqu'un de bon. Ça craint.

Le week-end passa calmement et j'appréciai ce changement. Brian m'appela le samedi, comme il avait dit qu'il le ferait, mais ce fut un coup de fil tout à fait stérile. Je suppose que le fait qu'il n'ait pas rompu au téléphone pouvait être considéré comme positif.

Le lundi matin, après trois nuits de sommeil normal d'affilée, je me réveillai en meilleure forme. Peut-être en avais-je fini avec mes crises de somnambulisme.

Je décidai qu'après toutes ces frictions je devais faire le premier pas pour recoller les morceaux avec Brian. Je commençai par commander sur Internet un grand vase bien voyant rempli de roses blanches que je fis envoyer à son bureau. Je n'étais pas prête pour une carte à l'eau de rose, et tout ce que je trouvai à écrire fut : « Je suis désolée, je me suis comportée comme une garce. »

Je passai beaucoup de temps à sourire dans le bon vieux Paoli Local qui me conduisit à Philadelphie. J'imaginai ce que le reste des avocats guindés du cabinet de Brian penseraient quand il recevrait des fleurs de la part de sa petite amie. Il en entendrait parler pendant des semaines. Mais les taquineries ne le dérangeront pas, il les appréciera même secrètement.

Je descendis du train à Suburban Station et marchai jusqu'à mon bureau de Liberty Place. C'était une superbe journée de

mars, ensoleillée et chaude et pleine de promesses. Je me sentais fichtrement bien, pour une fois.

L'immeuble où se trouve mon bureau héberge des petits cabinets comptables, un détective privé et moi-même. Voilà un assortiment intéressant. Je ne respecte pas ce qu'on pourrait appeler des heures de bureau normales parce que je voyage beaucoup. Mais chaque fois que je suis en ville, j'essaie d'y passer un peu de temps pour m'occuper de la paperasse. Vous ne pouvez pas imaginer la masse de documents que génère un exorcisme. Je dois faire un rapport sur chacun et le remettre à la Commission américaine des exorcismes, notre comité directeur.

Mon ordinateur n'était pas encore allumé qu'on frappa à ma porte.

— Entrez, lançai-je machinalement.

J'essayai de faire accélérer mon ordinateur. Il était temps que je m'en offre un nouveau, mais c'était une telle histoire que je ne cessais de reporter l'achat.

Mon ordinateur « teuf-teufait » toujours quand je laissai finalement tomber pour me tourner vers la porte. Je me figeai de surprise en voyant Adam White.

Adam est à la tête des Forces spéciales, le département de la police chargé de s'occuper des démons criminels. Par le plus grand des hasards, il se trouve qu'il est lui-même un démon. Pas mal de gens – dont je fais partie – considèrent que cela revient à faire garder le poulailier par un renard. Mais, d'une certaine manière, c'était assez pratique. Adam peut affronter n'importe quel démon seul à seul et avoir le dessus. Et ce n'est pas quelque chose dont nous autres, simples mortels, pouvons nous targuer.

Quand Adam vit qu'il avait toute mon attention, il s'assit en souriant en face de mon bureau, étendant ses longues jambes devant lui. C'est un sacré morceau et il le sait. Environ 1,85 m et un peu plus de cent kilos, tout en muscles sculptés. Des cheveux courts et sombres, presque noirs, et des yeux sexy qui me font penser à du caramel chaud.

Bien sûr, je ne sais pas pourquoi il est si fier de son apparence. Ce n'est pas lui qui est si beau, c'est son hôte.

La Société de l'esprit privilégie les beaux individus pour héberger les Pouvoirs supérieurs, comme ils appellent les

démons. « Pouvoirs supérieurs », mon cul ! Les démons s'appellent « démons » entre eux. Ils disent qu'ils sont bien antérieurs à la Bible et que leur nom propre a été corrompu par les humains. Mais la Société a décidé que « démons » était une sorte d'insulte ethnique. Je ne vous dis pas combien de fois ma mère m'a lavé la bouche au savon parce que je les avais appelés ainsi.

Naturellement, puisque Adam est un démon, je le déteste par principe. Il le sait, c'est pourquoi j'étais surprise de le voir dans mon bureau.

— Que puis-je faire pour toi, Adam ? demandai-je d'un ton prudent, même à mes propres oreilles.

Un coin de sa bouche se souleva en une esquisse de sourire lorsqu'il entendit mon ton avant de retomber très vite. Je compris trop tard qu'il n'avait rien d'un boute-en-train. Ses sourcils étaient légèrement froncés et son regard aurait pu être qualifié de « hanté ».

Il prit une profonde inspiration, comme pour se donner du courage, puis il releva la tête et affronta mon regard.

— J'ai besoin que tu pratiques un exorcisme.

Ma mâchoire se décrocha. Je ne savais quoi répondre. Un fait exceptionnel chez moi, je peux vous l'assurer.

Il ne semblait pas avoir besoin que je réponde quoi que ce soit pour le moment.

— Est-ce que tu as entendu parler de l'attaque de Colère de Dieu ce week-end ? demanda-t-il.

Colère de Dieu est un des nombreux groupes de haine antidémons. Certains essaient de combattre les « Suppôts de Satan » – comme ils appellent les démons – devant les tribunaux et de rendre illégale la Société de l'esprit. Colère de Dieu est plutôt du genre militant. Une de ses spécialités est l'incendie criminel. Les membres du groupuscule brûlent vifs les démons et leurs hôtes dans le « Feu Purificateur de Dieu ». Oui, quand ils parlent, tous les mots ont l'air de commencer par une majuscule.

J'avais été trop préoccupée par mes problèmes durant le week-end pour lire le journal ou regarder les infos. Aussi je ne savais pas ce que les petits aides de Dieu avaient concocté.

— Tu te rappelles, il y a environ trois semaines, cet incendie qu'ils ont provoqué dans les quartiers sud de Philly ?

Je m'en souvenais. L'incendie avait tué un démon légal ainsi que sa petite amie enceinte. Ils avaient un autre enfant, une petite fille, qui était restée prisonnière de la maison. Un des pompiers démons l'avait sauvée. Il avait attrapé l'enfant et avait sauté depuis le deuxième étage sur le trottoir, amortissant avec ses jambes tout l'impact pour protéger l'enfant. Ce qui avait dû faire plutôt mal. L'enfant avait survécu et les jambes du démon avaient sûrement guéri en quelques heures.

— Je me rappelle, dis-je, puisqu'Adam attendait ma réponse. Son visage était sinistre et tendu.

— Ce pompier s'appelle Dominic Castello. Ce week-end, Colère de Dieu a décidé de le punir pour avoir sauvé la « Progéniture de Satan ».

J'émis un grognement. Je haïssais les démons, même les meilleurs d'entre eux, mais je n'allais pas jusqu'à penser qu'il était mal de sauver une fillette de trois ans d'un immeuble en flammes, simplement parce qu'il se trouvait que son papa était l'hôte d'un démon.

— Ils ont voulu lui donner une leçon, pas le tuer, continua Adam. Neuf d'entre eux lui ont tendu une embuscade devant chez lui, ils étaient armés de battes de base-ball et de barres à mine.

Je grimaçai de compassion tout en commençant à comprendre où cette histoire allait mener.

Adam avait l'air misérable.

— Il a juste essayé de se défendre. (Son regard, sérieusement implorant, rencontra le mien.) Nous ressentons la douleur, tu sais. Nous la tolérons mieux que les humains, mais nous avons nos propres limites.

— Que s'est-il passé ? demandai-je doucement, mais je savais déjà.

Adam baissa la tête.

— Ils l'ont battu jusqu'à ce qu'il perde contrôle. Il est devenu fou. Il a répondu à leurs coups. Jusqu'à ce qu'il se libère et s'enfuie, mais le mal avait été fait. Il en a tué un. Un autre se trouve à l'hôpital en soins intensifs.

Je n'ai pas l'habitude de compatir avec les démons. Cette fois-ci pourtant, je fis une exception.

Les démons n'ont pas les mêmes droits que les humains. D'après la loi, peu importent les circonstances atténuantes. Si un démon devient criminel – en d'autres mots, s'il est impliqué dans un crime violent –, il doit être exorcisé. Point. Sans que cela fasse l'objet d'un procès à rallonges. Bon sang, ils n'ont même pas droit à un avocat, bien que certains juges leur laissent en avoir un tout de même. De toute façon, il n'existe aucun jury constitué de leurs pairs.

— Alors c'est lui que tu veux que j'exorcise.

Adam acquiesça. J'aurais parié que j'avais vu des larmes briller dans ses yeux. Ce sont en général les membres de la famille qui font appel à mes services, et seulement quand l'exorciste désigné par la cour a déjà échoué. Cela ne m'était jamais arrivé d'être engagée par un démon. C'était, sans aucun doute, ce qui était en train de se passer.

— Pourquoi t'adresses-tu à moi ? demandai-je avant de grimacer à mon propre manque de tact.

Adam ne s'en offusqua pas.

— Lui et moi avons ce qu'on peut appeler une histoire commune. Nous sommes amis depuis notre arrivée dans la Plaine des mortels et nos hôtes étaient amis bien avant cela. Cela va être difficile pour nous tous. Nous avons besoin que l'exorcisme se déroule en douceur et rapidement. Et tu es la meilleure qui soit.

Cela me fit tressaillir.

— Alors ton hôte est... au courant de ce qui se passe ?

Les yeux d'Adam me transpercèrent.

— Tu sais qu'il est au courant.

Je détournai les yeux. Ouais, je savais. Et c'était un exorcisme que je n'étais pas pressée de pratiquer.

— Est-ce que tu vas t'en charger ? demanda Adam.

Je soupirai. Comment pouvais-je refuser ? Dominic Castello n'était vraiment pas gâté. Il valait mieux en finir vite plutôt que de le laisser souffrir.

— Ouais, je vais m'en occuper.

Il eut du mal à me remercier. Pourtant, il réussit à m'adresser un hochement de tête en signe de reconnaissance.

Chapitre 5

L'exorcisme de Dominic Castello allait me hanter pour le restant de mes jours.

Et pas pour les raisons auxquelles j'aurais pu m'attendre. Contrairement à Lisa Walker, il ne lutta pas. Il avait été rivé une table et équipé d'une ceinture paralysante, juste au cas où, mais, dès l'instant où je mis le pied dans la chambre d'exécution, je ne vis que de la résignation dans son regard.

Adam m'accompagna en qualité de témoin et de soutien moral. Un soutien moral pour Dominic, pas pour moi, au cas où vous vous seriez posé la question.

Dominic était un hôte de démon typique : pour résumer, il était superbe. Des cheveux épais et ondulés d'un noir italien, de grands yeux noisette expressifs encadrés de cils épais. Pas aussi musclé que certains hôtes – comme par exemple Adam –, mais je pariais que, avant d'être l'hôte du démon, il était déjà doté d'une sacrée force physique.

Le corps de Dominic ne portait aucune trace, du moins pas d'après ce que j'en voyais. Il avait dû pratiquer un grand nombre de guérisons au cours des deux derniers jours. Après l'agression, il s'était livré à Adam, lequel avait pris des photos qu'il m'avait montrées. J'aurais pu vivre sans avoir à regarder ces photos.

Les gardes du centre de confinement n'apprécièrent pas beaucoup qu'Adam m'accompagne. Cependant, ils n'avaient pas leur mot à dire. C'était un de leurs supérieurs. Moi, je n'appréciai pas qu'Adam approche une chaise et s'y assoie pour tenir la main de Dominic pendant que je préparais mes bougies. Dominic était la victime, j'étais la méchante.

Je m'efforçais de ne pas y penser en prenant place à l'extrémité de la table, à l'opposé d'Adam. Dominic ne m'adressa pas un seul regard. Ses yeux étaient plongés dans ceux d'Adam.

— Prends soin de Dominic, dit Dominic.

Je clignai des yeux de confusion jusqu'à ce que je comprenne que c'était le démon qui parlait et qui demandait à Adam de prendre soin de son hôte. L'intensité avec laquelle ils se regardaient me fit soupçonner qu'ils étaient bien plus que des amis, et la voix angoissée du démon suggérait qu'il se souciait véritablement de son hôte. Je me dis qu'il valait mieux que je m'occupe de mes affaires.

L'exorcisme se passa en douceur. Dominic ne cria pas, ne jura pas, et je dispersai l'aura du démon dès ma première tentative.

Quand j'ouvris les yeux, Dominic, délesté de son démon et allongé sur la table, pleurait en serrant toujours la main d'Adam. D'après ses larmes, je pouvais en déduire que son cerveau fonctionnait, mais je lui posai quand même quelques questions quand les gardes entrèrent pour le libérer de ses entraves.

— Savez-vous qui vous êtes ? demandai-je d'une voix douce en me penchant sur lui.

La voix douce, ce n'est pas vraiment mon fort. Je sais que ça vous choque.

Il me regarda de ses yeux malheureux et humides et acquiesça.

— Il n'a rien fait de mal. Tout ce qu'il voulait, c'était se défendre, et vous l'avez tué pour ça.

D'accord, il savait très bien ce qui se passait. Et je ne m'étais jamais sentie aussi coupable d'avoir exorcisé un démon.

— Je suis désolée, dis-je, la gorge serrée et douloureuse.

Dominic sembla être sur le point d'ajouter quelque chose en s'asseyant, son buste à présent débarrassé des entraves. Mais Adam se leva pour s'asseoir sur le bord de la table près de son ami. Ou bien Dominic n'était-il que l'ami de l'hôte d'Adam, à présent ? Trop compliqué. Je décidai de ne pas y penser.

— Elle a fait ce qu'elle devait faire, dit Adam.

Il s'en sortait mieux que moi en termes de voix douce, ce qui était assez surprenant si on considérait qu'il était en général plutôt dur.

— Nous devons agir dans le cadre de la loi. Même si la loi a tort.

Cette dernière phrase m'était adressée, mais je parvins à retenir ma riposte naturelle. Ce n'était ni le moment ni l'endroit pour discuter du rôle des démons dans la société américaine.

Dominic laissa échapper un sanglot gémissant. Le prenant dans ses bras, Adam le berça comme il l'aurait fait avec un enfant chagriné.

Je me tirai de là en regrettant qu'Adam n'ait pas trouvé quelqu'un d'autre pour pratiquer cet exorcisme.

Mon moral s'améliora au moment de retrouver Brian pour dîner. Bien sûr, c'est difficile de ne pas être de bonne humeur quand votre petit ami vous ouvre la porte en ne portant rien d'autre qu'un mignon petit nœud papillon autour du cou et une longue rose blanche entre les dents.

Un sourire aux lèvres, je me glissai dans son appartement et fermai la porte derrière moi.

— Je vois que tu as reçu mes fleurs.

— Oui, dit-il, la tige toujours entre les dents. Elles sont très belles.

J'éclatai de rire et lui arrachai la rose d'entre les lèvres. Portant le bouton à mon nez, j'inspirai profondément et fus déçue de constater que son parfum, néanmoins doux, était trop léger. Du coin de l'œil, je notai que Brian était content de me voir. Qu'il l'était même de plus en plus. Je jetai la rose et le jaugeai d'un coup d'œil, découvrant que j'étais moi-même assez ravie de le voir.

Il se redressa en rejetant ses épaules en arrière comme un soldat pendant l'inspection. J'éclatai de rire, consciente du désir qui imprégnait ce rire. Quelques minutes plus tôt, je me trouvais devant sa porte à me demander si je ne devais pas annuler pour ce soir. Maintenant, je ne me rappelais même plus pourquoi.

Je lui tournais autour et il suivait mon déplacement de la tête.

— Garde à vous, soldat ! aboyai-je.

Bon, j'essayai d'aboyer, mais ma voix était rauque.

— Oui, m'dame !

Question aboient, il s'en sortit mieux que moi. Il tourna si vite la tête pour regarder droit devant lui que cela me fit grimacer. Avec la chance que j'avais ces derniers temps, il était capable de se faire le coup du lapin pendant un inoffensif amuse-gueule sexuel.

La vue de dos était spectaculaire. Brian a les fesses les plus fermes que je connaisse. Elles me donnent envie de me mettre à genoux pour les croquer. Je lui caressai le postérieur, dont les muscles frémirent alors qu'il luttait pour rester au garde-à-vous. Mon cœur battait entre mes cuisses et je me surpris à penser combien ce serait charmant de retrouver Brian tous les soirs à la maison après mes dures journées de labeur.

J'écartai cette pensée. Je ne tenais pas à gâcher mon humeur avec des projections d'avenir. Il n'existait pas de meilleur moyen pour me débarrasser de cet exorcisme déplaisant que de m'abandonner à des sensations physiques et, bon sang, c'était exactement ce que je m'apprêtais à faire. Interdiction de penser.

Collée au dos de Brian, mes mains toujours sur ses fesses, je fis courir ma langue sur son épaule. Il parvint à rester immobile, mais son souffle se fit plus sifflant. Sa peau était légèrement salée. Oh, que j'aimais le faire transpirer !

Je pris mon temps pour parcourir son dos, faisant mine de ne pas remarquer quand il se tortilla. Ses poings étaient serrés de part et d'autre de son corps. Je sentais le battement excité de son cœur sous mes lèvres.

— Morgane, je t'en prie.

Je souris et mes mains plongèrent entre ses jambes par derrière, mes doigts effleurant à peine ses bourses tendues. Ce que j'aimais plus que le faire transpirer, c'était le faire m'implorer.

— Je t'en prie quoi ? demandai-je avant de me mettre sur la pointe des pieds pour mordiller légèrement le lobe de son oreille.

Sa pomme d'Adam s'abaissa puis remonta subitement quand il déglutit.

— Ça fait presque une semaine. Mon *self-control* a des limites.

Je m'en étais rendu compte. Ma volonté faiblit toujours avant la sienne, et je ne peux pas prétendre que je n'apprécie pas cet état de fait. Tout mon corps était chaud ; tous mes sens, exacerbés. Mes narines se dilatèrent quand je discernai le mélange parfumé du mâle en sueur, du déodorant Old Spice et du désir. Tant que je ferais durer cet état, j'échapperais à mes pensées déplaisantes.

Je me glissai devant lui. Brian était sans aucun doute au summum de son érection, la pointe de son sexe brillant de rosée. Je passai la langue sur mes lèvres et il grogna. Impossible d'ignorer son désir, et pourtant il parvenait à le maîtriser. Un jour, je trouverais un moyen de faire éclater en mille morceaux ce *self-control* quasi légendaire. Malheureusement, d'ici à ce que je maîtrise cet art, il était voué à gagner.

Ma patience ayant atteint ses limites, je tombai à genoux, immobilisant ma victime de mes mains posées sur ses hanches. Je sentais l'intensité de son regard sur moi. J'aimais savoir qu'il me regardait. Je dardai ma langue pour le goûter et nous haletâmes à l'unisson. Le prendre dans ma bouche était si primairement satisfaisant. Tous mes sens étaient en alerte et sollicités : le goûter, humer son désir, écouter la rudesse de ses halètements. Ses bourses roulaient contre ma bouche et je savais qu'il ne tiendrait pas longtemps si je continuais ainsi. Je savais aussi que, si je le laissais venir dans ma bouche, je devrais lui accorder un moment de répit avant de pouvoir l'accueillir en moi. Si je lui donnais ce répit, mon esprit retors pouvait se mettre en branle et tout gâcher.

À contrecœur et malgré son grognement de protestation, je le libérai.

— Tu ne peux pas être cruelle à ce point, geignit-il en me regardant de ses yeux assombris par le désir.

Je me remis debout, mes genoux tremblant de façon embarrassante. Il ouvrit la bouche pour protester de nouveau, mais j'avais commencé à déboutonner mon chemisier et les mots moururent sur ses lèvres.

Avec un sourire vicieux, je reculai vers la chambre en l'invitant à me suivre d'un mouvement du doigt. Il m'emboîta le pas comme une panthère à l'affût tandis que je me débarrassais

de mon chemisier. J'étais loin d'être assez coordonnée dans mes mouvements pour pouvoir enlever mon pantalon pendant que je reculais. Aussi je me contentai d'en descendre la fermeture Éclair. J'avais alors passé le seuil de la chambre.

Mon timing était parfait : mon soutien-gorge tomba à terre juste au moment où l'arrière de mes jambes toucha le lit. Brian me décocha un sourire de prédateur puis se pencha pour m'aider à me défaire du reste de mes vêtements. Il dut interrompre le cours de l'action un instant pour attraper un préservatif sur la table de nuit, mais nous étions bien trop excités pour que cela puisse gâcher quoi que ce soit.

Il se glissa en moi et ce fut un pur délice. J'étais assez humide pour qu'il puisse me pénétrer d'une seule poussée, et je retrouvai aussitôt des sensations connues. J'attirai son visage vers moi et il m'embrassa avec toute la passion réprimée d'un homme qui a été séparé de l'amour de sa vie pendant des mois.

Je me laissai submerger par sa réalité, par l'adéquation naturelle de nos corps, par la ruée étourdissante de son désir, par l'intensité terrifiante de son amour. Je perdais tout pouvoir de réflexion plus avancée, mon corps comme une unique terminaison nerveuse, mon cœur prêt à exploser de plus d'émotions que j'étais capable de nommer.

Nous jouâmes presque en même temps, assez fort pour sans aucun doute gêner les voisins. C'était le cadet de nos soucis.

Brian me prit ensuite dans ses bras, ma tête contre son torse, nos jambes emmêlées, tous deux haletant pour reprendre notre souffle. Une fois la vague de bien-être dissipée, je ressentis un pincement de panique dans ma poitrine. J'aimais trop Brian pour mon bien, surtout quand mon bon sens me disait que cela ne durerait pas. Oui, je savais qu'il m'aimait aussi. Mais je n'ai jamais cru au mythe de l'amour qui vainc tout. Un jour, il perdrait patience avec moi et mon cœur se briserait en mille minuscules morceaux tranchants.

Il voulait : que je passe la nuit avec lui, mais je doutais de mon humeur. Je ne voulais pas gâcher le souvenir de nos spectaculaires retrouvailles amoureuses. Et je ne voulais pas prendre le risque que mes angoisses constantes me poussent à dire quelque chose de stupide dans la seule intention de le

repousser. Ce qui me fit vraiment peur, à la manière dont il me regarda, c'est que j'eus le sentiment qu'il savait exactement pourquoi je fuyais.

Je revins chez moi peu après 21 heures et regardai un peu du match de basket de Temple. Ils mettaient la pâtée à une équipe dont je n'avais jamais entendu parler, si bien que j'éteignis le téléviseur et allai me coucher tôt.

Je me réveillai dans mon lit le matin suivant avec cette sensation de fatigue familière. Cette impression que je n'avais pas vraiment dormi toute la nuit. J'essayai de me persuader que j'étais simplement fatiguée, que les gens normaux peuvent se sentir fatigués, même s'ils ne souffrent pas de somnambulisme.

Cette illusion réconfortante dura environ trente secondes. Puis je vis la feuille de papier étalée bien en évidence sur ma table de nuit. Ce mot-là était assez long pour être qualifié de lettre.

À contrecœur, je la lus :

« Je ne suis pas une création de ton imagination. Je m'appelle Lugh. Tu m'as invitée il y a deux mois. Tu étais droguée. C'est pour ça que tu ne t'en souviens pas. C'était la nuit où Andrew t'a frappée. Je crois qu'il t'a frappée afin que tu ne te souviennes pas bien de cette nuit-là.

Ils t'utilisent pour me retenir prisonnier. Je ne t'aurais pas possédée volontairement. Ils m'ont appelé par mon nom et j'ai dû répondre. Tes boucliers mentaux sont si puissants que je peux à peine les forcer. Tu me combats même dans ton...»

C'était tout ce qu'il avait écrit. Ce que j'avais écrit. Peu importe.

Si j'étais réellement possédée par un démon, j'avais réussi à le combattre au beau milieu de cette lettre.

Je frissonnai. Ça m'allait tout à fait de me dire que c'était impossible d'être possédée sans le savoir, mais cela me paraissait être une pensée trop élaborée pour que mon inconscient l'échafaude.

Je veux dire, où étais-je allée chercher ce nom de Lugh ? Je ne l'avais jamais entendu. Il sonnait comme un nom masculin,

et je pensais à ce démon comme étant « il ». Ce qui tendait à prouver encore un peu plus que toute cette histoire relevait de mon imagination. Si j'étais vraiment possédée, le démon aurait dû être une femme. Non pas qu'il soit impossible pour un démon de posséder un humain du sexe opposé : c'est juste qu'habituellement ils ne veulent pas. Bien sûr, mon démon imaginaire affirmait qu'il avait été forcé à me posséder contre sa volonté, alors sans doute que ses préférences ne comptaient pas.

Non, j'étais paranoïaque. Je réagissais juste à ma dernière conversation avec Andrew/Raphaël. Comme je lui en voulais encore de m'avoir frappée, j'avais concocté un plan tout droit sorti d'un film d'horreur de série B. Ouais, c'était ça.

Malheureusement, je ne m'en sortais pas vraiment bien en matière d'autopersuasion.

Je ne détruisis pas cette lettre mais l'emportai avec moi dans la cuisine pour la relire un bon million de fois en buvant mon café. Je n'avais honnêtement jamais entendu parler d'un être humain à la personnalité assez forte pour transformer le démon, plutôt que l'hôte, en passager impuissant. Mais ce n'était pas parce que je n'en avais jamais entendu parler que c'était impossible pour autant.

En repensant au nom que j'avais inventé pour mon démon imaginaire, je fis des recherches sur Internet en espérant découvrir que ce mot ne correspondait à rien. Malheureusement, j'appris que ce vrai nom, issu de la mythologie celte, se traduisait en gros par « celui qui brille ».

Après ma troisième tasse de café, je décidai que j'avais besoin de l'avis de quelqu'un d'autre. Val avait observé mon aura à Topeka et déclaré que je n'étais pas possédée, mais cela ne me ferait pas de mal de me faire examiner une seconde fois. Si elle ne détectait aucun signe d'invasion démoniaque, je pourrais peut-être enfin me défaire de cette peur persistante.

Dans le cas contraire, je devrais peut-être serrer les dents et aller consulter un psy, comme Brian l'avait suggéré. Ce n'était définitivement pas une option que je voulais envisager.

Val habite une étroite maison de ville à deux étages sur Delancy Street. Je suis toujours un peu jalouse quand j'entre

chez elle. Ma maison est bien décorée et tout, mais celle de Val est carrément une œuvre d'art. Toutes les couleurs sont coordonnées, et je n'ai jamais vu un endroit habité aussi méticuleusement propre et rangé.

Me avançant dans son salon, elle m'invita à m'asseoir sur un canapé crème impeccable – dites-moi, comment fait-on pour garder un canapé de cette couleur impeccable si on s'assoit vraiment dessus ? – et je vidai mon sac.

— Je sais que c'est dingue, lui dis-je avant de commencer.

Elle lutta un instant pour éviter de sourire, puis elle céda.

— Qu'est-ce qui n'est pas dingue en ce qui te concerne ?

J'éclatai de rire à sa réflexion, tout en percevant la nervosité de ma réaction. Val fronça les sourcils, l'air inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe, Morgane ? demanda-t-elle. Tu sembles vraiment effrayée.

Je me passai une main dans les cheveux.

— C'est parce que je le suis. (Je soufflai profondément.) Je t'ai raconté que j'avais des crises de somnambulisme dernièrement. (Elle acquiesça.) Eh bien, je m'écris des lettres pendant mon sommeil.

Elle arquait les sourcils.

— Ouah. Tu veux dire, des lettres qui ont un sens ?

— Ça dépend ce que tu entends par « avoir un sens », marmonnai-je à voix basse. La première, c'était à Topeka. J'ai écrit une note qui disait que le démon ne s'était pas emparé de moi parce que j'étais déjà possédée.

Val éclata de rire.

— Et c'est ça qui t'a effrayée ? demanda-t-elle. Je crois que tu peux te détendre. Mis à part le fait que tu ne te comportes pas comme un démon, j'ai examiné ton aura à Topeka et tu étais complètement humaine.

Je frottai mes paumes moites sur mon pantalon.

— Je sais. Je ne cesse de me répéter que ça n'a aucun sens, que c'est juste le fruit de mon imagination. Mais je ne peux m'empêcher d'avoir la trouille. (Je sortis la dernière lettre de ma poche et la tendis à Val.) Je veux dire, Seigneur, regarde ça ! Je n'ai pas une telle imagination, alors d'où ça vient ?

Val m'adressa un sourire indulgent en prenant la lettre et mit ses lunettes pour y jeter un coup d'œil. Je me mordillai la lèvre pendant qu'elle lisait, espérant qu'elle continuerait à se moquer de moi et écarterait mes folles inquiétudes.

Ce qu'elle ne fit pas. En fait, j'aurais même parié qu'elle pâlit un peu, et sa main se crispa comme si Val avait reçu un choc.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je. Tu y comprends quelque chose ?

Elle plia soigneusement la lettre puis frissonna comme si elle avait soudain froid.

— Je comprends pourquoi cela t'a inquiétée, admit-elle. Je réagis de la même façon.

Son visage était toujours aussi pâle, et peut-être ne se rendait-elle pas compte qu'elle se mordillait la lèvre.

— Mais tu y comprends quelque chose ? demandai-je encore une fois, cherchant à savoir pourquoi elle refusait de me regarder.

Elle secoua la tête en regardant toujours la lettre pliée.

— Non. Ça fiche juste la trouille. (Elle soupira et leva enfin les yeux pour affronter mon regard.) Pourtant, ce doit bien être ton imagination. Si tu étais possédée, je l'aurai vu à Topeka.

J'avais la nette impression qu'elle ne me dévoilait pas toutes ses pensées et, dans ce cas, je n'étais pas sûre de vouloir savoir ce qu'elle me cachait.

— Tu pourrais examiner mon aura encore une fois ?

Elle fronça les sourcils puis haussa les épaules.

— Bon sang, je suppose que ça ne mange pas de pain. Et si tu te sens mieux ensuite...

— Merci, dis-je, plus soulagée que je voulais l'admettre.

Elle me décocha un sourire encourageant.

— Je suis certaine qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, Morgane.

Je me forçai à sourire.

— Moi ? m'inquiéter ?

Val éclata de rire avant de me serrer rapidement dans ses bras. Elle sait que je n'aime pas ce genre d'effusion et elle s'écarta avant que j'aie le temps de protester.

— Je vais chercher mon équipement, dit-elle. Je reviens tout de suite.

Pour une raison inconnue, je me sentis terriblement nerveuse dès l'instant où elle quitta la pièce. Je me levai et fis les cent pas en essayant de chasser ma tension nerveuse.

Avais-je des raisons de me sentir nerveuse ? Je savais que Val ne découvrirait rien. Mais mon état de nerfs empirait de seconde en seconde.

Des papillons battaient des ailes dans mon ventre. Ma tête se mit à puiser. J'avais envie de fuir de chez elle à toutes jambes.

Qu'est-ce qui m'arrivait ? Je palpai mon cou pour sentir mon pouls battre à tout rompre. La sueur nappait ma peau. Étais-je en train d'avoir une crise de panique ? Je ne m'étais jamais sentie comme ça.

Alors que j'essayais de m'autoanalyser, je remarquai quelque chose de bizarre. La vieille maison de Val craque.

On y entend chaque pas. Je l'avais entendue monter l'escalier et je l'avais entendue se déplacer à l'étage. Mais je n'entendais plus rien.

Je m'immobilisai quand la panique atteignit son summum.

Sans savoir pourquoi, je me retournai vers l'escalier. Et soudain, Val était là.

Je n'avais pas entendu un seul craquement provenant des marches parce qu'elle l'avait descendu sans faire de bruit. Si je ne m'étais pas retournée sous l'effet de la panique, je ne me serais jamais écartée à temps.

Il y eut un « pop » bruyant et je me jetai à terre.

Les sondes du Taser fusèrent vers l'endroit que je venais juste de quitter et s'incrustèrent dans le dossier d'une chaise. Val jura à voix basse en éjectant la cartouche vide.

Je ne m'accordai pas de répit pour le choc, l'indignation ou la douleur. Elle rechargea son Taser et j'arrachai un coussin du canapé, me recroquevillant juste au moment où le Taser émit un nouveau « pop ». Je sentis l'impact des sondes qui frappèrent le coussin, mais – merci, mon Dieu – il était assez épais pour m'isoler.

Jetant un coup d'œil par-dessus mon bouclier, je vis Val s'approcher, le Taser prêt à tirer. Elle allait essayer de me mettre à terre en combat au corps à corps.

C'était une erreur tactique de sa part. Premièrement, je fais quinze centimètres de plus qu'elle et je m'entraîne régulièrement. Deuxièmement, si votre famille fait partie de la Société de l'esprit, vous avez soit appris à combattre enfant ou bien vous avez passé votre jeunesse à vous prendre des raclées de la part des autres gamins. J'avais, de mon côté, choisi d'apprendre à me battre.

Val lança le Taser dans ma direction, essayant de le faire passer par-dessus le bord de mon bouclier... euh, le coussin du canapé. Je la bloquai facilement mais ne vis pas venir son pied.

Son talon percuta mon tibia et, si elle avait porté des chaussures à semelles dures, j'aurais eu de sacrés problèmes.

Cela étant, il s'agissait de chaussures de sport, et elle ne me fit pas grand mal.

— Aïe ! hurlai-je. Putain, mais qu'est-ce que tu fous, Val ?

Elle ne répondit pas. Son regard féroce était concentré sur sa cible. Je ne l'avais encore jamais vue dans cet état. Elle attrapa le coussin et essaya de me l'arracher. Comme je le tenais à deux mains et qu'elle n'en avait qu'une de libre, j'avais un avantage certain à ce petit jeu. Je tirai violemment sur le coussin et elle céda.

Je jurai quand ce mouvement brusque se retourna contre moi.

Le coussin m'échappa et je percutai le sol, éjectant d'un coup tout l'air de mes poumons. Val se jeta sur moi et me décocha un crochet maladroit du gauche. Son attaque n'était qu'une diversion, car elle essayait toujours de m'enfoncer le Taser dans les côtes.

Je parai son crochet du gauche et lui attrapai le poignet à deux mains. Je ne le lâchai pas quand il entra en contact avec mon visage.

Le coup pouvait être maladroit, mais il me fit mal quand même.

J'étais vraiment énervée désormais et je me laissai submerger par mes pulsions. Je roulai violemment sur ma

gauche. Val était trop petite et trop légère pour m'immobiliser au sol et je finis sur elle, le Taser coincé entre nos corps, si bien qu'elle ne pouvait me zapper sans se zapper elle-même.

Mon coup de poing ne fut pas maladroit et le corps de Val se ramollit. J'étais sur le point de la frapper de nouveau, mais me retins.

Haletante, endolorie, je me demandais ce qui avait bien pu se passer. Je roulai sur le côté en abandonnant son corps inerte et dégageai le Taser de ses doigts sans résistance afin de vérifier l'indicateur de batterie. Il restait encore pas mal de jus. Je fouillai Val pendant qu'elle revenait lentement à elle, mais ne trouvai pas d'autres armes.

Je me levai et m'éloignai d'elle. Ma joue me faisait mal, là où elle l'avait frappée, et j'avais mal autre part encore. C'était une douleur plus profonde. Mes yeux brûlaient et, un instant, je crus que j'allais me mettre à pleurer. Val était ma meilleure amie depuis le lycée. La seule personne en qui j'avais assez confiance pour lui parler de mon mystérieux problème. Et elle m'avait agressée !

Val gémit doucement puis ouvrit les yeux pour découvrir que je pointais son Taser sur elle.

— Il va falloir que tu t'expliques, frangine, grondai-je.

La colère et l'indignation atténuèrent un peu la douleur.

Elle leva sur moi de grands yeux étonnés.

— Je suis désolée, dit-elle.

Ce n'était pas ce à quoi je m'étais attendue. Trente secondes plus tôt, elle se jetait à ma gorge comme un chien enragé. Maintenant, elle s'excusait ?

Elle s'assit lentement en lorgnant le Taser.

— J'ai cru que tu étais vraiment possédée.

— Quoi ? criai-je.

C'était un cauchemar, c'est ça ? Ce n'était pas possible autrement !

— Tout ce que je te demandais, c'était d'examiner mon aura.

Elle ne tenta pas de se relever. Je donnais sûrement l'impression d'avoir la détente facile, et elle ne savait pas si j'avais rechargé le Taser pendant qu'elle était dans les vapes.

— Si tu hébergeais vraiment un démon illégal, ça aurait été le moment idéal pour m'attaquer.

— Tu plaisantes, là ! Si j'étais possédée par un démon homicide, pourquoi aurais-tu pensé que je devais attendre le moment idéal ?

Je secouai la tête, incrédule.

— Je suis désolée, répéta Val. Tu te comportais bizarrement. Comme si tu hébergeais un démon qui ne savait pas encore comment se faire passer pour toi.

Elle leva la main pour toucher l'hématome qui enflait sur sa mâchoire.

— Mais si tu étais vraiment possédée par un démon, tu m'aurais frappée beaucoup plus fort. (Elle me regarda avec des yeux de biche.) Je suis vraiment, vraiment désolée.

Les yeux de biche ne m'émurent pas. Je suppose que j'avais trop d'adrénaline puisant dans mon système. De plus, je n'étais pas certaine de la croire, même si ce qu'elle disait se tenait.

M'étais-je comportée si bizarrement que ça ? Assez bizarrement pour qu'elle ait pensé que ce n'était pas vraiment moi qui lui parlais, mais un démon se faisant passer pour moi ? Avant que je lui montre la lettre, elle m'avait même fait remarquer que je ne me comportais pas comme un démon.

Le problème, c'est que je ne voyais pas d'autre explication à son agression. C'était Val, ma meilleure amie, ma confidente. Pourquoi aurait-elle voulu me faire du mal ?

— Je sais que tu dois être très remontée contre moi, dit Val. Mais j'ai juste fait ce que j'ai cru devoir faire. Je devais te maîtriser pour pouvoir exorciser le démon. (Elle éclata d'un rire nerveux.) Ça aurait mieux fonctionné si tu avais en effet été possédée, tu sais ?

Ma main commençait à me faire mal à force de serrer le Taser trop fort. J'abaissai l'arme sans baisser ma garde. Je me sentais ridicule de soupçonner Val, mais il m'était difficile de faire comme si rien ne s'était passé. Sans compter que je ne pouvais me débarrasser de cette impression que son histoire ne tenait pas debout. Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de me tirer de cette maison pour aller sérieusement y réfléchir ailleurs.

Val laissa échapper un soupir de soulagement et s'apprêta à se lever quand je baissai le Taser.

— Ne te lève pas, la prévins-je en la visant de nouveau avec le Taser.

Je voulais mettre un peu de distance entre nous. Elle s'assit sur son postérieur en levant les mains en signe de soumission.

Je reculai vers la porte. Je ne vois pas ce qu'elle aurait pu me faire tant que j'avais le Taser mais, en cet instant, je ne tenais pas à l'avoir dans mon dos.

— Je vais laisser le Taser dans l'entrée, lui dis-je en atteignant la porte.

— D'accord, répondit-elle, toujours assise par terre, l'air plus calme que moi. Si tu veux qu'on en discute plus tard, appelle-moi. Je sais que tu dois penser que je suis la pire des garces.

Je secouai la tête. Je n'y croyais pas.

— Val, me dire que je m'habille comme une poule de biker serait se comporter comme une garce. Mais essayer de m'assommer au Taser est à ce point au-delà d'un comportement de garce que je n'ai pas de mots pour le qualifier.

Elle baissa la tête, honteuse.

— Je sais.

Quand elle leva de nouveau les yeux vers moi, ils étaient emplis de larmes.

— Je t'en prie, ne dis pas que tu vas tirer la chasse sur douze années d'amitié à cause de cette erreur stupide.

Bien sûr, j'étais incapable de lui dire ça, mais ses larmes ne me touchèrent pas particulièrement. Je posai le Taser dans l'entrée avant de franchir la porte.

Durant tout le trajet à pied jusque chez moi, je ressentis un pincement entre les omoplates.

Chapitre 6

Je ruminai toute la journée ce qu'avait fait Val sans trouver de réponse qui tienne debout. Il y avait deux options : soit Val avait réellement pensé que j'étais possédée par un démon, soit elle m'avait attaquée pour une autre raison. Comment avait-elle pu être convaincue que j'étais possédée au point de tenter de me maîtriser au Taser ? Je ne trouvais aucune raison à son agression. Impasse.

Je tentai d'aller me coucher, mais l'idée d'être allongée dans mon lit, les yeux fermés, me crispait le ventre de terreur. Qu'allait faire mon inconscient de cette journée ? Je ne tenais pas à le découvrir.

Je me forçai à regarder un film de merde sur HBO, pensant que cela me distrairait au moins pendant un moment, mais mon esprit persistait à faire le hamster dans sa roue. J'éteignis la télévision avec un grognement dégoûté. Si je ne trouvais pas un moyen pour me sortir Val de la tête, je serais bonne à envoyer chez les fous le lendemain matin.

Je déambulai dans la maison en quête de l'antidote idéal à la réflexion. Mes pas me menèrent finalement à l'étage – ou du moins ce qui en fait office. L'agence immobilière m'avait vendu la maison et son étage et demi. Personnellement, je ne vois pas comment une maison peut comporter un étage et demi mais, apparemment, c'était ce que j'avais.

L'étage n'est constitué que d'une seule pièce et, comme j'ai tout ce qu'il me faut au rez-de-chaussée, il est rare que je monte au premier. J'ai transformé l'endroit en un grenier plutôt civilisé. Tout ce dont je ne sais pas quoi faire finit là-haut. Y compris plusieurs cartons de livres que je n'ai jamais pris la peine de vider depuis mon emménagement. Je suis une de ces personnes qui gardent tout et ne savent pas jeter un livre, même si je ne l'ai pas aimé.

Je ne sais pas comment j'en suis arrivée à me retrouver à genoux face à un de ces cartons, à fouiller dedans jusqu'à en sortir un livre de poche corné que je ne me rappelais même pas avoir. Est-ce que je l'avais même lu ? Aucun souvenir, mais quelqu'un l'avait certainement lu. S'il tombait en morceaux à force d'avoir été feuilleté, c'est qu'il en valait la peine, non ?

Espérant qu'un livre m'absorberait plus que la télévision, je me mis à lire.

Je me réveillai en sursaut, toujours assise dans le fauteuil où je m'étais installée pour lire, bien que mon livre ne soit nulle part en vue. Par contre, un bloc-notes reposait sur mes genoux.

« Val n'est pas ton amie !!! Morgane, réveille-toi. Combats-moi. Dépêche-toi. Il se passe quelque chose au rez-de-chaussée ! »

Je pourrais dire qu'à la lecture de cette lettre un frisson remonta ma colonne vertébrale, mais ce ne serait pas encore assez précis pour décrire ce que je ressentis. J'étais pétrifiée. Mon cœur bondit dans ma gorge et je m'agrippai aux bras de mon fauteuil. J'avais environ deux secondes pour me convaincre encore une fois qu'il s'agissait juste d'une invention de mon inconscient. Puis j'entendis le bruit reconnaissable de pas au rez-de-chaussée.

Mon alarme ne s'était apparemment pas déclenchée. Pourtant je n'imaginais rien.

On pourrait penser qu'une dure à cuire comme moi sortirait un Uzi d'un placard et se précipiterait en bas pour affronter les méchants comme un Rambo sous amphètes.

Eh bien, je suis peut-être une dure, mais je ne suis pas stupide.

Sans faire de bruit, je m'approchai de la fenêtre qui donnait sur ma minuscule arrière-cour. Le cœur battant à tout rompre, je soulevai la fenêtre et perçus comme un murmure provenant du rez-de-chaussée. Un murmure qui reçut une réponse, ce qui voulait dire qu'ils étaient au moins deux.

Je m'assis sur le rebord de la fenêtre et basculai mes jambes dans le vide. Ma cour est bordée de rosiers et j'ai aussi une treille de rosiers grimpants devant ma chambre, celle-ci se trouvant juste sous la pièce du premier étage. Je m'accrochai à la treille en espérant qu'elle supporterait mon poids et abaissai la fenêtre.

N'ayant pas eu la prévoyance de planter des rosiers sans épines, je m'égratignai tant et plus en descendant. Puis je me laissai tomber par terre et jetai un coup d'œil au coin de la maison.

Un 4 x 4 noir inconnu, aux vitres teintées, était garé dans mon allée.

Je ne vis personne dans la voiture, mais on ne pouvait jurer de rien avec ces vitres teintées. Quoi qu'il en soit, les intrus allaient finir par inspecter l'étage et je ne voulais pas qu'ils me découvrent tapie là.

Je traversai la cour en courant, le poing serré et la peur au ventre, tout en guettant le moindre cri. Tout était silencieux. Je franchis la haie de rosiers – parfois, être grande avec de longues jambes est un sacré avantage – puis continuai ma course. Le fils de mes voisins avait une cabane dans un arbre, une cachette et un poste d'observation idéaux. Pendant un instant, je pensai aller frapper à la porte d'une maison pour utiliser le téléphone, mais on était en pleine nuit et, le temps que je persuade quelqu'un de m'ouvrir – si j'y parvenais –, les intrus auraient le temps de décamper. Ou bien ils m'entendraient frapper à une porte et viendraient me chercher.

Je laisserais sans doute des traces de sang sur le sol de la cabane, tant pis, je n'y pouvais rien. Je me hissai sur les lattes de bois branlantes clouées sur le tronc de l'arbre et me contorsionnai dans la cabane. Une petite fenêtre me donnait une vue de mon allée et de ma porte d'entrée. Retenant mon souffle, immobile, je surveillai et attendis.

Pas longtemps. À peine trois minutes après m'être postée à la fenêtre, ma porte d'entrée s'ouvrit et trois silhouettes habillées de noir sortirent. Je plaquai une main sur ma bouche pour étouffer un halètement. Comme ils portaient tous les trois des cagoules de ski, je ne pus voir que leurs yeux, leur nez et

leur bouche, sans même que cela soit bien net vu le noir et la distance. D'après leurs tailles et leurs silhouettes, je supposais qu'il s'agissait de trois hommes, bien qu'on ne puisse se fier aux apparences en pleine nuit. Par contre, ce qui était clair, c'était qu'ils étaient tous les trois armés jusqu'aux dents.

Je ne suis pas une fana des armes. Je serais incapable de vous dire précisément quelles armes ils portaient, mis à part que chacun avait une carabine ou un fusil, sanglé dans le dos, ainsi qu'une arme de poing dans un holster à la taille. Qui que soient ces hommes, quelle que soit la raison de leur présence chez moi, ces types ne rigolaient pas.

Ils grimpèrent dans le 4 x 4 noir et s'en allèrent. Le conducteur n'enleva pas son masque avant d'avoir quitté l'allée. J'aperçus des cheveux courts au travers du pare-brise avant. Ce fut tout. Je n'aurais su dire de quelle couleur ils étaient. Une chose est certaine, je ne réussis pas à lire la plaque d'immatriculation.

Je ne sais combien de temps je suis restée dans la cabane, tremblant sous l'effet de la peur et du froid combinés. Finalement, je décidai que les sales types ne reviendraient pas et descendis de l'arbre pour m'approcher avec précaution de ma maison, m'attendant que quelqu'un bondisse d'un des buissons pour m'attraper, mais cela n'arriva pas.

Ils avaient fermé la porte à clé en sortant. Quel genre de visiteur coiffé de cagoule de ski ferme votre porte en partant ? J'avais une clé de secours cachée dans les buissons. Pas sous un de ces trucs bidon en pierre sous lequel n'importe quel abruti avec une sale idée derrière la tête irait regarder. Non, ma clé se trouvait sous une vraie pierre.

Une fois à l'intérieur, je pris mon Taser et l'armai. Me sentant un peu moins nerveuse ainsi équipée, j'allai dans le salon et composai le 911.

Je passai le quart d'heure suivant à parcourir la maison pour voir s'il manquait quelque chose. Je ne fus pas surprise de constater que tout était là. Si ces types étaient des cambrioleurs, j'étais le Père Noël.

Juste avant l'arrivée des flics, je me glissai à l'étage et arrachai du bloc la note que je m'étais écrite. J'arrachai

également les trois feuilles suivantes, pour être sûre. Je ne pensais pas que les policiers allaient fouiller ma maison aussi minutieusement, mais je ne voulais certainement pas qu'ils tombent sur ce message. J'aurais trop de mal à l'expliquer.

Les flics partirent vers 5 heures, une fois que je leur eus dit tout ce dont je me souvenais.

Les « cambrioleurs » avaient réenclenché l'alarme en quittant la maison, tout comme ils avaient fermé la porte à clé. Je pariais qu'ils avaient agi ainsi afin qu'on pense que personne n'était jamais venu. En y réfléchissant, je me rendis compte que non seulement il ne manquait rien, mais que rien n'avait été déplacé. Des cambrioleurs furtifs.

Des cambrioleurs furtifs qui n'avaient rien volé, qui portaient deux armes chacun et qui étaient entrés dans ma maison sans détruire l'alarme. Les flics décrétèrent qu'ils avaient probablement mon code de sécurité et qu'ils avaient tout simplement déconnecté l'alarme en entrant.

Vous pouvez être sûrs que je changeai mon code à l'instant où les flics repartirent. Et vous pouvez aussi parier que je ne me suis pas couchée ensuite, malgré mon état de fatigue. Je passais les heures du petit matin, assise sur mon canapé, les yeux vitreux, effrayée, sacrément troublée. Je n'avais personne vers qui me tourner pour demander de l'aide. Pas Val qui, d'après mon démon ou mon inconscient – choisissez –, n'était pas mon amie. Pas mon frère, pour la même raison. Et pas Brian. Parce que si ma vie déjà pourrie allait partir en vrille, je refusais de l'entraîner avec moi.

À la fin de la nuit, je compris que j'allais devoir me défaire de cette attitude : « ne pas impliquer Brian ».

Je passai une bonne partie de la journée au bureau à rédiger mes rapports sur les exorcismes de Lisa Walker et de Dominic Castello. La paperasse me prend en général plus de temps qu'il faudrait mais, étant donné le manque de sommeil dont je souffrais, ce fut un miracle que j'arrive à boucler tout ça en huit heures.

Habituellement, Brian et moi ne nous voyions pas beaucoup pendant la semaine. Il travaille tard et je suis souvent en

déplacement. Quand nous devons nous lever tous les deux tôt le lendemain, ça nous gâche un peu le plaisir. Pourtant, quand j'envisageai de rentrer chez moi, je repensai à ces trois hommes masqués que j'avais vus sortir de chez moi, fermant ma porte à clé derrière eux, et mon sang se glaça.

Quelles étaient les chances pour qu'ils en restent là ? On entre, on voit qu'elle n'est pas chez elle, on s'en va, on ne revient pas. Ouais, c'est ça.

Pouvais-je espérer m'en sortir une seconde fois ? Non. J'avais eu une sacrée chance la nuit dernière. Même avec mon système d'alerte inconsciente, cela aurait pu être pire.

J'avoue, je m'accrochais toujours à l'espoir que mon inconscient me dictait ces notes. Mais ma prise sur cette illusion se relâchait et une partie paniquée de ma personne insistait pour que je cède. Pourtant, ma devise est de ne jamais faire aujourd'hui ce qu'on peut repousser à demain.

Je ne pouvais passer la nuit avec Brian sans lui parler de ce qui s'était passé chez moi. Cela ne me ressemblait pas de dormir chez lui, surtout pendant la semaine. Alors je lui livrai la version officielle de la police : des cambrioleurs professionnels avaient pénétré dans ma maison pendant la nuit et avaient détalé en m'entendant descendre par le mur sous la fenêtre.

Évidemment, je n'y croyais pas ! et je ne m'attendais pas que Brian avale cette histoire non plus. Malgré tout, je dois sous-estimer mes talents de menteuse. Ça, ou bien il ne lui a pas effleuré l'esprit que je puisse lui mentir. Rappelez-vous, il a cette philosophie à la Anne Frank, comme quoi les gens sont fondamentalement bons, ce qui nous place lui et moi à des pôles opposés sur l'échelle du cynisme. Je me faisais l'impression d'être une garce – un sentiment auquel je commençais à m'habituer –, mais je me réconciliai avec lui au lit. Il a toujours été impressionné par mes talents buccaux, aussi j'exploitai sur lui tous les petits trucs que je connaissais.

Ensuite il s'endormit en chien de fusil contre moi. Je restai éveillée un long moment, j'avais peur de m'endormir malgré le besoin pressant qu'avait mon corps de s'éteindre.

Je me réveillai dans une pièce d'un blanc éblouissant.

Murs blancs, plafond blanc, plancher blanc. Du blanc partout.

Je baissai les yeux pour constater que je portais un jean blanc et un sweat-shirt blanc. Je croyais être en plein rêve, sauf que je n'avais pas le sentiment de rêver. Je me pinçai le bras et cela me fit mal.

Il y eut un bruit comme une expiration tranquille dans mon dos. Lentement, je me retournai.

Il formait une tache noire qui tranchait sur tout ce blanc. Il mesurait environ 1,95 m, ses cheveux raides d'un noir de jais étaient rassemblés en queue-de-cheval à la base de sa nuque. Un Bombers en cuir noir décoré d'œilletons argentés. Un pantalon en cuir noir qui collait à ses jambes, rentré dans ses bottes en cuir noir montant jusqu'aux genoux. Une peau bronzée juste assez claire pour être caucasienne, juste assez, sombre pour suggérer que ce n'était peut-être pas le cas.

Une fois digérée cette profusion de noir, je ressentis un nouveau choc en regardant ses yeux. De la couleur de l'ambre sombre traversé par le soleil, ils étaient rivés sur moi avec une telle intensité que je me sentis clouée sur place.

Il fit un pas vers moi. Je réussis à m'arracher à ma paralysie pour reculer d'un pas. Il s'arrêta, toujours en me regardant avec cette intensité étonnante, et il leva la main comme pour dire : « Tu vois, je n'ai pas d'armes, je suis complètement inoffensif. »

Je ne savais pas ce qui se passait, mais il y avait une chose dont j'étais sûre : ce type était tout sauf inoffensif. Grand, musclé, imposant, des yeux scintillants et un visage anguleux et austère qui me faisait penser à celui d'un serial killer. Non, pas inoffensif du tout.

Je m'éclaircis la voix en me demandant pourquoi je n'étais pas plus effrayée vu les circonstances. C'est vrai, aux dernières nouvelles, j'étais pelotonnée au lit avec mon gentil et fiable Brian. Et voilà que je me retrouvais dans une pièce blanche flippante, prisonnière d'un des types les plus effrayants que j'avais jamais vus. Ouais, mon cœur battait un peu vite, mais je n'étais pas aussi terrifiée que j'aurais dû l'être. Peut-être étais-je droguée ?

— Je suppose que nous n'avons pas beaucoup de temps, dit M. le Terrifiant.

Sa voix, une basse profonde et grondante qui fit trembler mes genoux, était assortie à son apparence.

Je parcourus la pièce vide du regard – où diable se trouvait la porte ? –, me demandant où il croyait que j'allais pouvoir m'enfuir.

Puis soudain le tueur psychopathe sourit, une expression presque malicieuse qui changea tout. L'aura de menace disparut comme si elle n'avait jamais existé. Rien chez lui n'avait changé. Il était toujours imposant, toujours habillé de ce cuir noir agressif, ses yeux semblaient toujours briller comme s'ils étaient traversés par la lumière, mais il s'était transformé. En une seconde, l'homme effrayant était devenu incroyablement sexy. Tout ça à cause d'un sourire.

— Ta capacité à me résister est étonnante, dit-il du même grondement à la James Earl Jones.

Je secouai la tête, essayant en vain de trouver ma voix qui semblait écrasée quelque part dans ma gorge. Malgré l'étrangeté de la situation, mes yeux insistèrent pour faire un nouvel inventaire de cet homme imposant, sombre et dangereux. Il ne parut pas embarrassé par mon regard. En fait, si la bosse de sa braguette était un indicateur, il appréciait même plutôt.

La chaleur embrasa mes joues. Malgré le caractère réaliste de la scène, ce ne pouvait être qu'un rêve. Je ne me ferais certainement pas surprendre en train de mater la braguette d'un inconnu comme c'était le cas à ce moment-là.

Il éclata d'un rire qui résonna profondément en moi. Ma bouche s'assécha tandis que d'autres parties de mon anatomie se mouillèrent.

— Je vois que l'apparence que j'ai choisie te plaît, dit-il, et ses yeux ambre scintillèrent à ce trait d'humour.

— Euh...

C'était la seule contribution à la conversation dont j'étais capable pour le moment.

L'expression amusée quitta aussitôt son visage et je me sentis démunie.

— Tu rêves, me dit-il. En quelque sorte. Je fais de mon mieux pour communiquer avec toi. Les notes ne sont pas... un moyen approprié. Tu ne cesses de te réveiller en plein milieu.

Oh, alors c'était donc ça. Ouais, ce type était exactement le genre de messenger que mon inconscient était capable d'élaborer. J'essayai de la jouer cool, en attendant que le rêve s'achève. Croisant les bras sur ma poitrine, je lui adressai mon plus beau regard de dure à cuire. Cela ne l'impressionna pas.

— Je sais que tu es train de te dire que je ne suis qu'une création de ton imagination, continua-t-il. Mais franchement, Morgane, est-ce que ton imagination a déjà été aussi nette ?

Je baissai les yeux pour éviter de croiser son regard entendu. C'était un inconnu pour moi. Il n'avait aucun droit d'avoir l'air entendu.

— Écoute, dis-je, mes yeux rivés sur un des œillets de son blouson. Je ne sais pas qui tu es ni ce que tu veux...

— Si tu avais la gentillesse de me laisser parler, je te le dirais, me coupa-t-il.

À contrecœur, je levai de nouveau les yeux vers son visage. Mon Dieu, qu'il était beau. De façon meurtrière. Je fis le geste de refermer ma bouche comme une fermeture Eclair. Il haussa un sourcil comme s'il ne comprenait pas vraiment, puis il poursuivit :

— Je m'appelle Lugh. Je suis un démon et je possède actuellement ton corps.

Quand il fronça les sourcils, la perfection de son visage en fut affectée.

— Façon de parler, je suppose, puisque je suis incapable de t'influencer sauf quand tu dors.

Je me rappelai la lettre que je m'étais écrite et dans laquelle j'avais prénommé mon démon imaginaire Lugh.

— Tu dis que je t'ai invité à me posséder alors que j'étais droguée, c'est ça ?

Il acquiesça.

— Mon premier souvenir, à mon réveil dans la Plaine des mortels, est d'être allongé sur ton lit. Tu avais été attachée. Un homme masqué t'a libérée. Il n'a rien dit et je ne parvenais pas à

te faire bouger ou parler. Je crois que l'homme s'appelait Andrew, mais je n'en suis pas certain...

— Et je ne me rappelle rien de tout ça... Pourquoi donc ?

— Parce que tu étais droguée. Tu ne maîtrisais pas plus ton corps que moi.

Je ne croyais rien de tout ça – ou du moins, je m'efforçais de ne pas y croire –, mais je considérais que, même dans un rêve, il valait mieux ne pas contrarier les tueurs psychopathes capables de vous écrabouiller sans verser une goutte de sueur.

Pourquoi quelqu'un prendrait-il la peine de te coincer dans un hôte non consentant ? demandai-je. Il y a plein de volontaires.

Il fronça les sourcils, et la lumière derrière ses yeux s'intensifia.

— J'ai des ennemis parmi les miens. Des démons qui n'aiment pas le message que je porte. Je pense que quelqu'un essaie de me faire taire. Ce qui signifie aussi que quelqu'un savait que je ne serais pas en mesure de prendre le contrôle de ton corps. Ça n'était pas une bonne idée de dire à Valerie que je communiquais avec toi.

— Maintenant écoutez-moi, monsieur...

— S'ils essaient de me faire taire, ce n'est pas pour que je communique avec mon hôte.

Je laissai tomber mes mains en geste de frustration.

— Bon sang, mais qui sont ces « ils » ?

Il se rapprocha d'un pas. De nouveau, je reculai. Il pouvait bien être le type le plus mignon que j'aie jamais vu, mon envie de lui faire confiance n'était cependant pas à la mesure de ma peur.

— Je ne sais pas. Fais attention. Quelles que soient ces personnes, elles ne te laisseront pas en paix.

Il vacilla. Comme un de ces vieux films en noir et blanc.

— Bon sang ! dit-il. Tu me résistes encore. Je t'en prie, essaie de te détendre et laisse-moi te parler. Il faut qu'on décide quoi faire.

Je secouai la tête. Je ne savais pas ce que je faisais pour lui résister, mais peu importe, je désirais continuer. J'en avais assez de ce rêve, merci beaucoup.

Il vacilla encore.

Puis il disparut, et je me retrouvai seule dans la pièce blanche.

Quelques secondes plus tard, je me réveillai, pelotonnée en sécurité dans les bras de Brian.

Chapitre 7

Je partis de chez Brian avant qu'il se réveille. C'était lâche de ma part, je suppose, mais je ne m'imaginais pas lui expliquer calmement ma situation autour d'un café. Je n'étais pas assez bonne comédienne pour prétendre que tout allait bien.

J'avais passé assez souvent la nuit chez Brian pour y avoir des affaires de rechange, même si je fus obligée de me servir de son déodorant Old Spice. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cette odeur lui était associée avant de m'en aller. Malgré le parfum discret, j'avais l'impression que Brian était là avec moi. Peut-être aurais-je dû m'arrêter quelque part pour y acheter la marque que j'utilisais habituellement.

J'étais au bureau à 7 heures. J'avais fini mes rapports sur les exorcismes la veille, mais il me restait encore de la paperasse, de la comptabilité et d'autres bricoles. Je ne fus pas vraiment productive car je ne cessais de me répéter que Lugh n'était rien de plus qu'un rêve très précis. D'accord, je suis la reine du déni. Jetez-moi la première pierre.

Aux alentours de 11 heures, on cogna à la porte de mon bureau. J'aurais pu dire « frapper », excepté que le geste, beaucoup plus autoritaire, me fit presque sursauter dans mon fauteuil. Avant que j'aie la chance d'inviter la personne à entrer, la porte s'ouvrit en grand sur une paire de policiers en civil. Je reconnus vaguement l'un d'entre eux. Quand vous êtes exorciste, vous avez affaire au milieu des criminels de manière régulière, ce qui signifie aussi connaître les flics.

Ils formaient un drôle de duo, ces deux-là. Celui de gauche, que je n'avais jamais rencontré, avait l'air trop maigre pour être flic. Il avait la corpulence d'un homme qui pouvait manger régulièrement des repas à cinq plats sans jamais prendre un gramme. À l'exception de ses yeux, il n'aurait pas fait peur à un gamin de cinq ans le jour d'Halloween. Ils étaient du bleu le plus glacial que j'aie jamais vu et leur expression n'était guère

plus chaleureuse. De tels yeux auraient suffi à garder des criminels en rang.

Son équipier, que je connaissais, ressemblait au genre de types qui se déguisent en Père Noël le soir du réveillon. Pas exactement gros, mais avec un ventre à bière bien prononcé et des joues bien roses. Pas d'un beau rose, en fait, plutôt un rose « je picole trop », mais, affublé d'une perruque et d'une barbe blanches, il aurait eu l'air assez jovial.

Aujourd'hui, il n'était pas vraiment d'humeur « oh oh oh ». Avant que j'aie le temps de leur demander en quoi je pouvais les aider, il me présentait son badge.

— Je suis l'inspecteur O'Reilly, dit-il.

Je fus surprise par sa voix aiguë. Je m'étais attendue à une voix profonde et grondante.

— Voilà mon équipier, l'inspecteur Finn.

Inspecteur « Yeux de glace » me salua d'un hochement de tête. Aucun des deux ne me tendit la main.

J'affichai mon sourire le plus accommodant : ces types me rendaient nerveuse sans que je sache pourquoi. Ils devaient venir pour le suivi de l'intrusion dans ma maison. J'aurais dû être contente de les voir.

— Que puis-je faire pour vous, inspecteurs ? demandai-je.

Aucun des deux ne me rendit mon sourire.

— Nous aimerions vous poser quelques questions, dit O'Reilly.

Je n'aimais pas la tournure de cette phrase.

— Bien sûr. Je vous en prie, asseyez-vous.

Je fis un geste vers les deux chaises en face de mon bureau. Aucun d'eux ne fit mine de s'asseoir.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que cela se passe au poste.

Je clignai des yeux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ils ne devaient pas avoir besoin que je vienne au poste pour me parler de l'effraction dans ma maison.

Finn prit le relais. Il avait le genre de voix que j'aurais plutôt attribuée à O'Reilly.

— Un exorcisme illégal a été pratiqué la nuit dernière. Votre nom a été mentionné.

Je secouai la tête.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Mademoiselle Kingsley, je vous prie, veuillez nous suivre, dit O'Reilly. Vous n'êtes pas encore officiellement suspectée, mais nous avons vraiment besoin que vous répondiez à nos questions et ce n'est pas l'endroit approprié.

Je mâchonnai l'intérieur de ma joue. Je ne voulais pas rendre la situation difficile pour nos héros en bleu. J'avais beaucoup de respect pour les représentants des forces de l'ordre... Adam White étant une des rares exceptions à cette règle. Pourtant, toute cette histoire me fichait la chair de poule.

Je consultai ma montre.

— Je peux vous retrouver là-bas dans une demi-heure.

Cela me laissait juste assez de temps pour contacter un avocat... sachant que je sortais avec l'avocat en question.

Je ne pensais pas avoir le temps de trouver quelqu'un d'autre. Du moins, pas quelqu'un en qui j'avais confiance. Et je ne fais pas confiance facilement. Ça vous surprend ?

O'Reilly prit appui sur le dossier de la chaise devant lui pendant que Finn s'efforçait de me geler la moelle avec ses yeux.

— Nous apprécierions que vous nous suiviez maintenant, dit O'Reilly.

Je n'aimais pas les ondes que dégageaient ces types. Je ne voulais pas monter en voiture avec eux. Bon, je savais que c'était de vrais officiers de police et tout, mais quelque chose me tracassait. Je me sentirais beaucoup plus en sécurité si je les retrouvais au poste. Même si cela les agaçait.

Je leur répondis très calmement sans leur chercher querelle.

— Je serais heureuse de répondre à vos questions. Dans une demi-heure et avec mon avocat.

Je ne leur demandai pas s'ils avaient un mandat parce que, s'ils en avaient un, ils me l'auraient déjà montré. Jusqu'à présent, ma collaboration était totalement volontaire.

Finn sembla vouloir ajouter quelque chose de méchant, mais O'Reilly le fit taire d'un infime mouvement de tête.

— Très bien, nous vous verrons à 11h30, déclara O'Reilly en consultant sa montre. Je suis sûr que vous ne nous ferez pas attendre. N'est-ce pas, mademoiselle Kingsley ?

S'il essayait de se payer ma tête, il m'en fallait plus. Ma mèche n'est pas si courte avant que j'explose. Je leur souris.

— J'ai hâte.

Finn ricana doucement tandis que le coin de la bouche d'O'Reilly se souleva comme si je l'amusais.

À la seconde où ils passèrent la porte, je décrochai le téléphone en priant pour que Brian ne soit pas en réunion.

Il n'était pas en réunion, mais il n'était pas ravi d'avoir de mes nouvelles non plus. Apparemment, il n'avait pas apprécié et de découvrir à son réveil que j'avais filé. Je décidai de m'excuser plus tard, surtout pas au moment où j'implorais son aide, afin que cela ne semble pas intéressé.

Bien que Brian ne s'occupe pas d'affaires pénales, c'est un avocat extrêmement compétent. Je supposais que, tant que je n'étais pas officiellement en état d'arrestation, il pourrait me protéger d'un faux pas légal majeur.

Nous nous retrouvâmes au poste de police aux alentours de 11h45. Notre retard n'était pas volontaire. Il avait fallu simplement plus de temps à Brian pour régler certains détails au bureau. O'Reilly sembla pourtant prendre notre retard comme une offense personnelle, et ses yeux me percèrent des trous dans le crâne quand j'entrai dans son bureau. Au moins, Finn n'était pas là pour me donner des engelures du regard.

— Où vous trouviez-vous la nuit dernière entre 3h30 et 5 heures ? me demanda O'Reilly sans préambule.

Je jetai un regard à Brian qui haussa les épaules. Ce qui devait signifier que je pouvais répondre à la question.

— Avec mon petit ami, dis-je.

O'Reilly inscrivit quelque chose sur son bloc-notes.

— Son nom ?

La petite maligne en moi aurait voulu répondre « Morgane Kingsley » mais, d'une certaine façon, je ne pense pas que cela aurait fait rire O'Reilly.

— Brian Tyndale.

O'Reilly inscrivit le nom puis leva des yeux étrécis vers Brian.

— Vous êtes son avocat ou son petit ami ?

L'expression de Brian était détachée comme s'il se moquait de l'air belliqueux du policier. Je m'en fichais, mais je la fermais.

— Les deux, répondit Brian. Si vous l'accusez de quoi que ce soit, je trouverai quelqu'un d'autre pour la représenter. Allez-vous l'inculper, inspecteur O'Reilly ? Et si c'est le cas, sous quels chefs d'accusation ?

O'Reilly ne répondit pas à ses questions et en posa une de son cru.

— Vous pouvez vous porter garant d'elle pour toute la nuit ?

Brian ouvrit la bouche comme s'il allait répondre par l'affirmative, mais il garda le silence. Mon cœur me tomba dans les talons. Brian était un tel modèle de vertu qu'il ne pouvait raconter des bobards, même pour me défendre.

— Pour une grande partie de la nuit, répondit-il.

Je ne pus m'empêcher de me tourner vers lui. Je ne sais si mon visage montrait combien j'étais blessée, ou en colère, ou les deux, mais, quelle que soit l'expression qu'il afficha, elle ne sembla pas l'émouvoir.

— Je ne sais pas à quelle heure elle est partie ce matin.

Salopard. Enflure. Traître.

Voilà quelques-unes des pensées qui me traversèrent l'esprit. Il me tranchait tout bonnement la gorge, le visage complètement impassible. Mes mains agrippaient si fort les bras de mon fauteuil que je ne sentais plus le bout de mes doigts. Si O'Reilly m'avait posé une question à ce moment, j'aurais été incapable d'y répondre, même si ma vie en avait dépendu.

Sa trahison laissa un goût aigre dans ma bouche.

— Alors vous ne pouvez garantir ses mouvements entre 3h30 et 5 heures du matin, déclara O'Reilly pour enfoncer le clou.

— Non, sans équivoque, non. (Brian paraissait discuter de la météo, pour vous dire l'émotion que sa voix laissait transparaître. Et il ne me regardait même pas.) Maintenant, pourriez-vous me dire de quoi il s'agit ?

O'Reilly ne me regardait pas : toute son attention était tournée vers Brian.

— Ce matin, tôt, un exorcisme illégal a été pratiqué. (Il jeta un coup d'œil à son bloc-notes.) Un certain Thomas Wilson.

C'est un hôte légal et répertorié. Quelqu'un est entré chez lui, l'a maîtrisé au Taser, l'a ligoté puis a exorcisé son démon contre son gré.

— Pourquoi pensez-vous qu'il puisse s'agir de ma cliente ?

Sa « cliente ». Mon estomac fit la galipette.

— L'exorciste a utilisé des bougies parfumées à la vanille lors de son rituel. Votre cliente est réputée pour se servir de bougies parfumées à la vanille.

— Oh, pour l'amour de Dieu ! éclatai-je, l'indignation prenant le pas sur la douleur. Il y a des tas d'exorcistes qui utilisent des bougies parfumées ! Et...

Brian agrippa mon bras. Il serra si fort que cela stoppa net ma colère. Il tourna son regard impassible vers moi.

— Laisse-moi m'en occuper, Morgane. C'est pour cette raison que tu m'as demandé d'être là.

— Ouais, et tu m'as été d'une sacrée aide jusqu'ici, lui lançai-je.

Sa prise sur mon bras se resserra de plus belle. S'il l'accentuait, j'allais avoir des hématomes. Vu l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, cela aurait dû me rendre folle. Excepté que ce comportement était si inhabituel chez lui que je dus m'arrêter et réfléchir. Il arborait toujours son visage d'avocat, et il n'y avait rien d'une relation intime dans le regard qu'il m'adressa. Mais ses doigts m'écrabouillaient dans les règles. Je pris soudain conscience qu'il tenait mon bras par-derrière : O'Reilly ne pouvait voir à quel point il me serrait fort.

Je déglutis et la mis en veilleuse, espérant que cela signifiait qu'il était toujours dans mon camp et qu'il s'efforçait de ne pas le montrer à O'Reilly. Brian lâcha mon bras avec un hochement de tête satisfait.

— Inspecteur O'Reilly, dit-il, je suis certain que, si ma cliente avait pratiqué un exorcisme illégal, elle n'aurait pas laissé de bougies derrière elle.

Oh oui, voilà un appui enthousiaste.

— Peut-être a-t-elle été interrompue.

— Ça ne suffit pas...

On frappa à la porte, et Finn passa la tête dans l'entrebâillement. Je n'appréciai pas le sourire de l'inspecteur quand il fit signe à O'Reilly.

Ce dernier se leva.

— Veuillez m'excuser un moment. Je vous en prie, mettez-vous à l'aise.

Je me tournai vers Brian dès qu'O'Reilly eut passé la porte.

— Calme-toi, Morgane ! me lança-t-il d'une voix sèche, basse et pressée.

Il avait perdu son air impassible d'avocat, son visage était désormais intensément honnête.

— Si j'avais menti sur tes faits et gestes et qu'ils l'avaient découvert, les choses auraient pu très, très mal se passer pour nous deux, je t'en prie, maîtrise-toi et laisse-moi m'en charger. On se disputera plus tard.

J'avais très envie qu'on se dispute tout de suite, mais O'Reilly revint à cet instant. Il avait l'air bien trop content à mon goût.

— Quelle négligence, mademoiselle Kingsley, dit-il.

Il déplaça les doigts pour me montrer ce qu'il tenait dans la main : de petits morceaux de papier de couleur vive comme des confettis.

Seulement ce n'étaient pas des confettis. Chaque fois que vous tirez au Taser, vous laissez littéralement une trace papier : des étiquettes d'identification anticriminelle, environ une quarantaine comportant le numéro de série de la cartouche. Une intuition tenace me soufflait de quelle cartouche provenaient ces étiquettes. J'avais une autre intuition tenace : quand ils analyseraient la base de données de mon Taser, ils découvriraient qu'il avait servi entre 3h30 et 5 heures.

J'aurais pu dire que je savais désormais pour quelle raison ma maison avait été visitée – pour me subtiliser mon Taser et me faire coincer pour meurtre –, sauf que trois hommes, ça faisait beaucoup pour voler un Taser, sans compter qu'ils portaient deux armes chacun. Non, ils avaient pu subtiliser mon Taser, mais ce n'était pas le but premier de leur mission. Un plan de secours, peut-être ?

Je réprimai un haussement d'épaules. L'attaque du démon de Wilson avait eu lieu après l'intrusion des types dans ma maison. Ce qui impliquait qu'ils étaient revenus pour me rapporter mon Taser après l'avoir utilisé sur la scène de crime. Il allait falloir que je change de système d'alarme. Le mien était apparemment une merde.

— Mademoiselle Kingsley, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre du démon de Thomas Wilson. Vous avez le droit de garder le silence.

Je n'entendis pas la fin du laïus me déclarant mes droits. J'étais bien trop choquée. Brian ne prononça pas un mot pendant qu'ils me menottèrent les mains dans le dos. Je n'aimai pas la façon dont il me regardait, comme s'il pensait que je pouvais être coupable. Cette prise de conscience allait faire du mal, mais je n'étais pas prête à l'affronter.

— Brian ! dis-je tandis qu'ils essayaient de me faire sortir de la pièce. Tu sais que je ne suis pas aussi stupide !

O'Reilly et Finn haussèrent les sourcils. Ils pensaient sûrement que j'aurais dû dire à Brian que je n'aurais jamais fait quelque chose d'aussi si atroce. Je n'étais pas certaine que Brian m'aurait crue. Par contre, j'étais tout à fait sûre qu'il ne me croirait pas assez idiote pour laisser mes bougies et mes confettis de Taser derrière moi.

Je n'eus pas le temps de mettre ma théorie à l'épreuve. Les inspecteurs me poussèrent hors de la pièce avant que je puisse ajouter un mot.

Chapitre 8

Plus tard dans l'après-midi, j'eus droit à un autre entretien, cette fois dans la salle d'interrogatoire. Brian ne me représentait pas, il m'avait adressé à une de ses collègues : une femme très mordante, très avocate, qui m'avait à peine laissé prononcer un mot. Les flics semblaient particulièrement intéressés par l'hématome que j'avais sur le visage. Il faudrait que je me rappelle de remercier Val plus tard.

Un reste de loyauté déplacée me poussa à dire que je m'étais fait cet hématome au cours d'une de mes péripéties de somnambule. De toute évidence, ils ne me crurent pas. Ils s'étaient mis en tête que j'avais exorcisé le démon de je ne sais plus qui et que j'avais récolté cet hématome pendant la bataille.

Mon avocate me promit qu'elle obtiendrait ma mise en liberté sous caution malgré les sinistres insinuations d'O'Reilly comme quoi elle ne me serait pas accordée.

Quoi qu'il en soit, j'allais passer la nuit dans ce charmant établissement. Au moins, dans ma cellule, je disposais d'un lit de camp et de toilettes. Un grand progrès après le centre de confinement de Topeka. J'espérais juste que passer la nuit dans ce genre d'endroit n'allait pas devenir une habitude.

Une partie de moi était évidemment terrorisée. Si le procureur entérinait les chefs d'accusation, il y avait de fortes chances que je finisse en prison. Peut-être même que j'y passe le restant de mes jours. Franchement, j'avais du mal à croire que je pouvais être condamnée.

Je ne suis pas une sorte de Polyanna¹ qui pense que ce genre de chose n'arrive jamais aux innocents. Pourtant, sans mobile ni témoin, j'imaginai que les preuves les plus incriminantes ne suffiraient pas.

1 Polyanna : héroïne de littérature américaine pour enfants. (NdT)

Aux environs de 17 heures, les gardes revinrent me chercher pour me conduire à la salle d'interrogatoire. Ils m'y laissèrent seule, menottée, l'estomac barbouillé. Est-ce qu'on en était arrivé au moment où ils allaient me passer à tabac pour me faire avouer ? J'aurais préféré que mon avocate soit présente. Les gardes m'avaient complètement ignorée quand je leur avais demandé de l'appeler.

Je restai dix minutes à mijoter et transpirer avant que la porte s'ouvre et qu'Adam White entre.

Je ne dirais pas que c'était la dernière personne que je m'attendais à voir, mais je fus sans aucun doute surprise. Je haussai les sourcils quand il me délivra de mes menottes avant de s'asseoir en face de moi.

— Tu es un peu en dehors de ta juridiction, non, Adam ?

Il me regarda fixement, appuyé au dossier de sa chaise. Je n'aimais pas ça mais je refusai de le montrer. Comme il ne disait toujours rien, la pression devint insupportable et je me sentis obligée de briser le silence.

— Je ne prononcerai pas un mot sans la présence de mon avocate.

Il cligna des yeux, surpris.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Et comment donc !

Il leva les deux mains.

— Je le pense, Morgane. C'est une visite officieuse. Comme tu l'as fait remarquer, je suis en dehors de ma juridiction.

— Alors qu'est-ce que tu veux ? répliquai-je d'un ton un peu hargneux.

Il n'avait rien dit pour mériter une telle hostilité de ma part, mais la prison n'arrangeait en rien mon comportement.

Il croisa les mains et les posa sur la table, se penchant en avant comme pour les garder entre lui et moi.

Ouais, lui, moi et quiconque écoutait et regardait de l'autre côté du miroir sans tain situé derrière son dos.

— Je veux savoir ce qui se passe, dit-il à voix basse sans tout à fait chuchoter.

Ses yeux se rivèrent aux miens comme s'il était capable de lire tout ce qu'il avait besoin de savoir en me regardant intensément.

Je me penchai en avant pour adopter la même position que lui.

— Quand tu le découvriras, fais-le-moi savoir.

Le coin de sa bouche tressauta et ses yeux couleur caramel se réchauffèrent à mon trait d'humour. Son expression était si amicale que, l'espace d'une seconde, je l'appréciai presque. Avant de me rappeler ce qu'il était, et la folie temporaire disparut.

— Tu fais venir mon avocate ou tu cesses de me faire perdre mon temps, dis-je en observant sa bonne humeur se disperser doucement.

Il se recula sur sa chaise en abandonnant son petit air de conspirateur.

— Je sais que tu ne l'as pas fait, Morgane.

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant cela.

— Ouais, moi aussi, je sais.

Il ne tint pas compte de ma boutade.

— J'ai potassé ton dossier et je suis au courant pour ton appel au 911 l'autre nuit.

— Pourquoi ? Pourquoi ça t'intéresse ? Tu es un chasseur de démon, pas un policier.

Si Adam avait du tempérament, il me restait encore à le découvrir. Un type normal aurait été blessé par mon commentaire. Adam se contenta de l'ignorer.

— C'est un crime lié aux démons. Et tu es de toute évidence victime d'un coup monté. Cela nous amène à nous poser cette question : pourquoi ?

En effet, mais je ne parvenais à aucune explication logique. Bon, il est vrai que mon naturel enjoué n'était pas apprécié de tous et devait m'avoir attiré quelques vrais ennemis. Pourtant, je ne pouvais imaginer quelqu'un me détestant assez pour me faire accuser de meurtre.

— J'aimerais t'aider, si tu l'acceptes.

Je secouai la tête, troublée.

— Et pourquoi donc voudrais-tu m'aider ? Je tue ton fonds de commerce, tu te rappelles ?

Cela faisait plus mercenaire que je l'étais, mais je crois que j'essayais toujours de me payer sa tête.

— Quant à moi, je pourchasse les miens quand ils violent la loi. Je sais que cela te pose un problème que je sois un démon, mais nous sommes du même bord, que ça te plaise ou non.

— Ça n'explique pas tout.

Bon sang, je ne savais même pas pourquoi il était à ce point persuadé de mon innocence. Il savait sans aucun doute ce que je pensais des démons.

Il pencha la tête vers moi.

— Tu crois que j'ai besoin d'une raison secrète pour aider une connaissance qui a été coincée pour un meurtre qu'elle n'a pas commis ?

— Quand je suis cette connaissance, oui.

Il se saisit de ma main avec fermeté et chaleur. Cela me prit de court et, bien entendu, j'essayai de me libérer de sa prise. Mal m'en prit. Il me coinça la main entre les deux siennes.

— J'essaie d'être ton ami. Je ne t'en veux pas de faire ce boulot et je pense que tu es une femme d'honneur. C'est pour cette raison que je suis venu te voir lundi pour l'affaire de Dominic.

Si je ne soupçonnais pas qu'il y ait plus qu'une simple amitié entre Dominic et lui, j'aurais pu croire qu'il tentait sa chance avec moi. Il y avait quelque chose dans ses yeux, une sorte de douceur que je ne lui avais jamais vue. Finalement, j'aurais mieux compris qu'il me drague plutôt qu'il m'implore d'être son amie.

— Lâche ma main, Adam.

Ce qu'il fit sans que ce regard intime quitte ses yeux.

— Je crois que tu as des ennuis. Et je pense que tu as besoin d'aide. Je crois aussi que tu es trop têtue pour en demander.

Il avait certainement raison sur les premier et dernier points, mais le jury n'était d'accord sur le deuxième. Et s'il s'avérait que j'avais vraiment besoin d'aide, ce ne serait certainement pas vers Adam que je me tournerais.

— C'est très gentil à toi d'essayer de sauver la demoiselle en danger, lui dis-je. (Je m'efforçai en vain de ne pas être trop sarcastique. Il perdit son regard enjôleur ou autre qu'il m'adressait jusqu'alors.) Je suis une grande fille, je peux prendre soin de moi.

Le regard qu'il m'adressa n'était plus vraiment amical.

— On verra bien.

Il repoussa sa chaise de la table et se saisit des menottes. Comme je n'étais pas idiote au point de résister, je tendis mes poignets d'un air passif en essayant de déchiffrer son expression.

— Tu sais, Adam, ce que tu viens de me dire sonnait étrangement comme une menace.

Les menottes se refermèrent sur mes poignets. Son regard croisa le mien l'espace d'un instant sans que je puisse y discerner quoi que ce soit. Il avait gommé toute émotion de son visage. Ce vide me perturba plus que tout ce que j'aurais pu y lire et je baissai les yeux.

Il quitta la pièce sans ajouter un mot et les gardes me raccompagnèrent à ma cellule.

Quand je me réveillai une fois de plus dans la pièce blanche aveuglante, j'étais un peu sous le choc. Je n'aurais pas imaginé fermer l'œil dans cette cellule de prison. Ce n'était pas exactement le Hilton et je n'étais pas vraiment ce qu'on pourrait qualifier de détendue.

Je clignai des yeux et Lugh apparut devant moi. À la place du Bombers, il portait un tee-shirt noir moulant. Le reste de la panoplie était similaire à la fois d'avant. Le haut moulant soulignait un torse large et puissant se rétrécissant vers la taille qui, j'aurais été prête à le parier, devait être armée d'abdos en tablettes de chocolat.

Un instant, j'envisageai de piquer une crise parce que je n'avais vraiment pas besoin de ça en ce moment. Si j'étais effectivement en train de dormir, je voulais le faire en paix comme c'était supposé se passer. Je ne tenais absolument pas à bavarder avec mon démon personnel.

Les mains sur les hanches, je parcourus la pièce blanche du regard. Puis j'affrontai Lugh.

— J'aime bien ce que tu as fait de l'endroit, dis-je en feignant une nonchalance que je ne ressentais sûrement pas.

Son sourire révéla des dents blanches de star du cinéma. Je suis certaine que des sourires comme ça sont interdits pas la loi dans certains États. Le moi de mon rêve eut les genoux en gelée. Je détournai les yeux.

— J'ai pensé que j'allais d'abord me concentrer sur les choses importantes, dit-il.

Ce qui m'amena à lever les yeux sur lui.

— Tu veux dire, toi ?

Le sourire s'élargit. J'étais tellement contente de l'amuser.

— Oui, je suppose. Mais je pense que je fais des progrès, alors je vais essayer d'améliorer la décoration.

Un canapé, une table basse et une causeuse surgirent de nulle part. Le canapé et la causeuse aux lignes pures étaient de couleur crème et la table basse était constituée d'un plateau de bois brut sur pieds. J'aurais pu lui dire que je n'étais pas impressionnée si j'avais été capable de faire apparaître du mobilier, ce qui n'est pas le cas.

— On s'assoit ? demanda Lugh en désignant le canapé.

Je croisai mes bras sur ma poitrine. Je n'aimais pas l'idée de rester assez longtemps en cet endroit pour m'installer et avoir une petite conversation.

— Désolée, je ne peux pas rester, dis-je. J'ai une audition de mise en liberté sous caution ce matin, tu sais.

Il acquiesça d'un air grave. Je me surpris à admirer le lustre bleu-noir de ses cheveux aujourd'hui détachés et roulai des yeux à la seconde où je pris conscience de ce que je faisais.

— Je suis au courant des problèmes que tu as, Morgane. Je ne suis peut-être pas capable de te contrôler, mais je suis quand même avec toi tout le temps.

Mon petit esprit vicieux raviva des images de Brian et moi en train de rouler sur le lit. Est-ce que Lugh avait été un passager conscient pendant toute cette scène ? Mes joues s'embrasèrent, j'aurais aimé me réveiller tout de suite.

— Je t'en prie, ne me résiste pas maintenant, dit Lugh, interrompant ma plongée vers l'humiliation. Il faut qu'on parle, tu ne crois pas ?

Je m'efforçai d'écarter l'image de moi en train de tailler une pipe à Brian avec Lugh comme témoin. Pas simple. J'eus le sentiment que je reviendrais plus tard sur cette pensée. Pourtant Lugh avait raison, il fallait qu'on parle.

À contrecœur, je traînai des pieds vers le canapé et m'assis sur le coussin du milieu en prenant autant de place que possible. Je voulais bien discuter avec Lugh, mais je ne voulais pas qu'il s'assied à côté de moi.

Quand il se dirigea vers la causeuse, ma première pensée fut qu'il se déplaçait avec la grâce d'un danseur. Mais cette image n'allait pas à cet homme qui irradiait une telle aura de danger. Je corrigeai alors mon image mentale au profit de celle d'un homme pratiquant un art martial. Cela lui allait mieux. Il se plia sur la causeuse, étendant ses longues jambes devant lui en les croisant au niveau des chevilles. Sa peau était presque dorée contre le tissu crème et ses longs cheveux soyeux étaient d'un noir de jais. Je me rappelai mon beau Brian et envoyai paître mes hormones.

Je me reculai contre les coussins du canapé pour adopter une pose détendue, même si j'étais on ne peut plus mal à l'aise.

— Tu voulais parler, dis-je de ma voix la plus fade. Parlons, alors.

Pour la première fois, un soupçon d'incertitude s'immisça dans son expression. Il passa la langue sur ses lèvres comme s'il était nerveux. Mes hormones remarquèrent soudain combien sa lèvre inférieure était pleine et sensuelle. Je tirai sur les rênes et m'efforçai de me concentrer.

N'ayant pas la patience d'attendre qu'il décide de ce qu'il allait dire, je choisis de le bousculer.

— Tu m'expliques encore une fois pourquoi tu as décidé de me posséder sans y avoir été invité ?

Ses yeux s'étrécirent.

— J'ai été invité. Tu n'étais pas dans ton état normal quand tu as formulé l'invitation, mais tu l'as exprimée. De plus, tu m'as invité moi, et pas n'importe quel démon. Et tu m'as invité de telle façon que je ne pouvais refuser de venir. Crois-moi, Morgane, je ne suis pas où je souhaiterais être.

J'étais heureuse d'apprendre que j'étais un tel cadeau.

— Donc, ce que tu es en train de me dire, c'est qu'on t'a forcé à me posséder. Je n'ai jamais rien entendu de tel.

Sous-entendu, *je n'en crois pas un mot*. Bien que je n'aie pas prononcé cette phrase, je vis à ses yeux qu'il avait compris.

— Ce n'est pas quelque chose qui est censé arriver, déclara lentement Lugh comme s'il choisissait ses termes avec soin. Il faut que l'hôte m'invoque par mon Nom véritable, que seuls mes proches parents connaissent.

Je haussai un sourcil.

— Alors Lugh n'est pas ton vrai nom ?

Son sourire était un peu plus doux cette fois, mais mes hormones l'apprécièrent autant que les sourires précédents.

— C'est mon vrai nom, mais pas mon Nom véritable. Un Nom véritable possède un pouvoir et une grande signification cérémonielle. Tous les démons n'en ont pas mais, pour ceux qui en ont un, c'est un secret qu'ils gardent précieusement.

J'assaisonnai ce petit morceau pour le digérer plus tard. J'avais des questions plus importantes à poser.

— Alors tu prétends que quelqu'un t'a appelé par ton nom et t'a obligé à me posséder contre mon gré. Et pourquoi donc quelqu'un ferait-il ça ?

Le sourire disparut comme s'il n'avait jamais existé. Les lignes de son visage semblèrent se durcir et s'aiguiser sous mon regard et ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif. Je supposai que c'était de colère, et cela me ficha une trouille de tous les diables. Je déglutis et m'enfonçai plus encore dans les coussins du canapé. Ce serait le bon moment pour me réveiller.

Voyant ma réaction, Lugh se calma de manière visible. Quand il parla, sa voix était douce bien que l'éclat de ses yeux n'ait pas diminué.

— Ce n'est pas contre toi que je suis en colère, dit-il. C'est contre... les personnes qui ont fait ça.

Cette légère hésitation me fit penser qu'il savait exactement qui l'avait fait, mais je ne voulais pas l'énervier en insistant pour qu'il me dise de qui il s'agissait. Je ne savais pas s'il pouvait vraiment me faire du mal et je ne tenais pas à le découvrir.

— Je te l'ai déjà dit, je suis un réformateur parmi les miens, poursuivit-il. Les réformateurs sont rarement populaires, je

suppose qu'on m'a appelé en toi pour me faire taire. Ce qui signifie qu'un de mes proches m'a trahi en prononçant mon Nom véritable et également que cette personne savait que tu serais capable de me supprimer.

— Hum hum.

Comment quelqu'un pouvait-il savoir ce que moi-même j'ignorais puisque, d'après mes sources, il était impossible qu'un être humain reste humain tout en étant possédé.

— Et qu'est-ce que ça peut signifier d'autre ?

Le regard qu'il m'adressa fut des plus sinistres.

— Cela peut vouloir dire qu'on m'a appelé pour me tuer.

Je n'aimais pas du tout cette idée, parce que je supposais que des méchants de cette envergure ne le feraient pas seulement en l'exorcisant – ils le feraient en me brûlant sur le bûcher.

Le regard de Lugh croisa le mien et son expression se fit légèrement moins sombre.

— Mais ce n'est probablement pas le cas, ajouta-t-il doucement. Sinon, ils m'auraient tué cette nuit-là.

Je repensai à Val et aux hommes masqués qui étaient entrés dans ma maison.

— Peut-être cela ne les dérangeait-il pas de te laisser en vie tant que je te contrôlais. Mais quand j'ai montré cette lettre à Val et qu'ils ont appris que nous communiquions, ils sont passés au plan B.

Le plan B, qui impliquait probablement de me brûler vive. Ô joie !

J'essayai d'imaginer Val faisant partie d'un plan destiné à me tuer, et mon esprit s'y refusa. Bon sang, c'était ma meilleure amie ! Elle ne me ferait pas de mal.

Sauf qu'elle m'avait fait du mal et qu'elle avait essayé de me tirer dessus au Taser, sans compter que les raisons qui avaient motivé son geste n'étaient pas très claires, malgré toute la bonne volonté dont je faisais preuve pour les trouver plausibles.

Ma gorge se resserra. L'espace d'un instant, je crus que j'allais me mettre à pleurer. Je m'autorise rarement à pleurer et, quand cela m'arrive, cela n'est sûrement pas devant quelqu'un. Et encore moins devant un démon à la fois sexy et terrifiant qui cohabiterait avec moi dans mon corps.

— Ça ne me semble pas très probable, déclara Lugh.

Il s'était déplacé pour s'asseoir à côté de moi sur le canapé sans que je l'aie vu faire. Il devait passer d'un endroit à l'autre comme ça. Je fis un bond de un kilomètre et m'écartai de lui tant bien que mal. Sa main se referma sur mon bras pour m'immobiliser.

— Tu n'as rien à craindre de moi, Morgane. Je ne suis pas ton ennemi et je ne pourrais pas te faire de mal même si je le voulais.

Ouais, voilà qui était vraiment rassurant.

— Lâche-moi, dis-je d'une voix calme et égale malgré mon cœur qui battait à tout rompre.

Il ne s'agissait pas que de peur, pourtant. Sa main était merveilleusement chaude et ferme sur mon bras. Il irradiait de son corps une agréable torpeur. Ses cheveux se répandirent sur son épaule et caressèrent la peau de mon bras. Ce fut comme la caresse de la soie chaude. De près, je sentais l'odeur du cuir ainsi qu'un parfum exotique et musqué sur lequel je ne parvenais pas à mettre un nom.

Il me lâcha, mais il encombrait toujours mon espace personnel sur le canapé.

— Laisse-moi respirer, tu veux ? demandai-je avec une pointe de désespoir dans la voix. (À mon grand soulagement, il s'éloigna. Mes hormones protestèrent faiblement, mais je leur fermai le clapet d'un grondement mental.) Qu'est-ce que je dois faire ? demandai-je, parce que je n'en avais franchement aucune idée.

— Trouve l'exorciste le plus puissant que tu connaisses et demande-lui d'essayer de m'exorciser.

Le choc me laissa bouche bée. Mon expression l'amusa un moment, puis il se reprit en affichant de nouveau son visage sinistre.

— Je suis un réformateur en faveur des droits des humains. Empêcher que les miens possèdent des hôtes non consentants est une des causes qui me tient le plus à cœur. Je pense que celui qui m'a convoqué en toi a un sens de l'humour très cruel. Et il sait aussi que je ne prendrais pas volontairement part à un tel plan.

Il se pencha en avant et me prit la main. Pour une raison à laquelle je ne souhaitais pas réfléchir, je le laissai faire.

— Je ne te mentirai pas, dit-il. Je doute que même l'exorciste le plus fort parvienne à me chasser. Je suis très puissant parmi les démons, sinon mes efforts de réforme ne gêneraient personne. Mais il faut que tu essaies quand même, ou tu risqueras de perdre la vie de la manière la plus déplaisante qui soit.

Une boule se forma dans ma gorge. Autant je pouvais détester les démons, autant je ne souhaitais pas que celui-ci se sacrifie héroïquement pour me sauver la peau. Et ayant vu ce qu'il advenait de la plupart des hôtes quand on exorcise leur démon, l'idée n'était pas très attrayante. Bien sûr, si la seule alternative était l'exorcisme ou bien qu'il meure parce qu'on me brûlerait vive, je préférerais prendre la Porte Numéro 1.

— Je vais voir ce que je peux faire. Bien entendu, il faut d'abord que je sorte de prison.

— Je devine que cela va arriver incessamment.

Il vacilla et je pris conscience que j'étais en train de me réveiller, alors qu'il me restait tant de questions à poser. J'ouvris la bouche pour en énoncer une, mais je me retrouvai assise sur mon lit. Enfin, sur le lit de ma cellule.

Une garde, l'air impatient, se tenait devant la porte.

— Madame, vous dormez comme une morte, dit-elle.

Je n'appréciai pas beaucoup cette phrase en la circonstance. La porte de la cellule s'ouvrit.

— Votre avocate est là, ajouta la sentinelle en détachant les menottes de sa ceinture.

Espérant qu'il s'agissait de bonnes nouvelles, je tendis paisiblement les mains pour qu'elle me passe les bracelets. J'essayai aussi de ne pas trop penser aux espoirs de moins en moins nombreux que Lugh soit une création de mon imagination.

Chapitre 9

La remise en liberté sous caution fut acceptée, ce qui fut un soulagement. Cela ne signifiait pas que les charges contre moi étaient abandonnées, bien sûr. Je faisais, dans une certaine mesure, confiance au système judiciaire, mais pas assez pour poser mes fesses dans un coin et le laisser s'occuper de tout.

J'avais retourné la question dans tous les sens : qui pouvait me détester au point de me faire coincer pour meurtre ? Un nom avait fini par remonter en haut de la liste : Dominic Castello. Il n'avait pas été très satisfait de moi le jour où j'avais chassé son démon. De plus, si Dominic était impliqué, cela justifiait le mystérieux intérêt d'Adam pour cette affaire.

À ma sortie de prison, ma priorité fut de passer chez moi me laver et me changer. Je regrettai un moment d'avoir choisi de vivre en banlieue au lieu du centre-ville, car cette petite virée allait me prendre trois heures en tout. Je me sentais cependant trop crado pour pouvoir m'en passer.

Je ne fus pas surprise de constater que ma maison avait été fouillée soigneusement par la police. Ils n'avaient visiblement pas fait d'efforts particuliers pour tout laisser en désordre – pas comme à la télévision, quand ils balaient le contenu des bibliothèques par terre pour les laisser en vrac –, mais pas mal de choses ne se trouvaient pas à leur place. J'allais devoir faire avec, parce que ce n'était pas le moment de me mettre au ménage.

Bien entendu, ils m'avaient confisqué mon Taser. En temps normal, cela ne m'aurait pas gênée. Il m'arrivait d'aller en ville avec mon Taser, mais je ne l'avais pas constamment collé à ma hanche. Là, ça me gênait, parce que ce que je m'apprêtais à faire était un chouïa stupide. J'allais rendre visite à mon grand ami Dominic.

Je n'aurais pas dû avoir besoin du Taser pour me défendre, puisqu'il n'était plus possédé. Il était toujours beaucoup plus

grand que moi et, s'il pétait un câble, je serais désavantagée. Cela n'allait pas m'arrêter pour autant.

Je cherchai son adresse dans l'annuaire et, bien sûr, je la trouvai. Il avait vraiment facilité la tâche de Colère de Dieu. Il vivait dans les quartiers sud de Philly, un coin avec une importante communauté italienne. Avait-il des liens avec la mafia ? Dans ce cas, lui rendre visite était encore plus stupide de ma part.

Je pris le train puis un taxi jusqu'à chez lui. Je restai devant sa véranda pendant un moment à rassembler mon courage. Assis sur les marches de la véranda voisine, un vieil homme en maillot de corps fumait une cigarette en lorgnant toutes les femmes de moins de cinquante ans qui passaient devant chez lui. Sentant son attention se fixer sur moi, je décidai qu'il était temps que je me bouge.

Je sonnai en gardant un œil sur le bonhomme de la maison d'à côté. Il me lorgnait sans aucun doute. Tant qu'il se contentait de ça, pas de problème. Je n'étais pas habillée de façon particulièrement sexy ce jour-là, Dieu merci.

J'étais sur le point de conclure que Dominic n'était pas là quand la porte s'ouvrit. Il n'avait pas l'air content de me voir.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Ce n'était pas franchement un grondement, mais ce n'était pas beaucoup plus amical. Oh oui, ce type m'en voulait, ça se voyait.

Je m'efforçai d'avoir l'air bienveillante. Pourtant, je le fis remonter d'un cran dans ma liste de suspects.

— Je venais voir comment vous alliez. Vous étiez vraiment bouleversé l'autre jour. (Je haussai les épaules, l'air confus. Je crois.) Je n'arrête pas d'y penser. Vous n'avez pas été gâté.

Il ne sembla pas savoir quoi répondre. Son regard devint moins belliqueux et il se détendit, bien qu'encore sur ses gardes.

— Vous avez fait tout ce chemin pour prendre de mes nouvelles ? demanda-t-il.

Ah ah ! pensai-je. Comment pouvait-il savoir que le chemin avait été long pour venir le voir ? Il savait peut-être où j'habitais, puisqu'il avait dû se renseigner avant de pénétrer chez moi pour subtiliser mon Taser.

Je lui souris.

— Je viens de traverser quelques semaines assez dures. Je me suis dit que je pouvais profiter de bonnes vibrations.

Il me répondit par un vrai sourire, ce qui le rendit moins suspect à mes yeux, et ouvrit sa porte en grand.

— Vous voulez entrer prendre un café ? puisque vous êtes venue jusqu'ici.

Ouah, sympathique ! À moins qu'il essaie juste d'apaiser mes soupçons. Ou bien qu'il tente de m'attirer chez lui pour me tabasser.

— Avec plaisir, dis-je en entrant comme si je lui faisais implicitement confiance.

L'endroit était minuscule et étroit. Le rez-de-chaussée consistait en un salon, une salle à manger et une cuisine en enfilade sans porte ni séparation. Dominic faisait apparemment ses courses chez Goodwill et dans les magasins bon marché. Tout était dépareillé, y compris les quatre chaises autour de la table de la salle à manger/cuisine, et tout était un peu usé et délavé.

Il tira une chaise pour que je m'asseye – une pièce en vinyle rouge au siège barré d'une fente par laquelle le rembourrage ressortait – et, en deux pas, il fut dans la cuisine.

— Comment tenez-vous le coup ? lui demandai-je pendant qu'il s'activait pour préparer le café.

Le dos tourné, il haussa les épaules.

— Je survivrai.

Pendant que le café passait, il se retourna pour me faire face, les fesses appuyées contre le comptoir, les bras croisés sur le torse.

— Quelqu'un qui m'était proche vient juste de mourir, et ça va me prendre du temps pour m'en remettre.

Ses yeux scintillaient de larmes retenues. Je me demandais si je n'étais pas une garce insensible pour être venue là dans l'intention de l'interroger... sous prétexte d'amitié, pas moins. Mais je le considérais comme le suspect le plus probable, alors j'avancai comme un bon petit soldat.

— J'en suis désolée, Dominic, dis-je de ma voix la plus douce. Vraiment. Ce qui vous est arrivé, à votre démon et à

vous, n'est pas juste. Au moins, vous avez survécu et votre cerveau est intact. Cela aurait pu être bien pire.

Il cligna des yeux pour chasser ses larmes sans me quitter des yeux.

— Vous ne savez pas vraiment de quoi vous parlez. Vous ne pouvez imaginer ce que je vis.

Non, je ne pouvais pas. Je ne pouvais imaginer ce que cela faisait de retrouver son libre arbitre et sa personnalité et d'en être affolé. Je ne comprenais tout simplement pas comment on pouvait, à la base, décider de faire une croix dessus.

Dominic s'avança et posa les mains sur le dossier de la chaise en face de moi. Les jointures de ses doigts blanchirent quand son regard croisa le mien.

— La semaine dernière encore, j'étais un héros. J'étais important dans ce monde. Je sauvais des vies qu'aucun être humain ordinaire n'aurait pu sauver. (Ses yeux brillaient d'une intensité fanatique.) Ma vie avait vraiment un sens. Maintenant, je ne suis qu'un type comme les autres.

Les mains crispées en poing, je serrai les dents. Je m'efforçai de modérer ma réponse, vraiment, mais il m'avait touchée là où ça faisait mal, en plein dans le mille.

— Ce n'est pas parce que je ne suis pas l'hôte d'un démon que ma vie n'a pas de sens ! déclarai-je. (D'accord, oublions une seconde que j'étais possédée par un démon. Je mettais encore toute ma volonté à ne pas y penser.) Ma vie a un sens à mes yeux. Pourquoi ne serait-ce pas la même chose pour vous ?

La cafetière s'arrêta en gargouillant. À la place de Dominic, je l'aurais ignorée, mais il écarta la chaise qu'il agrippait et se tourna vers la cuisine. J'avais du mal à croire qu'il allait effectivement me servir un café après ce petit échange, mais il ouvrit un placard et en sortit une paire de mugs dépareillés. Quand il tendit la main vers la cafetière, une tache rouge s'étala sur le dos de sa chemise blanche. Une tache qui grandissait sous mes yeux, dessinant une longue bande en travers de ses omoplates.

J'ouvris la bouche d'étonnement sans que Dominic, qui servait le café, s'en rende compte. Il ne remarqua mon expression que quand il posa les mugs sur la table.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? me demanda-t-il, les yeux écarquillés.

Je déglutis en me demandant si la tache était réellement ce qu'elle paraissait être.

— Votre dos, murmurai-je.

À ma grande surprise, ses pommettes olivâtres rougirent. Pas le genre de réaction à laquelle je me serais attendue.

— C'est arrivé quand les gens de Colère de Dieu vous ont attaqué ? demandai-je, même si je connaissais déjà la réponse.

Il secoua la tête, son embarras s'intensifiant tandis qu'il regardait le plateau éraflé de la table au lieu de me regarder.

— Euh non, Saul, mon démon, a soigné ces blessures depuis longtemps.

J'aime bien croire que je suis une dure à cuire qui a tout vu mais, en bien des domaines, je suis une grande naïve. Je ne savais franchement pas quoi penser de ce que je voyais et je ne comprenais pas pourquoi il rougissait.

— Est-ce qu'ils vous ont encore agressé ?

Il me regarda et son expression passa de gênée à amusée.

— Vous le faites exprès ou quoi ? me demanda-t-il.

Peut-être qu'à ce moment un petit coin de mon cerveau était en train de comprendre, mais ce n'était pas un petit coin conscient.

— Pourquoi saignez-vous ?

Il cligna des yeux et éclata de rire.

— Non, vous ne faites pas semblant.

Il tira la chaise derrière laquelle il se tenait et s'assit. Il s'était défait de toute son indignation justifiée. Et de toute sa gêne, apparemment.

— Je saigne parce que mon amant a un peu trop joué du fouet.

C'était mon tour d'être gênée. Mon visage se mua en un véritable gyrophare et je plongeai les yeux dans ma tasse de café. Je n'en avais pas encore bu une gorgée et, pour le moment, la situation n'allait pas changer.

— Oh, réussis-je à marmonner en souhaitant être téléportée ailleurs dans la seconde.

— Voilà un autre inconvénient de la perte de mon démon, poursuit Dominic. Avant, mon amant pouvait me frapper aussi fort qu'il le désirait et Saul soignait les dommages. Maintenant il faut qu'il apprenne à faire attention à ma fragile chair humaine.

Sûr, je voulais me tirer de là. Mais je devais bien admettre que j'éprouvais une certaine fascination morbide. Ce type était si différent de moi qu'il pouvait tout aussi bien appartenir à une autre espèce ! Je risquai un regard vers lui et découvris qu'il me considérait avec un mélange d'amusement et d'amertume.

— Alors vous aimez vraiment être fouetté jusqu'au sang ?

Mon estomac tenta de faire la cabriole à cette pensée. Je l'en empêchai par la simple force de ma volonté.

Dominic secoua la tête.

— Non, c'était une erreur. Cela ne se reproduira plus.

— Mais vous aimiez cela quand vous étiez possédé par votre démon et qu'il pouvait vous soigner, insistai-je.

Il secoua encore une fois la tête.

— J'aime avoir un peu mal, mais pas autant. Saul aimait les jeux *hardcore*. Il me protégeait de la douleur quand cela devenait trop dur pour moi. (Il esquissa un sourire triste.) Quand je me suis fait tabasser par les gens de Colère de Dieu, je n'ai rien senti. C'est Saul qui a tout pris jusqu'à ce que ça devienne insupportable, même pour lui. C'est à ce moment-là qu'il a riposté pour se défendre. Je n'aurai plus jamais ce genre de protection.

— À cause de moi.

Dominic me surprit encore.

— Non. Je sais que ce n'est pas votre faute. Si vous ne l'aviez pas fait, quelqu'un d'autre s'en serait chargé. (Son regard croisa le mien.) Ça ne veut pas dire pour autant que vous et moi serons un jour amis. J'espère ne plus jamais avoir à poser les yeux sur vous après aujourd'hui.

Cela me blessa sans que je sache pourquoi. J'écartai le mug dans lequel je n'avais pas bu et, ce faisant, je renversai un peu de café sur la table, puis je repoussai la chaise et me levai.

— C'est un sentiment partagé, lui dis-je. Vous n'êtes qu'une marionnette vicieuse, Dominic. Faites-vous aider avant d'y laisser votre peau.

Ses yeux s'embrasèrent et il se leva brusquement lui aussi. Un instant, je crus qu'il allait sauter par-dessus la table pour m'attraper, mais il se contenta de me fusiller du regard.

— Je ne vous permets pas de me juger. Vous ne savez rien de moi.

— Je sais que votre amant vous fouette jusqu'au sang ! Et je sais que, s'il a apprécié de le faire jusqu'ici, il continuera à apprécier, même si ce n'est pas votre cas. Il faut que vous vous sortiez de là.

— Non, c'est vous qui allez sortir d'ici, mademoiselle Kingsley. Sortez de chez moi !

Je réussis à la fermer, mais c'était limite. Si son amant avait aimé lui lacérer le dos quand son démon était capable de le soigner, cela voulait dire que c'était un vrai sadique. Combien de temps se satisferait-il de plaisirs sadiques que Dominic ne pouvait plus que tolérer aujourd'hui ?

Je ne connaissais pas ce type, et je n'avais pas beaucoup de raisons de l'aimer. Pourtant, je voulais sincèrement lui venir en aide. Sans doute parce que je me sentais responsable du fait qu'il se retrouve en danger.

Il me suivit jusqu'à la porte, apparemment pour avoir le plaisir de me la claquer au nez.

Je me tournai vers lui avant de sortir.

— Dites à Adam que, s'il vous fait du mal, je le pourchasserai personnellement pour l'exorciser.

J'espérais peut-être qu'il me dise qu'Adam n'était pas le malade qui lui avait infligé pareil traitement. Pas de bol. Il me poussa et ferma sèchement la porte dans mon dos.

Chapitre 10

Après mon enrichissante conversation avec Dominic, j'avais encore du trajet en train. Cette fois, je rentrai chez moi pour y rester. On était vendredi soir, habituellement un soir de rendez-vous amoureux, mais je n'étais pas vraiment d'humeur. Je n'étais pas encore prête à pardonner à Brian de ne pas m'avoir fourni d'alibi. Je l'appelai en arrivant chez moi, juste pour lui dire où je me trouvais. Notre conversation fut brève et tendue.

Après avoir raccroché, je remis de l'ordre dans la maison puis je changeai de nouveau le code de l'alarme. J'avais pris une douche plus tôt dans la journée, mais puisqu'il était hors de propos d'évacuer mon stress en galipettes, c'était le bon moment pour un bain chaud. Je me laissai bercer pendant une demi-heure environ, et cela me fit du bien.

J'étais en train de m'envelopper dans un peignoir quand le bruit de la sonnette d'entrée retendit chacun de mes muscles comme des cordes de piano. Je jurai.

J'aurais dû me douter que Brian ne me laisserait pas le temps de réfléchir à ce qu'il avait fait. Il voulait que j'en finisse maintenant et il était venu m'affronter. C'est le genre de chose qu'il fait et qui me rend folle. Il ne peut tout simplement pas me laisser en colère dans mon coin sans essayer d'arranger les choses. Je pense que, dans sa vie, il a pris l'habitude de résoudre les problèmes à court terme. Les disputes familiales sont réglées avant que le soleil se couche dessus.

Je ne suis pas comme ça. Je ne le serai jamais. Ce n'est pas que je n'aimerais pas. Je veux dire, qui a envie de passer la moitié de sa vie à faire la gueule ? C'est juste que je n'ai pas été élevée dans une atmosphère où j'aurais pu apprendre à me comporter de la sorte. Vous pourriez penser que, comme j'étais la rebelle de la famille, mes parents n'avaient aucune influence sur moi. C'est faux. C'est juste que leur influence n'était pas bonne.

Me mettant progressivement dans un état de rage folle, je me dirigeai vers la porte en tapant des pieds. J'allais ne faire qu'une bouchée de Brian et le renvoyer chez lui la queue entre les jambes.

Ce qui aurait été un plan parfait s'il s'était agi de Brian. Mais c'était Adam qui se trouvait sur le pas de ma porte.

Je grognai en regrettant de ne pas avoir eu le bon sens de regarder par le judas au lieu de laisser ma colère contre Brian établir des hypothèses à ma place.

— Tu connais le vieux dicton ? demandai-je en resserrant mon peignoir sur ma poitrine.

Je m'efforçai de ne pas penser à la tache de sang sur le dos de Dominic, ni d'imaginer Adam avec un fouet en main. Cela ne marcha pas.

Je suppose que je ne détestais pas Adam autant que je l'avais pensé, sans quoi je ne me serais pas sentie si... trahie par ce que j'avais appris. C'est stupide, n'est-ce pas ?

Adam m'observa avec attention. Je n'avais aucune idée de la nature de ses pensées ni de la raison de sa présence chez moi. Comme ses yeux s'attardaient longuement sur ma joue, je me demandai si j'avais encore de la mousse sur le visage. J'étais bien trop embarrassée pour vérifier.

— Je peux entrer ? demanda-t-il.

Je bloquai le passage de mon corps.

— Non.

Hors de question que ce salopard sadique entre dans ma maison. Surtout quand j'étais toute seule et habillée d'un simple peignoir.

— Je pourrais entrer de force très facilement.

— Et je pourrais porter plainte contre toi si vite que la tête te tournerait.

Il éclata d'un rire sinistre.

— Je suis le directeur des Forces spéciales. Je pense qu'il te faudra davantage qu'une plainte pour violation de domicile pour m'effrayer.

— Casse-toi, Adam, je ne plaisante pas.

Je voulus claquer la porte, mais il mit sa menace à exécution et entra chez moi en me bousculant.

J'avais si peur de me retrouver seule dans la maison avec lui que je tentai de m'enfuir, pieds nus et en peignoir.

À la vitesse du démon, il me saisit par le bras et me tira en arrière à l'intérieur avant de claquer la porte. Ses doigts s'enfoncèrent assez profondément dans ma chair pour laisser des hématomes. Je ne me plaignis pas, cela aurait pu lui plaire. Évidemment, il pouvait aussi prendre son pied en me sentant résister. Est-ce que ce genre de chose n'excite pas les sadiques ?

Malgré moi, mon regard se posa sur sa braguette. Heureusement, aucun signe d'érection. Peut-être qu'il ne bandait que pour les hommes ?

— Oh, pour l'amour de Dieu, Morgane ! lâcha-t-il. Tu vérifies si je bande parce que je te moleste ?

Comme c'était exactement ce que j'étais en train de faire, je fus incapable de feindre une indignation justifiée.

Il m'attira contre lui, penchant la tête afin que ses lèvres effleurent presque mon oreille quand il s'adressa à moi.

— Il faudrait que je te fasse bien plus mal que ça pour être excité, ma chérie. Et si tu as l'intention de m'écraser le pied, je te le déconseille.

Il avait dû sentir mon corps se tendre. Pourtant, je fus surprise qu'il puisse lire aussi bien mes réactions. J'envisageai sérieusement de passer à l'acte, mais je ne tenais pas à savoir de quelle manière il se vengerait.

— Lâche-moi, grondai-je, les dents serrées.

Ce qu'il fit. À la tension sensible de son corps, je devinais qu'il était prêt à m'attraper encore une fois si je faisais le moindre faux mouvement. Mon cœur essayait de s'arracher de ma poitrine et ma peau se couvrit d'un lustre de sueur froide malgré la demi-heure passée dans la baignoire. Il était capable de me broyer sans même le vouloir. Et plus cela faisait mal, plus il aimait. Même mon esprit bravache se faisait la malle face à une telle menace.

Quand il parla, sa voix était profonde et basse, pleine de menace.

— Là, j'aimerais te faire du mal, Morgane. Vraiment. Dominic traverse une période assez pénible et il n'a vraiment

pas besoin que tu débarques chez lui pour dénigrer son mode de vie.

Ses paroles me fichèrent la trouille, mais, quand je levai les yeux vers lui, ce que je vis tenait plus de la douleur que de la colère.

— Qu'est-ce que t'en as à foutre ? Ton pote démon ne possède plus Dominic. Ce n'est rien qu'un humain chétif, non ?

— Non pas que cela te regarde en quoi que ce soit, mais je t'ai dit que son hôte et le mien étaient amis avant qu'ils soient possédés par Saul et moi. Mon hôte se soucie de Dominic et je me soucie de mon hôte. Laisse-le tranquille, Morgane. S'il te plaît.

— Attends que je comprenne. Tu le fouettes jusqu'au sang et tu es en colère contre moi parce que je l'ai blessé ?

Son expression se durcit, la douleur disparut ou, du moins, battit en retraite.

— Ouais, exactement.

Peut-être qu'Adam se souciait vraiment de Dominic, à sa manière vicieuse. Mais, pour une raison quelconque, je me rendais compte que moi aussi je me souciais de Dominic. Je levai les yeux sur Adam malgré ma peur.

— Je pensais ce que je lui ai dit. Si tu le blesses encore une fois, je te pourchasserai. Et je suis d'accord avec toi, il a traversé des moments assez pénibles comme ça.

Adam se détendit un peu.

— Tu le penses vraiment ?

— Un peu que je le pense.

Et je t'en prie, ne me demande pas pourquoi, parce que je serais bien incapable de te l'expliquer.

Je n'aurais pas pu qualifier l'expression d'Adam de sourire, mais c'était assez approchant.

— Eh bien, voilà une chose dont tu n'auras pas à te soucier. (Il me considéra de son regard pénétrant.) Il a saigné dès le premier coup. J'en ai donné bien plus ensuite sans laisser une marque. J'ai appris.

Je levai les deux mains.

— Euh, ça ne me regarde pas, Adam.

Il éclata de rire.

— Tu ne veux pas savoir de quelle manière je l'ai réconforté ensuite ?

Je lui décochai mon regard le plus mauvais en sentant que je rougissais de nouveau. Mon esprit se figea sur l'image du cul nul d'Adam – non pas que je l'aie déjà vu, je vous rassure ! – en train de faire des choses. Cette pensée aurait dû être répugnante, mais ce n'est pas vraiment de cette manière que j'y réagis. Ma réaction... Non, voilà qui est répugnant !

Je chassai tant bien que mal cette image.

— Alors, tu as prévu de me faire mal ?

Je croisai les bras sur ma poitrine en resserrant en même temps les bords de mon peignoir. Le sourire d'Adam était presque condescendant.

— Je n'ai jamais fait de mal à quelqu'un pour le plaisir et sans son consentement.

Devant son regard intense, je dus me retenir de reculer d'un pas.

— Je dois admettre que j'aimerais beaucoup, pourtant. Dominic ne supporte pas autant qu'avant et j'ai un excédent d'énergie. Peut-être qu'un jour je trouverai un moyen de te convaincre d'être consentante.

— Il gèlera en enfer avant que cela arrive.

Il me sourit.

— Alors je vais prier pour qu'une nouvelle ère glaciaire nous tombe dessus.

J'aurais voulu lui arracher son sourire d'une gifle.

— On en a fini, là ? Tu t'en vas, maintenant ?

— Oh, je ne pense pas.

— Et si je te le demande vraiment gentiment ?

— Ce n'est pas ton genre de demander les choses gentiment, ma chérie.

Il semblait avoir dépassé sa colère ou du moins l'avoir enterrée sous autre chose. De l'amusement, peut-être. Je préférerais ça à la colère, mais à peine.

— J'ai une chance de te faire cesser de m'appeler « ma chérie » ? soupirai-je.

— Bien sûr, offre-moi l'hospitalité.

Je n'aimai pas la lueur dans son regard.

— Quel genre d'hospitalité ?

Je n'aurais pas pu avoir l'air plus soupçonneux.

— Tu pourrais m'offrir un verre. Je voudrais te parler de ton inculpation pour meurtre. J'ai découvert quelque chose qu'il faut que tu saches.

D'accord, il avait piqué ma curiosité.

— Je vais m'habiller. Tu peux m'attendre dans le salon, dis-je en lui désignant la pièce.

Le sourire d'Adam était de pure malice filée de désir.

— Tu n'as pas besoin de t'habiller pour moi.

Je songeai à un certain nombre de réponses cinglantes.

Finalement, cela n'aurait fait qu'aggraver la situation. Je pointai un doigt autoritaire vers mon canapé.

— Assieds-toi. Attends. Je reviens.

Je l'entendis glousser quand je tournai le dos pour me diriger vers la chambre. L'espace d'un instant, je fus tentée d'enfiler des vêtements et de déguerpir par la fenêtre mais, s'il avait vraiment appris quelque chose d'important, il fallait que je sois au courant. Bien sûr, étant donné son attitude à mon égard, je ne comprenais pas pourquoi il accepterait de partager des informations avec moi.

Adam était en fait une belle petite énigme, et je n'aimais pas ça du tout.

J'attrapai un vieux jean que j'avais acheté avant que la taille basse soit à la mode et enfilai un sweat-shirt ample que j'avais piqué à Brian une nuit qu'il avait ruiné mon chemisier. L'association des deux vêtements donnait un résultat sans forme, ce que je considérai comme une bonne chose vu le regard que posait Adam sur moi. Dominic apprécierait-il qu'il reluque une femme de cette façon ? Puis je me demandai pourquoi Adam et Dominic étaient encore ensemble alors que le démon de celui-ci n'était plus là. Puis je me demandai pourquoi je me demandais tant de choses. Pour finir, je me contraignis à ne plus y penser.

Je regrettai mon choix de tenue dès que j'entrai dans le salon. Adam jeta un coup d'œil sur moi et éclata de rire. Je me laissai tomber sur la causeuse jaune en m'enfonçant dans les coussins.

— Tu as eu peur que je te saute dessus si tu ne t'habillais pas comme un sac ? demanda-t-il avec une expression ironique.

Je remarquai pour la première fois qu'il avait des pattes d'oie autour des yeux. S'il n'avait pas été un démon homo avec un penchant SM – plus S que M –, j'aurais pu trouver ce détail sexy.

Je redressai le menton.

— Tu essaies de me faire croire que tu ne me regardais pas comme le Grand Méchant Loup zyeute le Petit Chaperon rouge ?

Il se calma un peu, mais le rire étincelait toujours dans ses yeux.

— Non, tu as raison. J'en ai rajouté. (Les dernières traces de sa bonne humeur disparurent.) Tu ne dois pas avoir peur de moi, Morgane. Je ne te ferai pas de mal sans ton accord, et le viol n'est vraiment pas mon truc.

— Ouais, tu es un type bien, c'est ça ?

Il haussa les épaules.

— Je n'irais pas jusque-là.

— Tu as dit que tu avais des informations à me communiquer. Pourquoi ne mettrions-nous pas un terme à notre joute verbale pour en venir au fait ?

— Tu as raison. Quand Dominic m'a appelé pour me dire que tu étais passée chez lui, je savais que ce n'était pas simplement par bonté de cœur. (Je grimaçai, mais il poursuivit.) J'ai supposé que tu le soupçonnavais d'avoir monté ce coup contre toi. C'est pourquoi je lui ai posé la question.

Mes sourcils se haussèrent jusqu'à la lisière de mes cheveux.

— Tu as demandé à ton amant s'il avait essayé de me faire coincer pour meurtre ? Je suppose que je ne suis pas la seule personne à avoir des problèmes de confiance.

Il écarta mon commentaire piège.

— Je savais qu'il ne l'avait pas fait. Mais je savais aussi que, si quelqu'un voulait te causer des problèmes, cette personne aurait pensé avec raison que Dominic pourrait vouloir y prendre part. Pourquoi commettre soi-même un crime quand tu peux manipuler quelqu'un d'autre et l'amener à le perpétrer à ta place ? Alors je lui ai demandé si on lui avait posé des questions

à ton sujet depuis l'exorcisme. D'abord, il m'a répondu que non. Puis je lui ai demandé les noms des personnes avec qui il avait parlé depuis, et un nom très intéressant est venu sur le tapis. Quand il y a réfléchi davantage, Dominic a compris que cette personne l'avait testé pour connaître ses sentiments à ton égard.

— Tu sais, c'est quand tu veux, tu peux peut-être cesser de tourner autour du pot et cracher le morceau.

— Très bien. Je veux parler de ton frère, Andrew.

Je serrai les dents. Cela n'aurait pas dû me faire aussi mal d'avoir une nouvelle preuve qu'Andrew était mon ennemi. Lugh l'avait déjà accusé. Et il n'était plus vraiment mon frère, il était le démon Raphaël.

Quelle que soit la logique, cela me blessa.

— Juste pour m'en assurer, je me suis procuré l'appel passé au 911. C'était un appel anonyme depuis la maison de la victime, et il n'y avait aucune empreinte sur le téléphone. La voix était étouffée, mais je suis sûr que c'était celle d'Andrew.

J'inspirai profondément.

— Alors qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi n'arrêtes-tu pas Andrew ?

— Ma juridiction, c'est le crime violent. Un appel au 911 n'est pas considéré comme un crime violent.

— Mais pratiquer un exorcisme illégal l'est !

— Est-ce que ton frère est exorciste ?

Il connaissait la réponse à cette question, parce qu'il n'existe aucun démon exorciste. Bien sûr, quelques jours auparavant, j'aurais aussi affirmé qu'il était impossible d'être possédé par un démon sans être au courant. Alors, qu'est-ce que j'en savais finalement ?

— S'il a appelé de la maison, insistai-je, c'est qu'il est au moins complice.

Adam secoua la tête.

— La seule preuve que j'aie contre lui, c'est sa discussion d'hier avec Dominic et le fait que je pense avoir reconnu sa voix étouffée au téléphone. Ça ne suffit pas. Mais cela me suffit pour t'avertir de faire attention à toi.

Je levai la tête. Son visage irradiait la sincérité.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu me détestes.

Il roula des yeux.

— Je ne te déteste pas. Je suis en colère contre toi. Si tu ne sais pas faire la différence, alors c'est toi qui as besoin d'aide, pas Dominic.

Mince, est-ce que Dominic lui avait répété mot pour mot notre conversation ?

Adam se leva en un mouvement fluide, tandis que je bataillais pour m'extirper des profondeurs des coussins. Aussi gracieusement qu'un hippopotame.

— Je vais te fiche la paix maintenant, dit-il. Tu as changé le code de ton alarme, n'est-ce pas ?

— Hum hum.

Il hocha la tête et je le raccompagnai à la porte. Je croyais être sur le point de m'en débarrasser, mais il marqua une pause sur le seuil et plongea la main dans sa veste.

— Oh, j'ai failli oublier, dit-il.

Sa main émergea de sa veste en tenant un Taser qu'il me tendit, crosse tournée vers moi.

— Si, par hasard, d'autres hommes mystérieux et masqués s'introduisent chez toi en pleine nuit, tu dois avoir une arme.

Dire que je fus abasourdie est un mot faible. Je ne comprenais rien à ce type. Comment pouvait-il venir chez moi me menacer de me faire du mal et en même temps me donner un Taser pour que je puisse me défendre ?

J'hésitai un long moment en considérant le Taser. Cette arme avait très bien pu servir pour commettre un crime, et ce serait alors au tour d'Adam d'essayer de me faire coincer en plantant un nouveau clou dans mon cercueil. Pourtant, bien que ce soir il m'ait vraiment fichu la trouille, mon intuition me disait qu'il n'était pas celui qui essayait de me coincer. Je pris le Taser malgré toutes mes appréhensions.

— Merci, dis-je avant de m'éclaircir la voix. Et, euh, je suis désolée d'avoir contrarié Dominic. Ce n'était pas mon intention, vraiment.

Il acquiesça. Je ne sais si cela signifiait qu'il acceptait mes excuses ou s'il en accusait simplement réception.

Je commençai à fermer la porte quand il la bloqua encore une fois.

— Une dernière chose, dit-il, son regard ayant retrouvé cette effrayante intensité. L'hématome que tu avais sur la joue hier ? Eh bien, il a disparu.

Chapitre 11

Je vérifiai dans le miroir avant d'aller me coucher, juste pour m'assurer qu'Adam ne s'était pas fichu de moi. Non. L'hématome avait bien disparu.

Le dernier espoir que j'avais nourri de ne pas être possédée s'évapora. J'avais eu assez de bleus dans ma vie pour savoir qu'il était impossible qu'ils disparaissent en une nuit sans aide. J'avais tendance à guérir rapidement, mais pas aussi rapidement. Je remerciai ma bonne étoile que personne ne l'ait remarqué au poste de police.

Ce qui m'amena à me demander pourquoi Adam ne m'avait pas encore arrêtée. Il savait que je n'étais pas un hôte légal et répertorié. Et maintenant il savait que j'étais possédée. Et il était reparti. Un autre mystère à ajouter à une liste qui s'allongeait.

Le stress et la confusion forment une combinaison épuisante. Après avoir ressassé en vain ces énigmes pendant une heure, je montai me coucher et me forçai à dormir. Pour la première fois, je me surpris à souhaiter parler à Lugh. Peut-être pourrait-il m'en dire plus au sujet du démon d'Adam, m'expliquer quelques-uns des mystères de l'univers.

Il me fallut un temps considérable pour sombrer dans le sommeil. J'eus l'impression de ne pas avoir dormi plus de cinq minutes quand je me réveillai en sursaut.

Lugh s'améliorait dans la manipulation de mes rêves. La pièce n'était plus de ce blanc palpable et nu. Les murs étaient d'un beige clair et chaud et un épais tapis couleur rouille couvrait le sol. Le mobilier était toujours là, mais agrémenté de quelques fioritures. Le plateau de la table basse était recouvert d'un vernis brillant, et des coussins en velours d'un rouge sombre agrémentaient le canapé et la causeuse.

De l'autre côté de la pièce, en face de moi, Lugh semblait fier de son œuvre. À l'instant où mes yeux se posèrent sur lui, je perdis tout intérêt pour ses talents de décorateur.

Le cuir noir était toujours son arme favorite, mais il en portait beaucoup moins ce soir-là, du moins sur le torse. Comment qualifier l'arrangement de bandes se croisant sur son buste ? d'appétissant ? Cela pouvait être une sorte de tee-shirt ou bien juste des bandes de cuir disposées au hasard. Elles ne cachaient pas grand-chose.

Son torse était lisse et doré, agrémenté d'une légère toison noir nuit. Ses mamelons, cernés des bandes de cuir noir, étaient de la couleur du chocolat au lait. Et, ouais, il arborait des tablettes de chocolat.

Le pantalon en cuir collait de manière charmante à ses hanches et ses jambes en mettant en valeur ses muscles puissants. Et d'autres atouts.

Était-ce une coïncidence si j'avais eu tant de pensées déplacées au sujet de Dominic et Adam et que maintenant Lugh m'apparaissait comme une égérie SM ? Je l'espérais, ce qui n'empêchait que j'avais l'estomac barbouillé. À quel point Lugh était-il capable de lire mes pensées ? et voulais-je vraiment savoir ce qu'il voyait ?

Apparemment, je devais avoir l'air complètement idiote, car ses lèvres s'arquèrent en un sourire et il fit un tour sur lui-même à mon intention. Le verso était spectaculaire. Je joignis les mains, juste au cas où il me viendrait à l'idée de lui mettre la main au panier.

Merde. Je n'étais pas comme ça. Je veux dire, d'accord, j'apprécie un beau mec comme n'importe quelle fille, mais je n'avais jamais éprouvé un tel désir au premier regard. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Bien sûr, c'était un rêve, un rêve que Lugh manipulait, qui plus est. Peut-être cela servait-il ses desseins de m'embrumer l'esprit avec des pensées à caractère sexuel.

Cette possibilité m'aida à traîner mes pensées hors du caniveau. Ce type exerçait un pouvoir effrayant sur moi. Je ne pouvais me permettre d'oublier une seconde ce qu'il était ou ce dont il était capable.

— Alors, dis-je, tu as fait disparaître mon hématome.

Malgré mon ton presque accusateur, il ne sembla pas s'en offusquer.

— J'ai pensé que tu méritais de profiter au moins de certains des avantages à héberger un démon, dit-il.

Il s'assit sur le canapé en me jetant un regard d'invite sous ses épais cils noirs. Même s'il restait pas mal de place à côté de lui, je m'installai sur la causeuse. Il me sourit d'un air entendu et cela m'agaça.

— En effet, cela aurait été un véritable avantage si Adam avait décidé de m'arrêter en tant qu'hôte illégal.

Les coins de sa bouche s'abaissèrent d'un coup.

— Je n'y avais pas pensé. Je te prie de m'excuser. Je n'avais aucune intention de te mettre en danger.

Je supposai en effet que c'était le cas, ce qui ne voulait pas dire que j'avais toute confiance en lui. Pour le moment, je ne faisais confiance à personne, humain ou démon. Voilà une idée bien déprimante.

— Plus vite tu me feras exorciser, mieux ce sera, dit-il.

Même si on oubliait une minute que je pouvais finir comme un légume – et également que je pouvais rechigner à détruire ce chef-d'œuvre de beauté virile –, son plan comportait une énorme faille.

— Ouais, tout ça semble si noble de ta part et tout, mais tu m'as dit toi-même que tu n'étais pas très optimiste, que tu ne pensais pas qu'il existe un praticien assez puissant pour t'exorciser. Si je vais voir un exorciste et qu'il ne peut pas te chasser, alors il va me dénoncer. Je suppose que, si tu as accès à tous mes souvenirs, tu dois savoir que nous nous trouvons dans un État qui autorise l'exécution.

Au moins, on m'anesthésierait avant de me brûler vive : un détail auquel je doute que les ennemis de Lugh attachaient de l'importance. Malgré tout, cette solution ne se trouvait pas en tête de liste de mes dénouements préférés.

Il acquiesça d'un air grave.

— Je sais. Je n'y avais pas pensé la dernière fois que nous avons parlé. Je m'en excuse. C'était vraiment inconsidéré de ma

part. Mais je suppose que ton ami Adam nous offre une autre option.

Mon dos se raidit.

— Adam n'est pas mon ami.

— Comme tu veux, poursuivit-il doucement. Il sait déjà que tu es possédée et il ne t'a pas arrêtée. Va le voir demain, dès que possible. Demande-lui de m'exorciser.

Je clignai des yeux et secouai la tête.

— Demander à Adam de t'exorciser ?

Comme si je n'avais pas bien entendu la première fois.

— Oui. Il se peut qu'il n'ait pas le pouvoir d'y parvenir, mais il aura la volonté d'essayer.

— Alors un démon peut exorciser un autre démon.

— Oui. En règle générale, nous ne préférons pas. Et nous préférons que les humains ne le sachent pas.

Ce qui m'amena à me demander ce que les démons préféreraient que les humains ne sachent pas. J'eus le sentiment que la liste était longue.

— Et comment pourrais-je lui expliquer que je suis un démon qui souhaite qu'il m'exorcise ? Je n'ai jamais entendu parler de démon suicidaire. Ou bien saurait-il que tu ne me contrôles pas complètement ?

— Probablement pas. Avant que ça m'arrive, je n'aurais pas cru que c'était possible.

Je notai qu'il avait dit « avant que ça m'arrive ». D'après ce que j'en savais, ça m'était arrivé à moi. Je décidai de laisser couler.

— Ouais, alors comment je lui explique ?

— Ne lui explique pas.

J'attrapai un des coussins en velours rouge que je serrai contre moi.

— Tu crois qu'il va se contenter de t'exorciser, sans me poser de questions ?

— Il va t'en poser. Il suffit de ne pas y répondre.

— Et tu crois qu'il le fera quand même.

Lugh acquiesça. Son visage était vide d'expression. J'eus le sentiment qu'il me cachait quelque chose. L'idée fit son chemin

dans mon esprit. Des rides de réflexion se formèrent entre mes sourcils sans que je ne fasse rien pour les faire disparaître.

Je regardai le superbe visage impassible de Lugh et mon soupçon s'intensifia. Serrant le coussin plus fort, je me penchai vers lui, le regard rivé au sien.

— Est-ce que vous mourez vraiment quand on vous exorcise ?

Son visage ne changea pas. Mais il ne me répondit pas non plus, ce qui me suffisait comme réponse.

La colère m'embrasa et, sans prendre le temps de réfléchir, je lançai violemment le coussin dans sa direction. Le coussin disparut à mi-chemin. Rêve ou pas, il ne l'aurait de toute façon pas blessé.

Je me levai brusquement, tellement en colère que j'avais envie de donner un coup de pied dans n'importe quoi. Toute cette fichue culpabilité que Dominic et Adam m'avaient mise sur les épaules, et le démon de Dominic n'était même pas mort ! En cet instant, j'aurais aimé les tuer tous les deux.

— Cela va à l'encontre de nos lois de laisser les humains le savoir, dit Lugh.

Il ne semblait pas ému par ma crise de nerfs, ce qui me rendit encore plus folle de rage. J'ouvris la bouche pour l'accabler d'un commentaire cinglant, mais il me devança avant que j'aie pu prononcer un mot.

— Dominic croit vraiment que son démon est mort. Et Adam n'est pas autorisé par nos lois à lui dire la vérité. C'est, sans aucun doute, une des raisons pour lesquelles il est tellement en colère.

Je calmai ma rage du mieux que je pus.

— Alors pourquoi me dis-tu la vérité à moi ? Ou bien es-tu au-dessus des lois ?

Pour une raison inconnue, cette remarque le fit sourire.

— Je ne t'ai rien dit. Tu es parvenue à cette conclusion toute seule. J'ai simplement choisi de ne pas te démentir.

Il avait raison, mais je ne tenais pas à l'admettre.

— Pourquoi les démons prétendraient-ils que l'exorcisme les tue ?

Il arquait un élégant sourcil noir.

— Si tu ne crois pas qu'un exorcisme peut tuer un démon criminel, quelle autre méthode utiliseras-tu ?

— Oh, d'accord.

Une boucle de ses cheveux glissa et il la repoussa derrière l'oreille. L'envie de toucher ces mèches soyeuses me démangeait les doigts. J'étais prête à parier qu'elles étaient douces.

— Arrête ça ! m'écriai-je.

— Arrêter quoi ?

Ce que tu fais à mes hormones. Et ne prétends pas le contraire !

Son sourire était aussi sexy que sinistre.

— Préférerais-tu que j'aie l'air hideux à tes yeux ? Je le peux, si tu le souhaites.

Son image trembla et se brouilla avant de redevenir lentement nette. Le beau gosse avait fait place à une créature qui tenait à la fois d'un Klingon de *Star Trek* et d'un phacochère.

— Ça te convient mieux ?

Super. Un petit malin de démon. Quel bol. Au moins l'envie de lui sauter dessus m'était passée d'un coup.

— Beaucoup mieux, déclarai-je.

Il haussa ses sourcils épais. Je pense qu'il était surpris, bien qu'il soit difficile de lire une expression sur cette monstruosité difforme. Malheureusement, il reprit son apparence de beau gosse.

— Écoute, mets-toi au moins un vrai tee-shirt, d'accord ?

— Tu n'aimes pas ce haut ?

Il passa la main sur son torse, sans que ses yeux quittent les miens.

Je me rappelai soudain que j'étais amoureuse de Brian et que Brian était sacrément beau. Pourtant, cela ne m'empêchait pas d'être au supplice. Aucun doute, Lugh me faisait de l'effet. Peut-être que, si je fermais les yeux, je lui gâcherais le plaisir.

Ce fut très difficile, mais j'y parvins. Mon niveau d'excitation baissa d'un cran et je poussai un soupir de soulagement.

— C'est juste un rêve, tu sais, dit Lugh qui se trouvait bien plus près de moi qu'il l'aurait dû.

J'ouvris les yeux d'un coup. Je n'étais plus assise sur la causeuse, mais sur le canapé. Juste à côté de Lugh, qui s'était débarrassé de son bidule en cuir et qui maintenant était spectaculairement torse nu.

— Tu as le droit d'être excitée même si ce n'est pas la réalité.

Ouais, je suppose que, techniquement parlant, il s'agissait d'un rêve. Pourtant je ne le vivais pas comme un rêve. Lugh était réel. Je ne pense pas que Brian aurait apprécié de me voir baver devant lui de cette façon. Bon sang, je n'appréciais pas moi-même.

— Je ne suis pas à la recherche d'un amant démon, alors éloigne-toi.

Il se pencha vers moi, ses yeux ambre s'obscurcissant tandis que ses cheveux fabuleux glissèrent pour venir caresser mon bras nu.

Mon bras nu ? Je ne portais pas un sweat-shirt au début du rêve ?

Je craignis de porter bientôt encore moins tant je semblais incapable de m'éloigner. Il passa la langue sur ses lèvres et je luttai pour éviter de haleter sous la vague d'excitation qui balaya mon bas-ventre. J'essayai de penser à Brian, mais le visage de Lugh emplissait ma vision.

Puis deux choses se produisirent en même temps. J'entendis une sonnerie étrange et Lugh s'écarta, les narines soudain dilatées.

— Il se passe quelque chose ! dit-il sans plus me regarder. Réveille-toi !

Ce que je fis.

La sonnerie provenait de mon téléphone. Frottant mes yeux chassieux, je tendis la main vers la table et tâtonnai à la recherche du combiné. Je manquai de le faire tomber par terre avant de parvenir à le rattraper.

— Allô ? dis-je, tenant le téléphone contre mon oreille tout en allumant la lampe de chevet.

Un fax émit un bruit strident dans mon oreille. Je raccrochai en marmonnant quelques jurons. D'après le réveil, il était 3 heures. Qui envoie des fax à 3 heures du matin ? et pourquoi à mon numéro ?

Je m'apprêtais à me rallonger pour m'endormir quand je me rappelai que Lugh m'avait prévenue qu'il se passait quelque chose. Je ne pensais pas qu'il s'agissait de la sonnerie de téléphone.

Je basculai mes jambes hors du lit, les pieds directement dans mes pantoufles. Et c'est là que je remarquai l'odeur de roussi.

Je m'écartai de mon lit et vis un filet de fumée s'immiscer sous ma porte. Sous mes yeux, la mince volute s'épaissit et s'agrandit en s'infiltrant plus agressivement.

Pourquoi mon détecteur de fumée ne sifflait-il pas pour me prévenir ?

Je m'approchai de la porte en me mordant la lèvre et touchai timidement le bois pour voir s'il était chaud. Il l'était. La fumée entraîment maintenant en abondance et je percevais le craquement distinct des flammes.

Merde !

Comme la chaleur de la porte m'avait convaincue qu'il ne fallait pas que je l'ouvre, je me précipitai vers la fenêtre que je soulevai pour découvrir un joli petit feu de joie crépitant juste en dessous.

Je me pétrifiai sur place. Quelqu'un avait débranché mon détecteur d'incendie et coupé ma seule issue.

Quelqu'un voulait ma peau.

La fumée dans ma chambre était désormais assez épaisse pour me faire tousser. Je me laissai tomber au sol et considérai les options qui se présentaient à moi tandis que mon cœur martelait dans ma poitrine.

Il n'y avait que deux possibilités : la porte ou la fenêtre. Je ne pensais pas pouvoir emprunter l'une ou l'autre sans me brûler. Mais mieux valait quelques brûlures que la mort, non ?

Les flammes, aspirées par le courant d'air régulier provenant de la fenêtre, léchaient le bas de ma porte. Il fallait que je sorte d'ici et vite !

Je choisis la voie de la fenêtre mais, avant de bondir à l'extérieur, il me vint à l'esprit que j'aurais peut-être besoin de me couvrir un peu plus. Mes pieds me propulsèrent vers la salle de bains avant que mon esprit me rattrape. Retenant mon

souffle, je tournai le robinet de la douche et aspergeai mon pyjama d'eau glacée.

Puis je bondis hors du bac, les poumons me brûlant par manque d'oxygène, et me précipitai vers la fenêtre. Le feu de joie avait pris de l'ampleur, mais je n'avais pas le choix. Je tirai mon haut de pyjama sur ma tête puis sautai en essayant de parcourir la plus grande distance à l'horizontale.

La chaleur intense m'enveloppa, essayant de me dévorer vive. J'atterris par terre à quatre pattes, les pieds toujours dans les flammes, avant de m'écarter en roulant aussi vite qu'il était humainement possible.

Je dégageai le haut de mon visage pour voir si je me trouvais encore dans l'incendie. Rien d'autre ne semblait brûler. Rien à part ma maison, en fait.

Haletant, toussant, hébétée, je regardais les flammes qui s'élevaient de mon charmant cottage anglais.

Chapitre 12

J'échappai de l'incendie avec quelques brûlures au second degré sur les pieds. Ma maison, quant à elle, brûla de fond en comble. Tout ce que je possédais, mes livres, mes vêtements, mes meubles, même ma voiture... il ne restait plus rien. Un des voisins appela les pompiers mais, le temps qu'ils commencent à arroser les flammes, elles avaient déjà leur vie propre. La bonne nouvelle, c'est que les pompiers empêchèrent que l'incendie se propage aux maisons voisines. Une fois le choc passé, je pourrais m'en réjouir.

Les policiers suivirent de peu les pompiers. M'étant échappée par la fenêtre à l'arrière de la maison, je n'avais pas vu la croix en flammes sur ma pelouse. Colère de Dieu et le KKK étaient tombés d'accord sur le fait qu'une croix en flammes était une carte de visite probante.

On était quand même en droit de se demander pourquoi Colère de Dieu brûlerait la maison d'une exorciste. Nous sommes supposés être du même bord, non ?

Faux, d'après Colère de Dieu. Ils pensent que nous, les exorcistes, sommes trop gentils avec les démons parce que nous ne visons pas les hôtes. Eux, ce qu'ils aiment vraiment, c'est brûler vif, et nous leur gâchons leur plaisir. De plus, ils trouvent que l'hôte d'un démon mérite tout autant la mort que le démon, même les hôtes qui sont possédés contre leur gré. Parce que, dans cette Guerre menée par Colère de Dieu, seuls les Mauvais peuvent être Possédés par les Suppôts de Satan.

Colère de Dieu, c'est les Croisades, l'Inquisition espagnole et les Procès des Sorcières de Salem en un seul package.

Les voisins sortirent de chez eux pour profiter du spectacle pendant que j'étais assise avec l'équipe médicale à respirer de l'oxygène et à espérer que mes pieds brûlés se détacheraient de mes jambes, ce qui m'éviterait de sentir la douleur. Quand l'équipe de secours me permit enfin d'ôter le masque à oxygène,

Mme Moore, ma voisine la plus proche, m'apporta un téléphone pour que je puisse appeler Brian.

Si j'avais eu le choix, j'aurais passé la nuit dans un hôtel. Non pas parce que je ne voulais pas être avec Brian, mais parce que je craignais de le mettre en danger. Vous voyez, même si tout cela portait la signature évidente d'une opération de Colère de Dieu, c'était une trop grande coïncidence. Je veux dire, vraiment, quelles étaient les chances que ma meilleure amie veuille me paralyser au Taser, que des hommes armés s'introduisent dans ma maison au beau milieu de la nuit, qu'on essaie de me faire coincer pour meurtre et que Colère de Dieu décide justement de ce moment pour brûler ma maison et moi à l'intérieur ?

J'espérais vraiment que celui qui en avait après moi n'allait pas faire une seconde tentative dans la nuit parce que, sans moyen de paiement, je n'allais pas pouvoir prendre de chambre à l'hôtel. À contrecœur, j'appelai Brian. Je lui laissai penser que la police avait raison et que c'était une attaque de Colère de Dieu. Juste pour ce soir-là. Le lendemain, je lui avouerais ma crainte que quelqu'un cherche vraiment à me tuer et qu'il soit victime d'un tir croisé. J'imaginais bien que ce genre de discussion serait désagréable, d'autant que je n'étais pas près d'admettre la raison pour laquelle je pensais que cela arrivait. Franchement, je ne pensais pas qu'il me dénoncerait comme étant un hôte illégal mais, après sa prestation au poste de police l'autre jour, je n'étais pas à cent pour cent certaine non plus du contraire.

J'empruntai un truc informe qui ressemblait à une robe hawaïenne – et je défie quiconque de porter ce genre de chose sans se sentir transformée en Bessie la vache à lait – à Mme Moore. C'était mieux que mon pyjama trempé, mais à peine. Sur elle, la chose descendait aux chevilles. Sur moi, elle touchait à peine mes genoux. Sans compter qu'il était tout bonnement impossible que je rentre ma pointure 42 dans ses chaussures pointure 37, même sans tous les bandages.

J'avais l'air d'une veille mémé quand Brian vint me chercher. Mon chevalier dans son armure flamboyante me prit quand même dans ses bras et me porta jusqu'à sa voiture afin que je

n'aie pas à marcher sur mes pieds bandés. Il me tint la main pendant tout le trajet. Nous nous adressâmes à peine la parole. Je contemplais par la vitre les premières lueurs de l'aube, en essayant de ne pas réfléchir, tandis que les larmes qui coulaient de mes yeux rafraîchissaient mes joues.

Arrivés à son immeuble, Brian me porta encore, ce que j'aurais refusé si j'avais été dans mon état normal. Une fois à l'intérieur, il me retira ma robe informe en un temps record, sans tenir compte du fait que je ne portais rien en dessous, ce qui était exceptionnel. Il me glissa amoureusement dans son lit avant de s'allonger près de moi, entièrement habillé. Je posai ma tête sur ses cuisses et m'endormis sous la caresse douce de ses doigts dans mes cheveux.

Lugh ne soigna pas mes pieds frits pendant mon sommeil et je lui en voulus. Je suppose qu'il avait retenu la leçon mais, quand je finis par me réveiller vers midi, je le regrettai aussitôt. Chaque pas embrasait mes pieds. Je m'efforçai d'oublier que ça aurait pu être pire.

Brian fut tout simplement incroyable. Pendant mon sommeil, il s'était occupé de me procurer une nouvelle carte bancaire, m'avait commandé une nouvelle carte de crédit et m'avait ajoutée à son propre compte pour me dépanner. Et ce n'était pas tout : il m'apporta aussi mon petit déjeuner au lit.

J'avais une faim de loup et j'engloutis les délicieuses gaufres couvertes de sirop en un temps record. Brian m'observait avec un sourire satisfait. Mon cœur enfla et je fus sur le point d'éclater en sanglots pour la seconde fois en vingt-quatre heures. Comment avais-je pu éprouver une excitation, aussi fugace soit-elle, pour Adam ou Lugh alors que j'avais Brian ? J'avais honte de moi. Quand Brian voulut emporter le plateau à la cuisine, je ne le laissai pas faire.

— Pose-le sur la table de nuit, dis-je d'une voix rauque.

Ses yeux s'obscurcirent de désir sans effacer le froncement d'inquiétude qui plissait son front.

— Tu es certaine que c'est le moment ? Tu as passé une nuit terrible.

L'attrapant par le col de sa chemise, je l'attirai à moi. Ses lèvres étaient les plus douces que je connaisse. Elles avaient un goût familial et paradisiaque.

Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour bannir son inquiétude et privilégier mon bien-être. À la première caresse de ma langue, il se débarrassa de ses chaussures et grimpa sur le lit, prenant mon visage dans ses mains tandis que nos langues s'emmêlaient.

Quand il reprit son souffle, il se passa la langue sur les lèvres en m'adressant un sourire vicieux.

— Tu as le goût du sirop d'érable.

— Et que penses-tu du sirop d'érable ?

Ma voix n'était guère plus qu'un chuchotement à bout de souffle.

Il baissa le drap pour découvrir mes seins. Toujours avec son air de vilain garçon, il trempa son doigt dans une flaque de sirop sur l'assiette puis il frotta légèrement son index sur mon téton. Mon dos s'arqua de manière incontrôlable et je gémis. Il répéta son geste avec l'autre sein avant de me tendre son doigt afin que je suce le reste de sirop.

Nos yeux restèrent verrouillés tout le temps que je gardai son doigt dans la chaleur moite de ma bouche. Ses yeux sombres, le rougissement de son visage me confirmèrent qu'il ressentait la caresse de ma langue ailleurs que sur son doigt. J'imaginai faire lentement couler du sirop d'érable sur sa queue dure et chaude puis m'en remplir la bouche. J'étais trempée. Je le voulais en moi sur-le-champ.

Pendant un bref instant, je songeai à mon invité indésirable qui ressentait tout ce que je ressentais. Puis je chassai cette pensée.

Contrairement à pas mal d'hommes que j'ai connus, Brian aime autant les préliminaires que l'acte en lui-même. Il peut facilement passer une heure sous cette torture des sens, si bien que, quand nous cédonc tous les deux, l'immense soulagement éprouvé n'en rend le plaisir que plus précieux.

Là, pourtant, je ne tenais pas aux préliminaires. Il n'était pas question d'assouvissement physique, mais bien de sexe primal, véritable affirmation de la vie, que l'on ressent après avoir fait

l'expérience de sa propre mortalité. Brian, amant extraordinaire, le devina sans que j'aie besoin de le lui dire. Voyez comme je m'accroche à lui si égoïstement quand je pense qu'il s'en sortirait mieux sans moi ?

Il joua assez longtemps avec mes seins pour en essuyer le gros du sirop, avant de s'occuper de moi plus bas. À cheval sur mes jambes, il s'assit sur ses talons et défit sa ceinture et sa fermeture Éclair. Il ne prit pas la peine de se dévêtir et se contenta de baisser son pantalon et son boxer avant d'écarter mes jambes avec ses genoux.

D'habitude, j'aurais insisté pour qu'il mette un préservatif. Je prends la pilule, mais je crois qu'il vaut mieux utiliser deux moyens de contraception, juste au cas où l'un des deux serait défaillant. Mais, après la nuit passée, je ne voulais aucun obstacle entre nous : je ne voulais sentir rien d'autre que lui, s'enfonçant profondément en moi et m'aimant de tout son corps et son cœur.

Quand il se glissa en moi, ce fut si bon que je ne pus contenir un gémissement. Je tirai son visage vers le mien pour lui dévorer la bouche. Ses hanches commencèrent à aller et venir – des poussées fortes et percutantes – pendant que je l'entourais de mes jambes en gémissant.

Il ne me fit pas l'amour, pas cette fois. Il me baisa. Et c'était parfait. Je jouis si fort que je m'en cassai la voix. J'espérais que les voisins n'étaient pas chez eux.

Quand ce fut fini, il eut l'air gêné par ce qu'il appelait son manque de finesse. Le souffle toujours court, je caressai sa joue couverte de sueur.

— Il y a un moment pour la délicatesse. Mais ce n'était pas le moment.

— Ouais, dit-il en roulant sur le côté.

Je ne sais pas si cela suffit à le convaincre. Mais en cette seconde, je me sentais si bien que c'était sans importance.

Les problèmes commencèrent quand je lui demandai si je pouvais lui emprunter une paire de baskets. Il chausse plus grand que moi mais, comme j'ai des pieds comme des péniches, surtout quand ils sont bandés, je supposai que je parviendrais à

les faire tenir dans ses chaussures. Il n'avait pas objecté quand je m'étais levée et m'étais habillée. Mais là, cela le gênait.

— Pourquoi as-tu besoin de chaussures ? me demanda-t-il d'un air soupçonneux. Tu ne dois pas rester debout.

J'avais besoin de chaussures parce qu'il fallait que j'aie vu Adam et que je lui demande s'il était capable d'exorciser mon démon caché. J'avais prévu de garder ce détail pour moi. Même si je pensais que Brian ne croirait pas davantage ce que j'étais sur le point de lui faire avaler.

J'aurais cru pouvoir m'en sortir sans avoir à en passer par cette discussion, mais c'était inévitable. Je soupirai et tapotai le lit près de moi. Il croisa les bras en me regardant d'un air obstiné.

— Tu ne vas nulle part, Morgane.

Je le suppliai du contraire.

— Il faut que je sorte.

— Conneries !

Je sursautai. Je n'ai pas l'habitude qu'il se mette en colère si vite et si facilement. J'avais vraiment une mauvaise influence sur lui.

— Tu ne comprends pas, dis-je. Je pense que quelqu'un essaie vraiment de me tuer et je te mets en danger en restant ici.

Cet argument retint son attention. Son visage se vida de son sang. Il ne s'assit pas sur le lit à côté de moi, mais il tira un fauteuil et s'appuya sur un des bras afin que nos yeux soient à même hauteur.

— Tu veux dire quelqu'un d'autre que les gens de Colère de Dieu ? (J'acquiesçai.) Qui et pourquoi ?

Je soupirai.

— Si je le savais, la vie serait beaucoup plus simple.

Une fois que je lui en eus parlé, il ne fut pas difficile de le persuader que j'avais raison. Il dut admettre qu'il était peu probable que toute cette merde se mette à pleuvoir sur moi par pure coïncidence. Je n'eus pas besoin de lui raconter mon aventure avec Val, ce qui était une bonne chose parce que je ne pouvais m'imaginer lui en faire part sans lui avouer que j'étais possédée.

Brian est, en bien des façons, la quintessence de l'homme moderne sensible. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'a pas, enterrés sous son vernis civilisé, les mêmes instincts primitifs que les autres hommes. Et on sait comme un homme aime entendre que sa femme est en danger et qu'elle va se tenir à l'écart pour son bien.

Je ne me rappelle pas grand-chose de notre dispute. Je crois que mon inconscient me protège de la douleur, parce que c'est devenu assez vilain vers la fin. Brian me beugla dessus, son visage était rouge de rage – de la part d'un homme qui ne hausse jamais la voix –, et je lui beuglai dessus en retour. Nous étions tellement en colère l'un contre l'autre que nous avons eu de la chance de ne pas en venir aux mains.

Je sortis en claquant la porte, peu après 15 heures, sentant à peine la douleur de mes pieds blessés. J'avais pris un sac avec des vêtements de rechange, la carte de crédit de Brian et deux cents dollars en liquide. Brian m'avait littéralement jeté l'argent au visage quand il avait compris que rien de ce qu'il disait ou faisait, à l'exception peut-être de me ligoter, ne me ferait rester. Par fierté, je faillis ne pas prendre son argent, mais mon esprit pratique me rappela que je n'avais pas grand choix.

L'esprit pratique eut le dessus et je passai les quelques minutes qui suivirent à ramasser les billets de vingt éparpillés sur le sol sous le regard de Brian. Je m'attendais qu'il me sorte quelque chose du genre « Et ne remets plus les pieds ici ! » quand je franchis la porte, mais il ne le fit pas.

Pendant un moment, je fus sur le point de pleurer, mais je parvins à retenir mes larmes. Il avait pris la chose à peu près comme je m'y étais attendue. J'allais devoir digérer tout ça.

Je pris une chambre au Marriott du Palais des Congrès parce que l'hôtel était bien situé. En dépit de la douleur insoutenable de mes pieds, je m'arrêtai dans la galerie marchande pour m'acheter des chaussures et des vêtements. Je n'essayai rien : fait étrange, je n'étais pas d'humeur à faire du shopping.

Je ne pouvais chasser le souvenir de Brian en train de me hurler dessus, ni la douleur brute qui brillait dans sa colère. Chaque fois que j'y pensais, mes yeux se remettaient à me picoter.

Il avait été élevé dans une famille qui l'avait entouré, aimé et soutenu. On lui avait appris qu'il n'existait pas de problème trop grave pour être insoluble, que l'amour est plus fort que tout, que la vertu est toujours récompensée. Il n'allait pas jusqu'à penser que nous vivions dans un monde utopique, mais il estimait que ça valait le coup d'essayer.

Pour ma part, j'avais été élevée dans un monde plein de colère, de ressentiment et d'amertume. Les meilleurs professeurs de la planète m'avaient appris à ne pas faire de compromis. À treize ans, j'avais découvert le cynisme. Je garderai cette leçon en moi jusqu'à la fin de mes jours.

Je ne pourrais jamais faire partie du monde de Brian. Une fois que vous êtes passé du côté sombre, il est impossible de revenir dans la lumière. Par contre, il m'était possible d'entraîner Brian dans mon monde sans faire beaucoup d'efforts. La dispute de ce jour-là démontrait qu'il glissait déjà sur cette mauvaise pente.

Je ne pouvais pas permettre que cela se produise. Ça aurait été comme détruire une œuvre d'art inestimable. Je devais lui rendre sa liberté avant qu'il soit trop tard. Même si en arriver là équivalait à détruire une partie de moi-même.

À l'hôtel, je me pinçai le nez et me forçai à avaler un rhum-Coca en espérant qu'un peu d'alcool me permettrait de me sentir mieux. Cela ne marcha pas. Comme celui qui en avait après moi n'allait pas s'en tenir là simplement parce que j'étais déprimée, j'appelai Adam à son bureau. Naturellement, il était absent. J'essayai de convaincre le type qui répondit pour lui de me donner le numéro de portable d'Adam, mais il refusa platement. Mon charme ne faisait plus effet. Je lui laissai donc un message urgent, demandant qu'il me rappelle dans ma chambre d'hôtel, puis je m'allongeai sur le lit et regardai fixement le plafond.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, je me sentais encore plus mal qu'avant et j'envisageais sérieusement de m'envoyer une nouvelle rasade d'alcool. Heureusement pour moi, le téléphone sonna. Je pense que, si j'avais bu davantage, j'aurais tout bonnement vomi.

Je refusai de confier à Adam l'objet de mon appel – on ne sait jamais qui peut écouter –, mais il n'insista pas trop. Il avait entendu parler de l'incendie et je suppose qu'il prenait en considération mon état de nerfs.

Vingt minutes plus tard, il était à la porte de ma chambre. Il me vint à l'esprit que demander à un bel homme de vous rejoindre dans une chambre d'hôtel pouvait être considéré, dans certains cercles, comme une invitation. J'espérais fichtrement que ce n'était pas ce à quoi Adam avait pensé en ne posant pas plus de questions.

Il fronça les sourcils dès que je lui ouvris la porte.

— Tu as une sale gueule, dit-il.

Je le laissai entrer.

— Merci pour ces paroles de réconfort.

Je me retournai pour le regarder, me rappelant les pensées impures que j'avais eues à son sujet, la veille, puis de quelle manière j'avais arraché le cœur de la poitrine de Brian plus tôt dans l'après-midi. C'était trop. Je sentis mes yeux s'emplir encore de larmes.

Adam écarquilla les yeux.

— Je suis désolé, dit-il. Ce n'était pas très délicat de ma part.

La dernière chose dont j'avais besoin était qu'un beau démon sadique fasse preuve sans aucune raison de gentillesse à mon égard. La gentillesse entamait mon armure plus vite que le reste.

J'ignorai grossièrement ses excuses et me dirigeai d'un pas lourd vers l'autre bout de la pièce, où étaient disposés deux fauteuils inconfortables. Bon, je ne marchais pas vraiment d'un pas lourd – parce que mes pieds me faisaient vraiment trop mal –, mais je m'efforçai d'en imiter l'intention. Adam dut remarquer ce que cela me coûtait.

— Tes brûlures n'ont pas guéri ? me demanda-t-il en s'asseyant.

Je secouai la tête, encore incertaine quant à la portée de ma voix.

— Et pourquoi donc ?

— Tu as un esprit ouvert ?

Il émit un bruit entre un grognement et un rire.

— Plus ouvert que le tien, c'est sûr.

Je ne relevai pas et lui parlai de mon auto-stoppeur. J'observai son visage avec attention pendant que je lui parlais, cherchant à déterminer s'il me croyait ou non. Je vis autre chose – je n'aurais su dire quoi –, quelque chose de particulièrement intéressant. Quand je prononçai le nom de Lugh pour la première fois, Adam sursauta.

Ce fut presque imperceptible. Si je ne l'avais pas scruté si intensément, je ne l'aurais probablement pas remarqué.

Le nom de Lugh signifiait quelque chose pour Adam. Restait à savoir si je pouvais apprendre quoi.

Il garda le silence pendant un long moment après que j'eus fini de parler. Il semblait plongé dans ses réflexions. Du moins, ce fut ainsi que j'interprétai son regard lointain. Pour ce que j'en savais, il aurait pu tout aussi bien se demander ce qu'il allait manger le soir même.

Quand il eut fini de méditer, il m'attrapa par la main avant que j'aie pu prévoir son geste.

— Hé ! protestai-je en essayant de me dégager.

— Chut ! me dit-il, emprisonnant ma main entre les siennes tout en fermant les yeux.

J'avais envie de lui dire ce qu'il pouvait exactement faire de ses « chut », mais je me devinai que cela ne servirait à rien.

Au bout de trente secondes environ, il me lâcha, ouvrit les yeux et secoua la tête.

— Je ne le trouve pas, dit-il. Je crois qu'il est quelque part à l'intérieur de toi, sinon ton hématome n'aurait pas disparu, mais il est submergé par ton aura.

Il se leva et se mit à aller et venir.

— Comment un être humain peut-il être aussi puissant ?

Je crois qu'il se parlait à lui-même. Ce qui ne m'empêcha pas de lui répondre.

— Est-ce que tu te demandes comment c'est possible que je submerge n'importe quel démon, ou celui-ci en particulier ?

Surprise, surprise, il ne répondit pas. En revanche, il cessa de faire les cent pas juste devant mon fauteuil et baissa les yeux sur moi. J'aurais voulu me lever pour éviter de me tordre le cou

comme ça, mais j'imaginai quelle serait la douleur dans mes pieds et je n'étais tout simplement pas prête.

— Alors il t'a écrit ces lettres pendant que tu dormais et il communique avec toi par le biais de rêves, c'est ça ?

— Ouais.

Adam acquiesça. D'après son expression, je sus qu'il avait pris une décision.

— Je suis désolé, Morgane.

Avant que j'aie même le temps d'être un tant soit peu inquiète, il me frappa au visage du revers de la main. Un coup assené avec la force d'un boulet de démolition.

Chapitre 13

Je revins à moi, allongée sur le dos, prête à fondre sous le poids de mon malheur. Bon sang, quelle gifle ! Je rassemblai mes forces en prévision de la douleur, m'attendant même à des nausées et des vertiges. Il m'avait sûrement frappée assez fort pour provoquer une commotion cérébrale.

Je pris conscience que j'avais l'esprit anormalement clair pour quelqu'un qui venait de tomber dans les pommes après s'être pris un coup. Ma tête ne me faisait pas mal. Du tout. Je touchai timidement ma joue.

— Lugh t'a soignée pendant que tu étais inconsciente.

Je tournai la tête vers la voix d'Adam. J'étais allongée sur le lit ; il était assis dans un des fauteuils, les jambes étendues devant lui, les mains croisées sur le ventre. Il avait l'air sacrement fier de lui.

Je me redressai sur les coudes, me tendant encore dans la crainte d'une éventuelle douleur ou nausée, mais je ne ressentis rien.

— Il a soigné tes pieds aussi. Je te conseille quand même de porter tes bandages pour sauver les apparences.

Enfin convaincue que je ne souffrirais pas des conséquences du passage à tabac d'Adam, je m'assis. Et lui adressai un regard furieux.

— Tu ferais mieux de me dire que tu l'as exorcisé, grondai-je.

— Désolé, je ne peux pas. Il est en dehors de ma catégorie.

Je me pris la tête dans les mains en grognant. La panique gonfla dans ma poitrine. Je voulais que cette créature sorte de moi. Je voulais retrouver ma vie. Mon cœur se souleva et je me demandai si je n'étais pas sur le point d'avoir une commotion cérébrale. Je déglutis en essayant de tout faire redescendre, de me calmer, de garder l'esprit clair.

Combien de temps me restait-il avant que Lugh trouve le moyen de contourner mes défenses et me possède

complètement ? J'avais l'impression que mes poumons manquaient d'oxygène. J'aspirai désespérément l'air et mon cœur s'emballa tandis que la peur m'assaillait de toutes parts.

Adam fut soudain sur le lit près de moi. Sa main se refermant sur ma nuque, il poussa ma tête entre mes genoux. J'essayai de résister, mais il était beaucoup trop fort.

— Calme-toi, ma chérie, me dit-il en gardant toujours ma tête baissée. Respire tranquillement. Ne tombe pas dans les pommes.

Tomber dans les pommes me semblait pourtant une très bonne idée. Jusqu'à ce que je me souvienne que Lugh avait tout pouvoir sur moi quand j'étais inconsciente.

Je me forçai à ralentir ma respiration. Je fermai les yeux pour me concentrer et m'imaginai attraper ma peur bouillonnante et la jeter dans un coffre blindé avant d'en claquer la porte.

Même si je ne savais pas combien de temps ce coffre-fort tiendrait, j'avais le sentiment d'être plus calme. Adam relâcha sa prise sur ma nuque et frotta vigoureusement mon dos.

— Arrête ça, dis-je en relevant lentement la tête.

Ma vue se brouilla pendant une demi-seconde avant de redevenir nette. J'allais mieux.

Ouais, vraiment tout roulait.

Je ne m'étais pas attendue qu'Adam m'obéisse, pourtant il cessa de frotter mon dos et retourna dans le fauteuil dans lequel il était assis quelques minutes auparavant.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

— Ouais.

Excepté que je me sentais très gênée de m'être écroulée de la sorte. En général, je suis une pro. Je sais dissimuler mes émotions, je sais retarder mes réactions afin de leur laisser libre cours quand je suis seule. Mais, une fois encore, je n'avais jamais eu à affronter mon pire cauchemar. Ça peut provoquer de drôles de choses à l'intérieur de son corps.

Je m'éclaircis la voix.

— Alors ça veut dire que je suis, disons, coincée avec lui jusqu'à ma mort ?

La panique frappa à la porte du coffre-fort. Pour le moment, ça tenait.

— C'est probable, répondit Adam. (Si je ne l'avais pas mieux connu, j'aurais dit que sa voix était douce.) Il est très puissant, Morgane. Je doute qu'il existe un démon ou un humain capable de l'exorciser. Même s'il coopère.

— Super, tout simplement génial. (J'inspirai profondément.) Alors qui est-il ? (Levant les yeux vers Adam, je rivai mon regard dans le sien sans que son expression me livre quoi que ce soit de ses pensées.) Allez, Adam. Tu sais qui c'est. Tu as reconnu son nom quand je l'ai prononcé.

Adam prit l'air contrarié.

Il va falloir que je travaille mon visage impassible.

— Arrête tes conneries et dis-moi qui fait de l'auto-stop dans mon corps.

Il s'humecta les lèvres de la langue.

— Disons que c'est un VIP, et restons-en là.

— Adam...

Il leva la main.

— Très bien, disons juste qu'il est très supérieur à moi, et je ne te dirai rien de plus à moins d'avoir son accord. (Il sourit en tapant du poing droit dans sa paume gauche.) Tu veux que je lui demande ?

Je l'envoyai paître et il éclata de rire. Je me demandai si le fait de me gifler avait satisfait le désir qu'il avait éprouvé plus tôt de me faire du mal. Certainement pas, puisque je n'étais pas restée assez longtemps inconsciente pour que cela me fasse mal.

— Eh bien, tu m'aides vraiment. (*Pas du tout !*) Merci beaucoup. Tu peux retourner à tes petites affaires, maintenant.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu me congédies ?

— Hum, parce que c'est ce que je suis en train de faire ?

Son sourire prit une teinte machiavélique.

— Ce n'est pas si simple, mon chou. Il y a des gens qui essaient de te tuer. Ou bien l'aurais-tu oublié ?

Non, c'était bien quelque chose que je ne risquais pas d'oublier.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que ce n'est pas le moment de jouer le Ranger solitaire. Je sais combien tu tiens à ton indépendance, mais tu ne peux pas tout faire toute seule. Et tu as incontestablement besoin d'aide dans cette affaire.

Je m'en doutais un peu, bien que je n'aime pas cette idée.

— Tu me proposes tes services ?

— Ouais, je suppose que c'est ce que je suis en train de faire.

— Pourquoi ? Ce n'est pas comme si nous étions les meilleurs amis du monde.

En fait, nous n'étions pas loin d'être des ennemis, je pense, sans avoir vraiment encore atteint ce stade. Qu'il me frappe encore une fois et ce serait la goutte d'eau qui ferait déborder le vase.

— Non, en effet. Mais je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit à Lugh.

Pour des raisons que je ne tenais pas à approfondir, cela me blessa. J'espérais juste que cela ne s'était pas vu.

— Alors, quel est ton plan ?

— D'abord, on te fait sortir de cet hôtel. Ce n'est pas un endroit où l'on reste incognito.

— Tu as une meilleure idée ?

La lueur prédatrice de ses yeux m'apprit, avant qu'il parle, que je n'allais pas du tout aimer sa suggestion.

— Chez moi, dit-il.

Et, non, je n'aimais pas ça.

— Hors de question.

— Personne ne pensera à te chercher chez moi. Et Dominic et moi pourrons veiller sur toi.

C'était déjà assez difficile de m'imaginer rester dans la même maison qu'Adam. Mais Adam plus Dominic, c'était trop. Beaucoup trop.

— Quel est le mot que tu n'as pas saisi dans « hors de question » ?

D'accord, ce n'était pas la meilleure réplique de l'histoire, mais mon cerveau ne fonctionnait pas vraiment à pleins gaz.

Le sourire mauvais et machiavélique d'Adam réapparut.

— Laisse-moi te présenter la chose autrement : tu restes chez moi pour que je puisse garder un œil sur toi.

Je me levai. Il pouvait toujours me maîtriser facilement, c'était sans compter le sacré barouf que j'allais faire quand il me traînerait dans les couloirs de l'hôtel.

Il m'adressa un sourire depuis le fauteuil.

— Il y a deux manières de procéder, ma chérie. Tu peux me suivre tranquillement... (il sortit une paire de menottes de sa veste) ou pas. (Il balança les menottes au bout de son index). Qu'est-ce que tu préfères ?

Merde. Submergée par l'indignation, j'avais juste oublié qu'il était officier de police. Je pouvais bien faire tout le barouf que je voulais. Tout ce qu'il aurait à faire, c'était brandir son insigne, et personne ne lèverait le petit doigt pour m'aider.

Une chose était sûre : je ne voulais pas qu'Adam me passe les menottes. J'allais devoir jouer le jeu et le suivre tranquillement. Quand nous arriverions dans le hall de l'hôtel, je verrais si je pouvais trouver une occasion pour m'enfuir. Je ne savais pas où j'irais, mais n'importe où ailleurs était toujours mieux qu'avec Adam.

— Je crois que je vais te suivre calmement, dis-je en faisant la grimace.

Il me fixait en balançant toujours les menottes au bout de son doigt. Je dois devenir prévisible en vieillissant, parce qu'il me sourit.

— Je crois bien que non, dit-il.

Il se mit debout et mon cœur fit une embardée. Je n'aimais pas son regard, pas du tout. Je levai les mains pour me protéger.

— Non, vraiment, je vais coopérer. Tu n'as pas besoin des menottes.

Il pencha la tête sur le côté.

— Tu as vraiment peur, non ? J'aurais pensé qu'il te faudrait davantage qu'une paire de menottes pour t'effrayer.

J'essayai de me raisonner. Même si Adam n'avait pas été un démon, il avait l'avantage de la taille et du poids. En fait, s'il avait vraiment l'intention de m'agresser, j'étais aussi cuite avec les menottes que sans.

La raison ne m'était pas d'un grand secours.

Adam haussa les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe, mon chou ? Tu n'as pas confiance en moi ?

Cela m'agaça assez pour mettre provisoirement ma peur de côté.

— Pas autant que j'ai envie de te jeter pour t'éloigner de moi. Il acquiesça.

— Exactement, et il en va de même pour moi. Bien que je sois capable de te jeter plus loin que tu puisses le faire avec moi. Alors tourne-toi et mets tes mains dans ton dos.

Je secouai la tête en tremblant. S'il me passait ces trucs, il allait devoir se donner du mal.

Sa voix et son expression s'adoucirent.

— Morgane, je ne vais pas te faire de mal. J'essaie vraiment de te protéger.

— Tu veux dire, protéger Lugh, répliquai-je.

— Pour le moment, cela revient au même.

— Je t'en prie, Adam, je vais te suivre. Ne fais pas...

Il avait dû décider qu'il ne servirait à rien de me convaincre. Il fut sur moi avant que je m'en rende compte. Me retournant, il me fourra le visage sur le lit. Puis, appuyant son genou contre mon dos, il se saisit de mes bras qui battaient l'air et fit claquer les menottes autour mes poignets.

Il retira son genou dès que les menottes furent verrouillées et me mit debout en me hissant par le bras. Mon cœur battait à la vitesse de celui d'un lapin apeuré. Mon corps se couvrit d'une sueur froide.

Adam, debout dans mon dos, très près de moi, me tenait par les deux bras. Je sentis son souffle sur mon oreille quand il se baissa vers moi.

— N'oublie pas de respirer, dit-il d'une voix douce comme une caresse.

Une fois encore, je luttai pour ne pas paniquer. J'inspirai profondément par le nez et expirai par la bouche, évacuant un peu de tension, avant de répéter cet exercice.

Après quelques respirations profondes, je me sentis presque normale. De plus, Adam m'avait lâché un bras et laissé de l'espace.

— On y va, dit-il en me guidant vers la porte.

Je jetai un regard nostalgique vers les sacs de courses qui contenaient tous mes biens terrestres. Il le remarqua et les attrapa de sa main libre.

Bataillant toujours contre un restant de panique, je le laissai me conduire au rez-de-chaussée jusqu'à sa voiture, faisant mon possible pour ignorer tous les regards curieux des clients de l'hôtel.

Adam était venu à l'hôtel dans une voiture de police banalisée, aussi j'eus le plaisir de faire le trajet à l'arrière comme une criminelle. Il ne m'enleva pas les menottes. Et cela n'arrangea pas mon opinion à son égard.

Ma peur disparut complètement, remplacée par une bonne vieille rage. Je regardai la nuque d'Adam en regrettant de ne pouvoir percer des trous dans son crâne avec mes yeux. Au feu tricolore suivant, il ajusta le rétroviseur afin de pouvoir me regarder sans tourner la tête. Je rencontrai son regard dans le miroir et détestai les pattes d'oie qui craquelaient le coin de ses yeux.

— Je me réjouis d'être une telle distraction, marmonnai-je d'un air sombre.

Il ne répondit pas, ce qui n'était peut-être pas plus mal.

Apparemment, la fonction de directeur des Forces spéciales payait bien. La maison d'Adam n'était pas énorme, mais elle était beaucoup plus grande que la mienne et c'était, qui plus est, un de ces oiseaux rares en ville : indépendante, ne partageant pas de murs avec les maisons voisines. J'étais impressionnée.

Il se gara sur une petite aire de stationnement privée, de l'autre côté de la rue, puis il m'ouvrit la portière et m'aida à sortir. Je portais toujours mes menottes, mais me plaindre davantage n'aurait mené à rien.

— Chéri, c'est moi, cria Adam quand il passa la porte d'entrée en me traînant derrière lui.

Une voix familière lui répondit.

— Eh bien, si ce n'est pas la manière la plus ordinaire...

Dominic s'arrêta. Sa mâchoire s'affaissa, mais il se recomposa assez rapidement.

— Morgane, en voilà une surprise !

Je voulus répondre quelque chose de malin, mais rien ne me vint à l'esprit. Dominic remarqua les menottes quand Adam me guida dans la maison. Il lança un regard interrogateur à son amant.

Adam haussa les épaules.

— C'est une longue histoire. (Il me lâcha le bras.) Je reviens dans un instant, me dit-il avec un clin d'œil malicieux.

Je n'avais aucune idée du sens de ce clin d'œil. Jusqu'au moment où il s'éloigna de moi pour poser ses mains sur les épaules de Dominic. Ce dernier m'adressa un regard embarrassé avant de s'abandonner à l'étreinte d'Adam. Dominic mesure en fait quelques centimètres de plus qu'Adam. Pourtant quelque chose dans la posture de ce dernier le fait toujours passer pour le type le plus grand dans la pièce. Même quand Dominic dut baisser la tête pour recevoir son baiser.

Mon visage s'enflamma. Je voulus regarder ailleurs mais n'y parvins pas. Ils étaient tous les deux superbes, chacun à sa façon, et j'avais la sensation qu'ils dégageaient des ondes d'énergie. Leurs lèvres s'embrassaient sans s'arrêter, et j'observais suffisamment précisément pour voir la langue d'Adam glisser dans la bouche de Dominic.

C'était le baiser le plus sexy auquel j'avais jamais assisté. Je réussis finalement à détourner le regard, mais il me fut impossible de ne pas entendre les ronronnements satisfaits de Dominic pendant qu'Adam lui roulait une pelle. Mes joues refusaient de refroidir. Même si je ne regardais plus, je savais que cette image resterait gravée en moi pendant longtemps.

Je perçus leurs soupirs de regret quand ils se séparèrent. La voix d'Adam était plus rugueuse et plus enfumée, différente de celle que je lui connaissais.

— Allons installer Morgane, veux-tu ? Ensuite nous reprendrons là où nous en étions.

Je n'entendis pas la réponse de Dominic, mais il dut exprimer son accord d'une façon ou d'une autre. Les yeux rivés au sol, je laissai Adam me débarrasser de mes fichues menottes. Je refusai de frotter mes poignets bien qu'ils soient à vif à force de m'être vainement débattue. Comme si je pouvais me libérer de menottes !

Gênée et excitée malgré moi, je ramassai les sacs de courses et suivis Adam dans l'escalier jusqu'au premier étage. Dominic était derrière moi. Quand Adam atteignit le haut de l'escalier, il tourna à droite pour s'engager dans le couloir. Au moment où il me dégagea la vue, je m'arrêtai brutalement : par la porte ouverte, je vis l'intérieur de la chambre qui faisait face à l'escalier.

C'était la chambre la plus noire que j'aie jamais vue. Les murs et le plafond étaient peints en noir. Le sol était en carrelage brillant noir. Un lit énorme en fer noir, couvert de draps noirs, était installé contre un des murs. Mais ce n'était pas ce qui me fit reculer prestement d'un pas et buter dans Dominic, qui arrivait derrière moi.

Les lumières du plafond faisaient briller les chevilles noires qui sortaient du mur, face à l'escalier. Il y en avait au moins une douzaine. À chacune des chevilles était suspendu un fouet, tel un monstre enroulé sur lui-même. Je compris qu'il était probable que la chambre soit d'un noir monochrome pour dissimuler les taches de sang.

Dominic posa ses mains sur mes épaules, maîtrisant mon violent mouvement de recul qui sinon nous aurait fait culbuter au bas des marches. Passant la tête au coin du couloir, Adam m'adressa un de ses regards à donner la chair de poule.

— Ne t'en fais pas, ma chérie. Ce n'est pas ta chambre.

Je déglutis avec peine tant ma gorge était sèche et me libérai de l'étreinte de Dominic. Fuir n'était pas une option envisageable. Je fis de mon mieux pour feindre l'indifférence en montant les deux dernières marches. Je suis très mauvaise comédienne.

Je suivis Adam dans le couloir en essayant de ne pas remarquer que Dominic n'était plus dans mon dos. Je savais où il se trouvait.

Quand je compris qu'Adam m'installait dans la chambre voisine, je me dérobai.

— Non, non, dis-je en reculant encore une fois. Hors de question.

Adam me lança un sourire de requin.

— C'est la seule chambre qui ferme de l'extérieur. Et tu sais que je ne vais pas te faire confiance en te laissant dans une chambre qui ne ferme pas.

Je me gardai bien de lui demander pourquoi il avait une chambre qui fermait de l'extérieur.

Je n'avais aucune chance qu'il change d'avis, mais je pouvais toujours essayer.

— Installe-moi ailleurs, je t'en prie. Je te jure que je ne chercherai pas à m'enfuir.

— Ouais, c'est ça. Allez, tu sais que ça ne sert à rien de discuter. Et tu seras en sécurité, ici.

L'espace de une seconde, j'envisageai de prendre mes jambes à mon cou – Dominic ne bloquait plus mon chemin, après tout –, tandis qu'une partie tremblante et froussarde de ma personne craignait qu'une tentative de fuite ne pousse Adam à me traîner dans la chambre noire à la place de Dominic.

— Pourriez-vous au moins avoir l'amabilité de ne pas..., commençai-je en me trouvant soudain trop pudibonde pour finir ma phrase autrement que par un vague mouvement de la main.

Oh, comme mon embarras l'amusa !

— Tu veux dire, de ne pas baiser dans la chambre d'à côté ? finit-il à ma place. J'ai fait une promesse à Dominic et je ne suis pas un allumeur. Maintenant, bien que j'apprécie de bavarder avec toi, j'ai d'autres chats à fouetter. Entre dans cette chambre avant que je perde patience.

L'estomac au bord des lèvres sous l'effet de la terreur, je pénétrai dans la chambre. Adam claqua la porte derrière moi et j'entendis la serrure cliqueter. Le dos appuyé contre la porte, je me laissai glisser jusqu'à ce que mes fesses touchent le sol, puis je serrai mes genoux contre ma poitrine.

Chapitre 14

Au début, je n'entendis rien. Assise le dos contre la porte, tous mes muscles tendus, mes oreilles étaient à l'affût de bruits qu'elles ne souhaitaient pas entendre. Le silence dura quelques minutes. Je me forçai à respirer profondément pour me détendre.

Peut-être Adam me faisait-il tourner en bourrique. Peut-être Adam et Dominic ne faisaient rien dans la chambre d'à côté. Ou peut-être que la chambre d'à côté était insonorisée. Je me rappelai ses fouets soigneusement enroulés en espérant que ce soit le cas.

Bizarrement, bien que la chambre soit aussi effrayante que l'enfer, je n'avais remarqué ni chaînes ni entraves de quelque sorte comme je supposais qu'on en voyait dans les donjons SM. Peut-être était-ce juste pour la décoration ?

Ce faible espoir se volatilisa quand je perçus ce qui ne pouvait être que le claquement d'un fouet. Suffoquant, je me serrai dans mes bras, reculant aussi loin possible à l'autre bout de la pièce, là où un lit était collé au mur. Je grimpai sur le lit et me recroquevillai dans le coin en couvrant mes oreilles de mes mains.

Pourtant, j'entendais encore. Un coup de fouet après l'autre, sans qu'il semble y avoir de fin.

Puis cela empira. Dominic commença à crier après chaque coup. Sa voix me transperçait chaque fois. Je voulais faire exploser le mur et saisir Adam à bras-le-corps, le faire arrêter de lui faire du mal. Comment pouvait-il faire cela à un homme qu'il avait embrassé aussi tendrement quelques minutes plus tôt ? Comment Dominic pouvait-il le laisser faire ? Comment Dominic pouvait-il aimer cela ?

Je pleurais sans même m'être rendu compte de la première larme versée. Je regrettais d'avoir été aussi noble à vouloir protéger Brian. Si je l'avais laissé prendre le dessus lors notre

dispute, j'aurais pu être pelotonnée dans ses bras chauds et protecteurs en ce moment même. Mon cœur me faisait mal. Je me détestais par-dessus tout.

Les mots ne peuvent décrire combien je me sentis soulagée quand le fouet se tut enfin. J'espérais que Dominic allait bien.

Bientôt j'en eus la preuve.

Etrangement, les bruits de la douleur ressemblent à ceux du plaisir. Pourtant, il m'était impossible de me tromper sur les sons qu'émettait maintenant Dominic. Ils n'avaient rien à voir avec la douleur.

Le mur aurait pu être fait de papier. Ou bien Dominic était vraiment bruyant. Adam n'émettait quasiment aucun son bien que, de temps à autre, je percevais un grognement de plaisir qui semblait trop profond pour émaner de Dominic. La tête de leur lit, collée au mur qui séparait nos chambres, butait en rythme tandis que le sommier grinçait.

Ma peur et mon dégoût disparurent peu à peu. Mes mains quittèrent mes oreilles. Je ne me contentais plus d'entendre, j'écoutais. Mon esprit construisit une image d'eux nus, superbes. Adam, pâle, puissamment bâti. Dominic, sa peau olivâtre et son corps presque émacié. Dominic courbé sur le lit si noir et Adam qui le chevauchait.

Je pressai mes mains contre mes yeux sans parvenir à faire disparaître cette image ni à stopper l'excitation qui mouillait contre toute logique ma culotte. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que je pouvais trouver érotique l'image de deux hommes en train de faire l'amour. Peut-être cela appartenait-il à une partie de moi-même que je n'avais jamais osé explorer. Que je n'avais jamais voulu explorer.

Je luttai autant que je le pus contre mon excitation. Tant qu'Adam et Dominic continueraient à baiser aussi bruyamment, c'était un combat que je ne pouvais gagner. Luttant contre mon impulsion, je glissai mes mains entre mes jambes et capitulai.

Ma main bougeait au rythme de leurs élans et je m'abandonnai aux images érotiques interdites. J'allais me sentir mortifiée une fois la chose finie, mais je m'en fichais.

Je refermai mon autre main sur ma bouche alors que le plaisir montait. Je ne supportais pas l'idée qu'ils puissent

m'entendre, même si la logique dictait qu'ils ne devaient rien entendre d'autre que le boucan qu'ils faisaient.

Dominic se libéra dans un cri, celui d'Adam me parvint quelques secondes plus tard. Mon dos s'arqua et je mordis l'intérieur de ma joue si fort que le goût du sang me remplit la bouche. Leurs cris mirent en miettes le peu de résistance qu'il me restait et je jouis.

Je me dirigeai ensuite, les jambes tremblantes, vers la salle de bains. J'avais pensé au début que la porte était celle d'un placard, sinon je m'y serais cachée au lieu de me recroqueviller sur le lit. Est-ce que le bruit de l'eau qui coulait aurait noyé ceux provenant de la chambre voisine ? Je ne crois pas.

Je passai un long moment à m'observer dans le miroir. Mon visage était enflammé et mes joues, collantes de larmes. J'inspirai en frissonnant puis ouvris les robinets et me lavai les mains avant de m'éclabousser le visage d'eau froide.

Adam jouait délibérément avec moi et je le laissais faire. Cela m'agaçait.

Quand tu doutes, ouvre-toi à la colère, c'est ma devise.

La colère m'aïda à me sentir mieux. Oui, j'étais encore gênée par ma réaction aux bruits qu'ils avaient faits au cours de leurs ébats. Et, oui, j'étais encore en pétard et vaguement nauséuse de ce qui s'était passé avant. Pourtant je me sentais plus stable, plus calme.

Je concentrai toute mon énergie à trouver un moyen de m'échapper. Non pas que je pensais être réellement en danger là où je me trouvais. Je ne suis pas du genre à faire confiance, mais je croyais vraiment qu'Adam souhaitait protéger Lugh. Je pensais simplement que le prix à payer pour la protection d'Adam était trop fort.

Malheureusement, il n'existait pas d'autres moyens de s'échapper que par la porte par laquelle j'étais entrée. Les fenêtres étaient fermées de grilles en fer forgé, un recours assez ordinaire pour se protéger des cambrioleurs. Je tripatouillai un peu la porte, mais je ne suis pas serrurier.

Environ quarante-cinq minutes après la fin des festivités dans la chambre voisine, une clé se glissa dans la serrure de la porte.

Frustrée et prise au piège, j'allais et venais dans la chambre mais je m'arrêtai aussitôt. J'essayai de me donner du courage sans être sûre que mes nerfs supportent une autre séance de joute verbale. Si Adam m'asticotait, je lui donnerais certainement plus de satisfaction que je ne le souhaitais.

Seulement ce ne fut pas Adam qui entra dans ma chambre, mais Dominic. Il referma la porte d'un coup de pied et je vis qu'il portait un plateau. Quelques secondes plus tard, le parfum d'ail et de poivrons verts m'assaillit les narines, et mon estomac se souvint que je n'avais pas mangé depuis le midi.

Dominic évita mon regard en posant le plateau sur le bureau ancien qui faisait face à la fenêtre. Je le regardai, et une rougeur escalada sa nuque. Lequel de nous deux était le plus gêné ?

— Est-ce que ça va ? lui demandai-je.

Il me regarda pour la première fois et, bien qu'il rougisse encore, je devinai une esquisse de sourire sur ses lèvres.

— Ça va. (Il s'éclaircit la voix en baissant les yeux.) Et je suis désolé pour... tout ça. (Ses joues rougirent de plus belle.) Adam aime les manœuvres psychologiques.

Se comportant comme un véritable gentleman, il tira une chaise vers le bureau afin que je m'y assoie. J'avais bien trop faim pour ignorer son invitation, d'autant que l'odeur me faisait saliver comme les chutes du Niagara. J'étais encore, cependant, de très mauvaise humeur.

— Il m'a semblé qu'il n'était pas le seul à apprécier, dis-je avant de regretter mes paroles.

Premièrement, c'était dit sur un ton râleur. Deuxièmement, je ne tenais pas à parler de leur vie sexuelle.

À ma grande surprise, Dominic ne s'offusqua pas. Il me sourit, son visage affichant une expression étonnamment douce et puérile.

— Il peut se comporter en sale type, parfois, mais il sait sans aucun doute comment se faire pardonner.

Je m'assis et examinai le contenu de mon assiette : du poulet cuit à l'étouffée avec des poivrons et des oignons et une montagne de spaghettis couverts de sauce tomate. Le plat dégageait une odeur paradisiaque. Il y avait également un verre

de vin rouge, que je ne touchai pas. Je goûtai un morceau de poulet qui déclencha instamment un orgasme de mes papilles.

Dominic se laissa tomber dans un fauteuil, m'observant avec l'air d'attendre quelque chose. Léchant mes lèvres pour ne pas perdre une goutte de sauce, je coupai un autre morceau de poulet.

— C'est toi qui l'as cuisiné ? lui demandai-je la bouche pleine.

Ma mère aurait piqué une crise de colère devant mes manières.

— Oui, admit-il humblement, même si je remarquai que ma réaction lui faisait plaisir.

— C'est délicieux, dis-je pour m'assurer que le message était bien passé. Quel gâchis que tu aies été pompier, tu aurais dû être chef. (Son sourire disparut, et je regrettai aussitôt de ne pas avoir gardé ce petit joyau pour moi.) Désolée, c'était indélicat de ma part. J'essayais juste de te faire un compliment. (Je tentai un sourire ironique.) Je ne suis pas très bonne pour ça.

Cette remarque le fit éclater de rire, et je me sentis un peu mieux. Dominic frotta son torse d'un air absent.

— Cela ne fait que cinq jours, dit-il. J'ai parfois l'impression que c'est arrivé il y a une heure. Parfois, que cela fait une année. Je ne sais pas trop quoi faire de moi. S'il n'y avait pas Adam, je crois bien que je serais devenu fou.

Je me demandai s'il me serait possible d'amadouer ce type.

— Comment peux-tu être aussi proche de lui quand tu ne le connais que depuis cinq jours ? Je veux dire, que tu ne le connais en tant que toi-même. Euh...

Comme je ne savais comment formuler ma question, je regrettai déjà d'avoir essayé.

Dominic m'adressa un drôle de regard.

— J'étais encore moi quand j'hébergeais Saul. Ce n'est pas comme si j'avais cessé d'exister juste parce que ce n'était pas moi qui conduisais. (Il sourit légèrement.) Saul appréciait beaucoup Adam, mais je suis celui qu'il a toujours aimé. (Le sourire devint triste, la douleur si présente dans son regard qu'elle me fit grimacer.) Et j'aimais Saul également. Il méritait beaucoup mieux que ça.

Je détestais vraiment être le témoin de sa douleur, et je pensai au secret qu'Adam gardait. Lugh m'avait dit que les démons n'avaient pas le droit de dire la vérité aux humains. Mais rien ne m'en empêchait, moi.

— Adam t'a parlé de ma situation ? lui demandai-je.

Dominic fit un effort visible pour se débarrasser de sa mélancolie.

— Il m'a dit que tu hébergeais un démon qui ne pouvait te contrôler.

— Il t'a dit qui était ce démon ?

Je n'avais pas grand espoir, il valait mieux. Dominic secoua la tête.

— Non, il m'a juste dit que c'était un démon qui lui était supérieur. Quelqu'un d'important.

— Ouais, eh bien, mon invité indésirable m'a dit quelque chose qu'il faut, je crois, que tu saches.

Je m'arrachai de mon assiette, parce que ce n'était pas quelque chose que l'on disait en se gavant d'un air désinvolte.

— Tout ce truc sur l'exorcisme qui tue les démons est apparemment un mythe. Ton démon n'est pas mort.

Pendant un long moment suspendu, Dominic, sous le choc, me regarda fixement. Puis il éclata en sanglots.

Cela me surprit l'espace d'un instant. Je l'avais déjà vu pleurer, juste après l'exorcisme, mais cela ne m'avait pas autant choquée. Ouais, je sais, les homosexuels sont censés être plus sensibles, plus en phase avec leurs émotions, bla-bla, mais Dominic ressemblait trop à l'homme viril typique. Je ne savais comment réagir à ses larmes.

Il prononça le nom d'Adam en gémissant et ses larmes se transformèrent en sanglots violents qui me déchirèrent le cœur.

Merde. Je venais juste d'annoncer à Dominic la bonne nouvelle que son démon n'était pas mort tout en lui révélant également qu'Adam était au courant et ne lui avait rien dit. Bien que je ne l'aie pas fait volontairement, je suppose qu'une petite partie malveillante en moi voulait faire payer à Adam pour ce qu'il avait fait plus tôt. Mais m'en prendre à Adam en blessant Dominic, voilà qui était bas et méchant.

— Il ne pouvait pas te le dire, dis-je en me demandant s'il était possible de guérir la blessure que je venais d'ouvrir. Cela va à l'encontre de leurs lois.

Cela sonnait faux et je la fermai. Je me sentais merdeuse. Ouais, je pensais que Dominic était en droit de savoir que son démon était encore en vie, mais ce n'était sûrement pas la bonne manière de procéder.

La porte de la chambre s'ouvrit d'un coup. Je sursautai en laissant échapper un glapisement surpris. Dominic ne leva même pas les yeux.

Le regard d'Adam passa de moi à Dominic pour revenir sur moi. L'expression de son visage était meurtrière.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Sa voix semblait calme sans qu'il ait l'air d'une personne calme.

Je me sentais mal. Pourtant je ne comptais pas l'avouer à Adam. Je relevai le menton pour affronter son regard furieux.

— Je lui ai dit que son démon n'était pas mort.

Si on pouvait tuer d'un regard...

— Bordel ! cria Adam.

Il avança à grands pas. Comme je pensais qu'il en avait après moi, je bondis de ma chaise, mais il se dirigea vers Dominic qui n'avait toujours pas levé les yeux. Ses sanglots bruyants brisaient le cœur et il se balançait d'avant en arrière sur son fauteuil.

Adam s'agenouilla devant Dominic, posant ses mains sur les épaules de son amant.

— Dom, dit-il doucement. Je ne pouvais pas te le dire. Je suis désolé.

Dominic cessa de se balancer et leva des yeux rougis par les larmes.

— Comment as-tu pu me laisser croire qu'il était mort ? Comment as-tu pu faire ça ?

— Parce que j'ai pensé que je devais. Si j'avais su que Lugh avait levé cette recommandation, je te l'aurais dit sur-le-champ.

Il tira Dominic de son fauteuil pour l'agenouiller devant lui puis entourra de ses bras cet homme qui sanglotait toujours.

Appuyant le visage de Dominic contre sa poitrine, Adam m'adressa un regard furieux, si malveillant que ma peau essaya de s'enfuir pour se cacher. J'envisageai de me précipiter vers la porte, mais je n'étais pas certaine de sortir vivante d'une tentative d'évasion.

— Si tu n'hébergeais pas Lugh, gronda-t-il, je te ficherais dehors à coups de pied dans le cul après t'avoir accroché une énorme cible dans le dos.

Un frisson parcourut ma colonne vertébrale. Toute humanité avait disparu de ses yeux, dans lesquels je voyais briller son démon. Littéralement. Ses yeux rougeoyaient comme ceux de Lugh dans mes rêves.

D'habitude, quand je sais que j'ai tort, tous mes instincts de défense se mettent en branle et je passe en mode garce. Je le regrette toujours par la suite, n'empêche que c'est toujours ainsi que je réagis dans la fièvre de l'instant. Cette fois, je me sentais trop merdeuse pour élaborer la plus pathétique des défenses. Et pas seulement parce que Adam me terrifiait, bien que ce soit le cas. Dominic, ce pompier grand et fort, réveillait quelque chose en moi que je ne pensais pas avoir – un instinct protecteur que j'aurais presque pu qualifier de maternel.

J'affrontai le regard furieux d'Adam.

— Je suis désolée. Je n'ai pas réfléchi avant de parler.

Il ne répondit pas, se contentant de me regarder de ses yeux rougeoyants jusqu'à ce que je détourne le regard.

Je l'entendis se lever, l'entendis inviter Dominic à venir avec lui afin qu'ils puissent parler. Leurs pieds passèrent devant mon champ de vision quand ils sortirent, mais j'avais trop honte pour lever les yeux.

La porte se referma sur eux dans un claquement assourdissant.

Chapitre 15

Il y eut une autre série de coups de fouets, plus tard ce soir-là. Seulement, cette fois, ce fut Adam que j'entendis crier de douleur – pas même un soupçon de plaisir –, et il n'y eut pas de session de sexe ensuite. D'après moi, Adam avait dû faire pénitence pour avoir gardé ce secret crucial. J'espérais que cette expérience avait été cathartique pour Dominic.

Je n'avais pas acheté de pyjama pendant ma séance de shopping. Comme je ne tenais pas à dormir nue dans cette maison, je me pelotonnai au lit tout habillée. Je crois ne m'être jamais sentie aussi mal de toute ma vie. Mon esprit ne cessait de ressasser de quelle manière j'avais traité Brian et la dispute que j'avais générée entre Adam et Dominic. Je me demandais comment j'en étais arrivée à être aussi détestable et s'il était encore possible de changer.

J'ai dû finir par m'endormir, parce que je me retrouvai ensuite dans le salon de Lugh – ou quelle que soit la pièce que cela pouvait être.

J'étais assise sur le canapé et Lugh était installé sur la causeuse en face de moi, de l'autre côté de la table basse. Sa cheville droite était posée sur son genou gauche, ses bras étaient étalés sur le dossier de la causeuse. Il avait quitté sa tenue agressive de la veille. Le pantalon de cuir noir et les bottes semblaient être son uniforme mais, ce soir, il portait un tee-shirt noir uni. Il restait cependant à croquer, mais je ne ressentais pas l'envie irrépressible de me jeter sur lui. C'était un plus.

Ma façon naturelle d'être sur la défensive revint au galop et, avant qu'il ait la chance de parler, je lui demandai :

— Alors, tu vas me traiter de sale garce après ce que j'ai dit à Dominic ?

Il sourit légèrement.

— Je devrais ?

Je soupirai.

— Probablement.

— Tu es trop dure avec toi-même. (Sa voix était aussi épaisse et sombre que de la mélasse.) Tu ne voulais pas lui faire de mal.

Je m'enfonçai dans le canapé et croisai les bras sur ma poitrine.

— Tu es sûr ? Ce n'est pas ce que pense Adam.

— Adam te connaît à peine.

— Et tu me connais mieux ?

Question idiote. Il me connaissait certainement mieux que je ne me connaissais moi-même, même s'il était un complet étranger pour moi.

Il se contenta de sourire.

— Tu pourrais améliorer ta technique, mais ton cœur était au bon endroit.

Je me rappelai soudain ce qu'Adam avait dit, une phrase à laquelle je n'avais pas accordé d'importance sur le coup : « *Si j'avais su que Lugh avait levé cette recommandation.* »

Lugh avait levé la recommandation ? Comment, moi, pouvais-je être cette VIP ?

— Alors, dis-je, Adam semble penser que tu mérites d'être protégé.

Lugh fit glisser sa cheville de son genou pour poser les deux pieds au sol.

— Comme il se trouve que j'habite ton corps, j'en viens à penser que tu devrais être d'accord avec lui.

Il me sourit. C'était un sourire amical et désarmant. Mais on ne me désarme pas si facilement.

— Tu veux peut-être me dire qui tu es ?

— Pas particulièrement. Tu ne m'as pas vraiment prouvé être quelqu'un de discret.

Il marquait un point, mais j'essayai de ne pas le lui montrer.

— Étant donné toute la merde que j'ai traversée à cause de toi, je pense que j'ai le droit de savoir, quoi qu'il en soit. On m'a presque brûlée vive hier soir, si tu te rappelles.

Je pense que je marquai un point sur ce coup-là, bien que l'expression de Lugh n'ait pas vraiment changé. Penché en avant, les coudes appuyés sur les genoux, il me regardait comme

s'il essayait de me comprendre. Son regard était d'une intensité déconcertante.

— Arrête de me regarder comme ça ! lançai-je.

Un coin de sa bouche se leva sans que cet élan se transforme en un véritable sourire.

— Je suppose que tu as le droit de savoir quel est l'enjeu.

Vu le nombre de personnes qui essayaient de me transformer en bestiole croustillante, j'avais tendance à penser que l'enjeu était assez élevé. Cependant, je gardai mon avis pour moi.

— Je t'ai dit que j'étais un réformateur, poursuivit Lugh.

Je fis un geste de la main l'invitant à continuer.

Il sembla rassembler son courage.

— Je fais peur aux miens parce que j'ai le pouvoir de mettre mes réformes en œuvre. Tu vois, je viens juste de monter sur le trône. Je suis leur roi.

Eh bien, voilà qui était sensas, aucun doute. J'étais possédée par le roi des démons ? Bon sang, je ne savais même pas qu'ils avaient un roi. Puis je pris conscience qu'il m'avait dit qu'il venait juste d'accéder au trône, ce qui signifiait qu'auparavant il avait été prince. Un prince du nom de Lugh.

Je réfléchis un instant et mon cœur cessa de battre.

Lugh éclata de rire.

— Non, je ne suis pas Lucifer, m'assura-t-il.

Soit il avait lu dans mes pensées, soit mon visage les avait laissés transparaître.

Bien que je suppose qu'une partie de cette mythologie s'inspire librement de moi.

Je ne parus pas plus rassurée pour autant. Il roula des yeux.

— Rappelle-toi, c'est la même mythologie qui raconte que les démons vivent dans les feux de l'enfer. Une partie de la population humaine nous a toujours considérés effrayants et nous a donc diffamés. Cela ne rend pas l'histoire vraie pour autant.

Il avait raison. Même si je détestais les démons, je n'avais jamais adhéré à la version « feu de l'enfer et soufre ». Aucune raison pour que cela change maintenant. J'acquiesçai pour lui

confirmer que j'avais dépassé ma seconde de terreur superstitieuse.

— Mes frères ont lancé une guerre de succession, continua-t-il. Mais je suppose que, s'ils parviennent à me tuer, il n'y aura pas vraiment de guerre.

— Les frères...

Je prononçai ce mot comme une interrogation, même si j'aurais aimé pouvoir dire quelque chose de plus éloquent et de plus intelligent. Lugh acquiesça.

— J'ai deux frères. Dougal est le plus âgé. Il me succédera s'il m'arrive quelque chose. (Son regard croisa sinistrement le mien.) Mon frère cadet s'appelle Raphaël.

Bordel de merde ! Je déglutis.

— Raphaël, comme le démon qu'héberge mon frère ?

— Il semblerait, en effet.

Je fronçai les sourcils.

— Mais si c'est une guerre de succession et que Raphaël en fait partie, pourquoi ne t'a-t-il pas tout simplement tué dès la seconde où tu m'as possédée ? Tu sembles dire que j'étais trop inconsciente pour pouvoir lutter.

— C'est vrai. (Sa lèvre se retroussa de dégoût.) Entre Raphaël et moi, il y a une longue histoire d'animosité. Dougal n'est pas d'accord avec moi sur des sujets politiques mais, avec Raphaël, cela a toujours été personnel.

Les charnières de ses mâchoires ressortaient en dessinant un relief sinistre, comme s'il serrait les dents.

— Je suppose que la perspective d'une mort rapide ne l'a pas satisfait. Je soupçonne aussi que Raphaël dérange vraiment les partisans de Dougal. (Il me regarda en secouant la tête.) Je me suis toujours demandé pourquoi il n'y avait qu'une personne présente la nuit où j'ai été invoqué. Je suis prêt à parier que Raphaël a agi en solitaire pour t'utiliser comme hôte. Puisque mon désaccord avec Dougal est politique, et pas personnel, il ne m'aurait pas laissé vivre une seconde de plus que nécessaire. Raphaël, lui, tient à ce que je souffre.

Et je pensais avoir des problèmes avec mon frère ?

— Alors, si Adam et moi parvenons à mettre la main sur Andrew, seras-tu capable de chasser ton frère du corps du mien ?

Lugh me sourit.

— Non, à moins que tu aies la bonté de me laisser prendre le contrôle quand tu es éveillée. (Je frissonnai.) Mais même alors, je ne sais pas si j'en serai capable. Raphaël et moi sommes de puissance égale. Je ne sais pas lequel de nous deux serait vainqueur si nous combattions.

Je plissai les yeux.

— Et moi ? je ne pourrais pas le faire sortir de là ?

— Je crains que non, soupira Lugh. Tu es de toute évidence une exorciste expérimentée, mais Raphaël est au-delà de tes compétences.

Cela piqua ma fierté.

— On ne peut savoir avant d'avoir essayé. J'ai déjà botté le train à de puissants démons.

Il eut l'air amusé.

— J'ai le regret de t'informer que la grande majorité des démons qui traversent la Plaine de Mortels sont d'une lignée beaucoup moins élevée et moins puissante que Raphaël et moi. Tu n'as jamais affronté de démons de notre rang auparavant.

Exactement ce que je souhaitais entendre.

— Et Adam ? as-tu jamais cru qu'il était capable de t'exorciser ?

Il haussa un peu les épaules.

— Non. Mais j'espérais pouvoir lui parler. J'ai besoin d'un allié.

— Autre que moi, tu veux dire.

Ses yeux couleur d'ambre se plissèrent d'amusement.

— Es-tu mon alliée ?

— Eh bien, bon sang ! comme tu le sais, je n'ai pas vraiment le choix !

Quand il inclina la tête, une boucle de ses cheveux fabuleux glissa sur sa joue. Mes hormones en prirent note sans s'affoler.

— Un point pour toi, dit-il. Mais je soupçonne Adam d'avoir des talents et des contacts qui pourraient s'avérer utiles.

— Et tu lui fais confiance ?

En ce qui me concernait, ce n'était certainement pas le cas.

— Si je n'avais pas confiance en lui, je ne me serais pas livré à lui.

Mon cœur émit un bruit sourd.

— C'était ton idée ! C'est toi qui lui as demandé de me kidnapper et de m'enfermer.

Lugh éclata de rire.

— Non, pas de cette façon. Je lui ai demandé de t'aider et de te protéger. Il a décidé de la manière de procéder. (Me vinrent à l'esprit quelques noms d'oiseaux dont je souhaitais l'accabler, mais Lugh poursuivit aussitôt.) Vraiment, Morgane, c'est un homme bon et il te gardera en sécurité tant qu'il le pourra.

— Un homme bon ? Excuse-moi, mais tu faisais la sieste en début de soirée ?

Le haussement d'épaules de Lugh était très élégant.

— Je n'ai pas dit que c'était un homme gentil.

— Désolée, chez moi, les hommes bons ne fouettent pas leur amant.

Je porte des jugements catégoriques ? Peut-être bien. Mais cela vient du fond du cœur.

Lugh me transperça du regard.

— Même quand leur amant aime ça ?

— Même.

Il parut déçu.

— Si tu étais capable d'habiter la peau de quelqu'un d'autre comme nous, ton esprit serait moins étroit.

J'avais envie de lui dire d'aller se faire foutre, mais je ne le connaissais pas assez. Ouais, en fait, j'ai besoin de bien connaître les gens pour être grossière avec eux. J'étais sur le point de me forcer à me réveiller de mon rêve.

Je ne m'attendais pas que cela fonctionne ; pourtant, presque aussitôt, j'ouvris les yeux et me retrouvai recroquevillée en boule dans le lit. Il faisait noir dans la chambre, et mon corps était lourd d'épuisement et de sommeil interrompu. Je m'étirai, me retournai et, avant que j'aie pu me demander si j'allais rester éveillée le reste de la nuit, je me rendormis.

Je me réveillai le lendemain matin au bruit de pas dans la chambre. Je clignai des yeux et me détournai du mur.

Les pas lourds provenaient des bottes de motard d'Adam cognant sur le plancher. Je m'assis avec précaution et ne le quittai pas des yeux alors qu'il me tournait le dos, ne semblant pas tenir à regarder dans ma direction.

Il déposa un plateau sur le bureau dans un cliquètement de vaisselle et de couverts. J'avais comme l'impression qu'il était encore remonté contre moi. Je glissai mes pieds hors du lit en observant ses larges épaules tendues. Bien qu'il ait dû m'entendre remuer, il ne se retourna pas.

Le plateau déposé, il prit la tangente vers la porte. Je supposai qu'il avait prévu de sortir sans m'adresser la parole ou même jeter un regard vers moi. C'était triste à dire, mais il était ce qui se rapprochait le plus d'un ami en ce moment et j'avais besoin de lui. Je ravalai ma peur et ma fierté.

— Adam, attends, dis-je alors qu'il ouvrait ma porte.

Il se figea, la porte entrouverte, la main toujours sur la poignée. Pourtant, il refusait toujours de se tourner vers moi bien que j'aie un bon aperçu de son profil. Sa bouche était figée en une ligne austère, ses yeux étrécis, mais cela ne ressemblait pas à de la colère. Plutôt à de la douleur.

— Est-ce que j'ai causé des dégâts irréversibles ? demandai-je.

Je devais parler à voix basse pour ne pas chevroter.

En dépit des paroles d'encouragement de Lugh la nuit précédente, je me sentais encore vraiment mal à cause des ennuis que j'avais générés.

Il hésita un long moment sur le pas de la porte, puis il la referma avant de se tourner vers moi. Un muscle tressautait au coin de son œil et son visage était plus pâle que d'habitude. Pendant une demi-seconde, cela m'intrigua. Puis un soupçon s'insinua dans mon esprit.

— Est-ce que tu es blessé ? demandai-je.

Il ne répondit pas. Il n'avait pas besoin de le faire. Je me rappelai ce que j'avais entendu la nuit dernière. Je haussai les sourcils.

— Tu as eu assez de temps pour panser les plaies.

Il haussa les épaules et le mouvement lui arracha une grimace.

— Si j'avais voulu, oui.

Cette réponse m'offrit un aperçu inattendu de sa psyché.

— Est-ce que Dominic n'a pas voulu que tu te soignes ?

Il avança son menton d'un air entêté.

— Peu importe.

Ouais, je savais ce que je voyais, pas de problème. Le dégoût de soi-même : une émotion qui m'était familière. Ce qui signifiait qu'il ne m'en voulait pas autant qu'il s'en voulait à lui. Je me surpris à éprouver malgré moi de la compassion.

— Le démon de Dominic aurait pu lui dire la vérité, lui aussi. Tu n'es pas responsable de tout.

Il ferma les yeux et soupira.

— J'aurais pourtant dû lui dire. Au diable toutes nos lois ! Dom n'en aurait parlé à personne. (Il ouvrit les yeux pour me regarder.) Il se peut que je ne te pardonne jamais ta façon d'agir, mais je suis content qu'il sache la vérité.

J'acceptai ses paroles aussi dignement que possible. Je me demandais comment Adam en était arrivé à s'attacher à ce point et aussi vite à Dominic. Mais je n'étais pas suffisamment curieuse pour lui poser la question.

Une chose était certaine, j'aimais encore assez m'occuper de ce qui ne me regardait pas.

— Alors, Dominic apprécie toute cette petite comédie du martyr que tu nous joues ? lui demandai-je.

Les lèvres sensuelles d'Adam se tordirent en une horrible grimace.

— Je ferais très attention à ce que je dis, à ta place.

Son démon embrasait ses yeux.

Oh oui, je venais de toucher un point sensible, pas de doute. Une femme sensée aurait suivi son conseil. Je suppose que je ne suis pas si sensée que ça.

— Je sais que tu veux te punir, mais je ne pense pas que Dominic soit le genre de type à...

Il avança d'un pas menaçant vers moi.

— Ferme-la.

— Je le ferais si je n'avais pas besoin de ton aide, mais tu n'es d'aucune utilité, ni pour Lugh ni pour moi, si tu deviens fou. Ce que je veux juste, c'est que tu te demandes à qui tu fais le plus

de mal en ne te soignant pas. Je parierais sur Dominic. Alors je te suggère de mettre un terme à cette célébration de la pitié et de guérir.

Adam avait les poings serrés de part et d'autre de son corps. L'embrasement de ses yeux était presque trop vif pour que je puisse le regarder en face.

— Va au diable !

Je haussai les épaules en prenant l'air désinvolte et insouciant alors que mes entrailles tremblaient. Adam furieux est une des choses les plus effroyables que j'aie jamais vues.

— Certains diraient que c'est déjà fait.

Je l'observai lutter contre lui-même pendant un long moment. Si la bataille prenait un mauvais tour, je devinais qu'il oublierait ses scrupules au sujet d'un éventuel accord que je pourrais lui donner afin qu'il ne me fasse pas mal. Je me sentais presque aussi mal à l'aise que lui à propos de cette histoire, mais pas assez pour me faire passer pour une martyre. Ce qui m'amène à poser cette question : pourquoi avais-je prétendu le faire ? Il y a certaines questions auxquelles je ne préfère pas réfléchir.

Le rougeoiement de ses yeux disparut enfin. Ses épaules s'affaissèrent et il secoua la tête d'un air dégoûté.

— Tu as raison. Je suis un imbécile égocentrique.

— Alors tu vas te soigner ?

Il acquiesça.

Nous sursautâmes tous les deux au bruit d'applaudissements. Nous avions dû être tous les deux si concentrés dans notre joute visuelle qu'aucun de nous n'avait remarqué que Dominic avait ouvert la porte. Ses yeux étaient plus vifs, plus vivants que je ne les avais jamais vus.

— Bravo ! dit-il en applaudissant toujours, les yeux tournés vers moi. Je n'aurais jamais pensé voir quelqu'un vaincre Adam au bras de fer.

— Va te faire foutre, rétorqua Adam sans aucune colère.

Le sourire de Dominic s'élargit.

— Quand tu veux, beau gosse.

Apparemment, il avait oublié d'être timide devant moi. J'aurais dû me sentir gênée mais je trouvais ça mignon –

surtout le chagrin d'Adam. J'en déduisais que Dominic lui avait pardonné, ce qui me faisait me sentir beaucoup mieux. Je pouvais ne pas comprendre ni approuver leur relation, mais je ne voulais pas être celle qui la détruirait. Du moins, pas de cette manière.

Dominic jeta un œil vers le plateau qu'Adam avait déposé il y a des siècles. Il fronça les sourcils de manière théâtrale.

— Je vois que j'ai sué aux fourneaux pour rien. (Il regarda Adam.) Pourquoi n'invitons-nous pas notre amie à se joindre à nous pour le petit déjeuner ? Nous pourrions discuter stratégie.

Adam hésita un long moment avant d'accepter.

— Si tu veux prendre une douche et te changer avant de descendre, nous t'attendrons, dit-il. Nous serons dans la cuisine, à droite en bas de l'escalier. Tu n'as qu'à suivre l'odeur de la nourriture.

— Je vous rejoins sous peu, dis-je.

Je ne peux vous dire à quel point je me sentais mieux quand ils sortirent de la pièce sans verrouiller derrière eux.

La porte de la chambre noire était fermée quand je descendis environ vingt minutes plus tard, les cheveux mouillés et sans maquillage. Je remerciai Dieu pour cette petite faveur.

Au pied des marches, je ressentis une brève et irrépressible envie de prendre mes jambes à mon cou. Envie que je parvins à dépasser. Je ne voulais pas rester ici une minute de plus que nécessaire, mais Adam pouvait me fournir beaucoup d'informations. Du moins, s'il acceptait de m'adresser la parole.

Je trouvai facilement la cuisine. Adam, assis au bout d'une table en forme de billot de boucher, regardait Dominic cuisiner. On ne pouvait douter de la tendresse de l'expression d'Adam. Pourtant, encore une fois je ne pus m'empêcher de m'interroger. Une semaine plus tôt, Dominic était pratiquement une personne différente. Pourquoi Adam poursuivait-il sa relation avec l'hôte de son amant ? J'aurais pensé que c'était par pitié, mais cela n'y ressemblait pas du tout.

Quand Adam m'aperçut, l'expression de son visage se refroidit considérablement. Il se redressa sur sa chaise en perdant son air détendu et confortable. C'est fou comme je me sentais la bienvenue.

Dominic fut nettement plus chaleureux. Il me sourit par-dessus son épaule.

— Assieds-toi. C'est presque prêt et il y a du café.

Les mains occupées au-dessus de la cuisinière, il me désigna l'endroit du coude.

Je me versai de bonne grâce un café, mais j'hésitai quand il s'agit de m'asseoir. Je voulais être aussi loin que possible d'Adam et son air sombre, ce qui signifiait en face de lui, à l'autre bout de la table. Je décidai de m'appuyer d'une hanche contre le comptoir en entourant mon mug des deux mains. Le café était délicieux. D'après le goût, un truc cher et fraîchement moulu.

Dominic quitta les fourneaux et déposa trois assiettes sur la table. Il s'assit à droite d'Adam, je n'avais plus le choix.

Un silence tendu et gêné enveloppa la pièce quand je m'installai. Quatre tranches de pain toasté saupoudré de sucre glace fumaient de façon appétissante. Je humai les arômes de vanille et de cannelle et ma bouche se mit à saliver obligeamment. Dommage que mon estomac fut serré comme un poing.

Adam noya son toast dans du sirop d'érable et commença à l'engloutir comme s'il n'avait pas conscience de la tension. Son regard prudent me convainquit qu'il en était aussi conscient que moi.

— Alors, dit Dominic de façon un peu trop joyeuse, comme s'il forçait tout le monde à se mettre à l'aise, où en étions-nous ?

Il me passa le sirop d'érable. J'en versai docilement sur mes toasts en craignant que mon estomac noué ne me permette pas de manger.

— Comment ça ? grogna Adam.

Il se concentrait presque entièrement sur son assiette.

— Je veux dire, quel est le plan ? Cacher et protéger Morgane, c'est bien, mais ce n'est pas une solution à long terme.

Adam laissa tomber sa fourchette, qui cliqueta dans son assiette bien qu'il reste encore une bonne portion de nourriture. Il me considéra avec un regard définitivement hostile.

— Juste pour que ce soit clair pour tout le monde, dit-il d'une voix agréable tandis que son visage demeurait désagréable, nous cachons et protégeons Lugh, pas Morgane.

Je ne pus m'empêcher de grimacer, même si j'avais moi-même fait cette distinction la veille. Cela me donnait encore plus envie de m'excuser, mais je ne le fis pas. D'abord, je suis têtue. Ensuite, je ne pensais pas que cela arrangerait la situation. Je n'étais pas certaine qu'Adam me haïsse réellement, mais il me détestait sans aucun doute.

— Ne joue pas au con, dit Dominic qui me surprit.

J'avais eu l'impression qu'il était trop respectueux et trop soumis pour défier Adam aussi directement.

De manière encore plus surprenante, Adam l'écouta.

— Désolé, marmonna-t-il en ramassant sa fourchette pour piquer un morceau de toast.

Dominic me sourit.

— Mange avant que cela refroidisse. Les Italiens le prennent très mal quand les gens n'apprécient pas leur cuisine.

Le nœud de mon estomac se détendit un peu et j'avalai une bouchée. Il ne fallut que cette bouchée. Au diable la tension, c'était trop bon pour que je n'y touche pas. Peut-être était-ce pour cela qu'Adam aimait tellement Dominic.

— Ouah, dis-je en dégustant les saveurs délicates. C'est délicieux.

Adam continuait à se bâfrer comme un porc devant son auge.

— Tu devrais ralentir un peu pour vraiment apprécier. Tu ne sais pas ce que tu manques, lui lançai-je au péril de ma vie.

Il se pétrifia, la fourchette à quelques centimètres de la bouche, son regard visiblement choqué rivé au mien. Ouais, j'avais un sacré culot de me payer sa tête en un moment pareil. Je ne pouvais pas m'en empêcher.

Finalement, il roula des yeux et une esquisse de sourire étira les coins de sa bouche. Il posa sa fourchette et découpa en deux le morceau monstrueux qu'il s'était apprêté à enfourner.

— C'est mieux comme ça ? demanda-t-il.

J'acquiesçai, et Dominic m'adressa un autre de ses fabuleux sourires. Il semblait m'apprécier beaucoup plus qu'Adam.

— Alors, dit Dominic, essayons encore une fois. Quelle est la prochaine étape ?

Je me serais contentée de déjeuner en paix en savourant la nourriture délicieuse, mais je suppose qu'élaborer un plan était plus important. Maintenant, si j'avais seulement une idée de ce qu'il fallait faire...

Adam me regarda.

— Je n'ai pas eu beaucoup le temps de parler à Lugh hier. Tu peux me donner un récapitulatif confidentiel de tout ce qui s'est passé ?

Je n'avais toujours pas confiance en lui mais, si je ne lui disais rien, il pouvait très bien me mettre une nouvelle fois KO pour avoir une nouvelle discussion avec Lugh. Je lui exposai donc tout ce que je savais, y compris la douloureuse vérité concernant Val.

Nos assiettes étaient vides à la fin de mon compte-rendu. Dominic débarrassa la table puis revint remplir les tasses de café. Je ne me sentais pas à l'aise qu'il s'occupe de moi comme ça. Cependant, je connaissais assez la nature humaine pour savoir que discuter ne servirait à rien.

Dominic reprit sa place en fronçant les sourcils.

— Pourquoi Andrew essaierait-il de te faire coincer pour meurtre ? Difficile de te brûler vive si tu es en prison.

Je n'y avais pas pensé. Adam sourit d'un air sinistre.

— Si Morgane disparaissait mystérieusement alors qu'elle est en liberté sous caution, qu'est-ce que la police penserait qui lui est arrivé ?

— Oh, fit Dominic.

Charmant. J'étais contente de voir que mes ennemis étaient si pointilleux et si organisés. Quitte à avoir des ennemis, j'aurais préféré qu'ils soient brouillons et stupides.

— Jusque-là, continua Adam, nous avons Andrew, Valerie et trois hommes masqués non identifiés sur notre liste des ennemis. Mais combien sont-ils en tout ? Quelle est l'ampleur de ce complot ?

Je réfléchis à cette question.

— Lugh a dit que cela avait à voir avec une guerre de succession. Si c'est le cas, je dirais que c'est assez important.

Adam acquiesça.

— Ouais. Et coincer quelques fantassins ne suffira pas. Nous devons découvrir qui est à la tête de tout cela.

— Ce ne serait pas Andrew ? Raphaël ?

— Peut-être, mais j'en doute. S'il était à la tête de ce complot, il n'aurait pas essayé de te cacher que tu hébergeais Lugh. Un des avantages d'être le chef, tu sais ?

Plus j'y pensais, moins cela me plaisait. Moins il y avait de méchants qui voulaient ma peau, mieux je me portais. Là, Adam était en train de me dire qu'ils étaient certainement beaucoup plus nombreux que nous ne le pensions. Ce n'était pas vraiment une pensée agréable.

— Peut-être devrais-tu avoir une conversation innocente avec ton amie Valerie, suggéra Dominic.

— Exactement ce à quoi je pensais, dit Adam.

Mon estomac fit encore une fois des nœuds. Je faisais de mon mieux pour éviter de penser à la trahison de Valerie. Je savais que je devrais affronter mes sentiments à ce sujet un jour ou l'autre et que, le moment venu, je passerais un mauvais quart d'heure.

— Pourquoi ne l'appelles-tu pas ? suggéra Adam. Demande-lui de te retrouver ici.

J'écarquillai les yeux.

— Et comment je vais lui expliquer de me retrouver au domicile du directeur des Forces spéciales ?

— Je suis sûr que tu peux trouver une raison.

Il se pencha en avant, un coude appuyé sur la table, le menton sur son poing.

— Tu peux lui dire que tu as décidé de quitter ton petit ami pour moi.

Dominic éclata de rire en secouant la tête. Je résistai à l'envie de balancer un coup de pied à Adam sous la table.

— Ah ah, très marrant. Plaisanterie mise à part, je pense qu'il vaut mieux que je rencontre Val dans un lieu public.

Je me demandai pourquoi Adam voulait qu'elle vienne chez lui et n'aimai pas du tout les réponses qui me vinrent.

Il se redressa sur sa chaise, le visage de nouveau neutre.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Nous devons contrôler le lieu de rendez-vous et nous assurer qu'elle ne viendra pas avec du renfort.

— Elle ne va pas me brûler vive dans un lieu public, renfort ou pas. De plus, il se peut qu'elle n'ait rien à voir avec tout ça. Elle m'a peut-être dit la vérité.

Je n'y croyais pas vraiment, mais je m'efforçais de m'autoriser à espérer que ce soit le cas.

Sans défier mes illusions, le regard qu'Adam m'adressa exprimait tout à fait le fond de sa pensée.

— S'il ne s'agit que de vous rencontrer dans un endroit public, pourquoi penses-tu qu'elle te dira quoi que ce soit ? Elle va clamer son innocence, et tu tiens tellement à y croire que tu vas t'en persuader.

Ma colère voulut faire une apparition, mais je parvins à la refouler. Il avait raison, mais je ne voulais pas faire venir Val chez Adam. Quelque chose me disait que je n'allais pas apprécier ses techniques d'interrogatoire.

— Je vais lui demander de me retrouver pour déjeuner au terminal de Reading, dis-je. Si je n'arrive pas à découvrir quoi que ce soit, alors nous passerons au plan B.

Adam eut l'air exaspéré.

— Et après votre gentil déjeuner, quand elle saura que tu la soupçonnes, quelles sont les chances à ton avis qu'elle accepte de venir ici pour répondre à d'autres questions ?

Ce n'était pas le moment de mâcher mes mots.

— Ne compte pas sur moi pour l'attirer ici afin que tu puisses lui soutirer des informations sous la torture. Ne me dis pas que ce n'est pas ce que tu as en tête. Je la retrouve pour déjeuner, ou nous élaborons un autre plan.

— Tu es folle.

— Eh bien, toi, tu es...

— Morgane, m'interrompit Dominic en posant une main sur mon bras.

Je serrai les dents et jetai un regard furieux sur sa main jusqu'à ce qu'il la retire. Dominic avait reçu le message. Ravalant mon opinion sur Adam, je croisai mes mains sur ma

poitrine dans l'attitude classique du « je ne suis pas ouverte à tes propositions ».

Adam repoussa sa chaise de la table si violemment que la vaisselle cliqueta.

— Bien ! Fais comme tu l'entends. Mais quand ils te coinceront et que tu te retrouveras sur le bûcher, ne viens pas me reprocher quoi que ce soit !

Il sortit de la pièce en tapant des pieds comme un gamin en pleine crise. Je me demandais vraiment ce que Dominic lui trouvait. Il me suffisait de cinq minutes de conversation pour avoir envie de tirer une balle dans sa tête de lard.

— Bon, fit Dominic avec un petit sourire, je suis content de voir qu'Adam et toi vous êtes réconciliés.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Ouais. Nous sommes les meilleurs amis du monde, maintenant.

— Tu veux que je vienne avec toi quand tu iras retrouver Valerie ? Si elle vient avec du renfort, ce ne serait pas une mauvaise idée que tu en aies aussi, non ?

Sa proposition me toucha, particulièrement étant donné ce que je lui avais fait.

— C'est très gentil de ta part, Dominic, mais je crois que c'est quelque chose que je dois faire toute seule. (Ma gorge se serra.) C'est ma meilleure amie depuis le lycée. J'ai besoin de comprendre ce qu'elle a fait, tu vois ?

Il acquiesça.

— Laisse-moi au moins de donner un Taser, juste au cas où.

Je haussai un sourcil.

— Pourquoi as-tu un Taser ?

Il éclata de rire.

— Je n'en ai pas mais Adam, si. Je suis sûre qu'il ne t'en voudra pas si tu le lui empruntes, tant qu'il ne le sait pas.

Je commençais vraiment à apprécier Dominic. Si j'avais pu oublier qu'il avait des goûts un peu malsains, j'aurais même pu envisager qu'on soit amis.

— Merci, Dominic. Tu es vraiment un type bien.

Ma remarque sembla à la fois lui faire plaisir et l'embarrasser. Il marmonna quelque chose que je ne compris

pas vraiment, certainement pour se dénigrer, puis il se glissa hors de la cuisine pour aller subtiliser le Taser.

Chapitre 16

Val fut vraiment heureuse de me retrouver pour le déjeuner. Quand je l'appelai, elle s'emmêla littéralement la langue entre abondantes excuses et implorations de pardon. Je m'efforçai de sembler ouverte parce que, si je m'étais comportée autrement, elle aurait pu décider de ne pas venir.

Le terminal de Reading était une ancienne gare jusqu'à ce qu'elle soit convertie en un marché couvert. On y trouve de tout. Des *cheesesteaks*, des fleurs coupées, des épices exotiques, des produits d'alimentation, des plats préparés, de la viande tranchée à même le flanc de la bête... D'accord, je plaisante. L'endroit est bondé à l'heure du déjeuner. Le Palais des Congrès, situé juste à côté, draine dans le marché autant de touristes que de gens de Philadelphie.

Je me frayai un passage dans la foule pour retrouver Val à l'un des comptoirs mennonites où elle avait réussi à me garder une place en dépit de la cohue. Nous nous saluâmes avec précaution tandis que je me hissai sur un tabouret. Je commandai un sandwich à la dinde et un café en criant pour me faire entendre par-dessus les échos rugissants du bâtiment. Puis je fis pivoter mon tabouret pour affronter Val de face.

Elle était en tenue décontractée, ses cheveux détachés tombaient sur ses épaules et elle portait des lentilles à la place de ses lunettes. Sa chemise bleu Oxford empesée était rentrée dans son pantalon en toile beige. Ses chaussures de sport, tout droit sorties de leur boîte, étaient d'un blanc étincelant.

— Je t'invite, me dit-elle en se penchant vers moi pour ne pas avoir à crier. C'est le minimum que je puisse faire.

Ma meilleure amie essaie de tirer sur moi au Taser et elle pense que m'inviter à déjeuner va me le faire oublier ?

Je laissai cette pensée transparaître sur mon visage, et elle eut la bonne grâce d'avoir l'air gêné.

— Je suis vraiment désolée, Morgane.

Elle baissa les yeux sur les ongles manucurés de ses doigts entortillés.

— C’était une chose incroyablement stupide et je...

— On va arrêter les conneries, d’accord ?

Relevant violemment la tête, les yeux écarquillés, elle m’adressa un de ses regards innocents. J’aurais peut-être marché si toute cette merde ne m’était pas arrivée après qu’elle m’eut agressée. Mais il s’en était passé depuis. Hors de question pour moi de croire ce qu’elle me servait.

— Tu as essayé de me tirer dessus au Taser parce que tu as reconnu le nom du démon qui me possédait.

Ses yeux s’écarquillèrent encore plus.

— Tu veux dire que tu es vraiment possédée ?

J’étais contente que le marché soit aussi bruyant. J’aurais détesté avoir cette petite conversation dans un endroit tranquille. Personne ne regarda dans notre direction, alors que Val avait pratiquement hurlé cette dernière question.

Je me penchai pour envahir son espace intime. Je serrais les poings pour résister à l’envie de la prendre à la gorge et l’étrangler.

— Après m’avoir attaquée, tu allais me livrer à tes amis – quels qu’ils soient – pour qu’ils puissent me brûler vive.

Toute couleur disparut de son visage et elle ne put affronter mon regard.

— Morgane, murmura-t-elle d’une voix rauque. Comment peux-tu croire une chose pareille ?

Elle avait l’air sincèrement blessée bien que l’expression de son visage soit complètement fausse.

— Si je perds à ce point la raison, pourquoi as-tu l’air aussi coupable ?

Elle ne sembla pas avoir de réponse à cette question. On me servit mon sandwich, mais je n’avais aucun appétit, j’avais cru avoir déjà abandonné tout espoir que Val soit toujours mon amie, mais la douleur qui écrasait ma poitrine m’assurait le contraire.

Je secouai la tête d’un air incrédule.

— Val, comment as-tu pu ?

Elle leva ses yeux brillants de larmes vers moi et cligna des paupières pour s'en débarrasser.

— Cela n'a rien de personnel, m'assura-t-elle. Les choses... ne devaient pas se passer comme ça.

Elle prit une profonde inspiration avant d'expirer lentement, ce qui sembla la calmer un peu. Ses yeux n'étaient plus larmoyants et, même si la tristesse pesait toujours sur elle, son expression misérable avait fait place à un air déterminé.

— Je ne peux te dire à quel point je suis désolée de t'avoir entraînée dans tout ça.

— Dis-moi exactement dans quoi tu m'as entraînée, demandai-je.

Val secoua la tête.

— Je ne peux pas.

Passant la langue sur ses lèvres, elle affronta franchement mon regard. Les larmes avaient complètement disparu, remplacées par une détermination sinistre.

— Si tu me prends mon téléphone portable, je devrai utiliser une cabine pour appeler la police. Cela te donnera un peu d'avance. (Je clignai des yeux d'un air stupide.) Tu héberges un démon illégal et il n'existe pas d'exorciste assez puissant pour le chasser. Je crains que cela ne me laisse qu'une option.

Un frisson dévala ma colonne vertébrale. Elle allait me dénoncer. Ses petits copains avaient échoué dans leur tentative de me brûler vive dans ma maison et, maintenant, ils allaient tout faire pour que l'Etat le fasse à leur place.

Bon sang ! Si seulement je pouvais être certaine que ce serait Adam qui étudierait sa plainte...

Val ouvrit lentement la fermeture Éclair de son sac puis elle fouilla dedans à la recherche de son téléphone. Je lui arrachai le sac des mains sans qu'elle fasse un effort pour résister.

— Je suis sûre que, vu les circonstances, ça ne te console en rien, déclara Val tandis que, la main plongée dans le sac, je cherchai le téléphone, mais c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

— Ce qu'il y a de mieux à faire, mon cul ! ricanai-je en lui fourrant le sac délesté du téléphone entre les bras. Je ne sais pas ce que tu crois faire, mais une chose est sûre : tu ne fais pas partie des gentils.

Je glissai de mon tabouret sans avoir touché mon sandwich. J'étais tellement en colère que j'avais envie de lui donner un coup de poing, si blessée que j'avais envie de pleurer, mais je n'en ferais rien. Val jeta des billets sur le comptoir.

— Tu ferais mieux de te dépêcher, dit-elle. Il y a une cabine juste à la sortie du marché couvert. Je passerai un coup de fil dès que j'y serai.

Sans ajouter un mot, elle me tourna le dos. Mon cœur cognant dans ma gorge, je la regardai se frayer un chemin dans la foule. Quelle gentillesse de sa part de me laisser cette petite avance ! Et elle ne se dirigeait même pas vers la sortie la plus proche. Peut-être pensait-elle qu'elle serait plus en paix avec elle-même si elle me laissait ce qu'elle considérait être une grande chance de m'en sortir. Je me précipitai dans la direction opposée tandis que mon esprit envisageait à toute allure diverses issues avant de les rejeter l'une après l'autre.

Je tremblais, j'étais distraite ; aussi, quand je percutai un homme sur mon passage, il me fallut un certain temps pour comprendre de qui il s'agissait. Quand je levai la tête vers les yeux noisette et expressifs de Dominic, je vécus un instant de sévère confusion.

— Dominic, qu'est-ce que tu fais ici ? (Ma paranoïa hyperactive me fit tirer une conclusion hâtive et terrifiante.) Tu es avec eux !

Cette affirmation m'échappa dans un cri et je reculai aussitôt.

— Quoi ? dit-il, le front plissé avant de sembler comprendre ce que j'avais voulu dire. Non ! (Il me saisit par le bras.) Adam a pensé que tu avais besoin de renfort, après tout. Nous t'avons suivie jusqu'ici.

Je devais encore avoir l'air très suspicieuse.

— Nous ? Où est Adam ?

— Il suit Valerie, me répondit Dominic d'un air sinistre. Ne t'en fais pas, il ne la laissera pas passer son coup de fil.

— Que va-t-il faire pour l'en empêcher ?

Je me doutais bien de la réponse. Comme Dominic demeurait silencieux, je sus que mes soupçons étaient justifiés.

Je ne m'étais jamais considérée comme une personne crédule ; pourtant, ces derniers temps, je m'étais laissé facilement entourlouper.

— Il a fait semblant de me laisser prendre le dessus dans notre dispute. Il avait prévu de m'utiliser pour la faire sortir de sa cachette, puis il la coincerait et l'emmènerait chez lui.

Dominic haussa les épaules et m'adressa un sourire penaud. Je plissai mes yeux.

— Tu savais ce qu'il allait faire, n'est-ce pas ?

Un autre haussement d'épaules.

— Je connais Adam depuis longtemps, alors, en effet, je savais.

Et moi qui avais cru que Dominic et moi devenions amis. Il ne faisait qu'allonger la longue liste des menteurs.

— Merci de m'avoir aidée à subtiliser un Taser, connard, dis-je.

Il ignora cette remarque.

— Allons-y, d'accord ? Je ne pense pas que tu tiennes à laisser Adam seul trop longtemps avec Valerie. Pas si tu es contre ce qu'il a prévu de faire.

Je n'aimai pas du tout ce que cela sous-entendait.

— Je n'ai pas l'impression que je puisse faire grand-chose.

— Non, répondit gentiment Dominic, mais tu peux peut-être le... modérer.

Je ne tenais pas à prendre part à ce qui apparemment allait tourner au numéro du bon et du mauvais flic. Mais c'était ça ou laisser Val à la merci du mauvais flic. Bien qu'elle soit passée du statut de meilleure amie à celui de pire ennemie, il y a des choses que je ne souhaitais même pas à ma pire ennemie. J'avais le sentiment que ce qu'Adam avait en tête faisait partie de ces choses.

— On y va, dis-je en laissant Dominic ouvrir le chemin.

J'eus l'impression que Dominic s'était garé à trois kilomètres. Ou peut-être étais-je juste pressée. Je nous fis accélérer le pas autant que possible.

Nous fîmes le trajet jusqu'à la maison d'Adam en silence. Le faible espoir que Val soit toujours mon amie avait fini par s'éteindre. J'éprouvais une douleur creuse dans la poitrine. Je

voulais comprendre pourquoi elle avait agi ainsi, pourquoi elle avait pris part à un complot voué à détruire le roi des démons. Puis je me demandais comment je pouvais être certaine que Lugh soit le gentil de l'histoire. Après tout, je n'avais que sa parole pour croire qu'il voulait du bien à la race humaine. Peut-être était-il l'incarnation du mal, auquel cas Val avait raison de vouloir sa destruction.

Peut-être, mais ce n'était pas ce que je pensais. Si Lugh était le méchant de l'affaire et Val mon amie, elle m'aurait au moins expliqué pourquoi elle avait essayé de me tuer.

Dominic s'arrêta, sans occuper de place de stationnement, sur le parking en face de la maison d'Adam. Il sortit une clé de sa poche et me la tendit. Je clignai des yeux.

— Tu n'entres pas avec moi ?

Il secoua la tête.

— Je retourne chez moi pendant un temps. (Il désigna la maison d'un geste de la main.) Je ne veux pas me retrouver au milieu de tout ça.

Je lui adressai un regard froid.

— Il vaut mieux ne pas savoir, c'est ce que tu es en train de me dire ?

Il ne répondit pas, mais je vis que mes paroles l'avaient blessé. Cette fois, je n'étais vraiment pas désolée. S'il allait fermer les yeux sur ce que faisait Adam, alors il allait devoir l'admettre la tête haute.

Je sortis de la voiture sans prononcer un mot de plus avant de claquer la portière inutilement fort. Dominic s'éloigna dès que j'eus traversé la rue.

Pendant un moment atroce, quand je glissai la clé dans la serrure, je fus tentée de faire comme Dominic et de m'enfuir. Je ne voulais pas affronter la bataille, je ne voulais pas voir ce qu'Adam avait déjà fait à mon ancienne meilleure amie. Mais je ne pouvais l'abandonner à sa merci, peu importe ce qu'elle avait fait.

La maison était tranquille et silencieuse. J'essuyai mes paumes moites sur les jambes de mon pantalon en me traînant des pieds vers l'escalier. Je savais où trouver Adam et Val.

Un fouet claqua. Val hurla.

Abandonnant toute réticence, je me précipitai en haut des marches. La porte de la chambre noire était close sans être fermée à clé. J'entrai en trombe dans la pièce avant de m'immobiliser.

Les mains de Val étaient attachées au pied de l'énorme lit en fer forgé à l'aide de deux paires de menottes, une à chaque main, les bras tendus de part et d'autre de son corps de sorte qu'elle ne puisse pas remuer. Adam se tenait derrière elle. Un long fouet à l'apparence vicieuse pendait de sa main. Le dos de la chemise de Val était déchiré, mais je ne vis pas de marques. Il semblait que, pour l'instant, Adam se soit contenté de lui fiche les pétoches.

— Bien, bien, dit-il en se tournant vers moi, comme c'est gentil de te joindre à nous, Morgane. J'étais justement en train de demander à ton amie Valerie pour qui elle travaillait. Elle n'a pas l'air de vouloir répondre. Peut-être peux-tu la convaincre que je ne bluffe pas.

Il fit tourner le manche de son fouet comme s'il mélangeait de la pâte, et la lanière de cuir s'enroula comme un minicyclone.

— Morgane ! dit Valerie en me jetant un regard par-dessus son épaule.

Ses yeux étaient presque fermés tant ils étaient gonflés de larmes. Des rivières de mascara maculaient ses joues.

— Je t'en prie, aide-moi !

Je ravalai toute ma colère pour Adam. Il ne lui avait pas vraiment fait mal. Pas encore. Et si je pouvais convaincre Valerie de parler, il n'en aurait pas besoin – et je n'aurais pas essayé de l'en empêcher.

— Je ne suis pas vraiment en position de t'aider, Val, dis-je en espérant paraître plus calme que je n'étais. S'il faut en venir aux mains, Adam a un énorme avantage physique. Ce que tu as de mieux à faire, c'est lui dire ce qu'il veut savoir.

— Je ne sais rien ! Je t'en prie, Morgane..., sanglota-t-elle.

— Tu étais sur le point de me dénoncer comme étant un démon illégal afin que je sois exécutée, et maintenant tu me demandes de t'aider ?

Adam me sourit.

— Je croyais que c'était moi qui étais supposé jouer le mauvais flic.

— Écrase, Adam.

Il faisait toujours tourner le fouet, l'approchant petit à petit de Val, si bien que la lanière vint frôler la jambe de son pantalon. Elle glapit et essaya de s'écarter mais, bien entendu, il n'y avait nulle part où aller.

— Val, s'il te plaît, dis-lui ce qu'il veut savoir. Faire du mal aux gens... l'excite. Ne lui donne pas d'excuse.

Adam haussa les sourcils dans ma direction puis baissa ostensiblement les yeux sur sa braguette. Je suivis son regard malgré moi. Apparemment, il ne prenait aucun plaisir. Bien entendu, il ne lui avait pas encore fait de mal.

— Je lui dirais si je savais quoi que ce soit ! dit Val, l'air désespéré.

— Cela aurait été beaucoup plus convaincant avant notre petite discussion de ce midi, dis-je.

Val ne sut quoi répondre.

— Je te conseille de reculer un peu, me dit Adam qui avait mis fin à son petit manège avec le fouet. Je suis très adroit, mais tu ferais mieux de garder tes distances.

— Morgane ! cria Val.

— Ne le fais pas, Adam. Je t'en prie. Attends juste que...

Il n'attendit pas que je finisse ma phrase. Le fouet trancha l'air. Le claquement était presque assourdissant dans la chambre close. Le cri de Val déchira ma conscience, mais je ne savais franchement pas de quelle manière je pouvais arrêter Adam à moins de pouvoir l'en convaincre.

Une zébrure d'un rouge colère se dessina sur la peau du dos de Val. Elle sanglotait en aspirant de grandes goulées d'air.

— C'était un avertissement, dit Adam d'une voix d'un calme de mort, sans un soupçon d'émotion. Le prochain coup te fera saigner. Dis-moi qui sont tes complices et il n'y aura pas d'autre coup.

— S'il te plaît, implora-t-elle d'une voix ravagée par les larmes. Morgane, ne le laisse pas faire.

J'aurais dû me réjouir de voir Val souffrir après ce qu'elle m'avait fait, mais elle avait été ma meilleure amie pendant trop

longtemps et il m'était difficile de cesser subitement de l'aimer. Mes yeux implorèrent Adam d'arrêter ou, tout du moins, de ralentir afin que j'aie le temps de trouver un moyen pour nous sortir de là.

— Si tu es trop délicate pour supporter ce spectacle, ma chérie, alors je te conseille de sortir. La désagréable réalité, c'est que des gens essaient de te tuer et, si nous ne découvrons pas de qui il s'agit, il se pourrait qu'ils réussissent. Etant donné la façon dont ils ont prévu de passer à l'acte, je pense que quelques coups de fouet sont vraiment bien peu de chose.

Difficile de contredire sa logique bien que j'en éprouve l'envie. J'avais peut-être plus de chances d'influencer Val qu'Adam.

— Val, s'il te plaît, je ne peux l'empêcher de te faire du mal. Combien de coups penses-tu être capable de supporter avant de craquer ? Pourquoi t'infliges-tu cela ?

Elle ne me répondit pas. Elle me regarda de ses yeux emplis de larmes, et la dureté de son expression me fit frissonner. Je ne sus pas ce qu'elle s'apprêtait à me dire, parce qu'à ce moment le fouet claqua encore une fois.

Un autre cri déchira la gorge de Val. Comme Adam l'avait menacé, cette fois, le sang coula. J'eus la nausée et, pendant un instant, je crus que j'allais vomir.

— Je ne joue plus avec toi, Valerie, déclara Adam. Tu parles maintenant, ou tu le regretteras au-delà de ce que tu peux imaginer.

En désespoir de cause, je m'approchai d'eux en tendant la main vers Adam. Il fit claquer le fouet de manière désinvolte, presque ludique, dans ma direction. Bien qu'il ne m'ait pas touché, je bondis en arrière en laissant échapper un halètement.

— Je ne plaisante pas, Morgane, dit-il, sa voix toujours calme et dénuée d'émotion. Si tu ne peux pas supporter ce spectacle, alors sors de la pièce. Il y a plus d'enjeu que ta simple vie, rappelle-toi. Je ferai ce que je dois faire pour la faire craquer.

— Non, arrêtez, sanglota Val. Je vais vous dire ce que vous voulez savoir. Arrêtez de me faire du mal.

Me serrant dans mes bras, je me demandais si Dominic n'avait pas fait le meilleur choix. Mais non, si ceci se passait en

mon nom, il était de mon devoir d'être témoin de la scène, peu importe combien cela me déplaisait.

— À qui fais-tu tes rapports ? demanda Adam.

— Andrew Kingsley, répondit-elle.

— Non, ce n'est pas vrai, la contra Adam. Tu sais juste que nous suspectons déjà Andrew, alors tu nous balances un nom qui ne te mouille pas. Nouvel essai.

Val hoqueta.

— Je ne connais pas son nom, dit-elle et c'était presque une plainte. Je l'appelle Orlando, mais c'est un nom de code, pas son vrai nom.

— Humain ou démon ?

— Humain.

— Décris-le.

Elle reniflait et hoquetait toujours, si bien que la description nous parvint par à-coups.

— Environ 1,75 m... cent kilos... cheveux blonds, yeux bleus. Le parfait candidat pour être un hôte, sauf qu'il n'en est pas un.

— Et qui d'autre fait partie de ce complot ?

— Je ne sais pas. Ils s'assurent que nous, les sous-fifres, n'en sachions pas assez pour les trahir. Andrew en saurait plus que moi.

— Pourquoi, Val ? demandai-je. (Je savais qu'il y avait des questions plus importantes, mais mon cœur brisé avait besoin de savoir.) Pourquoi m'as-tu fait ça ? Pourquoi as-tu laissé Andrew forcer... cette chose... en moi et essayer de...

Ma voix se brisa. J'allais éclater en sanglots si je prononçais un mot de plus.

— Je suis vraiment, vraiment désolée, Morgane.

Elle me regarda par-dessus son épaule. Ses yeux écarquillés paraissaient si sincères.

— Tu n'étais pas censée être l'hôte. Andrew a agi seul avant que nous soyons prêts. Il a ses propres idées, et elles ne correspondent pas toujours aux nôtres. Je ne l'aurais jamais laissé faire si j'avais su. Je ne savais même pas qu'Andrew était un des nôtres avant que tu me montres cette lettre. Quand j'en ai fait le rapport, il est venu me voir, et c'est comme ça que je l'ai appris. Je suis juste un fantassin, loin d'être un général.

J'inspirai profondément pour me calmer. Non pas qu'il me semblait possible d'être totalement calme en un moment pareil.

— Alors, si vous aviez appelé Lugh dans un autre hôte et brûlé cet hôte vif, cela t'aurait semblé normal ?

Elle releva le menton.

— Parfois il faut faire des sacrifices pour le plus grand bien.

— Je remarque juste que tu ne t'es pas portée volontaire pour héberger Lugh et jouer le rôle principal dans le barbecue de saucisse. Qu'est-ce que tu sacrifies exactement ?

— Parlons de ce plus grand bien, dit Adam. (Val se tendit.) As-tu une idée de ce pour quoi tu te bats ?

— Nous nous battons pour préserver l'ordre naturel. (Elle avait l'air sacrément fière d'elle.) Si Lugh devient roi des démons, il coupera le contact entre le Royaume des démons et la Plaine des mortels. Nous perdrons les démons, nous perdrons tout ce qu'ils font pour nous, toutes leurs bonnes actions.

— Tu crois vraiment tout ça ? ricana Adam avant de se tourner vers moi. Lugh veut rendre illégale la possession d'hôtes non consentants. Jusqu'à présent, même si c'est interdit par la loi des humains, ça ne l'est pas par la loi des démons. Quelle ironie qu'il l'ait obligé à posséder un hôte non consentant, tu ne crois pas ?

Mon regard passa d'Adam à Val, prévoyant qu'elle allait nier ce qu'il venait de dire. Ce qu'elle ne fit pas.

— Si assez d'humains consentaient à faire don d'eux-mêmes, les démons n'auraient pas besoin de posséder des hôtes non consentants ! (Ses yeux brillaient presque de ferveur.) La race humaine a besoin d'eux. Ils sont tellement plus puissants, tellement plus sages que nous.

Mon esprit ne comprenait même pas ce que disait Val. Je me tenais là comme une imbécile, incapable de répondre.

— Dougal a presque autant de respect pour la race humaine que les humains en ont pour les chevaux, rétorqua Adam. Tu changerais ta race entière en esclaves ?

— Nous avons besoin d'être guidés, répondit-elle. Nous sommes comme des enfants, comparés aux démons. Un enfant peut avoir peur du dentiste et ne pas vouloir y aller, mais un

parent responsable ne laisse pas un enfant prendre ce genre de décision.

Est-ce que Val avait toujours cru à ces conneries ? Elle était exorciste, bon sang ! Il est vrai qu'elle a toujours été plus prodémons que les autres exorcistes que j'ai pu rencontrer, et les exorcistes ne chassent que la lie des démons. Mais vu ce sur quoi elle admettait maintenant fermer les yeux, je me demandais combien de démons exorcisés par ses soins traînaient encore dans la Plaine des mortels. Et je me demandais également comment elle avait pu cacher si longtemps ses véritables convictions. Ce n'était qu'une fanatique, rien de plus. Comme mes parents. Comme mon frère. Cela m'écœurait et m'attristait.

— Tu es une folle bercée d'illusions, Valerie, déclara Adam. Que peux-tu nous dire d'autre concernant ton groupe ?

Elle releva le menton.

— Je peux te dire quelle sera la victoire finale. Nous ferons tout ce qui est nécessaire pour empêcher ton pitoyable roi de monter sur le trône et de détruire des siècles d'entente entre les démons et les humains.

Adam, dégoûté, secoua la tête. Il enroula le fouet avant de l'accrocher à une des chevilles sur le mur opposé.

Une fois encore, ma candeur pointa son horrible tête. Quand il s'approcha de Val, je crus que c'était pour la détacher.

Avant que je soupçonne ce qu'il s'apprêtait à faire, il avait placé ses mains de chaque côté du visage de Val et lui avait brisé le cou.

Le bruit me donna la nausée. Le corps sans vie de Val s'effondra au sol, tout du moins, autant que le permettaient ses mains toujours menottées au lit. Mon estomac se rebella et je vomis, encore et encore jusqu'à ce que je ne puisse plus. Mon corps tout entier était secoué de tremblements. Je ne levai pas les yeux quand je vis les pieds d'Adam approcher.

J'avais toujours su qu'Adam était un salaud. Et, à dire vrai, j'avais toujours eu un peu peur de lui. Mais rien n'aurait pu me préparer au choc d'être témoin de son passage du statut de citoyen légal et respectueux des lois à celui de démon criminel, sous le coup d'une condamnation à mort automatique.

Il sortit pendant un moment puis revint avec une poignée de serviettes qu'il jeta par terre avant de me tendre un gant mouillé. Je ne voulais rien prendre venant de lui, mais il fallait que je me nettoie le visage. Le gant était frais sur mes joues et mon front brûlants.

— Je suis désolé, Morgane, dit-il. Mais il fallait le faire. Si je l'avais laissé partir, elle aurait tenté de nous faire exécuter tous les deux. Et il se peut qu'elle y soit parvenue. Lugh est un démon illégal et, après avoir kidnappé et agressé Valerie, je suis à présent officiellement un criminel.

Il s'éloigna de moi. Je levai les yeux et le vit enfin défaire les menottes. Quand le corps de Val s'écroula sur le sol, je craignis d'être prise d'une nouvelle série de haut-le-cœur.

— Comment as-tu pu faire ça ? murmurai-je. Tu l'as tuée de sang-froid.

Mon Dieu, Adam était un flic ! Comment pouvait-il tuer quelqu'un aussi simplement ?

— J'ai fait ce que je devais faire, soupira-t-il.

Je levai les yeux vers lui. Son expression laissait transparaître un léger soupçon de regret, mais pas plus. Combien de personnes avait-il déjà tuées ? À le voir si blasé, Val ne pouvait être la première.

— Ça ne te fait rien, n'est-ce pas ? demandai-je.

Mes membres et mon esprit s'engourdissaient. Tout cela ne pouvait être vrai. Je n'avais pu me tenir là et regarder Adam tuer quelqu'un. Non, pas juste quelqu'un. Val. La femme qui avait été ma meilleure amie pendant dix ans.

Mais également celle qui avait prévu de me tuer.

Adam avait l'air soucieux. Quand il répondit, il était clair qu'il choisit ses mots avec soin.

— Ça me fait quelque chose que tu aies vu cela en plus de tous les chocs que tu as subis ces derniers temps. Cela ne me fait rien de l'avoir tuée.

Je secouai la tête.

— Comment cela peut-il ne rien te faire ?

Il abandonna le corps de Val sur le sol et vint s'agenouiller devant moi afin de pouvoir me regarder dans les yeux.

— Je ne suis pas humain, Morgane. Les démons sont très similaires aux humains, en tellement de points qu'il est parfois difficile pour les gens de se rappeler que nous sommes différents. Mon hôte est malheureux à cause de ce que j'ai fait, mais c'est une réaction très humaine. J'ai fait ce que je devais faire. Les démons ne se flagellent pas pour avoir fait quelque chose qui leur semble juste, même si cette chose est déplaisante.

Je secouai la tête, incapable de comprendre ce qu'il disait.

— Pour illustrer mon propos, si, pour une raison inimaginable, je me trouvais dans une situation où tuer Dominic était la seule chose à faire, je le ferais.

J'étouffai. Je sentais littéralement le sang quitter mon visage.

— Je le ferais et je me sentirais pas mal, insista Adam. (Il fronça les sourcils devant mon expression d'horreur absolue.) Je ne dis pas que je n'aurais pas du chagrin. Je veux dire que je ne me sentirais pas coupable. Et ce n'est pas parce que je suis qui je suis, mais ce que je suis. Notre... psychologie, je suppose qu'on peut dire ça ainsi... est différente de la vôtre.

Je sentis le goût de la bile au fond de ma gorge.

— Écarte-toi de moi.

— Morgane...

— Putain, écarte-toi de moi !

Je criai si fort que c'en fut presque un hurlement. J'aurais voulu me laisser aller à une crise d'hystérie, mais je devais me retenir encore un peu.

Le visage d'Adam se durcit.

— Tu peux m'en vouloir autant que tu veux, mais demande-toi juste ce que tu aurais fait d'autre.

— Je ne l'aurais pas tuée, espèce de salaud !

Il se leva et s'éloigna de moi.

— Alors tu l'aurais laissé partir ? Tu l'aurais laissé appeler la police pour nous dénoncer tous les deux ?

Je me serrai dans mes bras et ma main rencontra un objet dur dans la poche de ma veste. Mon cœur cessa presque de battre.

C'était le Taser que Dominic m'avait donné. Je l'avais eu pendant tout ce temps, j'avais eu le moyen d'empêcher Adam de

torturer Val, j'avais eu le moyen de l'empêcher de la tuer. Et je n'y avais pas pensé.

Rétrospectivement, je ne peux m'empêcher de me demander si mon inconscient n'était pas d'accord avec les méthodes d'Adam pour m'avoir fait oublier que j'avais le Taser. Peut-être qu'en dépit de toute mon indignation justifiée j'avais voulu qu'il fasse ces choses terribles. Si cela n'avait pas été le cas, n'aurais-je pas songé qu'il était impossible qu'Adam laisse partir Val ? Est-ce que je n'aurais pas su ce que cela signifiait ?

Est-ce que je ne l'aurais pas arrêté ?

Dans un instant de parfaite lucidité au beau milieu de cette tempête d'émotions, je pris conscience d'une chose : je ne pouvais rester une seconde de plus dans la même maison qu'Adam. Il se pouvait qu'il soit mon seul allié mais, si ce qui était arrivé aujourd'hui prouvait quelque chose, c'est qu'il vaut mieux parfois ne pas avoir d'alliés.

Adam ne me laisserait pas partir comme ça sans résister. Si je lui donnais le moindre indice sur ce que je comptais faire, il m'enfermerait dans la chambre d'à côté. Je profitai qu'il était penché sur le corps de Val pour armer le Taser et lui tirer dans le dos.

Chapitre 17

Je quittai hébétée la maison d'Adam. J'étais sous le choc.

Je pris le Taser avec moi, ainsi que les sacs de courses que j'avais laissés dans la chambre. Comme Adam commençait à retrouver le contrôle de ses membres quand je fus sur le départ, je lui tirai une nouvelle décharge. Il essaya de dire quelque chose – sans aucun doute un compliment à mon endroit –, mais l'électricité avait trop endommagé son système nerveux et il se contenta de me lancer un regard plein de rage quand je sortis.

Quand je parvins sur le trottoir, mes joues étaient couvertes de larmes. Je les essuyai d'une main rageuse puis passai un appel anonyme au 911 depuis le téléphone portable de Val.

Je ne regrettai d'avoir passé cet appel qu'une heure plus tard, quand je pris une chambre sous un faux nom dans un motel miteux près de l'aéroport. Lorsque la porte se referma derrière moi et que je fus enfin capable de lâcher la bride, je me jetai sur le lit et éclatai en sanglots, en n'étant même pas certaine de savoir pourquoi je pleurais.

De chagrin après la mort de Val ? Peut-être. De culpabilité à cause du rôle que j'y avais joué ? Certainement. De peur pour ma vie ? Il y avait de ça aussi.

Quand les larmes eurent fini de couler, me laissant épuisée de corps et d'âme, je réfléchis enfin à ce que je venais de faire à Adam. Mon appel anonyme suffirait-il pour déclencher un mandat de perquisition ? Adam aurait-il le temps de cacher les preuves avant l'arrivée des flics ?

Si ces derniers trouvaient le corps de Val et qu'Adam était exécuté comme démon criminel, pourrais-je vivre en me regardant en face ?

Mes tempes se mirent à battre violemment. Je me traînai jusque dans la douche en espérant que l'eau chaude m'apaiserait mais, bien sûr, cela ne marcha pas.

Ce n'était pas la première fois que j'agissais avant de réfléchir. Mais jamais les éventuelles conséquences n'avaient été à ce point terribles. Je priais pour qu'Adam ait caché le corps et les preuves, je priais pour ne pas avoir à affronter les conséquences de mes actes.

D'accord, techniquement, c'était Adam qui aurait à les affronter, mais je suis vraiment très, très bonne pour me sentir coupable, et je m'en étouffais presque. Finalement, je n'avais pas agi une seule fois de façon sensée depuis le moment où j'avais appris que j'étais possédée.

Me sentant larmoyante à l'extrême, j'appelai Brian. Vu la façon dont je l'avais quitté, je ne savais pas s'il répondrait à mon appel, mais j'avais réellement besoin de me tourner vers quelqu'un. Je m'étais aliéné toutes les personnes qui comptaient, je ne m'étais jamais sentie aussi seule de toute ma vie.

Je tombai sur son répondeur. Je me sentis mieux rien qu'à entendre sa voix sur le message, ce qui en dit long sur mon état d'esprit. J'attendis un peu pour voir s'il décrocherait, mais il ne le fit pas. Je lui dis que j'étais désolée, que je l'aimais et que j'essaierais de l'appeler plus tard.

La migraine empira, la douleur me poignardait l'orbite jusqu'à la base du crâne. Je demandai de l'aspirine au type de l'accueil sans que cela arrange mon état. Je me demandais si je n'étais pas en train de faire une attaque ou un truc dans le genre. J'avais déjà eu des migraines dues au stress auparavant, mais jamais comme celle-ci.

Gémissant de douleur, je m'allongeai sur le lit en serrant l'oreiller contre mon visage pour bloquer toute lumière, mais la douleur ne s'apaisait pas.

Jusqu'à ce que j'ouvre les yeux et que je me retrouve encore une fois dans la pièce de Lugh. La douleur avait fort heureusement disparu. Cependant, il me suffit d'un regard vers Lugh pour que mon soulagement s'évapore.

Cuir noir, comme d'habitude, mais différent cette fois. Il ressemblait à un Hell's Angel croisé avec un de ces lutteurs professionnels qui jouent toujours les méchants. De lourdes boucles de chaîne argentée décoraient sa veste. Des clous

d'argent piquetaient les poignets de ses mitaines. Et, au lieu de ses habituelles et élégantes bottes en cuir, il arborait des écrase-merdes lourds à l'apparence menaçante.

Son expression me disait que j'étais la merde qu'il avait envie d'écraser. Je m'efforçai de me réveiller mais – comme c'est bizarre –, cette fois, je n'y parvins pas.

Lugh avança vers moi, les poings serrés de part et d'autre de son corps, les yeux brillant comme des phares. Je reculai. Bien que ce soit un rêve, il était tout à fait capable de m'y faire du mal.

Il continuait à avancer et moi à reculer, jusqu'à ce que je bute contre un mur plus proche que je l'aurais cru. Peut-être ne se trouvait-il pas là jusqu'alors. Je levai les mains dans un geste de défense pendant que Lugh parcourait le peu de distance qui nous séparait.

Il était aussi impossible à repousser qu'un tank. Son torse percuta mes paumes et appuya sur mes bras. Faisant claquer ses mains sur le mur de chaque côté de ma tête, il se pencha vers moi.

Adam faisait peur quand il était en colère, mais Lugh était le pire des cauchemars. La menace irradiait de lui en ondes quasi palpables, battant contre mes instincts de défense. Tous les nerfs de mon corps imploraient que je prenne mes jambes à mon cou alors que j'étais incapable de faire bouger le moindre de mes muscles.

Où aurais-je pu aller de toute façon ? Il occupait mon espace personnel et ne partirait pas avant de l'avoir décidé.

Je déglutis et fermai les yeux, incapable de soutenir la pression de son regard.

— Morgane Kingsley, tu es une imbécile, gronda-t-il.

Et je veux dire, gronder. Sa voix était à peine humaine.

Je tremblais de terreur. Croyez-moi, je ne suis pas du genre à trembler. La bravade est une amie personnelle, mais là, il m'était impossible d'en dénicher la moindre goutte.

— Dis-moi seulement ce que tu comptes faire, poursuivit-il toujours de ce grondement horrible. Tu n'as plus de maison, tu n'as plus d'amis, tu n'as pas d'argent et tu as fui le seul homme qui était en mesure de t'aider !

Il était tellement en colère que je sentis des gouttelettes de salive piquer mes joues. Vous parlez d'un rêve réaliste...

— Ouvre les yeux et regarde-moi ! m'ordonna-t-il.

J'avais trop la trouille. Je croyais qu'il partirait si je n'ouvrais pas les yeux, un peu comme le monstre planqué sous le lit.

Mais il était toujours là.

Sa main dure et forte se referma sur ma gorge et serra.

Je suffoquai et mes yeux s'ouvrirent d'eux-mêmes. Une fois que je croisai son regard, je ne pus détourner les yeux. Pourtant j'en avais envie, vous pouvez me croire.

Me tenant toujours par la gorge et serrant juste assez fort pour me rendre la respiration difficile, il se pencha en avant jusqu'à ce que son nez touche presque le mien.

— À la seconde où tu vas te réveiller, tu vas appeler Adam et lui demander de venir te chercher. En espérant, en fait, qu'il n'a pas été arrêté à cause de toi.

Je saisis son poignet à deux mains pour lui faire relâcher son emprise sur ma gorge. Je ne fus pas surprise de ne pas le voir broncher.

— Il se peut qu'il ne me laisse pas revenir, parvins-je à prononcer avec le peu d'air que je pus aspirer.

Il fallait bien que je respire, même en rêve.

— Il acceptera. Au contraire de toi, Morgane, il n'est pas assez puéril pour se laisser diriger par ses émotions. Il sait qu'il y a plus que ta vie en jeu dans cette histoire.

— Tu ne comprends pas. Je l'ai vu tuer Val de sang-froid !

— Je ne comprends pas ? (Il me secoua tant que mes dents cliquetèrent.) Je suis le passager de ton corps. Je peux lire tes pensées. Je comprends exactement ce que tu as fait. Je comprends que tu étais en colère contre toi-même pour l'avoir laissé faire du mal à ton amie et que tu as reporté ta colère sur lui de la pire manière qui soit.

Je dus de nouveau fermer les yeux, incapable d'affronter la colère de Lugh, incapable d'affronter ce que j'avais fait.

Parce que, bien sûr, Lugh avait raison.

Il lâcha ma gorge. Même les yeux fermés, je sus qu'il s'était écarté sans que j'aie entendu de bruit de pas. Je me laissai glisser dos au mur jusqu'à ce que mes fesses touchent le sol. Les

paupières toujours closes, je portai une main à ma gorge, en quête de contusions. Je n'en trouvais pas.

Quand j'eus rassemblé suffisamment de courage pour ouvrir les yeux, je vis qu'il avait fait apparaître une bergère sur le bord de laquelle il était assis, à environ trois mètres de moi. Ses yeux rougeoyaient encore et son attitude était toujours rigide et empreinte de colère mais, au moins, il m'avait accordé de l'espace pour respirer.

— Si tu connais mes pensées, alors tu sais combien je me sens désolée pour ce que j'ai fait, dis-je d'une voix faible et essoufflée. Si je pouvais revenir en arrière, je n'agirais pas ainsi. Mais je ne suis qu'un être humain. Et le voir tuer Val, l'entendre me dire qu'il serait également capable de tuer Dominic sans se sentir coupable, c'était trop choquant pour que je puisse le digérer. J'ai craqué.

Les épaules de Lugh s'assouplirent un peu et j'eus l'impression que ses yeux rougeoyaient moins.

— Adam n'a pas souvent foulé la Plaine des mortels, dit-il.

Dieu merci, il ne grondait plus. Cette voix m'avait plus perturbée que je n'avais voulu l'admettre.

— Il prend conscience que les humains ne comprennent pas très bien les démons, continua Lugh. Il ne se rend pas compte que l'inverse est également vrai.

Si psychanalyser Adam calmait Lugh, j'étais partante pour une séance.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce qu'il t'a dit était stupide, une erreur tactique. Et tu ne comprends pas complètement ce qu'il voulait dire.

— Toi si.

Il haussa les épaules. Oui, le rougeoiement de ses yeux s'éteignait. Alléluia !

— Je suis un démon, alors, oui, je comprends. Je vais essayer de t'expliquer, mais je ne te garantis pas d'y arriver. (Il se sentait si chaleureux et si confus envers moi qu'il m'adressa même une esquisse de sourire.) Tout comme je ne peux pas te garantir de pouvoir faire comprendre à Adam pourquoi un humain se sent coupable de ce qu'il fait. Ce n'est pas parce que nous n'éprouvons pas d'émotions. Ni parce que nous ne

ressentons pas de culpabilité. Tu te rappelles comment Adam a réagi quand tu as révélé à Dominic que son démon n'était pas mort ?

J'acquiesçai. Comment aurais-je pu l'oublier ? Et, oui, refuser de se soigner était de toute évidence un signe de culpabilité.

— De par notre nature, nous sommes des êtres très pragmatiques. Nous ressentons la culpabilité et le regret seulement quand nous croyons que nous aurions pu agir différemment. Mais nous acceptons mieux que les humains ce que nous ne pouvons pas changer.

J'y réfléchis un peu en faisant rouler cette idée dans ma tête pour essayer de la comprendre.

— Alors Adam pourrait tuer Dominic sans éprouver de remords tant qu'il croit que c'est quelque chose qu'il ne peut pas changer ? même s'il aime beaucoup Dominic ?

Lugh sourit gentiment.

— Il l'aime un peu plus que « beaucoup » mais, oui, c'est ce qu'il a voulu t'expliquer. Quand il aura acquis plus de connaissances sur les pensées et sentiments humains, il comprendra pourquoi ce n'était pas le moment choisi pour te dire ça.

Je n'étais pas certaine qu'il existe un moment choisi pour exprimer de telles choses. Ce qui était certain, c'est que cela me montrait à quel point on pouvait faire confiance à un démon. Savoir que peu importait combien ils pouvaient vous aimer, ils seraient tout à fait prêts à vous tuer si la situation le justifiait n'était pas une pensée très rassurante. Lugh pouvait qualifier cela de « pragmatique », je me demandais si « sans pitié » ne convenait pas mieux.

— Je pense qu'il y a autre chose qu'il faut que tu saches, poursuivit Lugh. Quelque chose qui t'aidera à mieux accepter Adam.

S'il croyait que j'allais « accepter » Adam, il se faisait des illusions. Naturellement, je ne lui fis pas part de cette pensée, bien que je suppose qu'il la connaissait de toute façon.

— Le plaisir qu'Adam ressent à provoquer la douleur ne relève pas du sadisme humain classique.

Sadisme humain classique ?

Je crois que Lugh entendit cette réflexion, parce qu'il m'adressa un sourire fugace.

— Un humain qui prendrait plaisir dans ces excès n'éprouverait aucun scrupule concernant la façon d'obtenir ce plaisir. Un humain n'aurait pas modéré ses goûts pour son amant comme Adam l'a fait avec Dominic. Ces quelques traits psychologiques, qui accompagneraient un sadisme de ce niveau s'il était humain – un besoin de dominer et d'humilier, tout d'abord –, ne se retrouvent pas chez Adam. J'ai mentionné le fait qu'il n'avait pas beaucoup foulé la Plaine des mortels. Dans notre pays, nous n'avons pas de corps, ce qui veut dire que nous n'avons pas le sens du toucher. Ce n'est pas rare que les jeunes démons inexpérimentés soient fascinés par la nouveauté du contact et, de fait, qu'ils apprécient même des sensations que les humains considéreraient comme étant désagréables.

Cette conversation me mettait extrêmement mal à l'aise – j'essaie d'être tolérante mais, de toute évidence, je n'y arrive pas toujours – et je voulais en finir aussi vite que possible. Malheureusement, ma bouche ne tint pas compte de cette note interne et j'invitai mon interlocuteur à développer son propos.

— D'après ce que j'en vois, il prend du plaisir à faire du mal, mais pas le contraire.

— Je suis certain qu'il trouve les deux rôles attrayants et fascinants.

Je me souvins de ses cris de douleur quand Dominic l'avait fouetté, et je me rappelai également avoir pensé qu'il ne semblait pas y avoir pris le moindre plaisir.

Apparemment, Lugh lut dans mes pensées et répondit à la question que je ne voulais pas poser.

— Même pour ceux qui trouvent certaines sensations fascinantes, il y a des limites à ce qu'ils peuvent supporter. Je soupçonne qu'Adam a expressément ordonné à Dominic de dépasser ses limites. Je crois qu'il a pensé que c'était le seul moyen d'expié ce qu'il avait fait.

Cela tenait debout. Je ne voyais pas d'autre manière de voir dans ce qui s'était passé autre chose qu'une pénitence. Pour que c'en soit une, il fallait que ce soit désagréable. Je n'étais pas

certaine d'avoir compris tout ce que Lugh venait de m'expliquer. Ce que j'avais fini par admettre, c'était qu'il ne fallait pas toujours interpréter les actes d'Adam selon la psychologie humaine.

Je suppose que c'est mieux de savoir qu'on ne comprend pas tout. Ça évite d'émettre de fausses hypothèses ou, du moins, cela permet d'en avancer moins. C'est ce que j'espérais.

— Alors, maintenant que tu sais tout ça, est-ce que tu vas retourner chez Adam ? demanda Lugh.

Mes entrailles de trouillarde se mirent à hurler « non ! ».

— Je vais y réfléchir, dis-je.

Lugh se raidit de nouveau.

— Tu n'y réfléchis pas, tu le fais.

Je me hérissai.

— Tu es peut-être le roi des démons, mais pas le mien. Je vais y réfléchir.

Lugh se leva. Le rougeoiement sinistre envahit une nouvelle fois ses yeux.

— Je te conseille de réfléchir très, très vite.

— Sinon ? demandai-je.

Je n'essayais pas du tout de jouer la maligne – j'avais simplement perçu le sous-entendu menaçant et je tenais à connaître la nature de cette menace.

— Ou je devrais reprendre mes efforts pour te contrôler quand tu es consciente.

Je bondis aussitôt.

— Conneries ! Si tu pouvais me contrôler, tu l'aurais déjà fait.

— Quand je suis parvenu la première fois à prendre le contrôle de tes rêves, j'ai cessé d'essayer de contrôler ton corps. Tu vois par toi-même que je me suis amélioré dans le contrôle de tes rêves. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour le contrôle de ton corps ?

Mon estomac n'appréciait pas vraiment cette conversation.

— Tu essaies juste de m'intimider pour que je fasse ce que tu veux. Ça ne marchera pas.

— Pourquoi crois-tu que tu as eu cette horrible migraine ce matin ?

Cette question me pétrifia, mais seulement l'espace d'un instant.

— Le stress a pu la provoquer.

— Et aussi le fait de résister à un démon.

Je déglutis.

— Tu es en train de me dire que tu essayais de prendre le contrôle et que c'est pour ça que j'avais mal à la tête ?

— Oui. Je me suis juré de ne pas interférer avec ta vie plus que nécessaire mais, quand tu fuis la seule personne capable de t'aider, je dois te protéger de ta propre stupidité.

Ce fut mon tour de gronder.

— Je peux me protéger toute seule ! Reste en dehors de ça.

— À supposer que je le puisse, je ne le ferais pas. Dois-je encore te rappeler qu'il y a davantage en jeu que ta seule vie ? As-tu l'esprit obtus à ce point ?

— Oui ! criai-je, en colère et terrifiée et désespérée. Je n'ai jamais voulu être une fichue héroïne. Si j'avais voulu en être une, je me serais portée volontaire pour héberger un démon. Je suis une petite garce égoïste et à l'esprit obtus, qui ne veut qu'une chose : vivre sa petite vie sans importance en paix. Je n'ai jamais voulu que ce salopard de Raphaël torture le putain de roi des démons en me le refilant !

J'aspirai une grande goulée d'air – j'avais parlé jusque-là sans reprendre ma respiration – mais, avant que je poursuive ma tirade, Lugh avait parcouru la distance qui nous séparait et m'enveloppa de ses bras.

J'essayai de me libérer, mais il était trop fort pour moi. Mon visage finit écrasé contre son torse, sa main évasée sur le côté de ma tête afin de me maintenir en place. Le cuir de sa veste était plus doux qu'il ne paraissait.

Son autre bras entourait mes épaules en une étreinte solide et impossible à briser. Son menton reposait sur le sommet de mon crâne. M'efforçant de me calmer, j'inspirai profondément et happai sa délicieuse odeur, ce parfum inconnu, exotique et musqué qui ne ressemblait à rien de connu.

— Je suis désolé, Morgane, murmura-t-il, sa main caressant doucement mon dos. Je suis tellement désolé que tu aies été entraînée dans cette histoire. Tu ne peux savoir à quel point je

préfèrerais que ce ne soit jamais arrivé, et pas seulement à cause de la menace qui pèse sur moi. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que les choses s'améliorent pour toi et pour que tu sois en sécurité.

Il était si chaud et si fort contre moi que cela sapa toute ma volonté. Je glissai mes bras autour de sa taille et le laissai m'étreindre en essayant, juste pendant quelques minutes, de ne pas penser.

Une chose qu'on peut reconnaître à Lugh, c'est qu'il sait bien prendre dans ses bras. Quand il me relâcha, l'hystérie qui avait failli me submerger quelques minutes plus tôt avait disparu. Je n'en étais pas encore au stade de l'acceptation – il y avait encore bien trop de résistance en moi – mais, au moins, j'étais calme et raisonnable.

Ses mains posées sur mes joues, il leva mon visage vers le sien. Pendant un moment, je crus qu'il allait m'embrasser. Je voulais qu'il m'embrasse, je voulais me perdre dans le plaisir sensuel. Mais lui ne voulait pas, et c'était tout aussi bien. J'aimais encore Brian et, si par miracle je me sortais vivante de cette histoire et que je le persuadais de me reprendre, je ne voulais pas l'avoir trahi, même de la plus infime manière.

Je pris une profonde et apaisante inspiration.

— Si je peux élaborer un plan d'action qui n'implique pas Adam, est-ce que tu me laisseras faire ?

Il haussa les sourcils.

— Je serais très intéressé de connaître ce plan.

Ouais, moi aussi.

— Est-ce que ça veut dire « oui » ?

Il me lança un de ces regards pénétrants que je commençais à détester. Puis il acquiesça lentement.

— Si le plan est bon, alors je ne prendrai pas le contrôle de ton corps. Mais comprends-moi, même si je regrette que tu aies été entraînée dans cette histoire contre ton gré, j'ai des devoirs envers mon peuple et les tiens. Je ne laisserai pas les sentiments interférer dans ce que je dois faire et que je sais être juste.

Ouais, c'était clair comme de l'eau de source.

— Je comprends, lui assurai-je. Laisse-moi vingt-quatre heures pour trouver un autre plan. Si je n'en suis pas capable et

si Adam accepte et est en mesure de m'aider, alors je retournerai chez lui.

Je ne pense pas que ce compromis l'emballait vraiment, mais il l'accepta.

Maintenant, tout ce qu'il me restait à faire, c'était échafauder un plan brillant en vingt-quatre heures ou moins.

Chapitre 18

Je ne fus frappée par aucune brillante fulgurance durant mon sommeil. Je me réveillai le lundi matin pas plus riche d'une meilleure idée que la veille quand je m'étais effondrée sur le lit. Une longue douche chaude et trois tasses de café atroce adouci à la fausse crème ne firent surgir aucune solution du néant.

Je ne pouvais pas vraiment compter sur de quelconques compétences d'investigatrice. Quand je prends une affaire, le démon a été déjà capturé et condamné. Et même si j'avais eu des compétences en la matière, Lugh avait raison quant au peu de moyens dont je disposais. Après tout, ma maison et tous mes biens matériels avaient brûlé quelques jours plus tôt. Je n'avais même pas commencé à me sortir de ce pétrin. J'avais probablement besoin d'être sûre que je serais encore en vie dans une semaine avant de pouvoir reconstruire ma vie. Cela ne me laissait pas beaucoup d'options. Sans compter qu'il y avait toujours une inculpation pour meurtre qui pesait sur moi. Je joignis le bureau de mon avocate juste pour l'informer que je n'avais pas quitté la ville.

Après cet appel, je tentai de joindre Brian. J'essayai à son bureau, mais il n'était pas encore arrivé. Je laissai un autre message et le numéro du portable de Val. Ouais, je sais, c'était stupide de lui donner le numéro d'une personne qui avait été assassinée la veille, mais j'étais trop paranoïaque pour lui donner le numéro de l'hôtel.

Toujours pas de plan brillant.

J'allumai la télévision, plus parce que j'avais besoin d'un bruit de fond que par envie de regarder un programme particulier à 9 heures.

Dieu conspirait contre moi car, dès que la télé s'alluma, le beau visage d'Adam remplit l'écran. Ma gorge se serra.

Il se tenait debout sur une estrade devant une forêt de micros. « Edition spéciale » était affiché dans le coin en haut à gauche de l'écran, tandis qu'au bas de l'image défilait la phrase suivante : « Adam White, directeur des Forces spéciales, accusé de meurtre ».

Je me cachai les yeux en espérant tout pouvoir faire disparaître.

— En voulez-vous à vos hommes qui ajoutent foi à cette accusation ? demanda un des journalistes.

— Pas du tout, répondit Adam. (Sa voix profonde et son apparence passaient bien à la télévision.) Ils ont fait leur travail. J'aurais été en colère contre eux s'ils n'avaient pas été méticuleux. Je ne suis pas au-dessus de la loi. J'en veux surtout à la personne qui a passé cet appel.

Ses yeux couleur caramel chaud, qui regardaient directement la caméra, paraissaient me regarder droit dans les yeux.

— Je fais la promesse que l'auteur de cet appel sera poursuivi par la loi.

Je déglutis, mon instinct me disait que j'allais plutôt être poursuivie par Adam en personne.

Le téléphone portable sonna. Je coupai le son du téléviseur et tâtonnai pour ouvrir le téléphone, sans être capable d'arracher mes yeux de l'écran. J'espérais que c'était Brian.

— Allô ? dis-je.

— Morgane, Morgane, où as-tu la tête, petite fille ?

Je me levai d'un bond, regrettant de ne pas avoir vérifié le numéro avant de répondre.

— Qu'est-ce que tu veux, Andrew ?

— Réfléchissons un peu ensemble, chère sœur. Tu as appelé la police hier depuis le téléphone portable de Valerie. La police a ouvert une enquête à la suite de ton appel et a découvert que c'était un canular. Adam White veut à tout prix t'arrêter. Et tu es toujours en possession de ce téléphone. Dois-je te donner une leçon de technologie moderne ?

J'étouffai un grognement. Oui, j'étais une abrutie. Comme je n'avais pas l'habitude d'être en cavale, je n'avais pas poussé ma réflexion aussi loin. Bien sûr que la police serait capable de localiser le téléphone. Ils étaient peut-être déjà en route.

Je commençai à fourrer mes affaires dans les sacs de courses, le téléphone coincé contre mon épaule. Je sais, j'aurais dû raccrocher dans la seconde et prendre mes jambes à mon cou.

— Pourquoi tu appelles, Andrew ? Pourquoi tu te préoccupes de ça ?

Il gloussa.

— Disons que cela n'arrangerait aucune des personnes impliquées que tu sois arrêtée et qu'on te refuse une liberté sous caution. Alors tire-toi de l'endroit où tu te trouves et débarrasse-toi de ce téléphone. Et ne t'inquiète pas, sœurlette – je saurai toujours te trouver quand j'en aurai besoin.

Il raccrocha – ce qui valait mieux : cela évitait que je perde mon temps à le traiter de tous les noms.

Cinq minutes plus tard, je n'étais plus dans ma chambre. Cependant, j'avais pris le téléphone avec moi. Je ne voulais pas conduire la police jusqu'à cette chambre où ils trouveraient mes empreintes digitales et sauraient pour le coup que c'était moi qui avais passé cet appel. J'éteignis le téléphone et enlevai la batterie en espérant que cela suffirait pour que la police ne puisse pas le localiser.

Une voiture de police se gara sur le parking de l'hôtel au moment où mon taxi le quittait. Je retins mon souffle inutilement, les policiers ne nous poursuivirent pas en hurlant. Je demandai au chauffeur de taxi de me conduire à Front Street – appelée ainsi parce qu'elle borde le fleuve Delaware. Je sortis puis, m'efforçant d'avoir l'air discrète, je fis de mon mieux pour effacer mes empreintes digitales du téléphone et de la batterie avant de les jeter dans le cours d'eau.

Ma tête commença à me faire mal alors que je marchais sans but au bord du fleuve, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire ensuite. Je pinçai l'arête de mon nez et dit : « Arrête ça, Lugh. Tu m'as accordé vingt-quatre heures, tu te souviens ? » La migraine disparut, mais c'était une façon efficace de se rappeler à mon souvenir.

J'appelai Brian depuis une cabine téléphonique et laissai un nouveau message sur sa boîte vocale, lui disant de ne pas tenir compte du numéro que je lui avais donné lors de mon dernier

appel. J'espérais qu'il décrocherait. Il me manquait d'une façon que je n'aurais jamais pensé éprouver.

Je pris un bus pour rejoindre le centre-ville, où j'achetai un téléphone prépayé. Je craignais malgré tout qu'Adam et la police soient encore capables de me retrouver par ce biais. L'illusion que j'avais nourrie de pouvoir m'en sortir toute seule commençait à s'effiloche sur les bords.

Je me sentais si désespérée que je songeai même à appeler ma mère pour lui demander de l'aide. Heureusement pour moi, il me restait encore quelques neurones qui fonctionnaient. Ma maman affirme qu'elle m'aime malgré mes abondants défauts, mais elle vénère en fait le gentil Andrew. Elle me dénoncerait à lui au bout d'une seconde et n'envisagerait pas un instant qu'il puisse ne pas être le dalaï-lama, Jésus Christ et mère Teresa réincarnés en une seule personne.

Aux environs de 15 heures, j'essayai encore une fois de joindre Brian. Et tombai encore une fois sur sa messagerie.

Intriguée, je composai le numéro général de son cabinet. La standardiste m'apprit que Brian n'était pas venu de la journée et qu'il n'avait pas appelé pour prévenir de son absence. Tout le monde s'inquiétait.

Je m'inquiétais, moi aussi. Je rassurai la standardiste en lui certifiant que j'allais passer à son appartement pour vérifier qu'il n'était pas allongé par terre inconscient – ou pire.

Toutes mes clés étaient enterrées dans les gravats qui avaient été autrefois ma maison, mais je possédais un jeu de secours à mon bureau. Je n'aimais pas l'idée de m'y rendre, car les gens qui me voulaient morte s'attendraient à m'y trouver. Pourtant, avais-je réellement le choix ?

— Hé, Lugh ? chuchotai-je dans la rue en espérant que les gens penseraient que je parlais dans un portable. Tu peux me faire savoir si tu vois quelqu'un ou quelque chose de suspect quand j'approcherai de mon bureau ?

Il me répondit par une douleur fulgurante qui traversa mon orbite. Charmant. Je pris ça comme un « oui » et essayai de ne pas me fiche la trouille à la pensée que je pouvais communiquer avec mon démon tout en étant consciente.

Aucune migraine ne m'assaillit à l'approche de mon bureau. Ce qui ne m'empêcha pas de regarder constamment par-dessus mon épaule ni de sursauter devant chaque ombre.

Bien sûr, puisque j'avais perdu mes clés, il fallait que je trouve un gardien afin qu'il m'ouvre la porte de mon bureau. Ce contretemps me rendit nerveuse.

Une fois dans mon bureau, je filai directement vers mon tiroir à stylos. Je le tirai d'un coup sec et me saisis de mon jeu de clés avant de remarquer l'enveloppe kraft posée sur mon fauteuil.

Elle n'aurait pas dû se trouver là. Quand je suis absente, mes livraisons sont dirigées vers la salle de courrier au rez-de-chaussée. Et personne d'autre que le concierge ne possède les clés de mon bureau.

Nerveusement, je renversai le contenu de l'enveloppe sur le bureau : une cassette vidéo et une feuille de papier.

La note était courte et assez directe : « Morgane, quand tu auras visionné cette cassette, appelle-moi sur mon portable. Andrew. »

Il n'y a aucun mot pour exprimer à quel point je n'avais pas envie de voir ce qu'il y avait sur cette vidéo. Malheureusement, ne pas la visionner n'était pas une option envisageable.

Je n'avais pas de magnétoscope à mon bureau et, bien sûr, je n'avais plus de maison. Mais l'appartement de Brian n'était qu'à quelques rues de là. J'espérais débarquer chez lui pour découvrir qu'il était malade et qu'il avait simplement oublié d'appeler son bureau pour les avertir.

Je ne retenais pas ma respiration.

En pénétrant dans l'appartement de Brian, mes genoux se mirent à s'entrechoquer et mon estomac fit la cabriole. Je me demandai si je n'allais pas m'effondrer avant de me reprendre sévèrement : je ne pouvais pas me permettre de m'effondrer.

Brian n'était pas chez lui et il y avait une tripotée de messages sur son répondeur. Il avait l'air de ne pas être rentré depuis un moment. Examinant la cassette dans ma main, je priai pour que ce ne soit pas ce que je craignais.

Les mains tremblantes, je mis la vidéo dans le magnétoscope et appuyai sur le bouton « lecture ».

Écran noir pendant un moment. Puis l'image que j'avais crainte.

Brian était enchaîné à un mur, les mains au-dessus de la tête, un bâillon en forme de balle dans la bouche. Ils ne lui avaient laissé que son slip et avaient entravé ses chevilles.

Le mur contre lequel il était enchaîné avait l'air ancien, fait de blocs de pierre brute, sans aucun doute pour donner à la pièce l'atmosphère d'une salle de torture de donjon. On voyait d'autres chaînes suspendues aux murs. Avec un effet panoramique, la caméra filma une collection de fouets qui auraient rendu fou de honte Adam, puis un brasier dans lequel rougeoyait un jeu de fers, puis quelque chose qui ressemblait à un véritable chevalet de torture.

Quand la caméra revint sur Brian, il n'était plus seul. Debout devant lui, une silhouette couverte d'une cape et cagoulée manipulait avec dextérité un scalpel. Les yeux écarquillés, effrayé, Brian observait le spectacle.

Je secouais la tête, les mains plaquées sur ma bouche pour contenir un cri de douleur et de révolte.

L'homme cagoulé sourit en direction de la caméra et cessa de jouer avec le scalpel. Il avança vers Brian. J'essayai de rassembler tout mon courage en sachant ce que j'allais voir, en sachant que je devrais arrêter tout de suite de visionner la vidéo, en sachant que je n'en étais pas capable.

Il ôta le bâillon et laissa Brian aspirer quelques goulées désespérées d'air. Il ne l'en avait pas débarrassé dans un mouvement d'humanité, mais afin que je puisse entendre l'homme que j'aimais hurler quand le scalpel trancha son muscle pectoral.

Je hurlai, moi aussi. La main sur ma bouche étouffa mon cri afin que les voisins n'appellent pas les flics. Le sang dégouлина sur le torse et le ventre de Brian, jusqu'à la taille de son sous-vêtement qu'il imprégna. Il fermait résolument les yeux, les mâchoires serrées, essayant de ne plus émettre le moindre son. Malgré tout, il cria lorsque son tortionnaire tailla encore une fois dans la chair.

J'aurais voulu me précipiter à l'intérieur du téléviseur, me transporter par magie dans l'espace et le temps pour sauver

Brian. Le sentiment d'impuissance m'écrasait la poitrine et les épaules.

Le tortionnaire se tourna encore une fois vers la caméra. Tout ce que je voyais de son visage derrière la cagoule, c'était une paire d'yeux bleus aux pupilles sombres et des lèvres minces étirées en un sourire. Il prenait son pied. Je fus pris de nausée mais parvins à me contenir. J'irais vomir dans une minute. D'abord, il fallait que je regarde jusqu'au bout.

— C'était juste un avant-goût, dit l'homme à la cagoule, sa voix électroniquement modifiée.

Un autre homme cagoulé entra dans le champ de la caméra pour remettre la balle dans la bouche de Brian.

— Coopère, et cela s'arrêtera là. Comme tu peux le voir, nous portons des cagoules afin qu'il ne reconnaisse pas notre visage. Nous n'avons aucune raison de ne pas le remettre en liberté si tu suis nos instructions.

L'image se brouilla. C'était fini.

Je me précipitai vers la salle de bains en y parvenant tout juste à temps.

Dégobiller deux fois de suite dans la même journée alors que je n'étais même pas malade, voilà qui était une nouvelle expérience pour moi. Je n'en raffolais pas vraiment.

Mon esprit ne cessait de se rebeller en hurlant « Ça suffit ! Assez ! Arrêtez tout ! ». Pendant une minute, je doutai sincèrement de ma santé mentale. La colère fit une tentative faiblarde pour me venir en aide, mais j'étais tout simplement trop bouffée par la trouille pour m'y abandonner.

Ils avaient Brian. Ils avaient blessé Brian ! J'avais désespérément tenté de le protéger, et voilà ce qui était arrivé. Je voulais crier, casser quelque chose, me recroqueviller et mourir.

Mais rien de tout ça n'aiderait Brian. Il fallait que je le récupère. C'était trop tard pour veiller à sa sécurité, mais j'allais le sauver. Ou j'allais mourir en essayant.

J'avais comme l'intuition que c'était plutôt la dernière option qui risquait de se produire.

Une fois que j'eus repris mes esprits, j'attrapai le téléphone le plus proche et m'assis. Je n'étais pas certaine que mes jambes soient capables de me porter si je passais ce coup de fil debout.

Je composai le numéro du portable d'Andrew. Je détestais mon frère plus que je n'avais jamais détesté quelqu'un. Plus que j'avais imaginé être capable de détester.

Il répondit après la seconde sonnerie.

— Si je te mets la main dessus, répondis-je à son salut joyeux, je vais te couper les couilles avec un couteau à beurre.

— Ce serait un superbe exploit si tu y arrivais. Je ne pense pas pourtant qu'Andrew apprécierait beaucoup.

J'étouffai un sanglot.

— Andrew t'a invité dans ce monde, espèce de salaud, alors il peut aller en enfer avec toi. Où est Brian ?

Raphaël éclata de rire.

— Quoi, tu crois vraiment que c'est aussi simple que ça ?

— Ne m'entourloupe pas, Raphaël. Ça ne me ferait rien d'avoir à revenir d'entre les morts pour finir le boulot, mais je te ferai payer.

— Voudrais-tu qu'on discute des modalités de la libération de Brian ou préfères-tu continuer à m'agonir d'injures ? J'ai tout mon temps, alors ne te gêne pas pour poursuivre. Tu me distrais beaucoup.

La douleur me poignarda le crâne et me fit hoqueter. Elle disparut presque aussitôt. J'eus le sentiment que cela n'avait pas été intentionnel, que Raphaël tapait autant sur les nerfs de Lugh que sur les miens. Je ne voulais en aucun cas que nous lui donnions ce plaisir.

— Tout va bien ? demanda Raphaël en imitant parfaitement le ton du flic inquiet.

Je regrettai de ne pouvoir lui assener une réflexion intelligente, quelque chose qui lui prouverait qu'il ne me faisait pas peur. Peut-être que, si je n'avais pas eu autant peur de lui, j'aurais eu plus de répartie.

— Dis-moi seulement ce que je dois faire pour que tu le libères.

— C'est très simple, Morgane. Procédons à un échange. Toi contre lui.

Rien de plus que ce à quoi je m'étais attendue. Ce qui n'empêcha pas mon ventre de se crispier de terreur.

— Tu veux que je me livre pour que vous puissiez me brûler vive.

La voix qu'il prit pour me répondre était presque douce.

— Ce n'est pas très attrayant, je sais. Mais tu as également l'option de le laisser à notre merci. Nous t'enverrons une nouvelle vidéo chaque jour. Je m'assurerai personnellement qu'il ne souffre pas assez pour mourir. Si sa douleur ne te fait pas bouger, dans une semaine ou deux, on pourra ajouter quelques brutalités sexuelles aux réjouissances, pour voir si cela te motive pour changer d'avis.

— Espèce de salopard de...

Il raccrocha. Les mains tremblantes de peur et de colère, je recomposai le numéro. Cette fois, il répondit à la première sonnerie.

— À partir de maintenant, tu t'adresseras à moi avec respect. Cet emportement passager va coûter à Brian une journée supplémentaire de jeux dans notre donjon.

— Raphaël...

— Tu recevras une autre vidéo demain. Je suis sûr que tu la trouveras très divertissante.

— S'il te plaît...

— Tu m'appelleras dans vingt-quatre heures et nous aurons alors une discussion civilisée concernant les conditions dans lesquelles tu vas te rendre.

Il raccrocha. Cette fois, quand je recomposai le numéro, mon appel fut aussitôt dirigé vers sa messagerie.

Chapitre 19

Je ne sais combien de temps je restai là en état d'hyperventilation, m'efforçant de ne pas penser à ce qui était en train d'arriver à Brian. Cela dura probablement longtemps. Lugh me fit sortir violemment de ma paralysie en me plantant un nouveau pic à glace dans l'œil.

— D'accord, d'accord, dis-je. Je vais retourner chez Adam. Arrête ça.

Un engourdissement apaisant s'empara de moi, rendant toute chose temporairement irréelle. Je remerciai Dieu pour ce petit miracle, même si je savais que je le paierais plus tard quand tout me retomberait dessus d'un coup.

On était en fin d'après-midi. Si l'accusation pour meurtre n'avait pas bouleversé son emploi du temps, Adam devait être chez lui.

Dominic répondit au téléphone. Il n'était pas content de m'entendre.

— Tu as un sacré culot d'appeler ! me balança-t-il.

Je comprenais ce qu'il ressentait, mais j'étais bien trop égarée pour trouver une excuse valable. Quant à une moitié de pardon, elle ne conviendrait sûrement pas.

— Adam est là ?

— Non. Et ne rappelle pas.

Il me raccrocha au nez. Je songeai un instant à rappeler, avant de renoncer. Il y avait de fortes chances qu'il ne réponde pas. Il se pouvait qu'Adam veuille encore m'aider pour Lugh. Mais pas Dominic.

Espérant qu'Adam serait rentré quand j'arriverais chez lui, je quittai l'appartement de Brian et traversai la ville en taxi. Quand le chauffeur me déposa, je jetai un œil vers le parking de l'autre côté de la rue et fus soulagée d'y voir la voiture d'Adam.

Ce soulagement se volatilisa rapidement quand je m'imaginai face à lui après ce que je lui avais fait la veille. Ça

s'était passé la veille ? Ma vie était à ce point merdique en ce moment que j'avais l'impression que tout cela s'était produit des années plus tôt.

Je grimpai les trois marches du porche en traînant des pieds, des papillons battant sauvagement des ailes dans mon ventre vide. Puis je me rappelai ce qu'endurait Brian, je me rappelai la peur dans ses beaux yeux, ses cris horribles. Il fallait que je le fasse.

Je sonnai en retenant mon souffle. Les secondes passèrent à la lenteur d'une torture. Puis Adam ouvrit la porte.

Il me regarda comme on regarde une merde de chien dans laquelle on vient de marcher avec ses chaussures neuves. Pourtant il ne me claqua pas la porte au nez. Il recula en me laissant assez d'espace pour entrer sans le frôler.

J'avancai en m'efforçant de me rappeler comment je devais respirer.

Dominic se tenait dans l'entrée. Si un regard pouvait tuer, je serais morte avant d'avoir fait un pas.

— Comment oses-tu ! me cracha-t-il.

— Dom, l'interrompit Adam. C'est entre Morgane et moi. Rentre chez toi. Je t'appelle bientôt.

Le congé ainsi signifié sembla blesser Dominic qui s'efforça aussitôt de le cacher. Il se dirigea vers la porte à grands pas en me bousculant d'un coup d'épaule.

Adam l'attrapa par le bras alors qu'il allait ouvrir la porte.

Ils ne se dirent pas un mot, mais quelque chose passa entre eux qui soulagea la tension des épaules de Dominic.

Puis il n'était plus là, et je me retrouvais seule avec un dangereux démon qui avait toutes les raisons du monde de me haïr.

— Ils ont Brian, dis-je en sortant l'odieuse vidéo de mon sac.

Adam haussa les sourcils, affichant une expression de sincère curiosité.

— Mon petit ami, lui expliquai-je, la gorge serrée. Ils le torturent.

Ma voix vacilla ; non, je n'allais pas pleurer, pas maintenant. Si je me laissais aller à mes émotions, je ne resterais pas longtemps saine d'esprit.

Adam n'eut pas l'air particulièrement touché par ma situation critique. Non pas que je m'attendais qu'il le soit. Je m'obligeai à affronter son regard.

— Je te dirais bien que je suis désolée, mais c'est inapproprié...

— En effet, admit-il.

Sa colère froide, bien que différente de celle, violente, de Lugh, me pétrifiait jusqu'à la moelle.

— Mais tu vas bien ? demandai-je. Ils n'ont... rien trouvé ?

— Non.

D'accord, alors son truc aujourd'hui, c'était les réponses monosyllabiques. Je m'obligeai à persévérer.

— Ils vont continuer à le torturer et m'enverront une nouvelle cassette chaque jour jusqu'à ce que je me rende.

— Ce que, bien sûr, tu n'es pas assez stupide pour faire, bien que tu sois assez prodigieusement idiote.

Je ne pus m'empêcher de faire la grimace. Finalement, je préférais les monosyllabes. Je secouai la tête.

— Je ne sais pas quoi faire. Je ne peux les laisser continuer à lui faire du mal. Je ne peux tout simplement pas.

— Si pour l'empêcher tu dois te rendre, alors oui, tu peux. Si Lugh meurt, si Dougal monte sur le trône, les humains sont condamnés. Pas tout de suite, parce que Lugh a encore des partisans qui se battront pour vous quand il ne sera plus là. Mais un jour, Dougal vous transformera tous en vaisseaux vides sans autre but dans la vie qu'héberger n'importe quel démon. Je suis un chasseur de démons parce que je suis un des lieutenants de Lugh. Je suis ici pour aider à renvoyer au Royaume des démons autant de partisans de Dougal que possible. Je suis sincèrement désolé qu'un civil innocent doive souffrir pour la cause, mais cette cause importe plus que n'importe quelle personne.

Rien que je ne pouvais contester, bien que j'en aie été tentée. Cependant, je n'allais pas laisser tomber Brian.

— Alors il va falloir que je trouve une troisième solution, c'est ça ?

Il se contenta de me regarder. Son regard mort et hideux me fit prendre conscience qu'il avait fait la transition entre le fait de

ne pas m'aimer et celui de me haïr cordialement. Je le méritais. Pour autant, ça n'était pas facile à avaler.

— Il faut que je le trouve, dis-je. Il faut que je trouve où ils le retiennent et que je le sorte de là.

— Et comment prévois-tu de le faire ?

— Avec ton aide.

Il éclata d'un rire amer et cassant.

— Tu crois que je vais t'aider après ce que tu as fait ? Tu es complètement folle ! Je vais protéger Lugh et faire tout ce qu'il m'est possible pour l'aider. Mais toi, tu peux aller au diable.

M'attrapant par le bras, il commença à me traîner vers l'escalier.

— Je te promets que je penserai à venir t'apporter de quoi manger tous les deux jours, dit-il pendant que je le suivais en trébuchant. Lugh ne te laissera pas mourir de faim, mais je doute qu'il soit en mesure de faire quoi que ce soit concernant ton désagrément. Quel dommage.

— Adam, je t'en prie...

— Ecrase, Morgane.

Nous avons atteint l'escalier, dont il monta les marches deux par deux. Je m'envolai presque en essayant de marcher à son allure.

— Brian ne mérite pas de souffrir pour mes fautes ! pleurai-je.

Adam ne me répondit pas – pourquoi se soucierait-il du devenir d'un parfait étranger quand la vie de son roi était en jeu ? Une chose était sûre, il se fichait éperdument de la douleur que me causait le kidnapping de Brian. Nous atteignîmes le haut des marches. La porte de la chambre noire béait comme l'entrée des Enfers. Mon estomac se retourna. Adam ne m'aiderait pas par bonté de cœur, mais je savais avec une certitude écœurante ce qui pourrait le tenter de changer d'avis.

— Et si je te donnais mon consentement ? crachai-je quand il me traîna devant la chambre noire.

Il s'arrêta brutalement et se tourna vers moi.

— Quoi ?

— Tu as dit un jour que tu voulais me faire du mal et tu as dit que tu avais besoin du consentement de l'autre.

Ma voix tremblait. Je doutais qu'il reste une goutte de sang sur mon visage. Je devais me concentrer sur le moyen de sauver Brian sans réfléchir à ce que j'étais en train de proposer à Adam.

— Et si je suis d'accord ? Est-ce que tu m'aideras à trouver Brian ?

Même si Adam jouait à celui qui était difficile à convaincre, son regard m'indiqua qu'il réfléchissait à ma proposition.

— Tu crois que ce noble sacrifice va me toucher ? Si j'en avais vraiment envie, je pourrais jouer avec toi tout mon saoul et tu ne pourrais rien faire pour m'arrêter.

En dépit de la terreur qui m'envahit, je me forçai à soutenir son regard.

— Mais ce ne serait pas pareil, n'est-ce pas ?

Ses yeux s'assombrirent de manière notable et mon intuition me hurla de m'enfuir en courant. Je l'aurais sans doute fait s'il n'avait pas tenu mon bras. Une fine pellicule de sueur brillait sur sa lèvre supérieure et je compris que je l'avais eu. Il voulait ce que je lui proposais. Je pense même qu'il l'aurait voulu sans toute cette colère à apaiser. Combien de fois Dominic et lui s'étaient-ils adonnés à leurs jeux malsains quand le démon de Dominic pouvait encore le soigner ? Ce qu'ils avaient vécu devait terriblement manquer à Adam aujourd'hui, à en juger par l'expression de son visage.

— Tu as raison, dit-il enfin. Ce ne serait pas pareil.

Son regard dériva vers la chambre noire avant de revenir sur moi. Il sourit, mais c'était un sourire de prédateur.

— Madame, vous venez de passer un marché.

Oh, mon Dieu, aidez-moi ! priai-je en le laissant me conduire vers sa chambre des horreurs, le cœur tambourinant, suffoquant presque.

Chapitre 20

Adam me tira dans la chambre noire avant de m'y abandonner avec un laconique « attends là ».

Il ferma la porte derrière lui, me laissant au milieu de toute cette noirceur. Je frissonnai et croisai mes bras sur ma poitrine. Comment en étais-je arrivée là ? Ma bouche était sèche comme du parchemin, les battements de mon cœur rugissaient dans mes oreilles. Je me sentais petite, et faible, et terriblement, terriblement seule.

Je n'avais jamais eu aussi peur de toute ma vie.

Après ce qui me parut être une éternité, Adam revint en portant un grand carton. Je ne voulais pas savoir ce qu'il contenait. Ses joues étaient rouges. L'excitation irradiait de lui. Je me creusai la tête pour trouver un autre moyen de l'obliger à m'aider, mais aucune idée ne me vint.

Adam posa le carton fermé par terre puis se tourna vers moi. Je devais avoir l'air vraiment pathétique. Il cligna des yeux, visiblement pour essayer de contrôler son excitation.

— Tu n'es pas en danger, Morgane, me rappela-t-il. Ça va être dur, c'est sûr, mais il n'y a rien que je fasse que Lugh ne puisse soigner.

Je suppose qu'il se voulait rassurant. Pourtant, excepté une grâce sans équivoque, je ne vois pas ce qui aurait pu me rassurer.

— Il faut que tu enlèves ta chemise et ton soutien-gorge, continua-t-il en s'approchant de moi.

Il s'arrêta et haussa les sourcils.

— Allez, ma chérie. Tu sais qu'il me faut de la peau nue.

Je me serrai plus fort dans mes bras, incapable de supporter l'idée de me mettre même partiellement nue devant lui. Il pencha la tête pour m'observer avec curiosité.

— Je t'ai déjà dit que le viol ne me branchait pas, si c'est ce qui t'inquiète, dit-il. Je suis sûr que tu as des seins étonnants, mais je t'assure que je peux résister à cette tentation.

Honnêtement, je ne pensais pas que ma vertu était en danger. Il était possible qu'Adam aime autant les femmes que les hommes, mais je soupçonnais fortement qu'il était fidèle à Dominic. Ne me demandez pas pourquoi j'en étais si sûre, c'est comme ça.

Non, ma réticence se basait sur une certaine pudeur et une terreur face à ma vulnérabilité. Il n'aurait pas compris, même si mon esprit avait fonctionné suffisamment normalement pour lui expliquer ce point. J'imaginai qu'il valait mieux que je sois debout et consciente.

Il me regarda encore pendant un long moment puis commença à déboutonner sa chemise.

Cela me sortit subitement de l'engourdissement causé par le choc.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je d'une voix entrecoupée.

— Je te donne ma chemise. Tu peux la mettre devant derrière pour préserver ta pudeur.

Si je n'avais pas été effrayée au point de craindre de faire dans ma culotte, j'aurais pu apprécier le spectacle quand il fit glisser la chemise de ses épaules. Il avait un très beau torse. Une partie de moi était encore assez femme pour le remarquer de la façon la plus désinvolte qui soit.

Il me tendit sa chemise en la balançant au bout de son index. Je la pris.

— Je te laisse une minute, dit-il, en se dirigeant vers la porte tout en me parcourant du regard des pieds à la tête. Si ta pudeur peut le supporter, tu peux peut-être enlever ton pantalon pour éviter qu'il soit taché de sang.

Le salopard m'adressa un clin d'œil avant de passer la porte.

Toujours tremblante, me demandant si cela cesserait un jour, j'enlevai mon chemisier et mon soutien-gorge avant de glisser mes bras dans les manches de la chemise d'Adam. Elle était encore imprégnée de la chaleur de son corps. Cela me

donna la chair de poule. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais froid jusqu'à cet instant.

Aucune chance que je quitte mon pantalon. J'attendis ensuite en essayant de ne pas réfléchir, de ne pas anticiper, de ne pas avoir peur. Mes yeux se rivèrent sur le carton qu'Adam avait posé par terre, mais j'étais loin d'être intéressée par le fait de savoir ce qu'il contenait.

Il revint. Quand il vit que je portais encore mon pantalon, il sourit sans faire de commentaire. Je dus m'empêcher de reculer quand il s'approcha, me dominant de toute sa taille. Il se passa la langue sur les lèvres et je déglutis.

— Rappelle-toi, ma chérie, Lugh peut te soigner. C'est sans danger.

Vraiment, je ne comprenais pas ce type. Pourquoi essayait-il de me rassurer ? On aurait pu croire que me fiche une trouille de tous les diables aurait fait partie de son petit scénario. Il ne suivait pourtant pas le script du sadique psychotique que j'avais composé mentalement pour lui. Bien sûr, il n'était pas humain. Lugh m'avait expliqué qu'Adam n'était pas « un humain sadique classique », et je ne savais pas si cela me faisait me sentir mieux ou plus mal.

— Tu hésites ? demanda-t-il, sa voix de nouveau tranchante.

Je secouai la tête.

— C'est juste que je ne te comprends pas.

Il émit un son à mi-chemin entre le ricanement et le rire.

— C'est maintenant que tu t'en rends compte ?

Il me prit par le bras – une emprise beaucoup plus douce cette fois – pour me conduire vers le mur le plus éloigné. J'avais cru qu'il me menotterait au lit comme il l'avait fait avec Val. Je n'aimai pas cette association d'idées : je l'avais vu tuer Val après l'avoir torturée.

Non. Soit il avait ajouté quelque chose à la pièce depuis ma dernière visite, soit je n'avais pas été assez observatrice, car je remarquai une paire de liens en cuir noir qui pendait au mur, presque invisible sur la peinture mate noire.

Adam accrocha un petit tabouret noir du bout du pied et le tira pour le placer sous les entraves. Devant mon air intrigué, il prit le temps de m'expliquer.

— Dominic est plus grand que moi, dit-il. J'ai besoin d'être au-dessus de lui pour l'attacher confortablement.

— Je ne veux rien savoir, dis-je, fière de ce chouïa de courage.

Il émit un rire bref.

— Grimpe, s'il te plaît.

Je tremblais si fort que je serais tombée si Adam ne m'avait pas rattrapée. Montant sur le tabouret avec moi, il étendit mes bras vers les entraves. Je dus presque me mettre sur la pointe des pieds pour qu'il parvienne à me passer la menotte autour du poignet. Je fermai les yeux pendant qu'il m'attachait l'autre main. Les bracelets en cuir, doux et souples, étaient dotés de fermetures à Velcro.

Une fois les entraves en place, Adam, refermant ses mains sur les miennes, les entoura des chaînes qui fixaient les menottes au mur. Je sentais son souffle court contre mes cheveux.

— Tiens-toi bien, me chuchota-t-il à l'oreille.

Il n'y avait pas beaucoup de place sur le tabouret. Pour atteindre mes deux mains, il dut plaquer son torse contre mon dos. Sa peau me parut brûlante. Collé ainsi contre moi, je ne pus que sentir la grosseur éloquente de son entrejambe. Je tentai de m'écarter de lui, mais il n'y avait nulle part où aller.

Ce con se moqua de moi.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Je n'ai pas envie de te baiser.

Pour des raisons auxquelles je ne voulais pas penser, cette déclaration me piqua au vif.

— Je suppose que mes jeux avec Dominic m'ont conditionné. Normalement, je serais juste pressé, pas excité. (Il soupira et son... enthousiasme diminua.) Quand Dom pouvait se soigner, c'était les deux, mais je dois y aller doucement avec lui. Avec toi, par contre, je peux me faire plaisir.

Quand il descendit du tabouret, j'étouffai un geignement de peur et m'obligeai à penser à Brian. Lui n'avait pas de démon pour le soigner de ce que ses tortionnaires lui infligeaient. Et, sans Adam, je n'avais pas la moindre idée de la manière de sauver Brian. Il fallait que j'en passe par là, je devais le supporter malgré ma peur.

Les mains d'Adam effleurèrent mon dos. Je m'écartai en tressaillant, mais il se contenta d'écarter les bords de la chemise afin d'exposer plus de peau. Il suivit les contours de mon tatouage du bout du doigt en s'arrêtant à la ceinture de mon pantalon.

— Joli, dit-il.

Les yeux fermés, j'appuyai mon front contre le mur en priant pour avoir assez de force.

J'entendis ses pas dans mon dos, je perçus le bruit du carton contre le carton puis le craquement du papier de soie. Serrant mes paupières encore plus fort, je déglutis, la gorge sèche. Quand je l'entendis revenir vers moi, la tête me tourna un moment. Malheureusement, je ne tombai pas dans les pommes. Que se passerait-il si cela arrivait ? Est-ce que Lugh ordonnerait à Adam de ne pas me faire de mal ? Je n'en avais aucune idée. Tout ce que je savais, c'est que Lugh, en cet instant, ne semblait pas vraiment intéressé par prendre le contrôle de mon corps, ce qui pouvait signifier qu'il était content qu'Adam s'amuse.

— Celui-ci est un nouveau jouet, dit-il.

Je perçus le bruit glissant du cuir caressant le sol.

— Il mesure 2,50 m. J'ai juste assez de place pour m'en servir ici, et seulement si je fais très attention. Je l'avais commandé spécialement avant que Colère de Dieu agresse Dom. Je n'ose plus l'utiliser sur lui maintenant. Ces longs fouets sont très difficiles à contrôler.

Je ne tenais vraiment, mais vraiment pas, à entendre ça.

— Je ne te toucherai certainement pas lors des deux premiers coups, poursuivit-il. J'aimerais l'avoir bien en main avant. S'il te touche, ce sera accidentel. Je te dirai quand je le ferai volontairement.

Super.

— Fais-le et arrête de crâner, lui lançai-je, les nerfs trop à vif pour retenir cette protestation.

— Je ne crâne pas, ma chérie. Je te dis juste ce que je vais faire. Mais je comprends où tu veux en venir. Je vais m'y mettre.

Je faillis crier quand le fouet claqua la première fois. C'était si fort, si terrifiant. Je sentis un courant d'air sur la peau de mon dos mais, comme il l'avait dit, il ne me toucha pas. Mon corps

était couvert de sueur et je mordis ma lèvre jusqu'au sang. Je regrettai de ne pouvoir appuyer sur un bouton « avance rapide » pour accélérer cet épisode de mon existence.

Le fouet claqua de nouveau et, encore une fois, l'air siffla sur ma peau. Adam émit un bruit de satisfaction.

— Prépare-toi, ma chérie, dit-il. Cette fois, c'est pour de vrai.

Mes mains se serrèrent convulsivement sur les chaînes. Le fouet chanta dans l'air avant de dessiner un chemin de feu sur mes omoplates. Prenant une inspiration désespérée, j'essayai de me coller au mur comme si je pouvais m'échapper en passant au travers.

Un autre craquement. Cette fois, j'eus l'impression qu'un couteau venait de lacérer la chair protégeant mes reins.

Quelque chose me chatouillait, et je compris que c'était le sang qui gouttait. Avant que j'aie le temps d'intégrer cette pensée, le fouet frappa encore une fois.

Je criai. Je ne pus m'en empêcher.

Je ne me rappelle franchement pas grand-chose ensuite. C'est un de ces souvenirs dont mon esprit essaie de me protéger du mieux possible. Je ne sais combien de fois ce fouet entailla ma chair, je sais seulement qu'elles furent nombreuses. Je criais jusqu'à m'en casser rapidement la voix, puis j'en fus réduite aux geignements éraillés.

Mes genoux cédèrent bien avant la fin de la séance et je restai suspendue par les poignets, mes épaules hurlant de mécontentement.

Quand les coups empirèrent au point que je fus tentée de prier pour mourir sur-le-champ, Adam arrêta. Je me forçai à perdre conscience, sans y parvenir.

Quelques minutes plus tard, il était de nouveau avec moi sur le tabouret, un bras passé autour de ma taille, me soutenant pendant qu'il me détachait les poignets. Au moment où j'aurais dû m'effondrer, il me prit dans ses bras et me porta jusqu'au lit noir, devant lequel il me mit debout en me soutenant par les épaules.

— Mets-toi sur le ventre, ma chérie, dit-il doucement avant de m'aider à m'allonger.

Les draps sont en soie, remarquai-je de façon tout à fait déplacée. J'enterrai mon visage dans la taie d'oreiller et m'efforçai de contenir la douleur. Le monde tournait autour de moi en un foutoir qui me donnait des vertiges et la nausée.

La voix d'Adam me semblait très lointaine.

— Ne résiste pas. (Ses doigts caressèrent mes cheveux.) Laisse-toi aller. Laisse Lugh réparer tout ça. Ce sera bientôt fini.

Sa voix était étrangement apaisante. Je sentis les contours de mon champ de vision se brouiller. Avec un soulagement indicible, je plongeai dans les ténèbres.

Chapitre 21

Je me réveillai sur le ventre dans un lit inconnu avec l'impression que mon dos était en feu. Je geignis et une main douce me caressa les cheveux.

— Je te guéris aussi vite que je le peux, dit Lugh.

Le temps qu'il prononce ces paroles, la douleur avait déjà diminué.

Mon visage était enterré dans un merveilleux coussin moelleux et je n'avais envie ni de bouger ni de parler. Petit à petit, la douleur disparut. La main de Lugh quitta ma tête pour effleurer mes épaules nues.

Ce ne fut qu'à ce moment que je pris conscience que j'étais nue.

Je levai la tête et la tournai juste assez pour constater qu'un drap de soie cramoisi me couvrait à partir des hanches. Cependant, je sentais la soie sur mes fesses nues, et rien ne couvrait mon torse.

La main de Lugh continua son chemin en descendant au milieu de mon dos. Je me serais bien écartée, excepté que c'est difficile quand on se trouve nue sur le ventre et qu'on ne tient pas à s'exhiber.

— Est-il indispensable que je sois nue ? demandai-je en feignant un aplomb détendu.

Je m'attendais à un commentaire provocateur ou malin de sa part en guise de réponse, au lieu de quoi je me retrouvai vêtue d'un confortable pyjama en coton. Le haut n'était qu'un caraco à fines bretelles, mais il couvrait ce qu'il fallait.

Je me redressai avec précaution et me retournai. Mon dos allait bien. Lugh fit gonfler deux coussins qu'il appuya contre la tête de lit, un truc matelassé recouvert de la même soie que les draps. Je compris son invitation et m'appuyai contre les coussins, remontant mes genoux contre ma poitrine.

Bien que la douleur ait disparu, tout mon corps était faible et tremblant. J'avais l'intuition que cette chambre noire, au cours des années à venir, allait jouer un rôle principal dans mes cauchemars.

— Tant que tu m'héberges, dit Lugh en lisant mes pensées, tu n'auras pas de cauchemars.

J'appréciai ces paroles plus que je n'aurais pu l'exprimer.

— Ce que tu as fait était très courageux, poursuivit-il.

Je ricanai. J'avais presque mouillé mon pantalon de trouille et je m'étais cassé la voix à force de crier. Ce n'était pas exactement l'idée que j'avais du courage.

— Tu peux avoir peur et pourtant être courageuse.

J'acquiesçai sans être entièrement convaincue. Je n'avais pas vraiment eu le choix, à moins de vouloir que Brian meure de mort lente sans essayer de le sauver. Je rencontrai le regard de Lugh.

— C'était courageux ou juste complètement idiot ? Je veux dire, est-ce qu'Adam va m'aider ? Parce que, si j'ai traversé tout ça pour rien, je crois qu'il va y avoir un meurtre.

Il ne sourit pas tout à fait, mais je pus néanmoins déceler un certain amusement.

— Je pense que tu comprends peut-être mieux les démons que nous le pensons tous les deux. Je ne sais pas si tu aurais pu proposer autre chose à Adam afin de le toucher. Mais tu l'as touché, et il tiendra parole.

Merci mon Dieu ! Pourtant je n'étais pas d'accord avec Lugh. J'avais pu deviner de quelle manière toucher Adam cette fois-ci, ce qui ne voulait pas dire que j'avais eu le sentiment de le comprendre.

— Maintenant, poursuivit Lugh, je crois que toi et moi devrions parler de ce sauvetage que tu veux tenter.

— Oh ? fis-je, sur un ton suspicieux même à mes propres oreilles.

Les coins de ses yeux se plissèrent, mais ce ne fut qu'un éclair fugace de bonne humeur.

— Cela va être dangereux.

— Tu déconnes ?

Il me foudroya du regard et je levai les mains en signe de soumission.

— Je pourrais t'en empêcher. Je pourrais demander à Adam de t'enfermer.

Mon estomac se noua et je me redressai d'un coup.

— Non ! Tu ne...

— J'ai dit que je pourrais, pas que je le ferais. Mais si je te donne l'autorisation de nous mettre tous les deux en danger, alors je dois poser une condition.

Pourquoi donc pensai-je que je n'allais pas aimer ?

— Tu ne dois pas être capturée, continua-t-il, ses yeux rivés dans les miens. Tu sais ce qui arrivera si tu es capturée.

Je frémis. Ouais, je savais. Si on m'avait demandé deux semaines plus tôt si j'acceptais de risquer d'être brûlée vive au cours d'une tentative de sauvetage, j'aurais probablement répondu « non ». J'aurais eu honte de ma lâcheté, je me serais détestée, mais je n'aurais jamais cru être capable de prendre de tels risques. J'éprouvai une certaine satisfaction en découvrant que je n'étais pas aussi poule mouillée que je l'avais cru.

— Adam doit t'accompagner dans cette mission et il doit rester près de toi tout le temps. Il ne permettra pas qu'on te capture.

J'expirai bruyamment.

— En d'autres termes, si je suis sur le point d'être capturée, Adam me tuera ?

— Oui.

Il me prit la main, forçant mes doigts serrés en poings à s'ouvrir. Son emprise était ferme et forte. Plus rassurante qu'elle n'aurait dû être.

— C'est une question de moindre mal. Et je suis sans doute un roi inconséquent en te donnant même cette possibilité. Si je retourne au Royaume des démons sans avoir vaincu mes ennemis ici, rien ne pourra les empêcher de me convoquer dans un nouvel hôte, et je suis certain qu'ils ne feront pas deux fois la même erreur.

Son pouce caressait les jointures de mes doigts. Peut-être n'aurais-je pas dû le laisser faire, mais j'avais besoin de ce lien de survie. Il jeta un regard vers mon visage, ses sourcils

légèrement rapprochés, presque froncés. Je lus de l'inquiétude et du regret dans son expression.

— Pourquoi prendrais-tu ce risque ? demandai-je en affrontant son regard pour essayer de comprendre. Pourquoi le roi des démons se mettrait-il en péril pour un simple pion humain ? Non pas que je m'en plaigne.

Il sourit avant de se reprendre aussitôt.

— C'est Dougal qui n'accorde aucune valeur à la vie humaine, pas moi. Je suppose que je me considère comme un défenseur de ces pions, pour reprendre tes mots. Si je ne les défends pas, qui le fera ? (Il éclata de rire, mais c'était un rire sans joie.) Ou peut-être suis-je un idiot suffisant qui se trompe en croyant pouvoir sauver le monde.

Il passa sa main libre dans ses délicieux cheveux noirs. C'était la première fois qu'il me paraissait vaguement humain. C'était bon de savoir que même les démons étaient de temps à autre sujets au doute.

Avant de savoir ce que je faisais, j'avais tendu la main vers lui pour me payer enfin le luxe de toucher son visage. Peut-être utilisait-il sa connaissance de mes pensées et sentiments les plus intimes pour me manipuler. Je voulais juste le réconforter.

Sa peau était si douce sous mes doigts, comme s'il n'avait jamais besoin de se raser. Je faillis glousser à cette pensée. Bien entendu qu'il n'avait pas besoin de se raser. Il ferma les yeux à mon contact, les coins de sa bouche se relevant en une esquisse de sourire.

Cédant finalement au désir de toucher ses cheveux, je fis courir mes doigts sur toute leur longueur. Ils étaient aussi doux et soyeux qu'ils le paraissaient. Je me rapprochai de Lugh et ses bras entourèrent mes épaules. Bien que ce contact ne soit pas particulièrement sexuel, mon corps fourmillait d'excitation. Me pelotonnant tout contre lui, je posai la tête sur son épaule.

Nous restâmes assis ainsi pendant un long moment à nous réconforter mutuellement en silence. Je me rendis compte que, pour la première fois, j'appréciais vraiment un démon. Et un démon qui me possédait malgré moi, qui plus est ! Était-ce ce que Dominic avait éprouvé pour Saul ? Si c'était le cas, alors peut-être pouvais-je comprendre pourquoi Dominic avait

éprouvé tant de chagrin quand il l'avait perdu. Je désirais toujours que Lugh quitte mon corps, je désirais retrouver ma vie d'avant tout en prenant conscience, avec un petit pincement au cœur, qu'alors il me manquerait.

Lugh se tourna et posa un léger baiser au sommet de mon crâne avant de s'écarter à regret.

— Je devrais te laisser dormir, murmura-t-il. Tu es toujours fatiguée le matin quand tu as rêvé de moi.

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas me permettre de dormir jusqu'au matin. Brian a besoin de moi.

— Il aura toujours besoin de toi quand tu te réveilleras. Et tu as besoin de reprendre des forces.

— Mais...

Il posa un doigt sur mes lèvres.

— Adam va travailler à ce problème pendant que tu dors. Se précipiter tête baissée ne sert à rien.

Les larmes piquaient mes yeux.

— Mais ils vont encore lui faire mal.

— Je sais, dit-il doucement. Mais ils ont besoin qu'il reste en vie. Si tu montes un plan de sauvetage bancal, ce ne sera plus le cas. Alors dors. Rassemble tes forces. Sois prête.

Je pris une profonde et calme inspiration.

— Est-ce que j'ai le choix dans cette histoire ?

Il haussa les épaules et son regard se détourna du mien. Je me contentai de cette réponse.

Acceptant que je ne pourrais le faire changer d'avis, je fis de mon mieux pour ravalier mon impatience.

— Je suppose que je dois me dépêcher de m'endormir alors ?

La dernière chose que je vis avant de sombrer dans le sommeil fut un petit sourire affectueux sur les lèvres de Lugh.

Je me réveillai dans la chambre d'amis chez Adam. Pas dans la chambre noire, merci mon Dieu !

Je m'assis avec précaution, m'attendant à moitié à ce que chaque mouvement soit douloureux, mais Lugh avait fait du bon travail. Je fus capable de m'étirer entièrement sans ressentir un tiraillement. Je soupirai de soulagement.

Mes bras étaient encore passés dans les manches de la chemise d'Adam, qui avait tellement glissé que j'aurais pu tout aussi bien être torse nu. Je l'enlevai, frissonnant à la vue du sang qui en tachait les bords.

Je jetai la chemise à l'autre bout de la pièce et me glissai hors du lit. Je ne voulais pas voir à quoi ressemblait mon pantalon, mais je sentis la texture croustillante de sa taille sur ma peau et ne pus supporter de le garder une seconde de plus. Les mains tremblantes, je m'en débarrassai et, les yeux fermés, le jetai ainsi que ma culotte dans la même direction que la chemise.

J'évitai de poser les yeux sur le tas de linge en me précipitant vers la salle de bains où je fis couler l'eau aussi chaud que je pouvais le supporter. L'eau se déversa sur mon dos avant de goutter, teintée de rouge, dans le bac. Réprimant un nouveau frémissement, je me frottai désespérément avec le savon.

En réalité, il n'y avait pas tant de sang que ça. Adam avait dû me laver avant de me ramener dans la chambre. Je ne savais quoi penser du fait qu'il m'ait laissée dans mes vêtements ensanglantés. D'un certain côté, cela démontrait un admirable respect de ma pudeur. Je lui en aurais sans doute voulu s'il m'avait déshabillée. Pourtant, c'était également une manière de me rappeler ce qui s'était passé.

Je ne fermai pas le robinet de la douche avant d'être à court d'eau chaude. Et même alors... je me sentais encore sale.

Il n'y avait rien eu de sexuel dans ce que m'avait fait Adam. Oh, il avait été excité, mais il avait été très clair : cela n'avait rien à voir avec moi.

Quand on frappa à la porte de la salle de bains, je laissai échapper un cri.

— Morgane ? demanda Adam. Ça va ? Ça fait vingt minutes que l'eau a cessé de couler.

Mon Dieu, avais-je passé tout ce temps dans cet état d'hébétément ?

— Je vais bien, mentis-je. Je vais sortir.

— Descends dans la cuisine quand tu seras prête.

J'émis un son qu'il prit pour un assentiment et je l'entendis s'éloigner. Je sortis enfin de la cabine de douche pour me sécher. J'examinai mon dos dans le miroir. Il ne portait aucun

signe indiquant qu'il avait été fouetté jusqu'au sang la veille au soir.

Quand je revins dans la chambre, je fus reconnaissante qu'Adam ait emporté avec lui les vêtements ensanglantés. Il avait posé la chemise et le soutien-gorge que je portais la veille sur le lit, ainsi qu'un pantalon de survêtement de la police que je fus bien contente de trouver puisque j'avais laissé mes sacs de courses chez Brian.

Le pantalon était trop grand, cependant pas au point de me tomber sur les chevilles. Ça ferait l'affaire. Je n'avais pas de culotte, mais je ne m'attendais pas qu'Adam soit en mesure de m'en procurer une.

Je traînais volontairement, je m'en rendais compte, et je dus me forcer à quitter la pièce pour descendre au rez-de-chaussée. J'avais visité l'enfer la nuit dernière pour m'assurer l'aide d'Adam et sauver Brian. Il était temps de savoir ce que j'avais payé de mon sang.

En entrant dans la cuisine, je fus surprise d'y voir Dominic. Après sa réaction de la veille, je m'attendais qu'il me fuie comme la peste. Sur le pas de la porte, les pieds enracinés au sol, je n'arrivais pas à regarder Adam. Et je ne voulais pas regarder Dominic.

Sans un mot, ce dernier me remplit un mug de café qu'il m'apporta ensuite. Je fus surprise au point de lever les yeux vers lui. Son regard n'exprimait rien d'autre que de la sympathie. La haine de la veille semblait apparemment oubliée. Ou, tout du moins, mise de côté.

— Tu vas bien ? me demanda-t-il quand je pris le mug en l'entourant de mes mains.

— Ouais.

— Menteuse.

Je haussai les épaules.

— Les méchants ont mon petit ami. Quand il sera en sécurité, je pourrai m'effondrer. Mais je ne peux pas me le permettre maintenant.

Il sourit.

— Viens t'asseoir. Adam a quelque chose à te dire.

Me traînant par la seule force de ma volonté, j'allai m'asseoir à table à côté d'Adam. Je n'arrivais toujours pas à le regarder.

— J'ai visionné la vidéo, dit-il.

Il avait l'air tout à fait normal, comme si rien ne s'était passé entre nous. Ce n'était pas possible pour moi. Je finis par lever les yeux vers lui tout en sachant que mon expression devait être affreuse à voir.

— Tu as pris ton pied ?

Dominic s'apprêtait à s'indigner, mais Adam le coupa.

— Laisse tomber, Dom.

Dominic s'écrasa. Je songai à m'excuser, puis décidai du contraire.

Adam semblait vouloir ignorer mon commentaire sans tenir à y répondre.

— J'ai reconnu l'endroit où ils le retiennent.

— Quoi ?

— Je sais où ils le retiennent.

— Comment c'est possible ?

— Parce que j'y suis déjà allé, répondit-il de sa voix la plus « je parle lentement pour que l'abrutie puisse comprendre ».

Évidemment, je ne m'attendais pas qu'Adam affirme savoir où se trouvait Brian sans être complètement sûr de ce qu'il avançait. J'avais pensé que nous aurions à mettre en place une sorte de recherche massive.

— Alors, où est-il ? demandai-je.

— Il se trouve au sous-sol d'un club privé sur South Street, connu sous le nom des *7 Péchés Capitaux*.

Mon cerveau léthargique finit par comprendre ce que j'entendais.

— Tu veux dire que c'est un club SM.

Le dégoût avait dû transparaître sur mon visage. Adam sourit, appréciant ma délicatesse exagérée.

— Pas exactement. Cet endroit couvre une grande variété de péchés de chair. Le SM en fait partie.

— Et tu es déjà allé là-bas. Dans cette pièce.

Je me rappelai les fouets, les menottes, l'horrible chevalet de torture.

Il acquiesça. Son regard glissa vers Dominic avant de revenir sur moi.

— Quand Dom hébergeait encore son démon, nous y allions de temps en temps. Ils ont un plus grand choix d'accessoires que...

Je levai les deux mains.

— Je t'en prie, épargne-moi les détails.

Il éclata de rire.

— D'accord, d'accord. Ce qui importe, c'est que je connaisse cet endroit.

— Et la question importante, ajouta Dominic en s'asseyant à table avec nous, c'est : pourquoi retiennent-ils Brian dans une pièce que quelqu'un pourrait reconnaître ?

Je secouai la tête.

— Certainement qu'ils ne s'attendent pas que je la reconnaisse.

— Non, admit Adam, mais il est fort probable qu'ils sachent que tu es chez moi. Et les démons qui font partie de leur groupe savent que je suis un lieutenant de Lugh.

Je me rappelai la conversation de la veille avec Raphaël. Il ne savait pas seulement que j'avais été chez Adam, il savait également que je l'avais dénoncé à la police. Je ne tenais pas vraiment à rappeler à Dominic et Adam le peu de noblesse de mon comportement, pourtant c'est ce que je fis.

— Raphaël sait que c'est moi qui ai appelé la police, dis-je en leur racontant ma petite discussion avec mon cher frère. Il aurait de bonnes raisons de penser que tu ne verras jamais cette vidéo. Il faut reconnaître que retenir Brian dans un club SM est un bon moyen de le dissimuler en le gardant à la vue de tous. Personne dans cet endroit ne s'inquiétera d'entendre des cris provenant de cette pièce.

Cette idée me rendait malade.

— Tu as peut-être raison, concéda Adam d'une voix qui suggérait qu'il pensait que j'avais tout faux, mais nous devons toujours agir en supposant que c'est un piège.

S'il pensait que j'avais besoin d'être convaincue du danger de la situation, lui aussi avait tout faux.

— Ne t'en fais pas, c'est tout à fait clair pour moi. Bien sûr, c'est toi le directeur des Forces spéciales et tu as la preuve qu'un crime a été commis. Tu ne pourrais pas, disons, organiser une descente dans l'immeuble ?

— Ce serait une très mauvaise idée.

— Pourquoi ?

Adam et Dominic échangèrent un regard que je ne compris pas. Puis Adam reporta son attention sur moi. Il me sembla choisir chacun de ses mots avec un soin très particulier.

— La propriétaire des *7 Péchés Capitaux* est un démon mouchard.

— Hein ?

Si je ne le connaissais pas mieux, j'aurais pensé qu'Adam était mal à l'aise. Ses yeux évitaient les miens pour se focaliser sur sa tasse de café.

— C'est un démon illégal, dit-il, les lèvres tendues. Et le club accueille des démons. Tous les démons.

Comme mon esprit n'était pas au summum de sa finesse ce matin-là, je décidai de tester ma capacité de compréhension.

— Alors tu es en train de me dire que non seulement la propriétaire de cet établissement est un démon illégal mais que le club en grouille ?

Il haussa les épaules.

— Grouiller est un peu fort, mais, oui, je suis certain qu'il y en a un certain nombre qui y viennent.

— Je ne comprenais rien du tout.

— Alors, en gros, tu fais juste semblant d'être un chasseur de démons. En réalité, tu te fous complètement des démons qui chassent des hôtes humains non consentants et vulnérables.

Mon niveau d'indignation augmentait régulièrement avec le degré de ma voix.

— C'est faux ! répondit-il, et je pus presque visualiser ses instincts de défense se dresser. Shae est une excellente informatrice et, grâce à elle, j'ai capturé des démons que je n'aurais pas pu trouver autrement. C'est juste qu'elle ne les dénonce pas tous.

— En gros, intervint Dominic, elle dénonce ceux qu'elle n'aime pas. Heureusement, c'est assez simple de ne pas lui plaire.

— Et tu ne la coinces pas parce que... ?

Adam m'adressa le genre de regard condescendant qu'on adresse à un enfant de maternelle.

— Parce qu'alors mon informatrice numéro 1 ne serait plus en liberté. La laisser continuer à opérer est un mal nécessaire.

Son regard était à présent plus sarcastique.

— De plus, tu devrais être sacrément reconnaissante que je ne boucle pas tous les démons illégaux que je rencontre, sinon je t'aurais arrêtée dès le premier soir où j'ai su que tu étais possédée. À l'heure qu'il est, tu ne serais qu'un tas de cendres.

Je voulais débattre plus avant mais parvins à me contrôler. Il y avait, en cet instant, des questions plus importantes à traiter que de savoir s'il était moral de laisser les informateurs de la police se balader en liberté.

— Pourquoi tout cela nous empêche-t-il de faire une descente dans le club ? Et je t'en prie, ne me réponds pas que c'est uniquement pour ne pas blesser ton informatrice.

— Non, ce n'est pas ça. C'est qu'elle a d'autres contacts au sein de la police. Des contacts qui l'avertiraient si nous tentions d'organiser un raid sur son club.

— Et ce mal nécessaire dont tu parles le dirait à ceux qui détiennent Brian, et quoi, ils le tueraient ? Et cela ne poserait pas de problème à la propriétaire ?

Ma voix monta d'un cran supplémentaire, ainsi que ma tension. Je me rappelai pour la millionième fois que j'avais besoin de l'aide d'Adam et que lui hurler dessus n'était pas le meilleur moyen de l'obtenir.

— Shae est une mercenaire jusqu'au bout des ongles, dit Adam.

Ses mâchoires crispées m'informèrent que j'étais en train de l'agacer. Pourtant, jusque-là, il semblait mieux se contrôler que moi.

— Si tu la paies assez cher, cela ne lui posera aucun problème de tout oublier. Mais crois-moi, elle est bien moins malveillante que la plupart des démons illégaux. Et nous ne discutons pas de

ça. La situation est ce qu'elle est. Si nous essayons d'organiser un assaut du club, elle l'apprendra et elle prendra toutes les précautions qu'elle considérera nécessaires, jusqu'à autoriser les partisans de Raphaël à tuer ton cher et tendre. Alors, pas de soutien de la police. Quelle est ton autre idée ?

Je laissai tomber le sujet, sans doute un signe de ma maturité nouvellement acquise. Non pas que cela soit simple pour moi. J'étais à deux doigts de me laisser submerger par une indignation justifiée. Mais il fallait que je reste concentrée, il fallait que je sorte Brian de là. Je me plaindrais plus tard à propos de cette histoire d'informatrice.

— Si l'attaque frontale est hors de question, dis-je en ne laissant transparaître qu'un soupçon de colère dans ma voix, alors je suppose qu'il va falloir que nous nous y fauillions en douce.

— Et tu as un plan pour ce sauvetage en douce ? demanda Adam en me lançant son plus beau regard vide.

— Non. Mais je suppose que quelqu'un d'aussi coutumier de l'endroit que toi peut en élaborer un.

Mon sourire, à cet instant, devait être mielleux à vomir. Malheureusement, Adam me retourna mon sourire. Le sien, cependant, n'était pas doux.

— Oh, je crois que je peux proposer quelque chose.

Et pourquoi donc pensai-je que je n'allais pas aimer sa proposition ?

— Très bien, dis-je en acceptant l'inévitable. Vas-y.

Chapitre 22

Le soupçon que je n'allais pas aimer la proposition d'Adam se confirma. Quelle surprise. Cependant, comme je ne pouvais en faire de meilleure...

Cet après-midi-là, j'eus le plaisir unique d'aller faire du shopping avec une escorte de la police. Adam, bien entendu. Espérant que nous ne serions pas vus ensemble par un des méchants, nous nous rendîmes, pour cette petite expédition, dans le New Jersey au lieu des endroits à la mode de Philadelphie. Pendant le trajet, Adam jeta un œil au rétroviseur toutes les cinq secondes sans déceler aucun signe que nous étions suivis.

Notre premier arrêt fut dans un salon de coiffure minable où une ado mâchouillant du chewing-gum et arborant une chevelure ressemblant à un cadavre de bestiole au bord de la route me teignit les cheveux en blond blanc. Elle fit de même avec mes sourcils puis elle me hérissa les cheveux en pointes collantes. J'avais l'air minable mais je ne me ressemblais plus du tout, ce qui était quand même l'idée.

Ensuite, nous nous rendîmes dans une boutique de vêtements miteuse spécialisée dans la haute couture pour poules à bikers. Adam me força à acheter une minijupe en vinyle noir, un bustier en cuir noir qui se laçait sur le devant sans se fermer tout à fait et des cuissardes à talons aiguilles en vinyle noir. Quand je me vis dans le miroir, je ne sus si je devais rire ou pleurer.

Au moment de payer mon déguisement – je refusai de considérer ça comme des vêtements –, je vis qu'Adam avait ajouté une paire de bracelets en cuir noir piquetés de rivets argentés et un collier de chien de même décoration.

Comme je secouais violemment la tête en signe de refus, il m'arracha les vêtements des mains, les empila sur le comptoir et tendit sa carte de crédit à la caissière amusée.

— Si nous faisons ça, faisons-le bien.

J'imaginai porter cette tenue en public et considérai la possibilité que je préférerais tout simplement mourir.

Notre dernier arrêt fut dans une boutique spécialisée dans le maquillage de théâtre où nous achetâmes du maquillage compact, un odieux rouge à lèvres noir et odieux eye-liner noir.

Bon, d'accord, l'eye-liner n'était pas aussi odieux que ça. C'est juste que je savais quelle quantité j'allais devoir en porter.

En fin d'après-midi, Dominic appela sur le portable d'Adam pour lui annoncer que la vidéo attendue était arrivée à mon bureau. Livrée par un coursier, bien sûr, afin qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à son expéditeur. Je demandai ce qu'il y avait sur la cassette, mais tout ce qu'Adam voulut bien me dire fut que Dom avait déclaré que c'était « ce à quoi on s'attendait ». Peut-être valait-il mieux ne pas savoir.

Bouillonnant de haine, j'appelai Andrew depuis une cabine téléphonique. Nous entamâmes les négociations pour la libération de Brian, discutant de l'endroit où aurait lieu l'échange, mais mon tempérament emporté reprit le dessus et il me raccrocha au nez. Il valait mieux – nous devions, de toute façon, retarder cette affaire, parce que je ne comptais pas me livrer.

Nous rejoignîmes Dominic pour dîner dans un restaurant qui, j'en étais sûre, appartenait à un membre de la mafia italienne, puis nous prîmes une chambre dans un motel miteux. Adam ne voulait pas que les méchants me voient à trois mètres de lui avec mon nouveau look et il tenait à s'assurer que nous ne serions pas suivis quand nous nous présenterions au club.

Partant du principe qu'il serait plus simple de disparaître dans la foule si le club était bondé, nous décidâmes de nous y rendre aux alentours de minuit. À 22h30, nous commençâmes à me travestir.

Oui, ce fut un travail d'équipe. Non pas que j'eus besoin d'aide pour enfiler mes vêtements, le peu que je devais porter, mais j'avais en revanche bien besoin d'un coup de main pour le maquillage. Je m'efforçai de ne pas éclater d'un rire hystérique quand Dominic recouvrit mon tatouage trop reconnaissable

avec ce maquillage compact et épais, propre à m'encrasser les pores.

Adam me renvoya trois fois de suite dans la salle de bains afin que j'ajoute de l'eye-liner et du rouge à lèvres. Je finis par ressembler à une poule de biker maquillée comme un clown. Puis ce fut au tour de Dominic d'occuper la salle de bains. Je n'avais pas encore vu à quoi ressemblait son déguisement, mais je devinais qu'il ne pouvait pas être plus hideux que le mien.

Une fois Dominic disparu, Adam me jaugea du regard. Son sourire, lascif à l'excès, me donna envie de resserrer mon bustier. Mais je l'avais déjà lacé au maximum qu'il m'était possible d'endurer si je voulais respirer. Il subsistait un espace de plus de deux centimètres entre mes seins, et le laçage serré accentuait le décolleté.

Adam se passa la langue sur les lèvres.

— Quel dommage que tu aies insisté pour acheter une culotte, dit-il. Ç'aurait été très excitant de t'imaginer dans cette tenue sans culotte.

Je le regardai, bouche bée. Son regard était de désir pur et, à moins qu'il ait fourré un concombre dans son pantalon alors que j'avais le dos tourné, le désir n'était pas feint.

Je jetai un regard furieux vers la porte de la salle de bains, mais Adam éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Même si je ne peux m'empêcher d'admirer la vue, ceci – dit-il en faisant courir sa main sur la bosse de son pantalon – est pour Dom.

Mon visage s'embrasa, ce qui l'amusa encore plus. Je me demandai si, peut-être, je ne devais pas essayer de provoquer son embarras comme je l'avais fait le matin même. Je préférais quand il était gêné plutôt que quand il se sentait à l'aise avec moi.

À ce moment-là, la porte de la salle de bains s'ouvrit.

Dominic n'était pas aussi endimanché que moi, mais il ne se ressemblait pas non plus. Il avait lissé ses cheveux rebelles en arrière à l'aide d'un produit qui leur donnait un lustre grasseyé et il avait passé un tee-shirt noir à mailles et un pantalon en cuir noir monstrueusement collant. Il portait également des bracelets et un collier pareils aux miens.

— Tout ça pour moi ? demanda-t-il en arquant les sourcils.

Mais il avait dû noter le parfum particulier de tension qui planait dans la pièce, parce que ses yeux se rivèrent sur l'entrejambe d'Adam. Je ne pense pas que la couleur qui lui monta aux joues relevait entièrement de l'embarras.

— Oh, marmonna-t-il.

Son pantalon était assez moulant pour que je constate qu'il appréciait qu'Adam apprécie. Je voulais sortir à tout prix de cette pièce.

— Morgane, me dit Adam avec un accent dur dans la voix qui me fit relever la tête. Tu devras au moins faire semblant d'être à l'aise avec nous. *Les 7 Péchés Capitaux* n'est pas un endroit pour la pudibonderie, surtout si tu es censée être notre troisième comparse.

Mon Dieu, foudroyez-moi sur-le-champ.

Je m'étais protégée mentalement toute la journée en essayant de ne pas penser à notre merveilleux plan. Cependant je ne pouvais me leurrer plus longtemps.

Comme la plupart des plans, le nôtre ne tenait pas à grand-chose. Ne sachant pas combien de personnes – et de démons – gardaient Brian, et ne sachant pas dans quel état il serait, il n'y avait pas grand-chose que nous puissions prévoir. Tout ce dont nous étions certains, c'était qu'il nous fallait atteindre le sous-sol. Sachant ce qui se passait dans cet endroit, il n'existait qu'un moyen pour y parvenir.

Mes talents de comédienne étaient médiocres et, si je devais vraiment prendre part à des jeux SM, je n'en serais pas capable. C'est pourquoi Adam m'avait inventé une histoire. J'étais le nouveau jouet humain d'Adam, en cours de formation, parce que Dominic, sans son démon, ne le contentait plus pleinement. Ce soir, j'avais été punie et n'étais autorisée qu'à regarder, mais pas à participer.

— Si tu te sens mieux comme ça, dit Dominic en m'adressant un sourire nerveux. Je ne suis pas vraiment à l'aise non plus avec tout ça. Saul n'avait aucun problème pour se donner en spectacle. Moi si.

— Oh, dis-je, me sentant vaguement gênée de ne pas y avoir pensé.

J'avais déjà eu des preuves que Dominic n'aimait pas s'exhiber.

— Je suis vraiment désolée...

— Ça ira, nous interrompit Adam en se rapprochant de Dominic et en posant les mains sur les épaules de son amant. Je vais t'aider à te sentir à l'aise.

Ses mains glissèrent le long du cou de Dominic jusqu'à prendre son visage qu'il abaissa pour l'embrasser.

Ma première impulsion fut de détourner les yeux, mais je résistai. Ils m'avaient avertie de ce que je verrais dans le club une fois que nous serions au sous-sol. Si je n'étais pas capable de regarder deux types s'embrasser, j'allais être sacrément dans la merde.

Dom ne mit pas longtemps pour dépasser sa timidité. Il s'abandonna à ce baiser comme s'ils étaient seuls dans la pièce, collant son corps contre celui d'Adam et émettant des bruits de contentement du fond de la gorge.

Quand les mains d'Adam dévalèrent le dos de Dom pour empoigner ses fesses, je n'étais franchement pas certaine de ce que je désirais faire. Une partie de moi voulait sans aucun doute regarder ailleurs, mais je ne pouvais nier qu'une autre partie – peut-être même une plus grande partie – était follement excitée par ce spectacle. Ils étaient tellement sexy. La garce à l'intérieur de moi aurait voulu se glisser entre eux et absorber l'incroyable énergie sexuelle qu'ils dégageaient. Je voulais passer mes mains sur le cul de Dominic, comme le faisait Adam, et sentir l'érection impressionnante d'Adam creuser mon ventre. Ou peut-être même d'autres endroits...

Je secouai la tête pour reprendre mes esprits, et mon excitation diminua assez pour que j'arrache mes yeux de cette vision. Cependant, mon cœur battait toujours dans ma gorge et je doutais de pouvoir effacer ces images de mon esprit.

Je m'éclaircis bruyamment la voix.

— OK, les gars, j'ai compris. Maintenant, on pourrait s'y mettre ?

Ils éclatèrent de rire.

— J'aimerais beaucoup m'y mettre, répondit Adam de manière suggestive.

Comme une idiote, je laissai mon regard glisser de nouveau vers eux pour découvrir que la main d'Adam s'était déplacée. Ce n'était plus le cul de Dom qu'il caressait. Les yeux de Dom étaient clos, sa bouche légèrement ouverte, sa tête rejetée en arrière de plaisir. D'après ce que j'en voyais, il avait totalement oublié que je me trouvais dans la pièce. Ou il s'en fichait à présent.

Je rassemblai mes forces mentales.

— Écoutez, l'homme que j'aime est peut-être en train de se faire torturer en ce moment même. Vous croyez que vous pourrez vous priver de l'immense plaisir de me mettre mal à l'aise afin qu'on puisse aller le sauver ?

Soupirant de façon théâtrale, Adam écarta sa main. Dominic ouvrit les yeux et ravala visiblement son mécontentement.

— Très bien, dit Adam. Tu marques un point.

Il serra brièvement la main de Dominic puis s'éloigna pour passer son holster d'épaule. Au contraire de Dominic et moi, il n'était pas déguisé. Puisqu'il était obligé de porter son arme de service en toutes circonstances, il avait toujours considéré plus simple de s'habiller normalement et de porter une veste pour cacher son arme quand il se rendait aux *7 Péchés Capitaux*.

Je remerciai Dieu pour ces petits miracles. Adam était déjà dangereusement sexy en civil. J'aurais détesté voir à quoi il aurait ressemblé dans un déguisement de mauvais garçon.

Juste avant que nous nous aventurions hors de la chambre, Dominic me tendit un téléphone portable.

— Tiens, dit-il. Au cas où on serait séparés.

— Ça n'arrivera pas ! dit Adam.

C'était clairement un ordre.

— Ça n'arrivera pas, déclarai-je.

Mais je pris quand même le téléphone en le glissant dans une poche en haut de ma cuissarde. Adam n'émit aucune objection.

Nous arrivâmes au club peu après minuit. Le parking le plus proche se trouvait à deux rues de là. J'eus l'impression que tous les gens dans la rue me regardaient le temps que nous parcourûmes ces deux interminables blocs. C'était dans ma tête,

bien sûr – je n'avais probablement pas l'air aussi excentrique que ça dans ce contexte de South Street passé minuit.

Je m'entraînais à respirer profondément et lentement, me rappelant que la vie de Brian dépendait très certainement de ma capacité à rester calme et sereine.

De l'extérieur, *Les 7 Péchés Capitaux* n'avait rien de spécial. L'enseigne de néon, au-dessus de l'entrée, était même assez discrète et la façade, très peu décorée. Je suppose que je m'attendais que cet endroit clame, à des kilomètres à la ronde, la nature des activités qu'il renfermait, même si Adam et Dominic m'avaient répété que c'était à la fois plus et moins qu'un club SM.

À un guichet, juste derrière la porte d'entrée, Adam et Dominic montrèrent leurs cartes de membres et déclarèrent que j'étais leur invitée. Adam paya généreusement mon admission et une jeune femme à l'allure relativement sage tamponna le dos de nos mains.

Un attroupement important patientait pour pénétrer dans les profondeurs du club et nous dûmes faire la queue pour passer la porte. Je pris le temps de regarder autour de moi et fus surprise par ce que je vis. La foule comptait un certain nombre d'autres personnes vêtues, disons, de manière exotique, mais également beaucoup de gens à l'accoutrement normal. L'âge variait d'à peine majeur à la quarantaine, peut-être même cinquante ans, avec une forte concentration de jeunes d'une vingtaine d'années. Une bonne moitié des clients étaient tout bonnement superbes à en tomber raide mort et je m'interrogeai sur la proportion de démons présents dans le groupe qui patientait. Finalement, je ne tenais pas à le savoir.

Il fallait passer entre une paire de videurs pour atteindre la porte donnant dans la pièce principale du club. Ils me jetèrent à peine un regard mais s'avancèrent tous les deux pour bloquer le passage à Adam.

— Monsieur, je vais devoir vous demander de nous laisser votre arme, dit l'un d'eux.

Je me rapprochai de la porte, me plaçant hors de portée d'Adam. Pas besoin d'être un génie pour savoir que, si Adam se

voyait confisquer son arme, il essaierait de faire avorter notre mission. Je ferais tout pour que cela n'arrive pas.

Il sortit son badge de la poche arrière de son pantalon et le leur montra. Le videur ne broncha pas. Adam roula des yeux.

— Ça ne vous a jamais posé de problème, dit-il.

Il essayait de paraître calme et raisonnable, mais la tension distincte dans sa voix gâchait tout.

— Nous avons changé le règlement.

— Je suis tenu de porter mon arme même quand je ne suis pas en service ! dit Adam, adoptant une attitude menaçante.

Le videur n'eut pas l'air intimidé. Était-il courageux, ou inconscient ?

— Alors je vous suggère de trouver un club qui vous laissera la porter. Ce n'est pas le cas ici.

Dans le dos d'Adam, la foule commençait à s'agacer mais il les ignora.

— Je voudrais parler à Shae.

— Je suis désolé, monsieur, mais je vous demande de nous laisser votre arme ou de vous écarter.

Adam avait l'air d'un homme à deux doigts de commettre un meurtre. Il tenta de me lancer un regard furieux pour me faire comprendre de rebrousser chemin, mais je ne crois pas qu'il fut surpris de constater que ça ne fonctionnait pas.

Avec un ricanement, il éjecta le chargeur de son arme et le balança au pauvre larbin, qui lui donna en retour un ticket suivi d'un regard mauvais.

Je crois qu'il envisagea sérieusement de m'attraper et de me traîner dehors en tapant des pieds et en criant. Je crois également qu'il comprit que cela ne marcherait pas. Ce serait maladroit et peu crédible de faire semblant de m'arrêter alors que nous étions arrivés ensemble, et il ne semblait pas avoir envie de faire un scandale.

— Tu ne me quittes pas d'un millimètre, tu as compris ? me menaçait-il en agitant le doigt sous mon nez.

— Bien sûr.

Il me lança un regard noir, puis Dominic posa la main sur son épaule et sa tension disparut.

— Allons boire un verre, suggéra Dominic.

Je voulais qu'on s'y mette tout de suite, mais Adam déclara qu'il fallait qu'on se mélange à la foule.

Quand nous poussâmes la porte pour pénétrer dans la salle principale du club, je dus marquer une pause afin de m'adapter à l'assaut que subissaient tous mes sens.

Bien que j'aie perçu le battement sourd de la musique avant d'entrer, je ne m'étais pas préparée à ce mur de bruit. J'avais pas mal fréquenté les clubs au début de la vingtaine, mais ça ne m'était pas arrivé depuis un certain temps. J'avais oublié combien ces endroits pouvaient être assourdissants. Pis que ça, la prétendue musique consistait en un lourd tempo techno et une mélodie bourdonnante et répétitive sans paroles.

Il y faisait noir comme dans un four, l'endroit étant uniquement éclairé par intermittence par les stroboscopes multicolores. Les gens s'entassaient sur une minuscule piste de danse, les corps se secouant au rythme de la musique. La piste était bondée au point qu'il était difficile de savoir qui dansait avec qui, et les corps se frottaient les uns aux autres dans un abandon insouciant. Une pancarte au-dessus de la piste annonçait « Purgatoire », ce que je pensais être une description appropriée.

Le premier étage du club comportait un balcon entourant la piste de danse. L'endroit était également bondé ; certaines personnes, appuyées à la rambarde, observaient l'action en contrebas tandis que d'autres patientaient devant une série de portes closes numérotées comme celles d'un hôtel. Sur une pancarte au-dessus de l'escalier menant au balcon, je lus « Paradis ».

Ce qui était le plus étrange, c'était les deux tables installées de part et d'autre de l'entrée. Sur l'une d'elle s'entassaient des serre-tête agrémentés de cornes de diable moches et, sur l'autre, des serre-tête avec des auréoles moches d'ange. La plupart des clients portaient l'un ou l'autre.

— Je t'ai dit que ce n'était pas seulement un club SM, me dit Adam en me hurlant quasiment dans l'oreille par-dessus la musique. Si tu cherches un partenaire pour du sexe soft, tu portes une auréole. Quand tu trouves ton partenaire, vous montez au Paradis. (Il désigna le balcon.) Et vous prenez une

chambre. Si tu cherches quelque chose de plus exotique, tu portes les cornes et, une fois ton partenaire trouvé, vous descendez en Enfer.

Mon regard suivit son doigt qui me désignait la pancarte annonçant « Enfer ». Elle dominait une lourde porte en bois ressemblant exactement à l'idée qu'on pouvait se faire de la bouche de l'enfer.

Je déglutis.

— Et c'est là que nous allons.

Il me répondit par un hochement de tête sec.

Nous nous frayâmes un chemin au travers la foule pour accéder au bar, Adam nous ouvrant le passage pendant que Dominic et moi bataillions dans son sillage. Nous rôdâmes tels des vautours jusqu'à temps qu'une table se libère, puis nous plongeâmes sur les tabourets. Même si je craignais de ne pouvoir m'asseoir sans exhiber mon entrecuisse, il faisait assez sombre pour que personne ne puisse voir grand-chose. Adam envoya Dominic au bar après s'être moqué de moi quand je commandai mon habituelle piña colada. Au moins il n'insista pas pour que je consomme une boisson plus en accord avec mon déguisement. J'étais assez nerveuse pour ne pas être certaine de pouvoir ingurgiter de l'alcool.

Dom revint avec nos boissons et rapprocha son tabouret de celui d'Adam, leurs genoux se touchant presque sous la table. Je me sentis aussitôt comme la cinquième roue du carrosse, ce qui, je supposai, était normal puisque c'était mon rôle pour la soirée.

On ne bavarda pas beaucoup – la musique jouait bien trop fort. J'essayais de me concentrer sur mon verre pendant qu'Adam et Dominic se mettaient progressivement... à l'aise. De toute évidence, Dominic avait oublié que les marques d'affection en public le gênaient. Tant mieux pour lui, puisque la langue d'Adam se trouvait la plupart du temps au fond de sa gorge. Si seulement je m'étais sentie plus à l'aise, cela n'aurait pas été si infernal. Je m'efforçais d'avoir l'air désinvolte et vidais mon verre en grandes gorgées, espérant que l'alcool me calmerait.

Dominic était quasiment assis sur les genoux d'Adam quand une femme inconnue surgit de nulle part.

Elle était grande, peut-être aussi grande que moi, et sa peau était de cette teinte profonde ébène qu'on associe aux personnes du cœur de l'Afrique. Ses cheveux courts mettaient en valeur la forme artistiquement parfaite de son crâne et elle avait le cou le plus long et le plus élégant que j'aie jamais vu. Elle détailla Adam et Dom du regard d'un air possessif avant de se tourner vers moi en haussant un sourcil.

Comme je ne savais quoi faire ou dire, je décidai de donner un petit coup de coude à Adam pour lui faire comprendre que nous n'étions plus seuls.

Reprenant son souffle, ses yeux aussi sombres que le péché, il cligna des paupières plusieurs fois comme s'il avait oublié où il se trouvait, puis son regard se posa sur la nouvelle venue.

— Shae ! dit-il d'un air ravi. Ça fait un bail !

Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire comme s'il avait dit quelque chose d'amusant. Pour ma part, je n'avais pas compris la plaisanterie.

— J'ai entendu dire que tu avais fait passer un mauvais quart d'heure à mes hommes, vilain garçon, dit-elle.

Quelque chose dans sa voix, aussi sombre que sa peau, me donna le frisson. Ou peut-être n'était-ce pas sa voix mais la lueur prédatrice de son regard.

Je me rappelai qu'elle était un démon illégal et je compris pourquoi elle m'avait déplu d'emblée.

Adam sourit.

— Je pourrais avoir des ennuis à cause de toi, Shae. C'est contre le règlement que je ne porte pas d'arme.

Elle lui sourit en retour.

— Je te promets que je ne te dénoncerai pas. (Son regard se posa sur Dom.) J'ai entendu dire que tu avais eu pas mal d'ennuis.

Il acquiesça sans développer. J'eus l'impression distincte qu'il n'appréciait pas beaucoup Shae, bien que je ne l'aie pas ressenti quand Adam avait parlé d'elle plus tôt.

Les yeux de Shae retracèrent leur chemin jusqu'à moi et elle m'examina des pieds à la tête de façon agressive et pas du tout amicale.

— Et qui est cette charmante créature ?

La main d'Adam se referma de manière possessive autour de mon poignet. Pour le moment, je n'avais pas envie de protester. Il sourit à Shae.

— C'est mon nouvel animal de compagnie, elle est en cours de formation, dit-il, ses doigts se resserrant autour de mon poignet en signe d'avertissement.

Il savait que je serais tentée de protester. Franchement, je n'avais pas besoin de cet avertissement. Je n'étais pas d'accord, évidemment, mais c'était le rôle que j'avais accepté de jouer et, si c'était ce que je devais faire pour sauver Brian, alors je n'avais rien à dire.

Shae avança sa lèvre inférieure.

— Adam, tu négliges honteusement cette pauvre créature. Ça fait un moment que je vous observe.

Il lâcha mon poignet.

— C'est parce qu'elle est punie. Elle a besoin d'apprendre à contrôler son tempérament.

Je baissai les yeux, espérant avoir l'air honteuse de mon comportement scandaleux. Je serrai cependant les mâchoires en résistant à l'envie de riposter.

— Mais tu l'as quand même sortie en ville.

Je pus presque entendre Adam hausser les épaules.

— Quelle meilleure punition que d'être obligée de regarder ce qu'elle manque ?

— Oh, comme tu es cruel.

— Toujours.

— Alors vous avez prévu d'aller en Enfer ce soir ?

Mes entrailles se figèrent. Je parvins pourtant à me retenir de suffoquer ou d'avoir un mouvement de recul. J'essayai de prendre les choses l'une après l'autre, mais mon esprit avait plusieurs longueurs d'avance. Je me demandais ce que j'allais voir en bas, si ma tentative de sauvetage n'était pas vouée à l'échec avant même d'avoir commencé, si je n'allais pas réussir à nous faire tuer, Lugh et moi, avant la fin de la nuit.

Dieu merci, on n'attendait pas de moi que je m'exprime.

— Naturellement, répondit Adam.

Shae émit un son qu'on aurait pu qualifier de ronronnement.

— Vous m’avez manqué. Vos performances sont toujours si bonnes.

Mon estomac fit la culbute et je ne pus m’empêcher de lever les yeux. Adam avait l’air tout à fait à l’aise à échanger avec Shae qui montrait les mêmes signes d’appréciation. Dom, quant à lui, était assis droit sur son tabouret et ses mâchoires étaient sans aucun doute en état de marche.

Non, il n’aimait définitivement pas Shae. Et il n’appréciait pas la tournure que prenait cette conversation.

Adam émit un soupir théâtral.

— J’ai bien peur que ce temps soit révolu. (Il posa la main sur le genou de Dominic.) Il est devenu trop fragile pour ce genre de numéros.

Le regard de Shae était vif comme la lame d’un rasoir.

— Et pourtant tu l’emmènes en Enfer.

Il y avait une sorte de défi dans sa voix sans que j’en comprenne la nature.

— Je prends la température, dit Adam. Il y a, ici, un plus grand choix d’accessoires. Les miens sont pour des jeux plus durs que ce que peut dorénavant supporter Dom. Je pensais en emprunter quelques-uns pour faire des essais.

Les yeux de Shae semblaient briller dans l’obscurité. Peut-être était-ce son démon qui dégageait cette lumière, ou bien c’était le fait de mon imagination.

— Oh, je pense que vous allez nous offrir un excellent numéro. Je crois qu’il vaudrait mieux que je vous accompagne en personne en bas. Aux frais de la maison.

Les yeux brillants d’Adam rencontrèrent ceux de Shae.

— Tu es la plus généreuse des hôtesse.

Pendant qu’ils se félicitaient mutuellement avec des sourires déplaisants, le visage de Dom devenait livide. Ses épaules étaient si tendues qu’il me donnait envie de le masser. Pourtant il ne protesta pas quand Adam passa un bras autour de ses épaules pour le faire descendre de son tabouret. La culpabilité rongait mon ventre. Je détestais l’idée que Dominic soit obligé d’en passer par là à cause de moi. Je regrettais de ne pas avoir compris à l’avance combien ce plan le mettrait dans une

position inconfortable. J'avais été trop préoccupée par mes propres problèmes pour le remarquer.

Nous suivîmes Shae au travers la foule vers le fond du club, là où la porte de l'Enfer nous attendait.

Chapitre 23

Dès que la lourde porte se fut refermée derrière nous, bloquant complètement le bourdonnement de la musique, j'entendis les cris. Incapable de forcer mes pieds à avancer, je restai au sommet de l'escalier pendant que les autres descendaient.

Le seul éclairage provenait de véritables torches, installées dans des appliques. Les murs étaient de la même pierre taillée brute que dans l'odieuse vidéo. Les marches étaient inégales et usées en leur centre comme si cette cave existait depuis bien plus longtemps que le club. Peut-être était-ce le cas.

Se retournant pour jeter un œil par-dessus son épaule, Dominic me vit en train d'hésiter et me tendit la main en laissant Adam et Shae prendre de l'avance.

Ravalant ma peur du mieux que je le pus, je descendis la première marche, puis une autre. Mes genoux vacillaient un peu. Les marches irrégulières ajoutées aux talons aiguilles n'aidaient en rien. J'étais nerveuse au point d'accepter la main que Dominic me tendait. Sa paume était moite. Je ne savais lequel des deux réconfortait l'autre.

Les bruits se firent plus forts et plus distincts à mesure que nous nous enfoncions. L'endroit était plus profond qu'aucune cave que j'avais jamais visitée. Les cris résonnaient contre les murs de pierre, mais je perçus également d'autres bruits. Le claquement d'un fouet. La gifle de la chair contre la chair. Beaucoup de gémissements, et pas tous de douleur.

Je ne voulais pas descendre ces dernières marches, je ne voulais pas voir la cave qu'Adam et Dom avaient décrite.

Je n'avais pas le choix.

L'escalier donnait sur un long et large couloir ponctué de portes. Au milieu du couloir étaient disposés des bancs rembourrés comme on en voit dans les musées. Seulement ces bancs ne faisaient pas face à de grandes œuvres d'art.

Chacune des pièces de l'Enfer comportait une vitrine comme on en voit dans les musées d'histoire naturelle. Ces dioramas étaient cependant d'une nature tout à fait différente et n'étaient pas exactement « naturels », si vous voyez où je veux en venir.

Une petite foule s'était amassée en face de la première vitrine. Certains spectateurs étaient assis sur les bancs, d'autres étaient agenouillés par terre, mais tous regardaient en direction de la fenêtre avec des yeux avides, embrumés de désir. Un cri aigu de femme s'échappa de cette pièce. Le groupe de spectateurs se resserra. Les mains cherchaient ou caressaient. C'était une masse informe à l'apparence à peine humaine. Évidemment, beaucoup d'entre eux ne l'étaient probablement pas.

Je ne fus pas surprise de voir Shae et Adam s'arrêter devant cette fenêtre bien que j'aurais préféré que cela ne soit pas le cas. Peu importe ce qui se passait dans cette pièce, je ne tenais pas à le voir. Je déglutis. La main de Dominic serra la mienne. Ensemble, nous avançâmes jusqu'à la vitrine en restant un peu en retrait. Si quelqu'un avait fait attention à nous, il se serait probablement demandé ce que nous faisons ici à paraître aussi pudibonds. Heureusement, tous étaient bien trop absorbés par le drame qui se jouait devant eux.

Bien que je ne veuille pas regarder, le spectacle attira mon regard.

La pièce, derrière la baie vitrée, ressemblait à une salle de classe meublée d'un tableau noir, de deux rangées de pupitres inconfortables et, au bout, d'un énorme bureau d'instituteur couvert de livres et de papiers.

Mes yeux se posèrent sur le bureau juste au moment où un homme de grande taille et d'une quarantaine d'années soulevait une femme de la moitié de sa taille et la basculait sur le plateau. Elle se débattait et donnait des coups de pied en hurlant. La scène était si convaincante que, pendant une demi-seconde, je crus qu'elle ne feignait pas. Puis mon cerveau prit le pas sur mes émotions et je compris que ce n'était qu'un jeu.

Elle portait la jupe plissée et le chemisier blanc boutonné de la bonne petite écolière catholique, sans oublier les chaussettes lui remontant aux genoux et les chaussures à bride. Elle était

assez petite pour passer pour une jeune fille. Si le ridicule du déguisement ne m'avait mis la puce à l'oreille, j'aurais deviné qu'elle jouait la comédie quand ses jambes qui battaient l'air firent remonter sa jupe assez haut pour que tout le monde constate qu'elle ne portait pas de culotte.

Le « maître d'école » repoussa les livres et les papiers, puis maintint les poignets de la fille au-dessus de sa tête d'une main épaisse. Un petit claquement régulier près de nous me fit comprendre qu'un homme était en train de se branler. Je serrai les dents sans laisser mes yeux dévier. C'était bien assez d'avoir à regarder cette scène dégoûtante – je ne tenais pas à voir l'orgie qu'elle inspirait.

Bien sûr, dès que me vint cette pensée, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil vers Adam.

Il observait le spectacle avec une expression impassible, n'ayant l'air ni excité ni dégoûté. Shae était suspendue à son bras et on ne pouvait se tromper sur le plaisir qu'elle éprouvait à contempler le viol simulé d'une enfant. Baissant les yeux, je fus soulagée au-delà de l'imaginable de ne pas remarquer de bosse dans le pantalon d'Adam. Ce qui m'amena à m'étonner moi-même. Après tout, je savais déjà combien ses goûts étaient détestables, ayant fait personnellement l'expérience de sa cruauté. Alors pourquoi étais-je soulagée qu'il ne soit pas excité par ce spectacle ? Qu'en avais-je à fiche ?

Dominic avait les yeux rivés au sol. Une goutte de sueur coulait sur le côté de son visage et, au lieu d'être simplement pâle, il était complètement vert. Comment avait-il survécu aux nombreuses visites d'Adam et de son démon ?

Il dut lire cette question sur mon visage car il se pencha vers moi pour me parler doucement à l'oreille.

— J'ai toujours détesté cet endroit, me confia-t-il. Saul me protégeait toujours quand nous venions ici. Il ne me laissait jamais voir quoique ce soit qui puisse me bouleverser.

Je ne pus maîtriser ma réponse.

— Mais il n'avait aucun problème pour te faire t'exhiber en public alors qu'il savait que tu n'aimais pas ça.

Dominic secoua la tête.

— Il ne m'obligeait pas. J'acceptais de venir ici et il acceptait de me protéger chaque fois qu'il souhaitait faire quelque chose que je n'aimais pas. (Une esquisse de sourire jouait aux commissures de sa bouche.) J'ai réellement passé de bons moments ici quand Adam tirait les rideaux.

Pour la première fois, je remarquai les rideaux noirs qui encadraient l'intérieur de la baie vitrée. Je me mordis la langue pour m'empêcher de dire quoi que ce soit que je puisse regretter. Que Dominic voulait-il dire quand il affirmait que Saul le « protégeait » ? L'espace d'un instant, je vis le démon utiliser son corps de façon révoltante pendant que Dominic demeurerait parfaitement inconscient, et je dus contenir un frisson. Je ne pouvais imaginer qu'on puisse faire assez confiance au point de s'abandonner complètement.

Les yeux de Dom se posèrent sur Shae avant de se détourner.

— Shae et Saul ne se sont jamais appréciés. Elle pensait que le fait qu'il me respecte était un signe de faiblesse. (Sa pomme d'Adam monta et descendit quand il déglutit.) Je pense qu'elle a choisi ce moment pour venir à notre table parce qu'elle sait ce qui va se passer ici et notamment ce que je vais ressentir.

Oh, mince ! Je la détestais déjà, maintenant je la méprisais. Comment Adam pouvait-il la laisser continuer à agir ? Après tout, ouais, je comprends le principe d'informateur, je comprends qu'il y a des maux nécessaires, mais il existe sans aucun doute des limites à ce mal !

La scène que j'évitais maintenant soigneusement de regarder atteignit son summum, et les cris de l'écolière prirent une tonalité différente. Des gémissements et des soupirs provenant du public m'apprirent que certains d'entre eux partageaient cette aventure.

Quand Shae se tourna vers Dominic et moi, je ne pus cacher ma répugnance. Dom n'essaya même pas. Shae effleura de la langue sa lèvre supérieure, puis elle passa le bras autour de celui d'Adam pour le conduire plus loin dans le couloir.

Je souhaitais désespérément m'enfuir par les escaliers. Au lieu de quoi, je les suivis au cœur des ténèbres.

Les rideaux étaient tirés sur l'une des vitrines que nous passâmes. Dominic se pencha vers moi pour me chuchoter à l'oreille.

— C'est la chambre au chevalet, dit-il.

Mon cœur se serra et je dus me forcer à avancer sans prêter une attention particulière à cette pièce. Je tendis l'oreille mais ne perçus aucun cri derrière le rideau. J'espérai que cela voulait dire qu'ils laissaient Brian tranquille. Je voulais vraiment qu'on accélère la vitesse de notre petite expédition.

Shae et Adam s'arrêtèrent devant une porte et Shae sortit un trousseau de clés de sa poche.

— Merde ! siffla Dominic.

Vous pouvez imaginer que je n'appréciais pas la tournure des événements. Pourtant je continuais à avancer, tout comme Dominic.

Adam, bloquant l'entrée de la pièce, se livrait à une joute du regard avec Shae sans que ni l'un ni l'autre baisse les yeux. Je jetai un œil par la baie vitrée en m'efforçant de garder une expression aussi neutre qu'il était humainement possible.

Le décor était beaucoup moins élaboré que celui de la salle de classe. Mais encore une fois, il était beaucoup plus explicite.

Au centre de la pièce était installée une table rembourrée à hauteur réglable, pareille à une table d'auscultation dans un cabinet de médecin, sauf que ses pieds étaient équipés d'entraves en cuir.

Sur un des murs était suspendu tout un assortiment de fouets et de battoirs. L'endroit me rappelait la chambre noire d'Adam, en plus révoltant en raison de son caractère public. Il suffisait d'inspecter les entraves sur cette table pour imaginer de quelle manière la victime devait être attachée.

— Je te remercie de nous permettre d'utiliser cette chambre gratuitement, dit Adam à Shae en arborant toujours son expression neutre.

— Oh, tout le plaisir est pour moi.

Son sourire était sauvage et déplaisant.

Ils se dévisageaient, sans qu'aucun d'eux batte en retraite ou prononce le moindre mot. Dominic grinçait des dents. Je

suppose qu'il aurait apprécié la perspective de pouvoir jouer en privé dans cette pièce. Mais pas de cette manière.

Adam céda le premier dans cet échange de regards, ce qui me surprit un peu.

— Je vais tirer le rideau, dit-il. Si tu veux reconsidérer ton offre d'utilisation gratuite, pas de problème, mais...

Shae lui sourit.

— Discutons à l'intérieur, si tu veux bien, dit-elle en désignant la chambre.

— Shae...

— À l'intérieur, Adam. Je sais pourquoi tu es vraiment là et je ne pense pas que nous devrions en parler dans le couloir, tu ne crois pas ?

Je fis mon possible pour ne pas suffoquer.

Pour la première fois, Adam ne paraissait pas sûr de lui. J'aurais pris plaisir à ce spectacle si je n'avais pas eu la nausée. Shae, les mains sur les hanches, leva un sourcil.

— Écoutons ce qu'elle a à nous dire, déclara Dominic.

Il avait l'air de pétocher de tous les diables et je regrettais vraiment de l'avoir traîné dans ce foutoir.

— Très bien, convint Adam, mais je voyais bien qu'il n'aimait pas ça.

Il passa le seuil de la porte, suivi de près par Shae. Dominic commença à leur emboîter le pas, mais je le coinçai du pied et le tirai par le bras.

— Dominic, commençai-je, mais il ne me laissa pas finir.

— Tout ce qui m'arrivera ne se passera qu'avec mon accord. On ne peut pas dire la même chose de Brian.

Mes yeux se remplirent de larmes à l'idée qu'il voulait se sacrifier pour sauver un homme qu'il n'avait jamais rencontré. Bien sûr, il s'était sacrifié pour héberger un démon et sauver un grand nombre de gens qu'il ne connaissait pas non plus. Ce devait être dans sa nature. Une autre fois, je l'aurais méprisé. Là, je le voyais comme le héros qu'il était vraiment et je regrettais tous les méchants propos que j'avais eus pour lui.

Je m'en tins à serrer sa main.

— Tu es vraiment un homme bon, Dominic.

Son sourire était sinistre.

— Attends que j’aie vraiment donné mon accord avant d’être trop reconnaissante.

Je devais admettre qu’il avait raison.

Prenant une dernière profonde inspiration, essayant de me fermer aux bruits ignobles qui résonnaient encore dans le couloir, j’entrai dans la salle de jeux de Shae. Dominic me suivit et ferma la porte derrière lui. Nous nous tenions tous les trois devant Shae dont le sourire était suprêmement suffisant.

— Comme c’est charmant de voir les rôles s’inverser une fois dans ma vie, dit-elle, toute son attention tournée vers Adam. Année après année, tu m’as tyrannisée et menacée pour m’obliger à faire ce que tu voulais. Maintenant c’est mon tour.

Shae...

— Ferme-la, Adam. (Son sourire était doux comme celui d’un requin.) C’est parce que je t’apprécie beaucoup que je n’ai pas décroché le téléphone à la seconde où j’ai appris que tu étais là. Tu es vraiment le plus imbécile des imbéciles pour te jeter dans un piège comme celui-ci.

Je croyais que mon cœur battait vite, maintenant je comprenais ce que voulait dire « battre la chamade ». Si c’était un piège, alors j’étais morte. Adam n’avait pas besoin d’une arme pour me tuer, et je savais qu’il le ferait sans hésiter s’il pensait que Lugh était en danger. Je lui étais déjà reconnaissante de ne pas m’avoir tordu le cou. Pourtant il ne lança pas un regard dans ma direction.

— C’est moi qui suis un imbécile ? demanda Adam sur un ton incrédule. Tu permets qu’un humain soit détenu en otage et torturé ici et tu penses que je suis un imbécile ?

Elle haussa les épaules.

— C’est un risque, je l’admets. Mais un risque pour lequel on m’a bien payée. Tu me connais : tout se paie.

Je m’en étais bien sortie jusque-là pour contenir ma colère, mais elle bataillait pour faire surface.

Adam me connaissait bien maintenant car, avant que je puisse dire quoi que ce soit, il se tourna vers moi et me foudroya du regard.

— Quelles sont tes conditions ? demanda-t-il à Shae.

— Vingt-cinq mille dollars et vous m’offrez un beau numéro.

Je manquais de m'étouffer, mais Adam ne cilla pas.

— Et en retour, que me donnes-tu ?

— La clé de la chambre de torture. La clé pour la sortie de secours. Et dix minutes d'avance avant que je passe un coup de fil.

Il lui lança un regard furieux.

— Trente minutes ! Nous avons besoin d'être loin avant qu'ils commencent à nous chercher. Et pas de numéro.

— Dix, rétorqua-t-elle. Je veux m'en sortir vivante, tu sais. Il ne faut pas que cela paraisse trop évident que je vous ai aidés. Et hors de question que vous sortiez d'ici sans m'avoir fait votre numéro. (Elle lança un coup d'œil à Dominic.) Ça fait longtemps que j'attends ça.

— Ton différend est avec Saul, pas avec Dominic, lui rappela Adam.

Elle éclata de rire.

— Non, mon différend est avec toi. Tu vas prendre ton pied malgré toi, et tu te détesteras ensuite.

Adam semblait être à deux doigts de la tuer, mais il parvint à se contenir quand elle se tourna pour regarder Dominic.

— Qui sait ? dit-elle d'un ton taquin. Peut-être toi aussi, tu vas apprécier.

Adam, un sourire sauvage révélant ses dents, fit un pas vers Shae. De toute évidence, elle était folle, parce qu'elle ne recula pas.

— Ce sont mes conditions, dit-elle. À prendre ou à laisser.

Pourquoi cette garce voudrait-elle nous aider de toute façon ? C'était un démon illégal, après tout, et Lugh voulait que les êtres comme elles soient aussi bien illégaux dans son monde que dans le nôtre. Encore une fois, c'était une mercenaire. Elle se fichait complètement de ce pour quoi elle se battait tant qu'on la payait.

Visiblement, Adam contrôlait sa fureur. Il se tourna vers Dominic et l'interrogea du regard. Je tenais toujours la main de Dom et pouvais donc sentir à quel point elle était moite. Il ne voulait pas le faire mais il donnerait son accord.

Levant les yeux sur son visage pâle et effrayé, je compris ce que je devais faire. Ce n'était pas sa bataille. C'était la mienne. Et pour la seconde fois en deux jours, j'allais devoir laisser Adam me faire du mal.

— Laissez Dom en dehors de tout ça, dis-je. (Ma voix était tremblante de peur et de dégoût mais je persévérerai.) Quoi qu'il doive se passer, c'est à moi que cela doit arriver, pas à lui.

À ma grande surprise, Dominic aboya un « Non ! » catégorique.

Je le regardai en clignant des yeux.

— Il est possible que je ne veuille pas le faire, mais cela me fera encore plus souffrir de voir Adam baiser quelqu'un d'autre.

Mes joues étaient en feu. Je n'avais pas réellement réfléchi à ce que je proposais. J'avais tout focalisé sur cette histoire de douleur et avais tout oublié de l'endroit où je me trouvais.

Aurais-je laissé Adam me baiser pour sauver Brian ? Et Brian m'aurait-il pardonné si je l'avais fait ? Je ne le saurai jamais, Dieu merci.

— Marché conclu, dit Dominic en s'adressant à Shae.

Elle afficha son sourire hideux, et je me fis le serment de faire payer Shae si je survivais à cette nuit.

Chapitre 24

Nous abandonnant tous les trois, Shae se glissa à l'extérieur pour s'asseoir sur le banc et regarder par la baie vitrée. J'aurais aimé me tirer de là, moi aussi, mais cela ne semblait pas faire partie des options possibles. Dominic, les mains serrées en poings de part et d'autre de son corps, avait l'air malheureux mais déterminé. Quand Shae invita la foule de pervers à se rapprocher de notre fenêtre, j'envisageai sérieusement de me précipiter hors de la pièce pour lui faire disparaître ce petit sourire vicieux à coups de poing.

Adam me regarda, puis la foule qui se rassemblait, puis Dominic.

— On ne le fait pas.

Mon cœur s'emballa. Même si je désirais désespérément sauver Brian, je ne trouvais pas la force en moi de protester. Que Dominic accepte quelque chose d'aussi dégradant pour avoir une chance de venir en aide à un parfait inconnu – et on pouvait parler de chance car, qui sait si Shae allait remplir sa part du contrat ? – m'étonnait. En même temps je prenais une leçon d'humilité.

— Si, on le fait, déclara Dominic.

Il n'y avait aucune hésitation dans sa voix.

— Je ne laisse pas une victime sans défense et vulnérable ici.

— Dom...

— Non, Adam. Je ne pourrai pas me regarder en face si je me contente de m'en aller.

— Je suis tellement désolée de t'avoir traîné dans cette histoire, dis-je.

Il écarta ma phrase d'un geste de la main.

— Cela relève de mon choix en dernier ressort. (Son regard se riva à celui d'Adam.) Et j'ai choisi de le faire.

Adam jeta un coup d'œil dans ma direction. J'avais le sentiment que c'était un péché de plus pour lequel il allait m'en vouloir. J'avais le sentiment que j'allais m'en vouloir aussi.

— Mets-toi dans le coin, m'aboya-t-il. Écarte-toi.

Son ton m'aurait d'ordinaire hérissée, mais je comprenais trop sa colère pour discuter. J'obéis docilement. Prenant le visage de Dom entre ses mains, Adam plongea son regard dans les yeux de son amant.

— Oublie tout, dit-il. (La colère avait disparu de sa voix comme si elle n'avait jamais existé.) Oublie tous les autres. Il n'y a que moi. (Il posa un baiser presque chaste sur les lèvres de Dom.) Et si tu veux que j'arrête, dis-le et je m'arrêterai.

Dominic déglutit et acquiesça. Ils regardèrent tous deux en direction de la table et Dom laissa échapper un profond soupir. Puis, les bras d'Adam autour de ses épaules, il alla se positionner au bout de la table. Adam, juste derrière Dom, passa ses mains sur le torse de son amant en descendant jusqu'à ce que ses doigts touchent la boucle de sa ceinture. Dom, les yeux fermés, s'appuya contre Adam pendant que ce dernier lui ouvrait le pantalon et le faisait glisser au bas de ses jambes.

Sans surprise, tant son pantalon était moulant, Dom ne portait pas de dessous. Mon regard s'écarta avant de revenir très vite sur le spectacle. Je ne sais si cela tenait de la fascination morbide ou bien si je désirais me punir pour les mêler à ça en me faisant me sentir aussi mal à l'aise que possible. Quelle que soit ma motivation, je regardai Dominic se plier sur la table et laisser Adam lui menotter les poignets et les chevilles, tout en lui chuchotant quelque chose à l'oreille qui le fit brièvement sourire.

Du coin de l'œil, je perçus du mouvement derrière la baie vitrée mais je refusais de regarder dans cette direction. Je ne tenais pas à savoir combien de personnes se trouvaient là à observer. C'était déjà bien assez que je sois témoin de cette scène.

Adam laissa Dominic plié sur la table, le cul nu exposé aux yeux de tous, pendant qu'il choisissait un battoir parmi la grande variété exposée. Il en fit claquer un premier sur la paume de sa main. Le bruit, beaucoup plus puissant que ce à

quoi je m'étais attendue, me fit sursauter. Adam fronça les sourcils et reposa le battoir pour en choisir un autre. Il en essaya plusieurs, sa main plus rouge chaque fois qu'il la frappait. Se punissait-il ? ou bien se contentait-il vraiment de les tester ? Je n'en savais rien.

Son choix fait, il revint vers la table et passa sa main rougie sur le postérieur de Dominic d'un geste qui était incontestablement tendre.

— Tu es prêt ? demanda-t-il.

— Ouais.

Les mains de Dominic se serrèrent en poings. Une boule de la même taille que ses poings se forma dans ma gorge et je me recroquevillai autant que possible dans le coin, grimaçant à l'avance.

La table était positionnée parallèlement à la fenêtre si bien que les spectateurs pouvaient à la fois voir le cul et le visage de Dominic. Malheureusement, ma position me donnait une vue vraiment nette de son postérieur – non pas que le spectacle aurait été déplaisant en d'autres circonstances ! Mais je dus regarder les coups s'abattre sur lui et sa peau s'embraser d'une furieuse teinte de rouge.

Dominic était très calme, bien que de temps à autre lui échappait un léger gémissement. Je ne sais si c'était à cause du public ou bien de la souillure de la vilenie et du chantage de Shae mais, à le voir, on ne pouvait croire qu'il prenait du plaisir. Les mains toujours crispées, il luttait faiblement contre ses entraves en essayant d'éviter les coups d'Adam.

Le visage d'Adam était aussi cramoisi que celui de Dom, mais cela n'avait rien à voir avec l'effort ou le plaisir. La rage irradiait de lui. Si j'avais été un des spectateurs en quête de plaisir, j'aurais pris mes jambes à mon cou en apercevant ce visage.

Finalement, Adam jeta le battoir à l'autre bout de la pièce avec une telle violence que l'instrument se brisa net en deux en percutant le mur. Même avec la vitre insonorisée, j'entendis les spectateurs retenir leur souffle dans le couloir.

Puis, Dieu me vienne en aide, Adam déboutonna et baissa son pantalon en cinq secondes.

Je ne pus m'empêcher de l'admirer. Vraiment, peu importait le caractère écoeurant du spectacle. Il avait un cul pour lequel une doublure aurait tué, fin et rond et très, très ferme. Et sa queue... Eh bien, disons simplement que ma précédente comparaison avec un concombre était étonnamment appropriée.

Il dut se branler un peu pour parvenir à une érection complète : ce qu'il fit en révélant ses dents dans un sourire sauvage destiné au public. Shae avait eu tort en pensant qu'il y prendrait du plaisir malgré lui, bien que ce ne soit pas une consolation quand on regardait ses yeux. Il utilisa deux préservatifs, déchirant le premier tant il le malmena. Enfin il fut prêt pour l'action.

D'abord je détournai le regard. C'était tout bonnement trop pour moi. Finalement, je suppose que j'étais tout aussi voyeuse que les autres, car mes yeux furent inévitablement attirés par le spectacle.

De là où j'étais, je ne voyais qu'Adam dont le corps cachait celui de Dom. J'observais les muscles de son merveilleux cul se serrer et se relâcher et percevais les petits bruits que Dominic ne pouvait s'empêcher d'émettre. Peu importait l'humiliation publique, peu importait son embarras, peu importait tout simplement qu'il ne veuille pas, il ne pouvait s'empêcher de prendre du plaisir à ce que lui faisait Adam. Je suppose que seule la répugnance à donner une quelconque satisfaction à Shae l'empêchait de s'abandonner complètement.

De son côté, Adam n'émettait aucun son. Il martelait Dom, le baisant aussi brutalement qu'il l'avait battu. Il fallait que cela fasse mal, mais les soupirs et les gémissements de Dominic n'en transparaissaient rien.

Je sus qu'Adam avait joui au raidissement de sa posture et au changement de rythme de ses mouvements. Pourtant il ne fit aucun bruit, bien que son souffle se soit réduit à des halètements râpeux. Visiblement épuisé, il se pencha sur le dos de Dominic, les mains posées sur la table.

— Tire ce putain de rideau, me lança-t-il par-dessus l'épaule.

Dans le couloir, le public enthousiaste applaudit. Je me précipitai vers la vitre, les genoux tremblants, vacillant sur mes

fichus talons aiguilles. Je tirai le rideau aussi vite que possible, puis restai le dos tourné à Adam et Dom pour leur donner un moment d'intimité.

Songeant que Shae n'aurait pas cette décence, j'allai m'appuyer contre la porte. Comme de bien entendu, je sentis que quelqu'un essayait de l'ouvrir.

— Laissez-nous une minute ! dis-je en criant presque.

Étant un démon, elle aurait pu facilement forcer la porte mais elle ne le fit pas, du moins pas tout de suite. Je restai contre la porte en y appuyant le maximum du poids de mon corps. Derrière moi, j'entendais Adam et Dom se rhabiller.

— C'est bon, dit Dom un moment plus tard. Tu peux la laisser entrer.

Je ne le voulais pas mais je m'écartai de la porte. Shae bondit à l'intérieur de la pièce, l'air très contente d'elle, soupirant de satisfaction.

— Et vous pensiez ne plus être capables d'un tel numéro ! dit-elle.

Les yeux d'Adam s'embrasèrent.

— Ce n'est pas le moment de m'énerver, Shae.

Elle arqua un sourcil.

— C'est une menace ?

— Mon *self-control* a des limites. Donne-moi les clés et tire-toi de là. (Dom posa une main sur l'épaule d'Adam pour le calmer, mais Adam la repoussa d'un haussement d'épaules.) Je ne rigole pas, Shae !

Elle sourit.

— Bien sûr que je le sais. Et je suis une femme de parole.

Je dus résister à mon envie de ricaner. Si elle était une femme de parole, alors pourquoi nous aidait-elle si c'était en effet ce qu'elle faisait ?

Shae sortit deux clés de sa poche et les tendit à Adam.

— La grosse est pour la salle au chevalet. La plus petite est celle de « l'issue de secours ».

Ouais, on pouvait percevoir les guillemets autour de l'expression.

— Tu me vireras l'argent dès l'ouverture de la banque demain matin. D'accord ?

Adam acquiesça.

— En supposant que je sois encore vivant et qu'aucune des personnes sous ma protection ne meure, ouais, en effet.

Les yeux de Shae s'étrécirent.

— Ça ne faisait pas partie de notre marché.

— Maintenant si.

Apparemment, elle n'était pas complètement folle. Elle jeta un regard à Adam, puis haussa les épaules et lui donna les clés.

— Bien. (Elle consulta sa montre.) Il est 1h25. À 1h35, je passerai mon coup de fil. Je te conseille de bouger ton superbe cul.

Pendant une seconde, je crus que nous allions devoir perdre de précieuses minutes à arracher Adam de Shae, mais il parvint à contrôler son humeur fragile. Shae sortit de la pièce après nous avoir adressé un dernier sourire agaçant. Nous la suivîmes.

Dans le couloir, la foule s'était amassée devant une autre fenêtre, plus proche de l'escalier menant à la sortie de l'Enfer. Shae agita les doigts dans notre direction en montant les marches mais le reste de la foule nous ignora totalement, appréciant une autre perversion malsaine se jouant derrière la vitrine.

Nous atteignîmes la pièce au rideau noir et Adam s'apprêtait à glisser la clé dans la serrure quand je l'arrêtai en posant ma main sur son bras.

— Nous ne savons même pas s'il y a des gardes, dis-je.

Il écarta ma main.

— Nous le saurons dans une minute.

Avant que je puisse protester davantage, il tourna la clé et ouvrit la porte.

Chapitre 25

Il n'y avait pas de gardes. C'était sûrement un mauvais signe, mais il était hors de question pour autant de prendre nos jambes à notre cou. Si c'était un piège, nous avions déjà mis le pied dedans, il était trop tard.

Brian était toujours enchaîné au mur, la tête pendante, le bâillon toujours fourré dans la bouche. Le sang, qui formait des croûtes sur son ventre, avait imbibé le devant de son boxer. Mon cœur se comprima à la vue de deux brûlures, une sous chaque aisselle.

Je me précipitai vers lui, les larmes me piquant les yeux.

— Brian ! criai-je.

Je touchai sa poitrine, soulagée de sentir son cœur battre. Mais il était inconscient.

Dom et moi le soutînmes pendant qu'Adam le délivrait de ses menottes. Son corps était un poids mort.

— Oh, mon Dieu, qu'est-ce qu'il a ?

J'étais réduite à une masse frissonnante, tout mon corps tremblait et mon cerveau fonctionnait à peine.

Dom parcourut du doigt le creux du coude de Brian et y dénicha un petit hématome.

— Ils l'ont drogué, dit-il. Tirons-nous de là. On essaiera de savoir ce qu'ils lui ont injecté plus tard.

Adam se pencha et souleva Brian, le lançant sur son épaule pour le porter comme un pompier. Puis il se dirigea vers la porte comme si Brian ne pesait rien.

Je vis les affaires de Brian entassées dans un coin et les attrapai au passage. Nous risquions de nous faire remarquer à transporter un homme ensanglanté à moitié nu et inconscient, bien que je supposai que nous n'aurions pas le temps de l'habiller.

Quand nous sortîmes de la pièce, Adam tourna vers la gauche plutôt que vers l'escalier qui menait au club. Nous

devions nous diriger vers l'issue de secours. Deux des pervers qui avaient assisté au numéro d'Adam et de Dom nous remarquèrent et émirent des bruits de surprise, mais personne ne nous suivit.

Adam me passa la petite clé que Shae lui avait donnée. Nous tournâmes à un coin pour pénétrer à toute vitesse dans une autre salle, celle-ci meublée comme un cabinet de médecin bien que les étrières de la table d'auscultation soient également munis d'entraves. Je frissonnai et ordonnai à mon esprit de ne pas poursuivre cette pensée.

— Ici ! dit Adam en désignant ce qui ressemblait à un meuble fermé.

Sans poser de questions, j'insérai avec force la clé dans la serrure et Dominic se saisit du bord du meuble et tira.

Je jetai un regard interrogateur à Adam quand le placard s'écarta du mur pour révéler une issue. Adam haussa les épaules, un geste rendu maladroit par le poids inerte de Brian sur son épaule.

— Il se passe des choses illégales ici, expliqua-t-il. Parfois les clients ont besoin d'une issue pour s'échapper.

Quand toute cette affaire serait finie, j'allais définitivement avoir une petite discussion avec Adam concernant la sagesse de laisser Shae opérer.

Nous nous entassâmes dans le passage secret avant de refermer la porte derrière nous. Les cris et autres bruits atroces disparurent bien que, honnêtement, j'aie pris tant de soin à les bloquer que ce ne fut qu'une fois la porte fermée que je pris conscience de tout ce que j'avais entendu.

L'espace d'un instant, nous hésitâmes en nous adressant des regards inquiets.

— Cela a été trop simple, dis-je en décidant d'exprimer l'évidence.

Adam et Dominic acquiescèrent tous les deux. Puis ce fut au tour d'Adam d'énoncer son évidence.

— Nous nous sommes engagés maintenant. Nous ne pouvons qu'aller de l'avant.

Il avança d'un pas dans le passage puis me regarda par-dessus l'épaule.

— Reste derrière nous.

Je les laissai me précéder. Mon cœur battait si fort que je n'entendais quasiment rien d'autre. Combien de temps s'était-il écoulé ? Est-ce que Shae avait déjà passé son coup de fil ? Ce passage était-il vraiment une sortie ?

Les questions bourdonnaient dans ma tête sans que je leur trouve de réponse.

Le couloir se prolongea presque sur plus de un kilomètre jusqu'à ce que nous parvenions à un escalier qui montait. Je priai pour que ce soit une sortie.

Adam le gravit le premier, avalant les marches deux par deux malgré le poids mort de Brian. Dominic suivait de près et je fermais la marche.

Je n'avais pas encore posé le pied sur la première marche quand j'entendis un bruit horrible et familier. Une détonation de Taser.

Adam émit un grognement, puis Dominic jappa. Je bondis en arrière quand ils dévalèrent les escaliers avec Brian. Mais je ne m'écartai pas assez vite et, quand Dominic s'écrasa sur mes jambes, je m'affalai violemment, tombant si brutalement sur mon coccyx que je m'en mordis la langue.

Dominic s'efforçait de s'écarter de moi pour se remettre debout. J'entendis un hoquet étouffé, puis Dom hurla et agrippa sa jambe quand le sang se mit à jaillir de sa cuisse.

Quand je levai les yeux, une silhouette cagoulée pointait une arme équipée d'un silencieux droit sur la tête de Dominic. Deux autres personnes masquées descendirent derrière la première. L'une d'elles tenait le Taser.

Adam gisait en une masse vulnérable sur le sol. Brian reposait sur lui, toujours inconscient. Et Dom souffrait trop pour pouvoir faire autre chose que gémir.

— Essaie de t'enfuir, dit l'homme au pistolet qui n'était autre qu'Andrew, et je tue les deux humains.

Il pointa son arme sur Brian et je faillis crier, au risque de le surprendre au point qu'il tire.

Ses yeux plongèrent dans les miens et je constatai qu'il portait des lentilles de contact vertes. Mais il n'y avait aucun

doute, c'était Andrew qui se cachait derrière ce masque malgré la différence de couleur des yeux.

— Lève-toi lentement, m'ordonna-t-il pendant qu'un autre homme masqué descendait les escaliers, portant le nombre des agresseurs à quatre.

Je n'étais pas certaine que mes jambes soient capables de me porter, mais je ne tenais pas à savoir ce que ferait Andrew si je n'obéissais pas. Je réussis à me lever pour faire face à mon frère. Ou pour faire face au frère de Lugh, selon le point de vue.

— Si tu coopères, me dit-il, nous ne ferons de mal à personne.

Je jetai un regard lourd de sens vers mon petit ami blessé et inconscient et vers Dominic qui serrait toujours sa jambe sanguinolente.

— Et comment tu appelles ça ? demandai-je.

Ma voix tremblait un peu, mais ma question était tout de même courageuse.

— Ils survivront, répondit Andrew d'une voix calculatrice et froide. Tous. Si tu te tiens bien.

Pourquoi devais-je le croire ? Je n'avais aucune raison de le faire, excepté que c'était mon seul espoir. Je ne résistai donc pas quand le Méchant Masqué Numéro 3 m'attrapa pour me menotter. Dès que les bracelets furent mis, Andrew écarta son arme.

Franchement, je n'étais pas stupide au point de penser que je pouvais venir à bout de quatre hommes – au moins un d'entre eux était un démon, qui plus est –, même si je n'avais pas eu les mains menottées dans le dos, mais, en cet instant, je n'avais rien à perdre.

Je réussis à assener un grand coup sur le pied de l'homme qui m'avait menottée, lui arrachant un juron. En deux pas, Andrew fut sur nous et se saisit de moi. Ma résistance était inutile. Il me traîna en haut de l'escalier.

Chapitre 26

L'escalier donnait sur un parking. Mes kidnappeurs enlevèrent leurs cagoules avant de sortir bien que le parking soit désert à cette heure du matin. J'envisageai de crier à l'aide pendant qu'Andrew me traînait vers un 4 x 4 noir, garé à quelques mètres. Même si quelqu'un m'entendait – ce qui était peu probable –, nous serions loin avant que les secours arrivent.

Nous nous empilâmes tous dans le véhicule, moi entre Andrew et un de ses sous-fifres. Andrew s'appropriâ le Taser dont son larbin s'était servi sur Adam. Il le pointa vers moi en souriant.

— Au cas où Lugh aurait des idées, dit-il.

J'essayai de ne pas penser aux plans qu'ils avaient pour moi. Et j'essayai de ne pas penser à ce qui pourrait arriver à Brian, Adam et Dominic. Les hommes de main les avaient laissés en vie, mais ils se trouvaient toujours en territoire hostile.

Une larme serpenta sur ma joue sans que je puisse l'essuyer. Je serrai les dents en m'encourageant à rester forte. La douleur se concentra derrière mon œil. Apparemment, Lugh avait des idées mais, avec le Taser d'Andrew pointé sur moi, il serait aussi impuissant que je l'étais. Cela ne l'empêchait pas d'essayer, et je le maudis intérieurement. Je serais bientôt submergée par la douleur. Je n'avais pas besoin de ça.

Une autre larme s'échappa de mon œil. Cette fois, Andrew le remarqua.

— Nous ferons aussi vite que possible, m'assura-t-il.

— Va te faire foutre ! répliquai-je d'un ton incisif.

J'aurais paru plus dure si je n'avais pas conclu en reniflant comme un bébé. Il poursuivit comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Et tout ira bien pour tes amis. Comme ils ne peuvent pas nous identifier, ils ne représentent aucune menace. Nous n'avons aucune raison de les tuer.

Sauf qu'Adam, au moins, devait avoir reconnu la voix d'Andrew. Il sembla lire cette pensée sur mon visage.

— Il se peut que ton ami policier ait reconnu ma voix, mais cela ne constitue pas une preuve suffisante pour m'arrêter et encore moins pour me condamner. D'autant que la seule chose qu'il a pu voir de mon visage, ce sont mes ravissants yeux verts.

— Et Shae ? Ils l'ont tous vue de près et en personne.

Andrew haussa les épaules.

— C'est une sale mercenaire mais ce n'est pas une tueuse. Sans compter qu'elle ne savait même pas qu'elle vous envoyait droit sur nous. Elle essayait de respecter sa part du quelconque marché que vous avez pu passer avec elle. Seulement, vous êtes tellement prévisibles que c'était un jeu d'enfant de vous intercepter.

Je ne lui fis pas l'honneur de lui répondre. Au lieu de quoi, je me raccrochai au petit espoir que les gars s'en sortiraient. Je me rappelai les divagations fanatiques de Val au sujet des démons qui étaient bons pour l'humanité, etc. Les humains, au moins, croyaient qu'ils luttait pour une cause noble, peu importait qu'ils soient dans l'erreur. Il serait plus difficile de se raccrocher à l'illusion qu'ils faisaient partie des gentils s'ils commençaient à massacrer les gens qui n'étaient pas une menace pour eux.

Laissant la ville derrière nous, nous prîmes tout d'abord la direction du sud, puis de l'ouest. Je ne savais pas où ils m'emmenaient. Cependant, quand nous entrâmes dans la Brandywine Valley, je supposai que nous approchions de notre destination. La Brandywine Valley est remplie de fermes et de vignes. C'est un beau paysage et un joli endroit pour une tranquille balade dominicale. Malheureusement, ce paysage pittoresque impliquait également qu'il y était aisé de trouver un endroit assez isolé pour pouvoir y brûler vive une personne sans être interrompu.

Nous arrivâmes enfin à ce qui ressemblait à une ferme industrielle. Au bout du chemin de graviers, un groupe de véhicules nous attendaient.

Le trajet avait duré assez longtemps pour ralentir ma poussée d'adrénaline mais, à présent, elle revenait en force. Mon cœur battait à tout rompre et ma bouche était si sèche que

je n'arrivais pas à déglutir. Lugh recommença à tambouriner dans mon crâne, ce qui m'arracha une grimace. Même si je le laissais prendre contrôle, que serait-il en mesure de faire puisque Andrew pouvait le réduire en tas de gelée d'un coup de Taser ?

Mes talons hauts et les gravillons du parking ne faisaient pas bon ménage. Dès que je posai le pied sur le sol, je titubai et serais tombée si Andrew ne m'avait pas retenue.

— Au fait, j'aime bien ton nouveau look, dit-il en me guidant entre deux voitures stationnées. Mais il faut que tu t'entraînes à marcher avec des talons hauts.

J'essayai de poignarder son pied avec mon talon aiguille mais je le manquai. Pour se venger, il me gifla du dos de la main. Je tombai sur les fesses par terre, étourdie. Sentant le goût du sang dans ma bouche, je rassemblai le peu de salive disponible pour lui cracher dessus. Maigre tentative qui ne l'agaça même pas.

Il me remit debout.

— J'espérais que cela persuaderait Lugh de se montrer pour jouer un peu, dit-il en se remettant à marcher.

Je voyais notre destination, à présent. Nous nous dirigeons vers une grange énorme. Sept ou huit personnes étaient rassemblées autour de ce que je supposai être une version moderne de bûcher pour sorcières : un panier de basket planté dans une base en béton et entouré de foin, de petit bois et de bûches. Je chancelai. La douleur me transperça l'œil et je suffoquai.

— Tu devrais le laisser prendre le contrôle, Morgane chérie, dit Andrew en me traînant toujours vers l'endroit où je ne souhaitais pour rien au monde aller. Il ne peut pas te sauver mais il peut te protéger de la douleur.

Un des hommes près du bûcher se détacha du groupe pour s'avancer vers nous. Au début, il faisait si sombre que je ne pus voir son visage mais, quand il fut plus près, je pus en avoir un bon aperçu.

Je dus avoir l'air surpris et comique parce que cela fit rire Jeremy Wyatt, le fondateur et fanatique en chef de Colère de

Dieu. Je secouai la tête, essayant en vain de comprendre ce qui se tramait.

Pourquoi un homme qui préconisait de brûler vifs tous les démons avait quelque chose à voir avec un complot pour détrôner Lugh et pour permettre aux démons de posséder comme bon leur semblait des humains non consentants ? C'est vrai que Colère de Dieu croyait que les hôtes ne pouvaient être possédés que s'ils étaient sans valeur et sales, mais quand même...

— Surprise de me voir ici, mademoiselle Kingsley ? me demanda-t-il en se moquant toujours de moi.

À la vue de ses yeux brillant dans le noir, les pièces du puzzle commencèrent soudain à s'assembler.

— Vivez-vous dans le corps de Jeremy Wyatt depuis le début ou êtes-vous un nouveau venu ? demandai-je.

Peu importait mais, si je parvenais à le faire parler, cela retarderait tout cet épisode du bûcher sur lequel j'allais être brûlée, ce que je n'étais pas impatiente de vivre.

Il sourit comme ravi.

— Jeremy et moi-même avons rejoint les forces il y a environ deux ans.

Longtemps après que ce petit salopard fanatique avait formé son groupe de haine.

— Je suppose que Jeremy n'est qu'un ordinaire pécheur comme nous autres, dis-je.

Apparemment ces démons appréciaient l'ironie de posséder les personnes qui auraient le plus détesté les héberger.

— Quel meilleur moyen de faire pencher la balance entre notre faveur ?

Tout d'abord je ne compris pas... la peur n'était pas le meilleur moteur pour réfléchir clairement. Puis je compris.

— Colère de Dieu ne choisit pas au hasard les hôtes qui deviennent leurs cibles. Vous visez des personnes qui hébergent des démons partisans de Lugh !

Comme Dominic.

— En effet. En fait, c'est pour cela que j'ai choisi Jeremy comme hôte. (Il éclata de rire.) Ses partisans seraient ravis de découvrir pour quel combat je les ai utilisés. Mais peut-être

qu'une fois que Lugh ne provoquera plus de remous ces meurtres cesseront d'être nécessaires. Cela me brise le cœur d'avoir à détruire mes frères démons, mais ce doit être fait.

Apparemment, Lugh n'était vraiment, mais vraiment pas d'accord. La douleur dans mon crâne me mit à genoux.

— Il essaie de sortir ? demanda Wyatt à Andrew pendant que je grinçais des dents en essayant de me rappeler comment respirer.

— Ça m'en a tout l'air. Mais Morgane est bien trop idiote pour le laisser prendre le contrôle.

Je lui lançai un regard furieux ainsi qu'au Taser dont il me visait toujours. Peut-être vaudrait-il mieux que je laisse Lugh prendre le contrôle, que je devienne une passagère de mon propre corps pendant qu'ils me brûleraient. Le Taser dans les mains d'Andrew impliquait que Lugh ne pourrait pas me sauver mais, comme Andrew l'avait dit, il pourrait au moins m'éviter de souffrir. J'étais certaine qu'il le ferait pour moi.

Pourtant, même si je le voulais, je ne savais comment lui donner le pouvoir.

Wyatt me hissa sur pied et me traîna vers le bûcher. La douleur dans mon crâne ne faiblissait pas. Je criai intérieurement à Lugh de cesser, sans lui faire entendre raison. Fermant les yeux, j'essayai d'endurer. Si cela impliquait la disparition de cette douleur dans ma tête, ce serait peut-être une délivrance d'être brûlée vive.

La douleur était si intense que je sentis à peine qu'on me traînait au milieu de cet empilement de petit bois à l'odeur nauséabonde. Sans détacher mes menottes, ils passèrent juste une autre boucle de chaînes au travers d'elles avant de l'attacher à la base métallique du panier de basket.

Lugh abandonna un moment, sans doute simplement pour que je reprenne mon souffle. Wyatt recula pendant qu'un de ses larbins m'arrosait d'essence. Je respirais par à-coups rapides et désespérés. Les vapeurs me faisaient tousser.

— Tu es vraiment une imbécile, Morgane, me dit Andrew.

Je levai les yeux et lui montrai les dents, mais il ne sembla pas y prêter attention.

— Pourquoi devrais-tu souffrir quand tu meurs pour les fautes de Lugh ?

— Écrase, Raphaël, lança Wyatt. Qu'est-ce que tu essaies de faire ? la pousser à le laisser prendre le contrôle ?

Raphaël éclata de rire.

— Eh bien, oui. Je me fiche de Morgane. Mon différend est avec Lugh, et cela me contenterait beaucoup plus de l'entendre me maudire au moment de remporter la victoire finale.

— Eh bien, il est beaucoup plus dangereux qu'elle, alors arrête.

— Il serait dangereux si je n'avais pas le Taser. Vu les circonstances, il serait aussi vulnérable qu'un nouveau-né, et j'apprécieraient tellement de le voir vulnérable.

Il m'adressa un sourire de requin et Lugh rassembla toutes ses forces pour une nouvelle tentative. Je n'avais jamais ressenti une telle douleur et je crus que j'allais perdre conscience. Ma vue se brouilla. Raphaël dit quelque chose que je ne compris pas tant le sang rugissait à mes oreilles.

Je sentis que quelque chose en moi basculait. Ce n'était pas exactement une sensation physique. Si je veux en donner une description assez fidèle, j'avais l'impression qu'une série de portes s'ouvraient à l'intérieur de ma tête.

Je m'appropriai cette sensation, fermant les yeux et utilisant les mêmes capacités de visualisation dont je me sers pendant les exorcismes. Seulement, au lieu d'imaginer un courant d'air emportant le démon, je me visualisai en train d'ouvrir toutes les portes de mon esprit pour y laisser entrer Lugh.

Soudain la douleur dans ma tête cessa complètement. Il n'en resta pas même un écho. Je levai la tête pour regarder Raphaël, mais ce n'était pas moi qui voyais par mes yeux.

Raphaël afficha un sourire ravi.

— Sois le bienvenu, mon frère. Pourquoi as-tu mis autant de temps ?

Lugh émit un horrible grondement dont je n'aurais pas cru ma gorge capable. Ce qui ne fit que réjouir davantage Raphaël. Quand Lugh commença à forcer mes liens, je m'attendais qu'Andrew lui inflige une décharge de Taser pour le soumettre.

Ce qu'il ne le fit pas.

Après avoir adressé à Lugh ce qui ressemblait à un signe de tête respectueux, Raphaël se tourna vers Wyatt et lui tira dessus à bout portant avec le Taser.

Chapitre 27

Pendant un moment qui sembla infini, tout le monde fut sous le choc. Wyatt s'effondra au sol en hurlant. Raphaël posa le Taser par terre puis arracha le pistolet de la main de l'humain le plus proche de lui. L'homme eut à peine le temps de protester avant que Raphaël lui tire dans la tête.

Reprenant ses esprits, Lugh, dans une explosion de force, se libéra de ses menottes. Je sentis la pression du métal contre ma peau, mais cela ne fut pas aussi douloureux que cela aurait dû l'être. Je bondis hors du petit bois imprégné d'essence sans avoir le moindre contrôle de mon corps.

Il serait bien temps plus tard de paniquer devant cette sensation étrange : comme si j'étais en pleine crise de somnambulisme tout en étant éveillée. Pour l'instant, j'étais juste heureuse de ne pas être en train de rôtir.

Le reste des partisans de Wyatt se rapprochait, la moitié d'entre eux vers Raphaël, l'autre vers Lugh. Apparemment, il n'y avait aucun démon parmi eux parce qu'ils étaient aussi efficaces que des chihuahuas jappant. L'un d'eux sortit une arme et me tira dessus. Sur Lugh. Peu importe.

La balle percuta mon épaule. Sans que je ressente la moindre douleur. Lugh assena un coup sur la main du type pour lui faire lâcher son arme, puis il le frappa si fort sur le côté de la tête que son cou claqua. Du coin de l'œil, je vis Raphaël tirer sur deux autres hommes qui essayaient de se saisir de son arme.

À ce moment, d'inoffensifs petits sous-fifres se seraient enfuis à toutes jambes. Cependant, il s'agissait là de fanatiques. Même si leur nombre diminuait, ils ne cessaient d'attaquer. Lugh et Raphaël les descendaient, l'un après l'autre, les corps s'entassant jusqu'à ce que le terrain ressemble à un champ de bataille.

Si Lugh ne m'avait pas contrôlée, j'aurais sans doute vomi toutes mes tripes.

Le dernier assaillant tomba enfin. Je n'en étais pas sûre à cent pour cent mais tous, excepté Wyatt, étaient morts. J'aurais peut-être regretté ce carnage si ces hommes n'avaient pas voulu de me brûler vive afin que les démons puissent contrôler le monde, ou quoi que ce soit d'autre qu'ils avaient espéré accomplir.

Comme Wyatt reprenait lentement le contrôle de ses membres, Raphaël ramassa le Taser pour lui envoyer une nouvelle décharge.

Les bras croisés sur ma poitrine, Lugh regarda son frère qui lui répondit par un sourire.

— Explique-moi, gronda-t-il.

Ce n'était un grand bavard en pareille situation.

Le sourire s'évapora du visage de Raphaël et une lueur plus sombre – de colère, peut-être – illumina son regard.

— Tu es le pire des imbéciles, Lugh. Tellement satisfait de toi-même et égocentrique que cela te rend complètement aveugle.

Nous fîmes un pas vers lui. Personnellement, j'aurais été heureuse de le passer à tabac. Mais ce n'était pas moi qui tenais les commandes.

— Si tu avais prêté attention au monde tel qu'il est réellement, continua Raphaël sans se laisser démonter, tu aurais vu tout ça venir. Mais non, tu pensais que tout le monde était aussi honorable que toi ; qu'une fois que tu serais roi, tu ferais le bien. Quel connard arrogant.

Ses lèvres se tordirent en une grimace hideuse.

Pour ma part, j'avais entendu des explications plus claires.

— Raphaël, dit Lugh, la menace planant dans sa voix.

Raphaël secoua la tête.

— Je savais que Dougal préparait quelque chose. Ton ascension au trône le bouleversait vraiment. Il devait être en train de fomenter une révolte, mais ce n'était pas le cas. Alors je lui ai fait comprendre que tu ferais un mauvais roi. Toi et moi nous entendions si peu qu'il n'eut aucun problème pour croire que je serais contre toi. C'est alors qu'il m'a fait partager son plan.

— Le plan consistait à me forcer à posséder un hôte mortel puis à nous brûler vifs mon hôte et moi.

Raphaël roula des yeux.

— Ouais, ce plan-là. Et avant que tu me poses la question, si j'étais venu te voir pour t'avertir, tu ne m'aurais pas cru. Tu aurais cru que je cherchais les ennuis. Et même si tu m'avais cru, tu n'aurais rien pu y faire une fois que Dougal aurait donné ton Nom véritable à ses partisans humains.

Je sentis que je haussais les sourcils.

— Et comment savais-tu que je ne serais pas capable de la contrôler ? Je n'ai jamais entendu parler d'un tel cas de figure.

Raphaël hésita.

— Bloque Morgane et je vais te le dire.

Me bloquer ? Je n'aimais pas du tout ça mais, avant que je commence à paniquer, Lugh parla :

— Je n'ai pas assez le contrôle pour la bloquer, dit-il. Quoi que tu aies à dire, elle peut l'entendre.

Raphaël secoua la tête.

— Alors tout ce que je peux te dire, c'est que Dougal préparait bien pire dans la Plaine des mortels que nous n'aurions pu l'imaginer. Hors de question que je partage des secrets d'Etat avec Morgane, peu importe ce que tu m'ordonnes.

Lugh fit un autre pas vers son frère.

— Ce n'est pas à toi de prendre cette décision.

Raphaël avança le menton d'un air obstiné.

— Si, grand frère, c'est ce que je fais. Tu crois que tu peux me forcer à parler sous la torture ?

Là, j'aimais assez ce que j'entendais. Après tout, même si Raphaël m'avait sauvée du bûcher, ses méthodes craignaient. Je me rappelai les brûlures sous les bras de Brian et le sang jaillissant de la jambe de Dominic. Malheureusement, la vengeance ne semblait pas être une des priorités de Lugh. Serrant les poings de frustration, il laissa tomber le sujet.

— Une fois que tes amis ont su que j'étais dans le corps de Morgane, pourquoi ne l'as-tu pas aidée ?

— Je l'ai aidée. Je me suis arrangé pour qu'elle se fasse arrêter et conduire en prison, où personne ne pouvait l'atteindre. Je me suis aussi débrouillé pour que l'inculpation

soit abandonnée en l'absence de preuves. Et je l'ai appelée chez elle pour la réveiller quand Wyatt a voulu la brûler dans sa maison. Je ne pouvais empêcher le rendez-vous de ce soir sans divulguer ma couverture, mais j'ai retardé ce moment autant que possible en jouant le salaud caractériel chaque fois qu'elle appelait. Je supposais que, si tu ne pouvais pas refaire surface dans ces circonstances, tu n'en serais jamais capable. Et ne me dis pas que Morgane et toi m'auriez cru si j'étais venu vous voir pour vous dire que j'étais de votre côté. Morgane ne fait confiance à aucun démon, et tu ne m'as jamais fait confiance. Il valait mieux que je reste infiltré.

Lugh balaya le champ de bataille d'un regard méprisant.

— Et si je n'étais pas parvenu à refaire surface ce soir, Morgane et moi serions tous les deux morts.

Mais Raphaël secoua la tête.

— Non, mon frère. Seulement Morgane. S'ils avaient allumé le bûcher, je n'aurais pas eu d'autre choix que d'abattre Morgane. (Il plongea ses yeux dans ceux de Lugh et je compris que c'était moi qu'il regardait à travers.) Je suis vraiment désolé, Morgane. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous provoquer, Lugh et toi, afin que tu le laisses refaire surface. Mais si j'avais échoué, il m'aurait fallu te tuer et renvoyer Lugh dans le Royaume des démons. Cela aurait été au mieux une solution temporaire puisqu'ils ont toujours le Nom véritable de Lugh. Ils l'auraient appelé dans le corps d'une autre victime et j'aurais révélé ma couverture. Mais je n'aurais pu venir à bout de tous ces hommes tout seul. Je suis fort, mais pas aussi fort que ça.

Bien sûr, je ne dis rien. La panique me frappa quand je compris que je ne serais peut-être plus jamais capable de dire quoi que ce soit.

— Ça va aller, Morgane, me dit Lugh en parlant avec ma bouche. Je sais ce que j'ai fait pour prendre le contrôle et je sais aussi comment me retirer.

Raphaël eut l'air choqué.

— Tu vas la laisser reprendre le contrôle ?

Lugh haussa les épaules.

— Même si je ne la laissais pas faire, je suppose qu'elle découvrirait toute seule comment y parvenir. Elle a toujours

réussi à me chasser de ses rêves quand elle le désirait. Nous devons fonctionner en partenaires plutôt que sous une dictature.

— Le chevalier servant, c'est ça, mon frère ? demanda Raphaël avec une pointe de dégoût dans la voix.

Lugh n'apprécia pas.

— Tu devrais essayer de temps en temps.

À voir la légère tension autour des yeux de Raphaël, Lugh avait finalement réussi à blesser son frère. Il baissa les yeux.

— C'est comme ça que tu me remercies pour ce que j'ai fait ? Je ne serai donc jamais capable de faire quelque chose de bien à tes yeux ?

— Excuse-moi, soupira Lugh. Je te suis vraiment reconnaissant, même si je n'apprécie pas tes méthodes.

Wyatt grogna et les deux frères se tournèrent vers lui. Il ne pouvait toujours pas bouger, mais il leva vers Lugh un regard mêlant colère et peur.

— Ce n'est qu'une cellule de l'armée révolutionnaire de Dougal, déclara Raphaël d'une voix tranquille et d'une neutralité étudiée. J'ai fait de mon mieux pour trouver les autres, mais tout s'est accéléré. Tu ne peux retourner au Royaume des démons avant que nous soyons certains que les partisans de Dougal ne peuvent plus t'invoquer pour te tuer. Le meilleur espoir que nous ayons de neutraliser cette conspiration, c'est que je reste infiltré.

Lugh resta silencieux pendant un long moment. Je regrettais de ne savoir ce qu'il pensait, notre communication n'était qu'à sens unique. Je suis sûre qu'il m'entendit le harceler de questions, mais il choisit de ne pas y répondre. Comme sa réaction m'énervait, j'essayai de visualiser une porte que je fermais dans mon esprit.

Quand Lugh grimaça, je ressentis une fugace étincelle de triomphe. Ouais ! Je savais comment lui donner la migraine !

Malheureusement, il avait mis son pied en travers de la porte, que je ne parvenais pas à fermer.

Quand Wyatt émit un nouveau grognement pathétique, Lugh sembla sortir d'un coup de son moment d'indécision, si c'était ce qu'il traversait.

— Il ne faut pas lui permettre d'avertir quiconque de ta loyauté envers moi, dit Lugh en regardant Wyatt.

Les yeux écarquillés de terreur, Wyatt luttait pour reprendre le contrôle de ses membres.

Raphaël lui assena une nouvelle décharge de Taser avant de s'agenouiller près de son corps.

— Fais-moi confiance, mon ami, dit-il. Tu ne pourras guérir ça.

Il donna un coup de poing si violent à Wyatt qu'on aurait cru que sa tête allait se détacher de son cou. Pas assez fort pour le tuer, cependant, car je vis sa poitrine se soulever, bien que ses yeux soient fermés et ses mâchoires, flasques.

Ce ne fut que lorsque Raphaël souleva l'homme inconscient pour le porter vers le bûcher que je compris tout à fait ce qu'ils comptaient faire. Bien que je sois incapable, moi, pauvre petite humaine, d'arrêter Raphaël, je poussai plus fort sur la porte dans mon esprit.

Lugh grimaça encore une fois sans que j'aie l'impression de progresser dans mes tentatives. Mais je ne pouvais laisser ces deux-là brûler un homme sans essayer de les en empêcher.

— Ne sois pas trop triste pour lui, Morgane, dit Lugh.

Je détestais qu'il utilise ma propre bouche pour s'adresser à moi.

— L'humain et le démon sont responsables tous deux d'un grand nombre de morts, dont la plupart par le feu. C'est une fin appropriée.

Ouais, je savais tout ça. Et d'un point de vue biblique, œil pour œil, dent pour dent, il était difficile de contester le fait que cet homme le méritait. Mais je n'avais pas la capacité des démons à dédaigner les maux nécessaires. Je ne voulais pas participer à l'exécution d'un homme par le bûcher, quel que soit le mal en question, peu importait à quel point il pouvait être dangereux pour moi et l'humanité en général.

Je ne cessais de pousser en vain cette porte dans mon esprit, tout en sachant que je n'avais pas assez de temps pour trouver le moyen de la fermer avant que le méfait soit commis. Il avait fallu des semaines à Lugh pour parvenir à prendre le contrôle. Comment pouvais-je espérer réussir en quelques minutes ?

Ce qui ne m'empêcha pas d'essayer.

Lugh supporta la douleur stoïquement pendant que Raphaël déposait le corps inerte de Wyatt sur le bûcher et l'aspergeait d'essence.

— Tu vas devoir reculer, dit-il à Lugh en jetant le bidon sur le bûcher et en sortant une pochette d'allumettes. Nous avons ajouté une sacrée dose d'accélérateur sur ce truc. Je ne peux pas garantir que tout ça n'explose pas.

Lugh recula de quelques pas. J'essayais toujours de fermer la porte, mais mes efforts s'affaiblissaient. Il était déjà trop tard. Mon sens de l'urgence décrut quand je compris que je n'avais aucun moyen de parcourir la distance qui nous séparait de Raphaël afin de l'empêcher d'allumer le feu.

Raphaël gratta l'allumette.

Ce ne fut pas vraiment une explosion mais cela y ressembla. Dès que l'allumette atterrit sur le petit bois, tout le bûcher s'embrasa : un énorme et sauvage feu de joie, si chaud que Lugh dut encore reculer. Même si Raphaël s'éloigna en courant du bûcher dès que le feu prit, sa main fut légèrement brûlée. Les brûlures guérissent en quelques secondes.

Debout l'un à côté de l'autre, les deux frères contemplèrent Jimmy Wyatt et son démon brûler vifs. J'avais envie de pleurer mais n'y parvenais pas car Lugh contrôlait mes yeux. Au moins Wyatt n'émit aucun cri. Il n'avait probablement pas repris conscience.

Le feu rugissait si fort que tout d'abord je ne perçus pas le bruit d'une voiture qui approchait. Ni Lugh ni Raphaël, qui regardaient le feu et, d'après ce que j'en savais, ne ressentirent aucune culpabilité pour ce qu'ils venaient de commettre.

Au claquement d'une portière, nous nous retournâmes d'un coup, prêts à combattre un nouvel ennemi.

Mais ce ne fut pas un ennemi qui sortit de la voiture. C'était Adam.

Se dirigeant lentement vers nous, ses yeux passèrent de Lugh à Raphaël avant de se poser sur les corps qui jonchaient le sol autour de nous. Je fus soulagée de le voir vivant. Je savais qu'il fallait qu'on lui explique rapidement ce carnage mais, en cet instant, les explications n'étaient pas dans mes priorités.

Je martelais Lugh pour qu'il me laisse de l'espace, essayant de prendre contrôle, de forcer sa bouche – ma bouche – à poser des questions.

Tout en demeurant maître de mon corps, il posa tout de même mes questions.

— Brian et Dominic vont bien ?

La main d'Adam plana au-dessus de son arme.

— Ils vont s'en sortir, répondit-il avec précaution. Ils ont été envoyés tous les deux aux urgences. Les médecins disent que le pronostic est bon.

Il regarda le feu de joie qui brûlait toujours avec vivacité, puis ses yeux revinrent sur Lugh et Raphaël.

— Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ? demanda-t-il.

Ce fut Lugh qui parla le plus, probablement parce qu'il s'attendait qu'Adam ne fasse pas confiance à Raphaël. Pour être tout à fait honnête, je n'étais pas sûre de me fier à Raphaël. Je veux dire, ouais, de toute évidence, il était du côté de Lugh, mais je n'étais pas certaine que ses motivations soient aussi pures qu'il le prétendait. Et je me fiche des différends qu'il pouvait y avoir entre eux, il aurait dû me dire qu'il était du côté des gentils. Même s'il pensait que Lugh et moi ne le croirions pas, il aurait pu nous épargner pas mal de souffrance.

Le feu s'apaisait quand Lugh finit de parler. Adam parcourut du regard la collection de cadavres avant de secouer la tête.

— Eh bien, dit-il, le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est un sacré foutoir.

Raphaël trouva ça amusant, ce qui me fit le détester encore plus. Lugh lui lança un regard tranchant que Raphaël ignora.

— Qu'est-ce que tu as dit à la police au sujet de Brian et de Dominic ? demanda Raphaël.

— Je leur ai dit que mon informatrice m'avait averti qu'un démon détenait un humain contre son gré dans le sous-sol du club. Le démon s'est échappé et a tiré sur Dom pour m'empêcher de le pourchasser. Je vais me faire souffler dans les bronches pour ne pas avoir appelé de renfort et pour avoir emmené un civil avec moi, mais je finirai par essuyer la tempête.

Raphaël sembla satisfait de cette explication.

— Alors personne ne sait que nous avons quelque chose à voir avec ces losers. (Il sortit l'arme équipée du silencieux de sa poche.) C'est l'arme avec laquelle j'ai tiré sur Dominic, dit-il.

Il la tendit, crosse en avant, à Adam qui la prit sans poser de question, bien que l'expression de son visage suggère qu'il avait envie d'assommer Raphaël.

Ce dernier prit une profonde inspiration comme s'il rassemblait ses forces, puis nous adressa, à Lugh et à moi, un long regard scrutateur avant de se tourner vers Adam.

— Le démon qui a kidnappé Brian était Andrew Kingsley. Il t'a attaqué, de peur que tu l'identifies, et tu lui as tiré dessus.

— Bon sang mais qu'est-ce que... ?

Comme d'habitude, je fus lente à comprendre. Adam fronça les sourcils. Aussi lente puissé-je être, je compris que son expression n'était pas tant celle de la perplexité que de l'indécision.

— Je le ferais moi-même, continua Raphaël en tapotant l'arme passée dans sa ceinture – le pistolet qu'il avait pris à l'homme de main de Wyatt –, mais je ne pense pas que nous voulons que la balistique découvre que c'est la même arme qui a servi à descendre tous ces imbéciles.

Mon esprit saisit enfin ce que Raphaël suggérait. Pendant une demi-seconde, j'espérai que Lugh objecterait mais, quand Adam se tourna vers lui pour confirmation, il acquiesça.

— Non ! criai-je mentalement en poussant la porte.

Mais c'était trop tard.

Adam dégaina son arme.

— Je suis désolé, Morgane, dit-il.

Puis il tira sur Raphaël... Il tira sur Andrew, mon frère.

Chapitre 28

La balle frappa Andrew en pleine poitrine, le faisant basculer en arrière. Il tomba comme au ralenti avant d'atterrir sur le dos.

Il me fallut une explosion massive de volonté pour refermer les portes de mon esprit. Je repris le contrôle de mon corps.

— Andy ! hurlai-je en courant m'agenouiller près de lui.

Ses yeux étaient ouverts, son visage tordu en une grimace de douleur. Je pris sa main en sentant un poing énorme se refermer sur mon cœur. Et moi qui avais pensé pendant toutes ces années ne plus aimer mon frère.

La boule de désespoir qui obstruait ma gorge m'empêchait de prononcer le moindre mot. Je regardais le sang se répandre sur le torse d'Andrew en sachant que Raphaël n'avait aucune intention de guérir cette blessure.

Une rage impuissante me libéra la voix.

— Guéris mon frère, espèce de salaud !

Les larmes dégouлинаient sur mes joues.

— Ne fais pas ça !

— Je dois, grogna-t-il. Il faut que... je retourne chez moi... que je revienne infiltrer. (Il toussa du sang.) C'est la seule façon de me couvrir.

Ses yeux se fermèrent, mais je percevais encore son souffle laborieux.

— Non ! Raphaël ! Guéris-le. Je t'en prie. Je vais t'exorciser et te renvoyer chez les démons.

Je savais qu'il refuserait avant même qu'il secoue la tête.

— Je suis trop fort pour toi, haleta-t-il. Désolé.

Quand Adam s'agenouilla près de moi, je me tournai vers lui, pleine d'une telle rage que je me crus capable de le tuer de mes misérables mains humaines. Il m'adressa un regard grave et empli de regret.

— Il fallait que je le fasse, Morgane, mais ne désespère pas.

Je clignai des yeux. Je m'attendais à des excuses et des explications. Je ravalai un sanglot.

— Laisse Lugh refaire surface, continua Adam.

Sa voix était douce et gentille comme s'il s'adressait à un enfant apeuré. En cet instant, je n'en étais pas loin.

— Lugh est un démon très puissant... peut-être le plus puissant. Il peut peut-être guérir Andrew après la disparition de Raphaël.

Je clignai des paupières d'un air stupide.

— Raphaël ne peut pas fuir à moins qu'Andrew soit mort.

— Raphaël peut fuir dès que le cœur d'Andrew cesse de battre. Si je lui fais une réanimation cardio-pulmonaire et que Lugh passe dans Andrew, nous pourrons peut-être relancer son cœur et le guérir.

J'essayai de réfléchir correctement en reniflant. Si je laissais Lugh refaire surface, je pouvais guérir Andy et me débarrasser de mon invité importun en même temps. Ma vie redeviendrait normale... en supposant que je ne succombe pas à une crise de catatonie quand Lugh quitterait mon corps. Étrangement, je pensais que c'était peu probable. Si je pouvais toujours fonctionner en hébergeant un démon, il tombait sous le sens que je fonctionnerais sans lui également.

Même cela me tuait, je ne pouvais tout bonnement pas laisser mourir mon frère.

Je pris une profonde inspiration pour me calmer, puis je fermai les yeux et m'imaginai ouvrir les portes.

Tout d'abord, rien ne se produisit. J'avais été tellement bouleversée quand j'avais laissé Lugh surgir la première fois que je n'étais pas certaine de savoir comment je l'avais fait.

— Dépêche-toi, Morgane, me dit Adam. Il a cessé de respirer.

Les paroles d'Adam m'infligèrent une véritable piqure de panique et l'adrénaline me donna la force dont j'avais besoin pour ouvrir les portes. Je sentis Lugh me remplir, perçus les légers changements dans mon attitude et dans l'expression de mon visage qui me confirmaient que je n'étais plus vraiment moi-même.

— Ne lâche pas sa main, me dit Lugh. Je vais faire de mon mieux pour le sauver mais, si j'échoue, il faut que je puisse retourner dans ton corps.

Puis je le sentis s'échapper de moi.

Adam se mit aussitôt en action. Positionnant ses mains sur le sternum d'Andrew, il commença le massage de réanimation. La pression fit jaillir davantage de sang de la blessure. Je ne pouvais que prier.

Cela sembla durer une éternité. Adam massait le torse de mon frère, puis soufflait dans sa bouche. Le désespoir m'envahissait. Pourtant il me semblait que la blessure saignait moins.

Finalement, Adam se redressa. Le chagrin menaçait de me submerger. Jusqu'à ce que je vis la poitrine d'Andrew se soulever et s'abaisser.

Une nouvelle vague de larmes dévala mes joues et je serrai sa main convulsivement.

— Tu as réussi ! dis-je sans savoir si je m'adressais à Lugh ou à Adam. Merci.

Adam acquiesça avant de me lancer un regard implorant. Je n'aimais pas ça.

— Quoi ? demandai-je. Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Pour que l'histoire de Raphaël tienne le coup, Andrew ne peut héberger un démon. Raphaël devra dire aux partisans de Dougal que son hôte a été tué. Et si un de leurs espions dans la Plaine des mortels apprend que cet homme est toujours un hôte... le fait que j'aie réussi à le ressusciter fera planer le doute sur cette histoire. Il faut que les partisans de Dougal croient qu'il n'héberge pas de démon.

Laissant tomber la main d'Andrew, je m'écartai rapidement. Ouais, j'avais surtout accepté de transférer Lugh pour sauver la vie d'Andrew, mais je ne pouvais nier être pressée de me débarrasser de lui.

Non pas que je ne l'aimais pas, vous comprenez. Sa gentillesse et sa noble cause m'avaient définitivement conquise. Mais ces deux dernières semaines à jouer l'héroïne malgré moi m'avaient suffi ! Quand je pensais tout ce que j'avais traversé par sa faute : l'agression par ma meilleure amie, ma maison

réduite en cendres, le meurtre de mon ancienne meilleure amie commis par Adam, ma mort sur le bûcher évitée de justesse...

Qu'Andrew soit le héros. C'était tout ce qu'il avait toujours voulu, la raison pour laquelle il avait décidé dès le début d'être un hôte.

— C'est trop tard, dit Adam. Il est revenu en toi dès que le cœur d'Andrew s'est remis à battre.

Je n'avais rien senti. Pourtant je crus Adam. Je ramenai mes genoux contre ma poitrine et baissai la tête, serrant mes jambes contre moi et luttant contre le désespoir.

— Espèce de salaud ! dis-je, mais je ne pense pas qu'Adam m'entendit.

Lugh pouvait. Ils m'avaient laissé croire que, si Andrew survivait, Lugh resterait dans son corps, que je serais libre. Pour moi, cela équivalait à un mensonge.

Je crois sincèrement que, s'ils m'avaient expliqué ce qu'ils comptaient faire, j'aurais accepté leur plan. Je ne l'aurais pas aimé mais, si j'avais pensé aux conséquences de la réapparition d'Andrew en tant qu'hôte, j'aurais certainement été d'accord pour que Lugh revienne en moi.

Il demeure pourtant toujours ce soupçon de doute.

Lugh peut lire toutes mes pensées et mes sentiments. Il me connaît mieux que n'importe quel autre être humain. Et il avait choisi de ne pas me dire qu'il avait prévu de revenir. Est-ce que cela signifiait que, étant donné la chance qui m'était donnée de me débarrasser de lui, j'aurais dit « Au diable la race humaine, je veux être libre » ?

Je ne pense pas que ç'ait été le cas. Je crois que Lugh ne m'a pas tenu au courant parce qu'il n'avait pas le temps de m'expliquer alors qu'Andrew gisait au seuil de la mort. C'est ce qu'il me dit, bien qu'il me dise peut-être ce que je voulais entendre.

Adam souleva le corps inerte d'Andrew pour le porter à la voiture. Il allait devoir inventer une belle histoire quand il déposerait mon frère aux urgences. J'étais sûre qu'il s'en sortirait.

Et moi ? Ouais, je m'en sortirais aussi, finalement. Mais je savais que tant que Lugh ferait partie de moi, ma vie ne serait

plus la même, je ne serais jamais vraiment moi-même. Et c'était vraiment une pensée déprimante.

Brian était réveillé, quoique dans les vapes, quand j'arrivai à l'hôpital. Lâche comme je suis, j'étais d'abord allée voir Dominic. Dom allait bien – « juste une estafilade », avait-il plaisanté – et sortirait d'ici un jour ou deux.

Quand je passai la porte de la chambre de Brian, j'avais la gorge douloureuse et la poitrine oppressée par ce qui ressemblait à de la terreur. Si j'avais lu dans son regard qu'il me condamnait, je me serais brisée en morceaux. Au lieu de quoi, il me tendit la main en me souriant faiblement.

Comme ma gorge serrée ne me permettait aucune parole, je lui pris la main et m'assis près de lui sur le lit. Ses yeux étaient lourds des effets de la drogue – celle que ses kidnappeurs lui avaient injectée ou celle administrée à l'hôpital – et il ne semblait pas tenir à parler.

Je m'éclaircis la voix.

— Je suis désolée, dis-je. Pour tout.

Un autre sourire faible et il me serra la main. Sa voix était rauque et dans les nuages.

— Ne t'en fais pas. C'est fini, maintenant.

Je fis de mon mieux pour ne pas grimacer parce que, bien sûr, c'était loin d'être fini. Mais j'allais m'assurer qu'au moins pour Brian cela le serait. J'avais pris une bonne leçon et je n'allais pas commettre deux fois la même erreur.

Il perdait la bataille contre le sommeil. Ses yeux se fermaient puis se rouvraient d'un coup alors qu'il tentait de rester éveillé. Il allait me manquer plus que je ne pouvais l'imaginer.

— Je t'aime, dis-je quand ses yeux se fermèrent encore une fois.

Cette fois, ils ne se rouvrirent pas. Je me penchai pour l'embrasser doucement sur les lèvres. Ses paupières frémirent, et ce fut tout.

— Je t'aimerai toujours.

Quand je fus certaine qu'il dormait profondément, je glissai ma main hors de la sienne. J'avais tout risqué pour le sauver et je ne tenais pas à ce qu'il soit de nouveau blessé par ma faute. J'allais donc me comporter comme une grande fille et faire ce

qui devait être fait. J'allais lui rendre sa liberté même s'il ne comprendrait jamais.

Même si cela allait être plus douloureux que tout ce que j'avais pu faire jusque-là dans ma vie.

Marquant une pause sur le pas de la porte, je regardai sa silhouette endormie.

— Au revoir, murmurai-je.

Avant de me forcer à m'en aller.

Épilogue

Andrew survécut à sa blessure par balle. Les médecins étaient surpris qu'il s'en soit sorti. Malheureusement, son esprit, lui, ne s'en sortit pas. Son cerveau avait probablement subi des dommages quand son cœur s'était arrêté de battre. Ou bien c'était la perte de Raphaël... on ne peut faire la différence, ou du moins les humains ne savent pas encore la faire. Quand il reprit conscience après l'opération, son regard était complètement vide. Ma famille est dévastée. Je sais que mon père et ma mère me regardent en pensant que j'aurais dû prendre cette balle. Dur, mais vrai. Si seulement ils savaient...

Je demandai à Lugh s'il savait pourquoi certains hôtes comme Dominic s'en sortaient sans dommages et d'autres, comme Andrew. Il ne me répondit pas, ce qui je suppose veut dire qu'il sait mais ne me le dira pas. Les démons aiment les secrets. À mon avis, Raphaël s'est enfui sans se soucier de ce qui pouvait arriver à Andrew, ce qui l'a brisé. Mais je me trompe peut-être. Si Raphaël revient dans la Plaine des mortels et que je le rencontre, cela ne sera pas joli-joli. J'ai pas mal de comptes à régler.

Je rends visite à Andrew au moins une fois par semaine en m'arrangeant pour éviter tout autre membre de ma famille. Le peu d'hôtes qui se sont sortis de la catatonie disent qu'ils ont tout le temps été conscients même s'ils ne pouvaient contrôler leur corps, alors je lui parle et je lui fais la lecture.

N'importe quoi pour le divertir, pour éviter que son cerveau s'atrophie, en supposant que son esprit est toujours là. Et je lui dis que je l'aime... quelque chose que je n'ai pas fait depuis des lustres.

Le carnage à la ferme de Jeremy Wyatt n'a été découvert que plusieurs jours plus tard, après qu'une pluie torrentielle eut lavé toutes les preuves. Parce qu'une majorité des victimes étaient des membres de Colère de Dieu et en raison de la nature des

blesures de ceux qui n'avaient pas été exécutés, la police a cru qu'ils avaient été assassinés par des démons voulant se venger. Pas loin de la vérité, finalement. Adam m'a assuré que personne ne suspecterait jamais Andrew d'être l'un des tueurs. Il faut admettre que je vois où il veut en venir.

Ce qui m'amène à Brian. Les drogues injectées par les partisans de Wyatt lui ont laissé un souvenir très flou de sa captivité. Il gardera à jamais les cicatrices physiques, mais son esprit semble intact. Grâce à une autre jolie histoire inventée par Adam, la police a cru qu'Andrew l'avait torturé pour me punir du différend qui nous opposait, mon frère et moi. Mes parents ont fermement refusé de croire que le démon d'Andrew ait pu faire une chose pareille.

J'aime Brian plus que jamais, mais j'ai tenu bon dans ma décision de rompre avec lui pour son bien. J'ai loué un appartement dans le centre-ville sans lui donner ma nouvelle adresse. J'ai essayé de faire la même chose avec mon bureau. Il a trouvé les deux et m'envoie des lettres au moins une fois par semaine. Il nourrit l'espoir de pouvoir me faire changer d'avis, de pouvoir me récupérer. Il essaie tous les moyens romantiques, les fleurs, les poèmes, les sérénades. C'est une des personnes les plus têtues que je connaisse. Mais moi aussi, je le suis.

Je ne sais pas ce qui va se passer ensuite. Pour le moment, Lugh me laisse me remettre des épreuves que j'ai traversées. Je vais bien finir par enfiler encore une fois ces chaussures d'héroïne qui ne me vont pas. Parce que les démons de Dougal sont toujours là et, tant que ce sera le cas, je ne serai pas en sécurité. Ni moi ni la race humaine.

Le destin de l'humanité reposerait sur mes épaules ? L'ironie est si palpable qu'on pourrait la déguster à la petite cuiller. Lugh me dit que je suis meilleure héroïne que je le pense.

Pourvu qu'il ait raison.

Fin du Tome 1